

*Ms. Sequin*

15<sup>c</sup>

# La Revue Populaire

S16/K/77/5

Histoire – Littérature – Sciences

VOL. 19, No 8

AOUT 1926



Notre roman complet: LE ROSAIRE, par FLORENCE L. BARCLAY



*Elle n'a pas peur du dentiste*

Les hommes et femmes prudents visitent leur dentiste au moins deux fois l'an pour se faire examiner à fond les dents. Ils ne remettent pas cette visite jusqu'au jour où la douleur les force à se rendre chez le dentiste qui alors les fait souffrir. Le dentiste, si vous le voyez à temps, saura garder vos dents et gencives saines et prévenir des maux sérieux.

*4 sur 5 sont punis par leur négligence*

Faute des précautions les plus simples, la pyorrhée, cette affection redoutable des gencives, se loge dans la bouche de quatre personnes sur cinq ayant atteint la quarantaine et dans celle de maintes personnes plus jeunes, si on en croit les statistiques établies par les dentistes.

Commencez dès aujourd'hui à vous brosser les dents et les gencives, matin et soir, avec le Forhan's si vous voulez être du nombre des chanceux qui échappent à la pyorrhée. Le Forhan's raffermi les gencives et les conserve roses et saines. Il empêche cette affection de les ravager.

Si vos gencives sont sensibles et saignent, voyez votre dentiste immédiatement et employez le Forhan's régulièrement. Votre dentiste, d'ailleurs, vous le recommandera. Il contient le Liquide pour Pyorrhée

Forhan's dont se servent les dentistes pour combattre la pyorrhée.

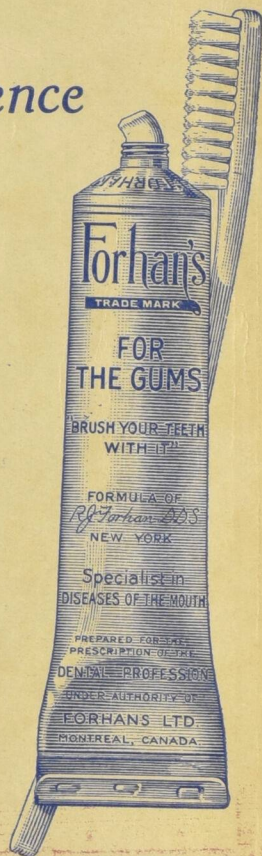
En plus de sauvegarder votre santé le Forhan's constitue un dentifrice agréable au goût qui nettoie parfaitement les dents et prévient la carie.

Dans l'intérêt de votre santé, mettez-vous au régime Forhan's. La pyorrhée ne respecte personne. Quatre personnes sur cinq deviennent ses victimes. Dans toutes les pharmacies, en tubes de 35c et de 60c.

Formule de R. J. Forhan, D. D. S.  
Forhan's Limited, Montréal

**Forhan's**

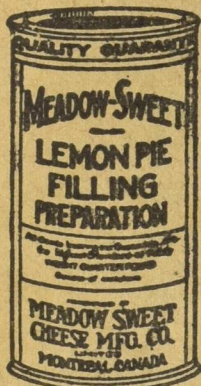
POUR LES GENCVES



PLUS QU'UN DENTIFRICE ... IL ENRAYE LA PYORRHEE

C'est la Saison des...

# TARTES



Le produit original  
et authentique

Si vous voulez savoir combien exquise et savoureuse peut être une tarte au citron et combien sa préparation est facile et peu compliquée, vous n'avez qu'à commander aujourd'hui chez votre épicier une boîte de

## Garnitures de Tartes

(Pie Fillings)

### “Meadow-Sweet”

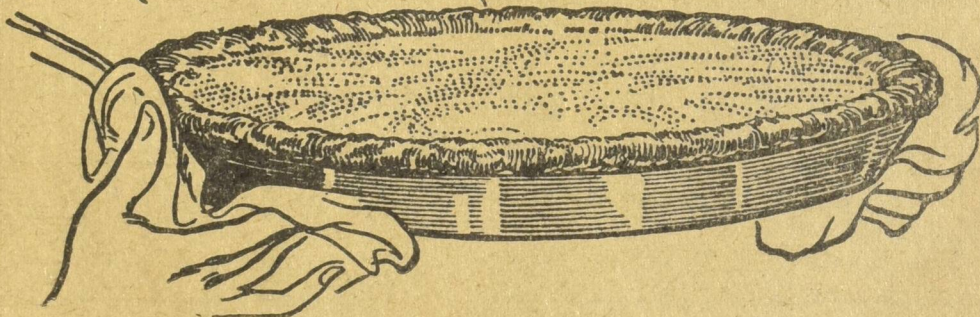
Citron	Oranges
Framboises	Fraises
Ananas	Cerises

15c la boîte qui contient assez de garniture pour 4 tartes.

Le mode d'emploi est indiqué sur chaque boîte.

**REFUSEZ TOUTES IMITATIONS**

“Meadow-Sweet” Cheese Mfg. Co., Ltd.  
Montréal.



LA VOGUE ET LA CIRCULATION DU  
PLUS GRAND MAGAZINE DE LANGUE  
FRANÇAISE EN AMERIQUE AUG-  
MENTENT TOUS LES JOURS

---

*Chaque semaine vous trouvez dans*

## *Le Samedi*

Deux beaux romans;

Quatre nouvelles sentimentales par les meilleurs  
auteurs de France et du pays;

Trois pages de belle musique pour piano;

Monologue, curiosités, inventions, modes et  
cuisine;

Courrier du Petit Jardinier.

*Chaque mois :*

Une gravure moderne en couleur pour encadrer.

---

EN VENTE PARTOUT

**10 SOUS**

VOIR COUPON  
D'ABONNEMENT  
PAGE 129

**ABONNEMENT**  
Canada  
Un an . . . \$1.50  
Six mois . . . .75c  
Montréal et  
banlieue exceptés  
Etats-Unis  
Un an . . . \$1.75  
Six mois . . . .90c  
Directeur :  
JEAN CHAUVIN

SCIENCES  
LITTÉRATURE  
HISTOIRE

# La Revue Populaire

MENSUEL  
ILLUSTRE

**LA REVUE  
POPULAIRE**  
est expédiée par la  
poste entre le 1er  
et le 5 de chaque  
mois.  
POIRIER,  
BESSETTE & CIE  
Edits.-Props.  
131, rue Cadieux,  
Montréal, Qué.

Vol. 19, No 8

Montréal, août 1926

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879

## PRATIQUEZ - VOUS UN SPORT ?

Chacun de nous devrait s'imposer un sport, ceux-là surtout qui sont citadins et que leurs occupations retiennent enfermés toute la journée dans des bureaux. Le sédentarisme est une grave erreur. Les sédentaires sont pour les maladies une proie facile. La jeunesse, dans les collèges et dans les universités, réagit contre le sédentarisme par la pratique des sports, mais ses bonnes habitudes se perdent dans le monde. Et l'homme de trente ans, de même que l'homme dans la maturité, par paresse ou inouciance, ne prend plus aucun exercice. C'est pourtant à ce moment de la vie qu'il lui serait le plus nécessaire.

Au dire du docteur Sangrado, le sédentaire est un intoxiqué et un insuffisant respiratoire. De là toutes les complications qui le guettent, depuis la migraine jusqu'à l'artério-sclérose, en passant par la goutte.

Evidemment quelques-uns répondront: "A vingt ans, c'est facile de faire un sport, mais à cinquante!" Ce n'est pas là une excuse. Il existe des

sports pour tous les âges. Les Anglais et les Américains devraient là-dessus nous servir de modèles. La marche à pied constitue un sport que tout le monde peut pratiquer. Nous pouvons tous faire un mille par jour. La marche salutaire est celle que l'on fait en plein air et d'une manière continue. Il ne faudrait pas appeler marche à pied les allées et venues que vous faites au bureau, au magasin ou à l'atelier. La marche à pied vaut peut-être mieux que tous les médicaments du monde. Habituez-vous, dès maintenant, à vous rendre au travail à pied.

A tout âge aussi et où qu'on soit, il est facile de faire des exercices respiratoires. Au saut du lit, avant la toilette et le petit déjeuner, vous faites une douzaine de mouvements. Lesquels? Des foules de petits manuels vous l'apprendront.

Commencez cet été même à vous entraîner à quelque sport, à faire de la marche, par exemple, et quelques mouvements respiratoires, chaque matin, et vous vous trouverez si gaillard, l'hiver prochain, que vous saurez persévérer dans vos bonnes habitudes.

Jules JOLICOEUR.

POÈME INÉDIT

## Renoncement

---

*Sur le roc escarpé d'un redoutable écueil  
Je veux construire, ô mon ardente solitude,  
Où fuir toute faiblesse et toute servitude,  
Le luxueux palais de mon souffrant orgueil.*

*Fugitives amours dont se rouille la chaîne,  
J'ai par vous entrevu l'abîme du bonheur,  
Mais je veux être seul à vivre ma rancoeur,  
Et seul ferai la nique au siècle de la haine.*

*Vous m'éloignez de vous, hélas, et je vous perds :  
Le destin, inégal en ses sollicitudes,  
Aura mêlé la joie à mes vicissitudes  
Et pavé mon passé de ses cailloux impairs.*

*Ma blessure secrète ignore votre baume ;  
Je n'ai plus à choisir, ô ma vie en lambeaux,  
Qu'un refuge suprême ainsi qu'un froid tombeau ;  
Ma tristesse est d'un roi banni de son royaume.*

*Tel un troupeau marin de monstres irrités  
Qui plongent dans la mer et de la mer bondissent,  
Et dont les dos luisants de crêtes se hérissent,  
J'érige les récifs aux flancs déchiquetés.*

*Mont noir de houille et qu'un fort grain soulève et crible,  
Muraille en s'approchant qui masque l'horizon,  
Qu'autour de mon domaine une vague de fond  
A l'imprudente nef le rende inaccessible ;*

*Que l'océan cabré sous l'assaut des ressacs  
À son pied de granit vienne écraser sa masse;  
Que le grand vent qui berce, ô muette vorace,  
Ton vol rauque et plaintif, suspende ses hamacs.*

*Au marin hasardeux nulle bise insalubre  
Ne saura présager une trop prompte mort,  
Nul affamé rapace en son farouche essor  
N'ira l'épouvanter de cris assez lugubres.*

*Je serai seul dans ma cruelle dignité,  
L'homme fera vers moi ses appels inutiles;  
Même j'abolirai comme m'étant hostile  
Le souvenir flétri de ma félicité.*

*A vous uniquement mes heures d'audience,  
O mes songes, errant le long de froids couloirs,  
Jusqu'à l'heure exaucée — et voici le grand Soir! —  
Où mon âme à jamais éprise de silence . . .*

*O ma pensée amère et lourde comme un faix,  
Une lune au sang blanc, lumineuse sangsue,  
En buvant ton rayon de sa bouche goulue,  
Rôdera sous les murs de mon château de paix.*

*René Chopin*

M. René Chopin est le beau poète du *Coeur en exil*  
(Paris, Georges Grès, 1913).

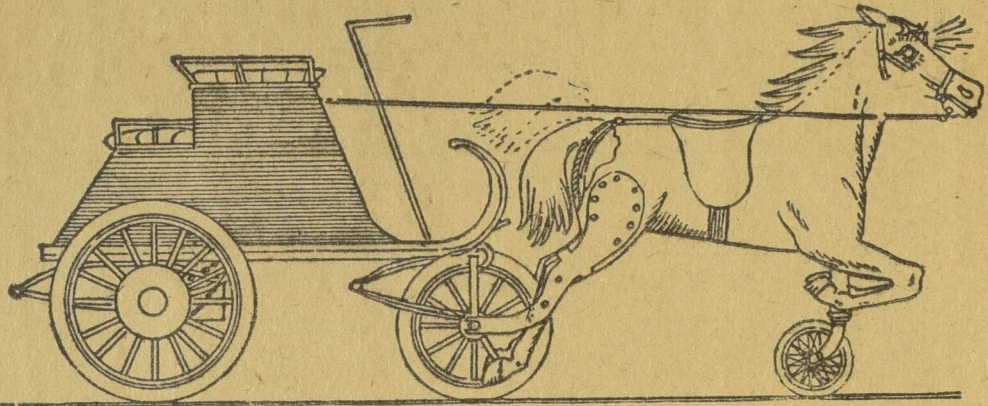
## L'AUTOMOBILE ET LE CHEVAL MECANIQUE

**Dans les premières années du vingtième siècle, l'auto eut beaucoup de mal à faire tomber le cheval en disgrâce.—Pour ne pas l'écarter absolument de l'invention nouvelle, on imagina de placer devant l'auto un cheval mécanique en bois.**

On peut s'imaginer l'impression que causa en 1904, sur une grande avenue de New-York, l'apparition d'une des premières automobiles, sorte

de citoyens les plus avancés, les partisans du progrès.

Car, il ne faudrait pas s'imaginer que le triomphe de l'auto sur le cheval fût si facile! Pas plus facile que celui de la locomotive. L'auto, dans les premières années du vingtième siècle, eut pour adversaire, en plus des poètes et des vieillards, tous les amis du cheval et tous les délicats qui jugent tout d'un point de vue esthétique très étroit... le leur.



*Fac-similé du brevet d'invention du cheval mécanique, 1904.*

de cabriolet à roues élevées, et précédée d'un cheval en bois, d'un cheval en bois redoutable comme le cheval de Troie, lançant des éclairs, sonnant de la trompe par la bouche et agitant rageusement sa queue. L'invention n'était pas d'un fou, mais d'un brave citoyen cherchant à concilier en un seul équipage le goût invétéré que les gens conservateurs gardaient du cheval et le goût nouveau que manifestaient pour l'auto les

En 1904 et jusqu'en 1910 l'auto garda toujours quelque ressemblance avec les anciens modèles de voitures hippomobiles. Tellement que les manufacturiers ménageaient sur le tablier des autos qui sortaient de leurs usines... un porte-fouet! Et très longtemps aussi les tabliers d'autos restèrent aussi élevés que des devants de voitures; les roues de même étaient hautes. Les gens, en général, avaient si peu confiance en l'automobile

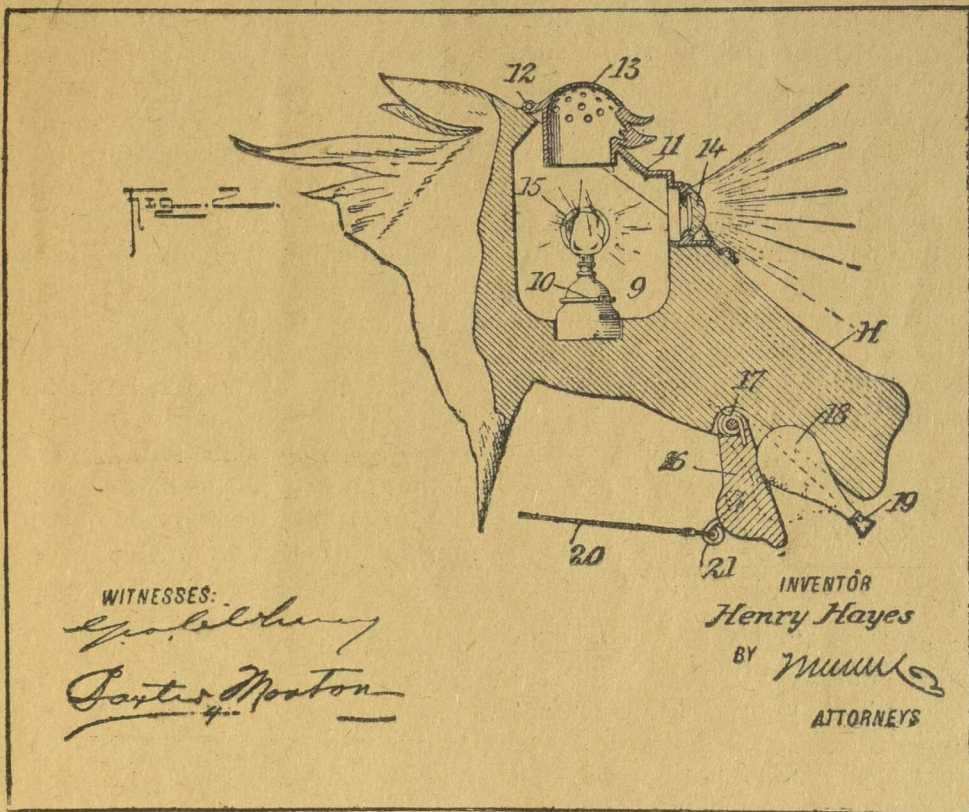


qu'ils disaient: "Construisez-les comme des voitures ordinaires et mettez-y même des brancards, car, un jour ou l'autre, il faudra bien un cheval pour les ramener au garage."

Le bon cheval trouva des partisans acharnés. On vanta son intelligence et sa lenteur. Et l'on était sans pitié pour les automobilistes. Quand circula la

de 1904 et qui ne fit qu'une sortie, la police (si nous nous rappelons bien les détails de l'incident) l'ayant confisqué comme "nuisance publique".

Le moteur était logé dans le corps du cheval, lequel pouvait être entré dans les brancards du cabriolet, tout comme un cheval en chair et en os. Un système de leviers permettait de



Autre brevet illustrant le système d'éclairage d'un cheval mécanique et la corne d'avertissement, logée entre ses dents.

première voiture automobile dans les rues de Paris, en 1854, qui s'appelait la "voiture sans chevaux", on cria au meurtre et à la folie. Ceux qui se permettaient, vers 1900 et plus tard encore, de faire du "cinq milles à l'heure" étaient arrêtés pour vitesse.

Parlons maintenant du cheval-automobile dont le brevet d'invention date

lui faire imiter le pas d'un cheval vivant. On le conduisait en tirant de gauche et de droite sur les guides et, le soir, deux lampes s'allumaient dans ses prunelles.

On croyait ainsi, en plus de plaire à tout le monde, habituer petit à petit les chevaux vivants à la vue de la voiture automobile.

## LUTTEURS, SALTIMBANQUES ET FAISEURS DE TOURS EGYPTIENS, GRECS ET ROMAINS

Les riches Egyptiens prenaient quelquefois à leur service des nains et autres personnages difformés dont l'aspect grotesque faisait rire leurs convives. On avait aussi des bateleurs et des escamoteurs dont les tours sont représentés sur les peintures qui décorent les hypogées de Beni-Hassan. La gymnastique n'était pas comme en Grèce une partie importante de l'éducation de la jeunesse, et les hommes que nous voyons sur les monuments se livrer à l'exercice de la lutte sont très probablement des acrobates de profession. (Fig. 1).



*Lutteurs égyptiens*

Les athlètes de Beni-Hassan sont d'ailleurs nus, comme les athlètes grecs, et n'ont pour tout vêtement qu'une ceinture.

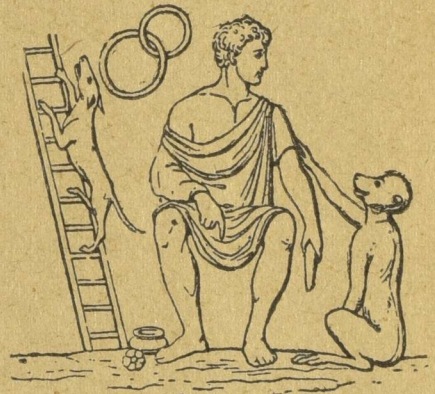
En Grèce, pendant les repas, on faisait souvent venir des mimes ou des acrobates dont les exercices amusaient les convives. De petits nains difformés, dont la statuaire a rarement reproduit l'image, venaient égayer aussi ces repas par leurs contorsions bizarres. Les danseurs de cordes étaient particulièrement recherchés pour égayer les convives.

Les montreurs d'animaux formaient aussi une catégorie de gens qu'on appelait dans les maisons pour s'y livrer à leurs exercices. Une peinture de

Pompéï nous montre un singe habillé d'une espèce de manteau à capuchon, qu'un jeune garçon muni d'un fouet tient en laisse pour le faire danser. (Fig. 2.)

La figure 3, tirée d'une lampe en terre cuite, représente un jongleur occupé à montrer certains exercices à des animaux savants. On voit à côté de lui un chien qui monte à une échelle et un singe auquel il est en train d'enseigner quelque tour. Ces jongleurs allaient ainsi de ville en ville, transportant avec eux leurs instruments et leur ménagerie.

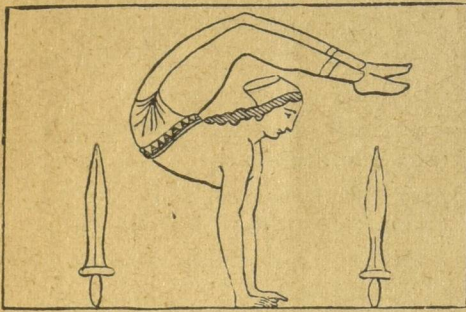
Les faiseurs de tours de force étaient encore plus recherchés que les montreurs d'animaux, et un fait remarquable, c'est qu'en Grèce, ce mé-



*Montreur d'animaux*

tier était fréquemment exercé par des femmes. Xénophon décrit ainsi les tours que fait une femme appelée dans un banquet. "Dès qu'on a retiré les tables, fait les libations et chanté le

péan, il entre, comme divertissement, un Syracusain, suivi d'une excellente joueuse de flûte, d'une danseuse merveilleuse par ses tours, d'un garçon fort joli, jouant de la cithare et dansant à ravir. La musicienne fait entendre sa flûte, et quelqu'un placé près de la danseuse, lui donne des cerceaux, jusqu'à douze. Elle les prend; aussitôt elle danse et les jette en l'air, en calculant à quelle hauteur



*La danse des épées*

elle doit les jeter pour les recevoir en cadence. On apporte ensuite un cerceau garni d'épées, la pointe en haut; la danseuse y entre par une culbute et en sort par une autre, de manière à faire craindre aux spectateurs qu'elle ne se blesse, mais elle achève ses tours avec assurance et sans accident. Alors, Socrate s'adressant directement à Autisthène: "Pour cette fois, dit-il, les spectateurs ne nieront pas, je crois, qu'on ne puisse donner des leçons de courage, puisque cette danseuse, toute femme qu'elle est, passe si hardiment à travers les épées."

Ces exercices ou d'autres équivalents amusaient beaucoup les Grecs. Cependant, comme ils sont en somme fort disgracieux, ils ne pouvaient manquer de trouver des détracteurs dans une ville comme Athènes.

Les tours d'escamotage qu'on faisait dans l'ancienne Egypte paraissent

être les mêmes que font encore aujourd'hui les prestidigitateurs qui parcourent nos villages.

Il serait peut-être téméraire d'affirmer que le bagou quelquefois pittoresque dont se servent nos escamoteurs était déjà en usage parmi les Egyptiens, mais le tour qui consiste à poser sur le sol un vase et à trouver en le relevant un objet qu'on est censé ne pas y avoir mis est représenté sur les monuments.

Des bouffons étaient souvent appelés dans les sociétés qu'ils étaient chargés d'amuser par mille facéties. Ces bouffons portaient, en général, un bonnet d'une forme assez étrange, que nous voyons représenté sur la figure 5.

L'exercice du bâton est également représenté sur les monuments. Les bâtons dont se servaient ces lutteurs sont pourvus d'une poignée, destinée à garantir la main droite qui tient le bâton. Le bras gauche, avec lequel on pare les coups portés par l'adversaire, est muni d'une espèce de petit bou-



*Montreur de singe*

clier, consistant en une plaquette assez mince qui s'étend du coude à l'extrémité de la main, et relié au bras par des courroies. L'adresse consistait donc à recevoir les coups sur cette plaquette, tandis qu'avec le bâton on s'efforçait de vaincre ou de désarmer son adversaire. Mais la plaquette était purement défensive et ne servait pas,

comme le ceste des Grecs, à frapper plus fort.

On sait que les Japonais sont extrêmement adroits dans l'exercice qui consiste à lancer un couteau dont la pointe va se piquer sur un point déterminé. Les peintures de Beni-Hasan nous montrent que cet exercice était déjà pratiqué par les anciens Egyptiens. Des billots en bois étaient posés sur le sol. Ils sont probablement pourvus sur leur face supérieure d'une marque indiquant le but, car deux hommes semblent se pencher pour vérifier s'il a été exactement atteint, tandis qu'un autre s'apprête à lancer un couteau à la place indiquée.

L'exercice qui consiste à soulever des poids pour montrer la force de son bras doit avoir existé dès la plus haute antiquité. Les poids dont se servent les Egyptiens n'ont pas la forme de nos haltères: ils ressembleraient plutôt aux massues de bois dont on se sert dans quelques gymnases. Ces poids, d'une forme ovoïde assez allongée, se terminent par un manche recourbé, que le lutteur saisit de la main droite pour se livrer à ses exercices.

Les exercices des acrobates, les sottes plaisanteries des bouffons, ou les danses lascives des courtisans devaient plaire médiocrement aux lettrés, qui se piquaient en général de sagesse et de philosophie. Le savoir-vivre leur faisait une loi de supporter ces amusements grossiers dans les maisons où ils étaient invités, mais ils n'étaient pas sans s'en plaindre quelquefois, comme nous le montre une curieuse lettre de Pline le Jeune à un de ses amis:

“Pline à Génitor,

“J'ai reçu la lettre où vous vous plaignez de l'ennui que vous ont causé

dans un festin, d'ailleurs somptueux, des bouffons, des débauchés et des fous qui voltigeaient autour des tables. Ne voulez-vous donc jamais vous déridier le front? Je n'ai pas de ces sortes de gens à mon service; mais je tolère ceux qui en ont. Pourquoi donc n'en ai-je point? C'est que, s'il échappe à un débauché quelque parole obscène, à un bouffon quelque impertinence, à un fou quelque ineptie, cela ne me fait aucun plaisir parce que cela ne me cause aucune surprise. Je vous allègue mon goût, mais ce n'est pas une raison. Aussi combien n'y a-t-il pas de gens qui regardent comme sottes et insupportables beaucoup de choses qui nous plaisent et nous enchantent? Combien ne s'en trouve-t-il pas qui, dès qu'un lecteur, un joueur de lyre ou un comédien paraît, prennent congé de la compagnie; ou qui, s'ils demeurent à table, n'ont pas moins d'ennui que vous en ont fait souffrir ces monstres (car c'est le nom que vous leur donnez)? Ayons donc de l'indulgence pour les plaisirs d'autrui, si nous voulons en obtenir pour les nôtres.”

—o—

### PEAUX-ROUGES ET NEGRES MILLIONNAIRES

Ce fut, il y a deux ou trois ans, aux noirs de certains états du sud des Etats-Unis de s'enrichir dans le pétrole. Cette année, le grand chef des Osages, tribu de Peaux-Rouges, qui possédait d'innombrables puits de pétrole, en a fait bénéficier tous les siens. Les Osages sont tous aujourd'hui très riches et possèdent une maison, une auto et ont en banque un crédit illimité.



## CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

### LA ROBE DE CINQ HEURES

La petite robe pour le thé est maintenant très pratique, convenant aussi bien pour une cérémonie ou pour le théâtre. On trouve certains modèles sans manches possédant une sous-blouse mobile avec manches, et souvent un petit gilet qui en change complètement le caractère. Beaucoup de soieries: soie épaisse ou soie légère, unie ou imprimée, sans oublier les lainages nouveaux où la laine s'unit à la soie.

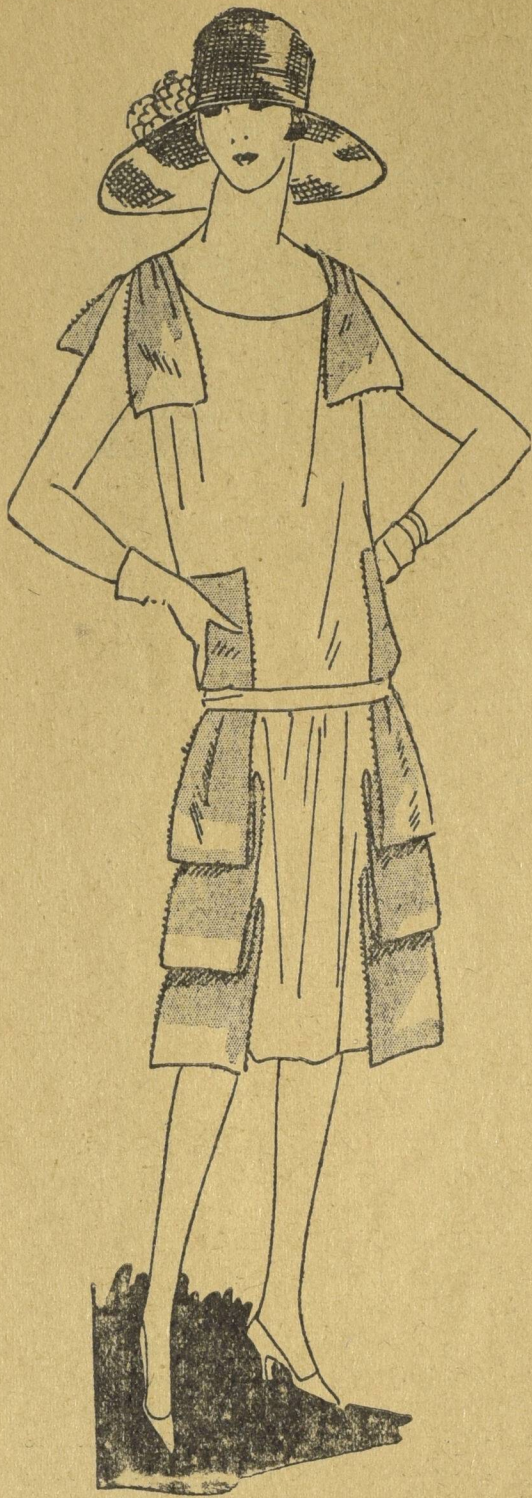
Les "deux-pièces" cèdent la place à la robe entière qui fera toujours plus habillé. La coupe est des plus fantaisistes. Fronces et plis très fins reviennent à la mode.

Mais une ligne nouvelle s'affirme de plus en plus et qui rappelle les toilettes d'il y a vingt ans, c'est la ligne du corsage blousant. Ce corsage, resserré à la taille par une ceinture, blouse sur celle-ci, à moins que le

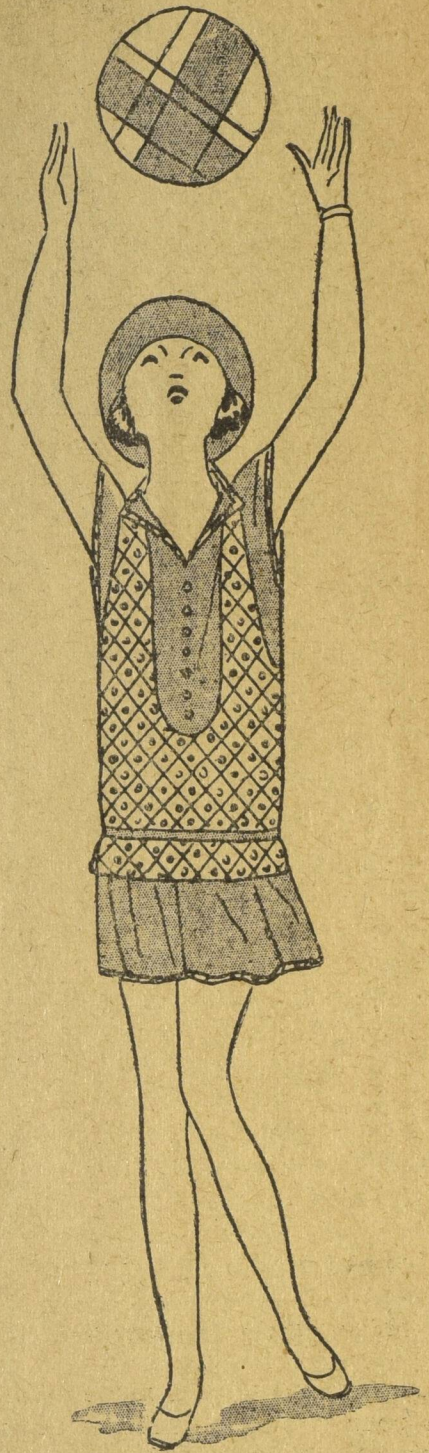
blousant ne soit obtenu par la coupe même de la robe, resserrée sur les hanches de manière à les étreindre. On obtient, à la faveur de tissus légers comme le crêpe de Chine, georgette ou mousseline de soie, des effets ravissants.

Les jupes, décidément, restent courtes. Mais il va de soi que plusieurs maisons ont tenté de la rallonger, sans succès toutefois. Il existe encore des robes longues, mais ce sont des robes de style.

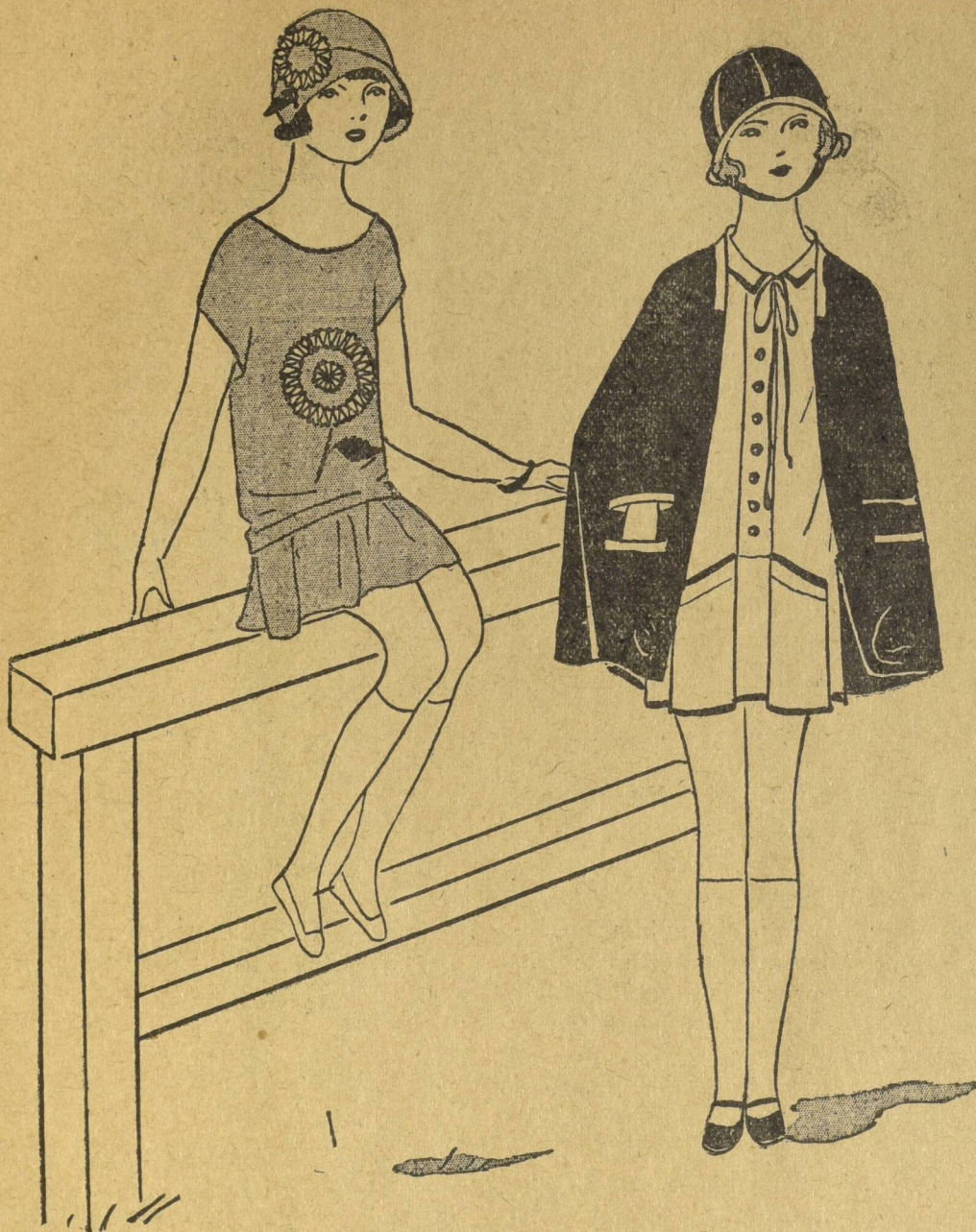
Beaucoup de robes aussi se portent inégalement: la jupe s'allonge d'un côté, soit par une petite traîne, soit par un panneau. C'est surtout en tissu léger, mousseline de soie ou tulle, qu'on réalise ces modèles. Une tunique, à peine serrée sur les hanches, forme derrière une draperie fournie qui, longue et souple, dépasse de beaucoup la jupe; ou bien le même effet se reproduit sur les deux côtés, de manière à former deux pointes.



Robe en crêpe canton vert pâle, garnie de rubans de satin d'un vert plus foncé.



Gentille robe de crêpe nattier avec casaque découpée en crêpe blanc imprimé bleu et rose.



*Petite robe de crêpe rose pâle brodée d'une grosse fleur de laine rouge et blanche, fleur verte.*

*Robe de lainage blanc avec liserés rouges. La cape en lainage rouge, liserés blancs. Petit bonnet assorti.*

### **LES ROBES D'ETE POUR FILLETES SE PORTENT SANS MANCHES?**

La plupart des jolis modèles de robes pour fillettes n'ont pas de manches cette année. C'est justement l'inverse de ce qui se produit pour les

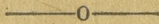
grandes personnes, cas exceptionnel et qui vaut la peine d'être noté, où la mode féminine et enfantine se différencie nettement.

Voulez-vous une ou deux idées de robes de fillettes? L'une est en kashatulla de teinte sable, toute droite, et ornée simplement à l'encolure d'une longue cravate nouée.

L'autre, dans le genre tunique, est composée d'un dessous imprimé à fleurs de tons pastellisés et d'un dessus de crêpalga vieux rose assorti au ton dominant des fleurs.

A remarquer l'amusante garniture: des choux ou roses de tissu entourent le décolleté arrondi et forment un motif de ceinture.

La robe de style, c'est-à-dire composée d'un corsage ajusté et d'une jupe amplement froncée, convient tout particulièrement à la grâce naïve des huit ans. De petits boutons de nacre ou de corozo complètent l'ornement simple d'une petite toilette enfantine.

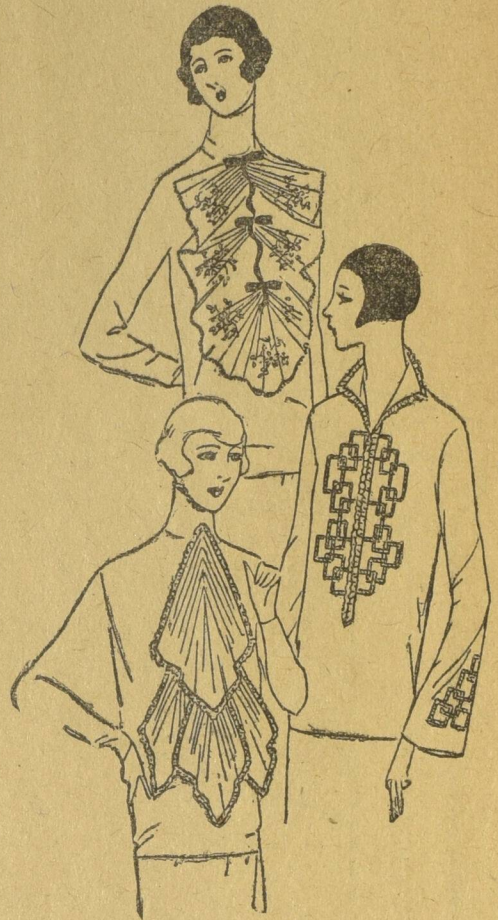


### COULEURS ET TISSUS EN VOGUE A PARIS

La couleur la plus en vogue est certainement le bleu, un beau bleu porcelaine qui réalise de merveilleuses robes légères en crêpalga ou en tussalga. Tous les bleus, d'ailleurs, sont appréciés. En garniture sur du blanc, ils donnent un effet très réussi. Certaine robe de kasa blanc, à long corsage formé de plis piqués s'ouvrant pour former la jupe, était garnie de soierie marine et de boutons de même ton; un grand col écharpe lui donnait un aspect très confortable. Une autre, en crêpe Georgette blanc, était garnie entièrement de galons marine disposés transversalement sur le long corsage souple et la jupe en forme.

A côté du bleu, le rose, dans tous ses tons, a beaucoup de chic, mais on préfère un rose un peu lavé, d'une

douce tonalité de perle, qui sied aux très jeunes filles et aux femmes très jeunes d'allure; très élégante, une robe de Georgette "rose pâle", resserrée à la taille par des plis s'effeuillant au bas, s'ornait de chicorées de faille



*Jabot tulle plissé garni de petits noeuds disposés en échelle.*

*Blouse chemisier crêpe blanc brodé de motifs jaunes et rouges enchevêtrés.*

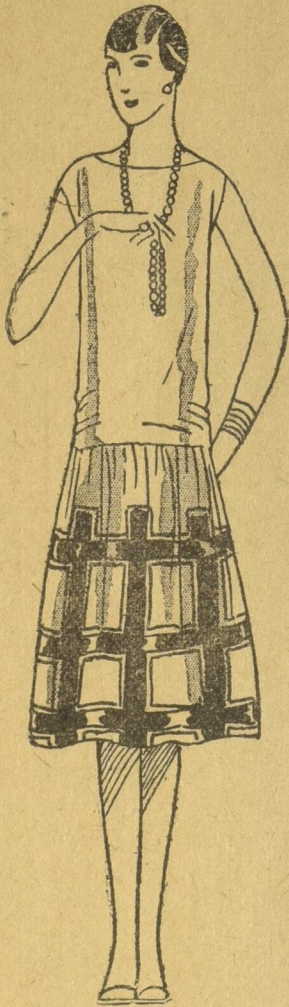
*Blouse avec col et jabot de tulle brodés de dentelle et dessins plissés en chevrons.*

fuchsia au bas de la jupe et sur le "ballonnet", qui terminait la manche resserrée dans un poignet.

Cette alliance du rose et du fuchsia, très moderne, est des plus heureuses. Cette dernière teinte ne s'emploie



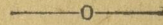
d'ailleurs guère qu'en garniture; mais une autre, très voisine, le parme, donne des effets très réussis, aussi bien en lainages qu'en tissus légers. Le rouge et le vert (un certain vert chartreuse lumineux et chaud) et un véritable rouge vermillon sont très en faveur.



*Toilette en crêpe rose garnie de bandes de velours de la même teinte.*

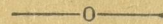
Mais les robes les plus modernes sont celles de tissus imprimés. Certaines impressions se rapprochent du cubisme, tout au moins s'inspirent-elles de la géométrie. Les impressions égyptiennes, chaldéennes ou assyriennes

ont un peu moins de faveur que l'an dernier; on en voit, cependant, encore quelques-unes. Mais le triomphe est aux impressions florales. La vogue de la crétonne et de la toile de Jouy fleuries a passé maintenant aux soieries, et les plus jolies robes d'été s'en inspirent.



### **SOULIERS DU SOIR BRODES DE STRASS, EN CROCODILE, EN VELOURS PERLE ET EN PEAU D'OR OU D'ARGENT**

On propose avec les robes du soir différents souliers, tous très portés et tous très élégants. D'abord le soulier brodé de strass, le crocodile, le velours perlé, peint ou brodé, et, enfin, le satin. C'est le satin uni ou orné d'un très petit motif brodé qui nous séduit le plus parmi les étoffes. Mais, ce qui a un vif succès actuellement et se maintient comme élégance suprême pour la danse et pour les grands dîners, c'est le soulier de peau d'or ou d'argent. Il a toute la beauté de l'ancien soulier de lamé qu'il a détrôné, et il offre l'avantage d'un confort, d'une souplesse incomparables.



### **COMMENT NETTOYER LA PEINTURE A L'HUILE SANS L'ABIMER**

Délayer du blanc d'Espagne pulvérisé dans de l'eau chaude jusqu'à consistance pâteuse. Frotter rapidement avec un chiffon enduit de cette composition la surface à nettoyer. Laisser sécher et laver à l'eau froide. Ce procédé enlève toutes les taches, même celles de graisse, sans que la peinture perde de son éclat.

## L'ANGLETERRE ET LES ETATS-UNIS SE DISPUTENT LA SUPREMATIE DE L'AIR EN DIRIGEABLE

Quelques années avant que les voiliers fussent remplacés par les bateaux à vapeur, on tenait pour un voyage rapide celui qu'on pouvait effectuer en treize semaines, d'Angleterre à l'Australie. La seule route navigable contournait le Cap de Bonne-Espérance, soit une distance de 14,000 milles. En 1869 fut inauguré le Canal de Suez qui réduisit ce voyage de 1000 milles. Les navires d'aujourd'hui mettent six semaines, au lieu de treize, à accomplir le même voyage.

Mais les dirigeables que travaillent les Anglais et qu'ils sont bien prêts de terminer se rendront d'Angleterre en Australie en 11 jours.

La Grande-Bretagne prépare deux dirigeables géants capables de faire ce voyage par la voie des airs, avec 140 passagers à leur bord.

Mais il paraît bien qu'ils ne seront pas encore les plus gros du monde, les Etats-Unis ayant aussi en chantier deux dirigeables qui dépasseraient ceux des Anglais d'un million de pieds cubes et qui seraient plus sûrs, étant chargés de gaz hélium ininflammable.

### PENSEES

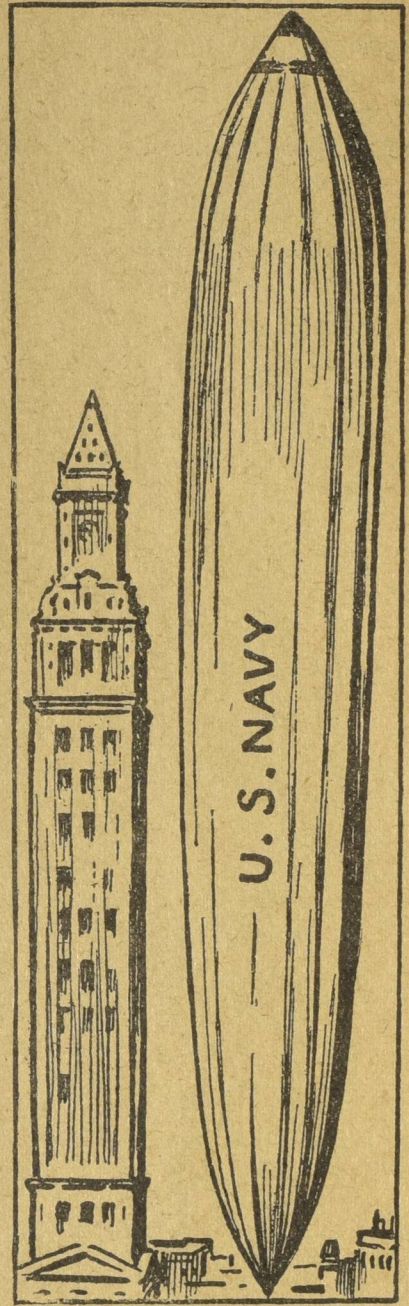
Un silence judicieux est toujours meilleur qu'une vérité non charitable. François de Sales.

\* \* \*

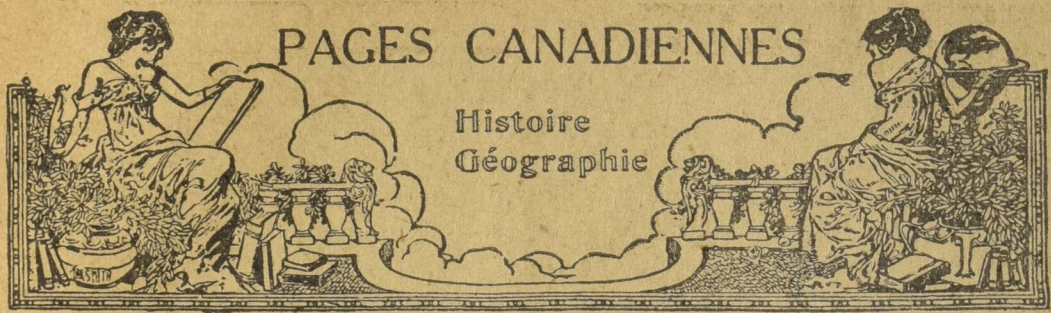
L'on se repent rarement de parler peu, très souvent de parler trop. La Bruyère.

\* \* \*

On est maître encore des paroles qu'on n'a pas prononcées, mais on est l'esclave de celles qui se sont échappées. Proverbe arabe.



*Petit croquis qui vous donnera une idée de l'importance des deux dirigeables que fabriquent actuellement les Etats-Unis. Hauts de 785 pieds, voyez de combien ils dépassent l'hôtel des douanes de Boston, qui mesure 510 pieds.*



## AUTREFOIS ET MAINTENANT

**Nous empruntons à M. le sénateur L. O. David l'article suivant sur le costume de nos ancêtres. Il saura intéresser vivement tous nos lecteurs et lectrices.**

M. Massicotte à qui nous devons des souvenirs si intéressants des temps anciens, parlait dans le numéro de novembre 1924 du "Bulletin des Recherches Historiques", du tablier que nos ancêtres portaient et citait l'opinion à ce sujet de plusieurs vieillards. Je puis corroborer les assertions de ces vieillards et déclarer que je me rappelle fort bien avoir vu au Sault-au-Récollet des vieux Canadiens qui portaient le tablier. Ils en avaient deux, l'un pour la semaine et l'autre plus beau pour les dimanches. Mais c'était avant 1850 et à partir de cette date je ne me souviens pas d'en avoir vu. Je me rappelle bien aussi avoir vu ces vieux Canadiens avec la tuque et les souliers de "beu" et les bottes sauvages. Tous les enfants qui allaient à l'école portaient comme moi des souliers de "beu" qui avaient assez bonne mine lorsque le temps était sec, mais s'aplatissait dans l'eau ou la neige.

La botte française était un luxe, un signe de distinction que peu de per-

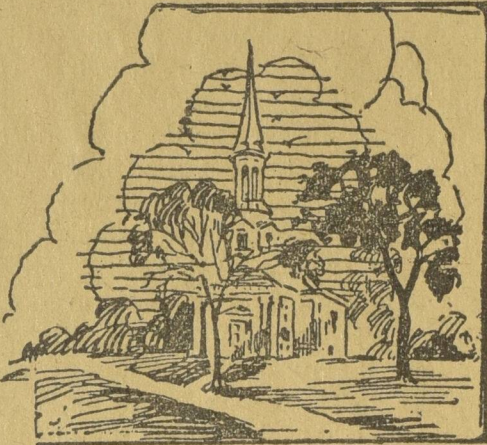
sonnes à la campagne pouvaient se procurer avant 1840 ou 1845. On se rappelle que le célèbre Joseph Masson, lorsqu'il partit de Saint-Eustache pour entrer au service de M. Robertson, à Montréal, avait aux pieds des souliers de "beu" et que rendu à la Côte-des-Neiges, avant d'entrer dans la ville, il chaussa les belles bottes françaises qu'il portait dans un mouchoir. M. Massicotte qui rappelle cet incident, dit aussi que, obéissant aux conseils de M. Papineau, les patriotes et plusieurs de leurs chefs mêmes, ne portaient de la tête aux pieds que des choses fabriquées au pays. C'est avec la tuque bleue ou rouge, le capot d'étoffe canadienne et les souliers de "beu" ou les bottes sauvages qu'on les représente dans les vieilles peintures.

C'était d'ailleurs le règne de la chandelle, de la vieille chandelle de suif, dont la lumière éclaira mon A. B. C., dont il fallait à tout moment couper la mèche à l'odeur désagréable. Il fallait toujours avoir à la main les mouchettes à moins de se servir de ses doigts au risque de se brûler. Combien de fois j'ai manié les mouchettes, afin de procurer à mon père toute la lumière qu'une pauvre chandelle pouvait lui donner pour lire son journal,

la vieille "Minerve", l'évangile politique, à cette époque, des Canadiens, l'organe de LaFontaine.

Il me semble voir suspendus à une corde les tubes dans lesquels on introduisait le suif et la mèche dont la chandelle était faite. Elle donnait peu de lumière cette chandelle et il en fallait plusieurs pour éclairer chaque pièce d'une maison ordinaire; elle a dû faire bien des aveugles.

C'était encore le temps où le briquet frappant le silex produisait les étincelles qui nous donnaient le feu et



la lumière, car les allumettes n'avaient pas encore fait leur bienfaisante apparition. Ces étincelles enflammant l'amidon avec lequel les fumeurs allumaient leurs pipes et elles mettaient le feu à la poudre du vieux fusil à pierre dont le chasseur et le soldat se servaient, le premier pour tuer le gibier, le second pour tuer ses semblables.

Les voitures à quatre roues étaient rares à cette époque, la calèche et le cab étaient les principaux, sinon les seuls véhicules en usage. Le cab était une espèce de boîte ou tombereau couvert plus haut en avant qu'en arrière, où il fallait se bien tenir pour ne pas

être écrasé par un gros voisin. Il y avait aussi, à la campagne spécialement, la petite charrette dépourvue de ressorts où le voyageur sursautait continuellement comme s'il eut été assis sur une pile électrique. Vu les chemins affreux de l'époque, dans la saison des pluies ou la fonte des neiges, le voyage était pénible. Je me rappelle que pour me rendre du Sault-au-Récollet à Sainte-Thérèse, le cheval qui nous conduisait, mon père et moi, alla au pas tout le temps pendant quatre heures qui parurent éternelles.

Mais les voitures et les chemins de ce temps-là étaient favorables aux dyspeptiques, ils remplaçaient avantageusement le massage et les exercices gymnastiques. La calèche se balançant sur des bandes de cuir était la voiture favorite, et les gens riches savaient la rendre confortable et jolie. Avoir la plus belle calèche de la paroisse était un honneur, et je me rappelle combien on admirait la calèche de M. Pascal Lachapelle, le plus riche citoyen du Sault-au-Récollet et aussi la calèche dans laquelle M. Joseph Masson passait comme un éclair devant la maison de mon père pour se rendre à Terrebonne.

Grâce à l'introduction dans les églises des poêles des Trois-Rivières, on y gelait moins qu'autrefois mais si ceux qui avaient des bancs près des poêles rôtissaient, les malheureux qui en étaient éloignés, avaient hâte de se rendre chez eux pour se réchauffer.

Des bateaux à voiles, point de télégraphe, de téléphone, point de chemins de fer, ni aucune des inventions merveilleuses enfantés par la vapeur et l'électricité, rien de ce qui fait l'admiration des hommes de notre temps et leur procure tant de confort. Et cependant on se demande si la vie hu-

maine n'était pas aussi heureuse que maintenant. Plus simple, moins exigeante, moins obsédé par l'amour de l'argent et des plaisirs, plus religieuse et morale, elle avait ses charmes et ses avantages. Mais aux esprits actifs, curieux, avides de connaissances, elle offrait moins d'horizons, un champ moins vaste, moins propre au développement de leurs facultés, à la satisfaction de leurs aspirations. La cherté de la vie, les exigences de la société moderne, et les progrès de l'instruction ont nécessairement modifié considérablement la mentalité, le caractère et les tendances des hommes de notre époque. Le fait est que depuis 1840 le monde marche de merveille en merveille, la nature n'a plus de secrets et on reste stupéfait devant des découvertes, des inventions que l'on aurait prises autrefois pour des artifices diaboliques.

Celui qui autrefois aurait prédit qu'un jour les vaisseaux navigueraient sur la mer sans voiles et sans rames, ou les voitures marcheraient sur terre sans chevaux, ou au moyen d'un simple fil ou pourrait se communiquer des pensées, ou on pourrait au moyen d'un petit instrument entendre dans sa maison ou même à bord d'un bateau ou d'un train de chemin de fer ce qui est dit ou chanté dans toutes les parties du monde, aurait passé pour un fou.

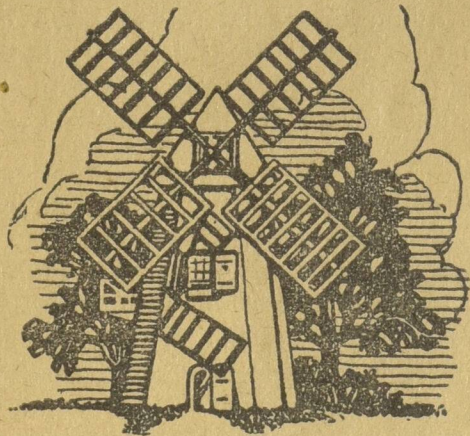
Quand on pense que la plupart de ces découvertes, de ces inventions datent depuis moins d'un siècle, un grand nombre même depuis cinquante ou soixante ans, on se demande où l'homme s'arrêtera, et jusques à quand Dieu lui permettra de pénétrer les secrets de sa puissance.

Si de tout ce mouvement qui agite le monde dans le domaine matériel,

moral ou politique, il ne faut pas conclure qu'il se précipite vers sa fin, il faut bien reconnaître qu'il traverse une ère émouvante d'évolution, de transformation qui va changer complètement les conditions de son existence.

Malheureusement, les réformes d'ordre moral ou social ne s'accomplissent pas sans lutte, sans conflits déplorables, sans jeter cette pauvre humanité dans les horreurs de révolutions sanglantes.

Pourtant il serait à souhaiter que l'homme pût continuer dans la paix



l'oeuvre merveilleuse de recherches, de découvertes scientifiques et de réformes sociales qu'il poursuit avec tant de succès. Mais on dirait qu'il peut faire tout sauf améliorer son sort, les conditions sociales, sans tomber dans des exagérations funestes, sans adopter les théories subversives des démagogues qui plus que jamais infestent le monde ouvrier et le poussent à la violence.

Il est bien beau le spectacle des conquêtes de l'humanité, on ne peut le contempler sans se sentir fier d'être homme, sans désirer que rien ne vienne l'arrêter dans son travail de régé-

nération matérielle, sociale et intellectuelle.

Pourquoi n'en est-il pas ainsi?

Pauvre humanité! Étranges et incompréhensibles sont ses destinées.

—o—

### LE DIALECTE DES IGNORANTS

Tout le monde a souri de l'ignorance crasse de ce pauvre Sir John Adams, qui, ne parlant pas lui-même le français, s'est improvisé juge de notre langue. Malheureusement, il se trouve un peu partout des imbéciles qui se risquent à parler du dialecte ou du patois de Québec. Pour confondre les Adams passés et futurs, nous citons ici, pour le profit de nos lecteurs, l'excellente réponse que contient l'entrefilet suivant du "Paris-Canada":

"N'en déplaise à Sir John Adams et à ceux qui sont aussi ignorants que lui des choses du Canada, les Canadiens-Français ont conservé la langue française et la parlent uniformément chez le payson, chez l'ouvrier, chez le bourgeois, chez le négociant, chez le banquier. Il n'y a dans le Québec et dans les groupements français des autres provinces ni dialecte ni patois.

"Le dialecte, suivant les lexicographes, est la forme particulière qu'a prise une langue dans une ville, dans une province, dans une contrée. C'est une variété de la langue principale. Il se rapproche du patois. En général, le dialecte a la même syntaxe et les mêmes mots que la langue-type dont ils dérivent et ne diffèrent de celle-ci que par des variations d'orthographe et de prononciation, par des désinences particulières, par certaines contractions, etc.

"Or, au Canada, le français est le même qu'en France: on ne saurait y

trouver ni variations d'orthographe et de prononciation, ni désinences particulières, rien en un mot, pour laisser supposer que notre langue s'y est modifiée.

"Les livres de classe qui sont employés dans les 6,500 écoles françaises de la province de Québec sont les mêmes que ceux employés en France.

"Le code Napoléon, toujours en vigueur dans la province de Québec, ne contient pas une ligne, pas un terme qui ne soit du français pur.

"Les journaux français du Canada, quoique n'ayant pas atteint dans leur rédaction, la perfection des journaux de Paris, sont écrits dans le même français que les journaux de France.

"Les ouvrages de littérature et d'histoire publiés par les Canadiens-Français sont en français de France.

"Lorsque M. Montpetit est venu, l'an dernier, faire ses cours en Sorbonne, il a parlé le français comme on le parle au Canada.

"Au Parlement de Québec, tous les débats se font en français de France.

"Dans les palais de justice, les avocats plaident en français de France.

"Nous voulons bien admettre que l'anglicisme a envahi le vocabulaire courant des Canadiens-Français, mais ils lui opposent des résistances quotidiennes.

"Nous voulons bien reconnaître que les Canadiens-Français n'ont pas encore acquis dans leurs journaux, dans leurs livres, dans leurs parlements, dans leurs palais de justice, dans leurs conversations le vernis, l'affinement que présentent en France la littérature, l'éloquence du parlement et du barreau, et toutes les manifestations de la pensée par où s'affirment la clarté, le charme et la beauté de la langue française.

“Personne ne songe à contester qu’il y a plus de culture sur les bords de la Seine que sur les rivages du St-Laurent.

“Mais il faut affirmer avec fierté que les Canadiens-Français ont conservé religieusement le patrimoine des

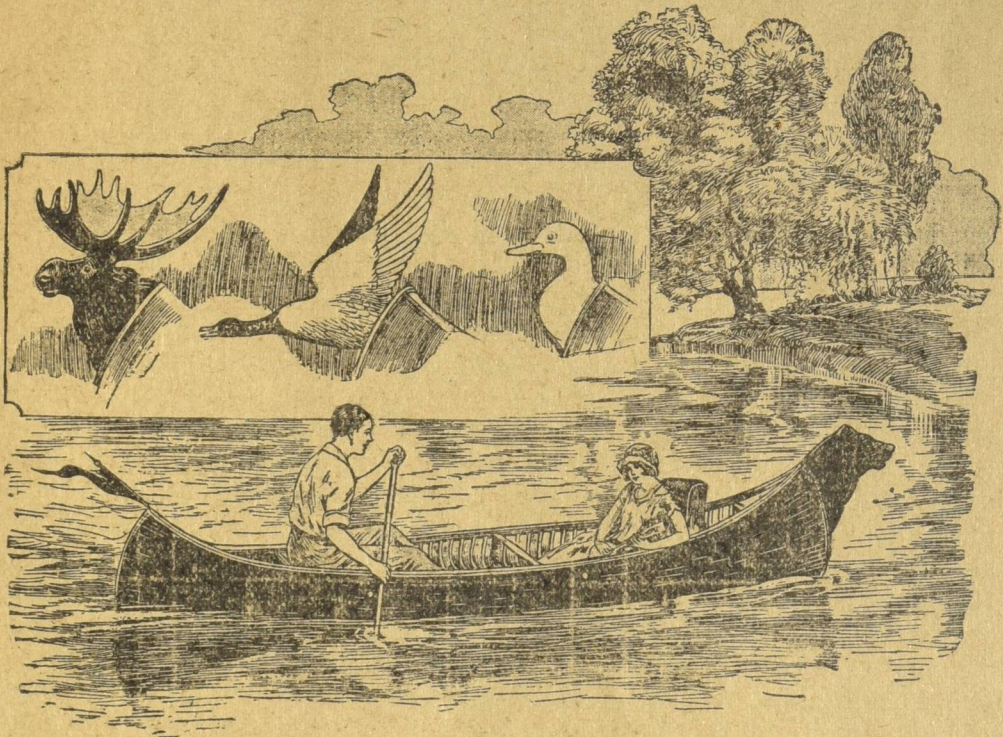
aïeux, qu’ils ont gardé intacts leur langue et leurs traditions en dépit de toutes les vicissitudes qu’ils ont subies depuis 1760, malgré leur isolement complet de la France, malgré la tâche énorme qu’ils ont dû accomplir pour assurer leur développement matériel et leur expansion économique.”

— 0 —

### COMMENT ORNEMENTER SON CANOT

Si vous tenez à lancer un genre, cet été, à l’endroit de villégiature où vous vous trouvez, ornez la proue de votre canot de quelques motifs décoratifs, d’une tête d’original, par exem-

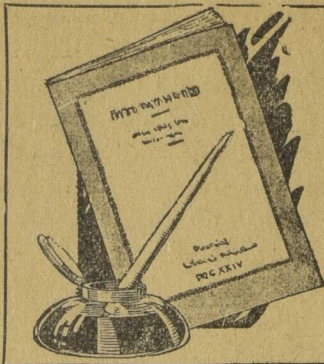
res symboliques la proue de tous les bâtiments. Ces figures étaient sculptées en bois et on en conserve certaines dans les musées qui sont de très belles pièces d’art. Inspirez-vous de



ple, ou encore d’une tête d’ours ou de tout autre sujet que vous pourriez imaginer et réaliser. On se rappelle que dans l’antiquité et même jusqu’au dix-neuvième siècle, on décorait de figu-

cette idée pour donner à votre canot un cachet d’originalité.

Vous choisirez naturellement pour motif quelque chose qui convienne à vos goûts et aussi, il va sans dire, à la forme de votre embarcation.



# LIVRES ET REVUES

PAR  
JULES JOLICOEUR

## LE BUSTE DE LOUIS HEMON A-T-IL ETE DEBOULONNE ET JETE DANS LE LAC DE PERIBONKA?

Au cours d'une interview de Louis-Frédéric Rouquette, le jeune romancier mort subitement aux premiers jours de mai dernier, interview qui parut dans "Les Nouvelles Littéraires" l'auteur du "Grand Silence Blanc" parle de la difficulté d'écrire sur le Canada:

"Le buste de Louis Hémon, déclare-t-il, a été déboulonné et jeté dans le lac de Péribonka, sous prétexte que l'auteur de "Maria Chapdelaine" avait manqué à tous ses devoirs de Canadien en représentant ses compatriotes (sic) comme des défricheurs. L'héroïne du roman, la jeune fille de Péribonka, qui, soit dit en passant, signe aujourd'hui son nom de famille, complété de "Maria Chapdelaine", s'en est émue. C'est pour cette raison que M. Dalbis, dans "Le Bouclier Franco-Canadien", s'est donné à tâche d'expliquer, ligne à ligne, l'oeuvre bien vécue et si délicieusement écrite de Louis Hémon. Cette mise au point porte ses effets, maintenant..."

M. Dalbis ou quelque lecteur nous renseignera-t-il sur les tribulations du buste de Louis Hémon?

Louis-Frédéric Rouquette a écrit sur le nord du Canada un roman très émouvant, dans le goût de Jack London, intitulé : "Le Grand Silence Blanc". Il vécut au Maroc, aux Etats-Unis, au Mexique, au Chili, au Nevada, en Alaska, à la Terre de Feu, en Islande et dans les régions glacées de notre pays.

NOTE.—Cette réponse, notre chronique était à peine bouclée que nous la trouvons dans "Le Terroir", cet organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, sous la plume de M. Damase Potvin. La voici:

"Il n'y a pas au Canada non plus, ni particulièrement au Lac St-Jean, de "lac Péribonka". Il y a bien une rivière de ce nom, mais elle coule à environ un quart de mille de l'endroit où s'élève le mausolée Hémon et l'on n'a donc pas pu y déboulonner le "buste de Louis Hémon", surtout "par deux fois". La vérité, c'est qu'une fois, un soir, des jeunes gens en goguette, passant sur la route, ont jeté par terre la colonnette. On l'a remise en place le lendemain, et ce fut tout."

Pauvre grand bouquin, que de mauvais articles il a fait écrire à nos gens ! Nous sommes-nous montrés, envers l'auteur, assez mesquins, en vieux et ridicules ! Lisons donc



“ Maria Chapdelaine ” et aimons ce roman sans arrière-pensée. Et, l'ayant bien lu, appliquons-nous à en bâtir d'aussi beaux et d'aussi durables. Que nous importe les mille potins qui peuvent courir sur le compte de son auteur et la manière dont le livre est interprété en France! Fallait-il exiger des éditeurs qu'ils donnassent, en guise de préface, un cours complet de géographie, ou encore, à titre de prime, un globe terrestre, comme ce crayon qui accompagne les recueils de mots croisés? Que quelques lecteurs, peu avertis des choses de notre pays, n'y voient que des “défricheux”, cela n'est pas si grave et cela ne change rien à la prospérité industrielle et commerciale du Canada. Somme toute, que connaissons-nous de certains petits pays dont le sort fut identique au nôtre? De l'île Maurice, des îles Seychelles, de la Louisiane?

Aux dernières nouvelles, l'oeuvre immortelle de Louis Hémon se portait très bien!

—o—

AU CREUX DES SILLONS, par Joseph Raiche (Editions Edouard Garand.)

Ces contes et nouvelles sur le mode régionaliste trahissent un souci visible de correction. L'ennui commun à ces sortes de récits (que d'autres, évidemment et plus nombreux ceux-là, trouvent récréatifs) est ici racheté par une bonne langue, une écriture soignée et élégante d'allure. A noter, de ci de là, des pages fort belles, pour recueil de morceaux ohoisis. On s'achemine, avec Joseph Raiche, vers des formules d'art moins étroites.

Ayant fait de son livre tous les éloges mérités, qu'il nous soit permis de épéter à M. Raiche que, eût-il été

mal écrit, nous n'aurions éprouvé aucune gêne à l'abîmer. “La Revue Populaire” est libre tout à fait et en tout impartiale. Le but de cette chronique? Contrarier les farceurs et les fats, renvoyer les présomptueux à l'abécédaire, combattre certains préjugés qui gênent à l'avancement de nos lettres, encourager les talents véritables, forcer le respect de l'Art. A ce jeu, nous mettons quelque coquetterie et une pointe de dandysme. C'est besogne utile et fort agréable que de combattre les faux Hercules de notre littérature.

—o—

SEPHORA et LA FAMILLE BEAUFRETIN, par Alfred Descarries (Editions Edouard Garand.)

“Séphora” est un “récit romanesque et humoristique”; “La Famille Beaufretin”, une comédie en trois actes. M. Descarries a de meilleures réussites en prose qu'en vers. Les sujets gais sont son affaire.

—o—

PUBLICATIONS RECENTES :

“La Moisson Nouvelle”, par Blanche Lamontagne-Beauregard;

“Le Passé Radieux”, par Jean Flahault;

“Vieilles Choses, Vieilles Gens”, par Georges Bouchard;

“Les Martyrs de la Nouvelle-France”, par Georges Rigault et Georges Goyau;

“Dans l'Intimité des Vieux murs du Fort Chambly”, par Marie Helbé;

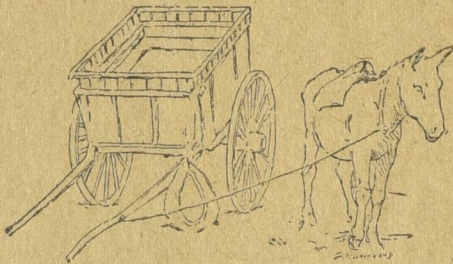
“Histoire de Sorel”, par l'abbé A. Couillard-Després.



## Le Dessin et la Peinture pour tous

### LES ANIMAUX

Que vous fassiez d'un animal quelconque le motif principal d'un tableau, ou que vous l'introduisiez comme accessoire dans votre composition, il faut que vous arriviez à le dessiner et à le peindre. Comme vous ne pouvez facilement faire venir dans votre atelier, au quatrième ou au cinquième étage, un mouton, un âne, une vache, c'est vous qui êtes obligé d'aller là où ils peuvent se trouver, c'est-à-dire aux champs. Je vous vois d'ici prendre toile, boîte de couleurs, chevalet de campagne et partir.



Dans un pré vert, à l'ombre d'un rideau de peupliers, vous apercevez bientôt la vache rêvée; car c'est une vache qu'il vous faut absolument. Elle est superbe, blanche, marquée de

roux; un veau est près d'elle. Circonstance heureuse, tous deux sont couchés et la mère rumine tranquillement, en remuant seulement la queue, pour chasser les mouches. Vous les auriez posés vous-même qu'ils ne seraient pas mieux. Et puis, ils n'ont pas l'air de vouloir bouger, quelle aubaine!!!



Bien vite, vous déployez le chevalet, vous placez la toile dessus, tout en tournant à distance autour du groupe pour choisir le meilleur côté et le meilleur effet. C'est trouvé, l'arrangement est parfait, et la couleur magnifique. Assis sur l'éternel pinchard, vous voici installé, et vous commencez à mettre en place.

Mais, juste à ce moment la vache, qui a suivi tous vos mouvements, et

qui a fini de ruminer, se lève, et, suivie de son veau, se remet à paître.

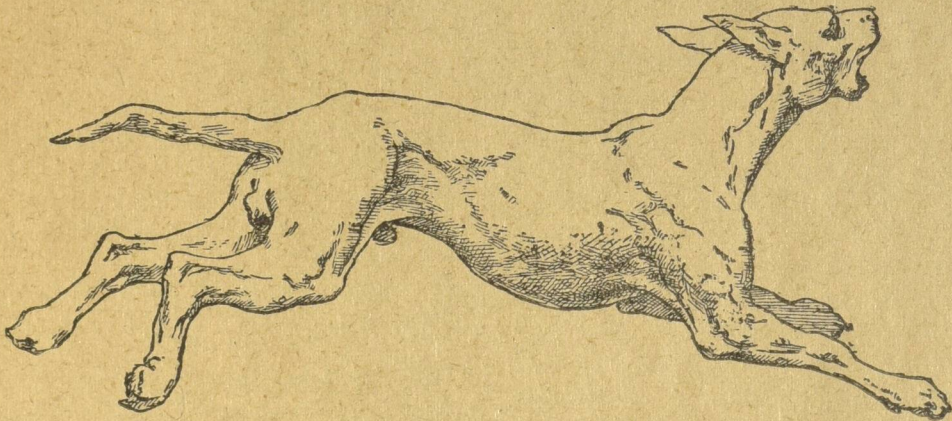
C'est un ennui; et en y réfléchissant, il n'est pas grave, puisque vous aviez à peine ébauché; vous allez faire une étude de vache debout, voilà tout.

Bon! l'animal se met à marcher; vous voulez saisir au vol le mouvement, il se retourne complètement, et c'est maintenant la queue qui remplace la tête.

Les tribulations que vous avez eues avec la vache et le veau, vous les aurez avec les autres animaux, car ils sont tous, invariablement, de déplorables modèles. A part l'âne qui som-

être quelques inconvénients, on ne dessine ou l'on ne peint le crocodile que très rarement. Ses charmes manquent d'attraits, et il ressemble plus à de la pierre qu'à un être vivant.

A moins d'être exclusivement un animalier, comme le sculpteur Barye, qui faisait des animaux et spécialement du tigre, du taureau, du rhinocéros, du crocodile, etc., des motifs de décoration; ou comme le peintre Delacroix qui, dans ses voyages en Orient, s'est plu à peindre un certain nombre d'animaux féroces, on ne peut guère, dans les conditions plus ordinaires de la vie, prendre pour sujets que les boeufs, les moutons, les che-



meille debout en remuant ses oreilles, à part le chien qui restera à peu près tranquille quelques instants, dans l'espérance d'un morceau de sucre; à part le chat qui savoure du lait, ou guette patiemment quelques souris, tout le reste fait le désespoir des pauvres débutants et de bien d'autres qui ne le sont plus.

J'allais commettre une injustice: il existe dans la création un animal qui demeure immobile des heures entières, c'est le crocodile. Mais, outre qu'un tête-à-tête avec le personnage serait peu agréable, et aurait peut-

vaux, en un mot les animaux domestiques que nous voyons tous les jours dans les champs et dans les fermes, ou ceux que nous poursuivons à la chasse.

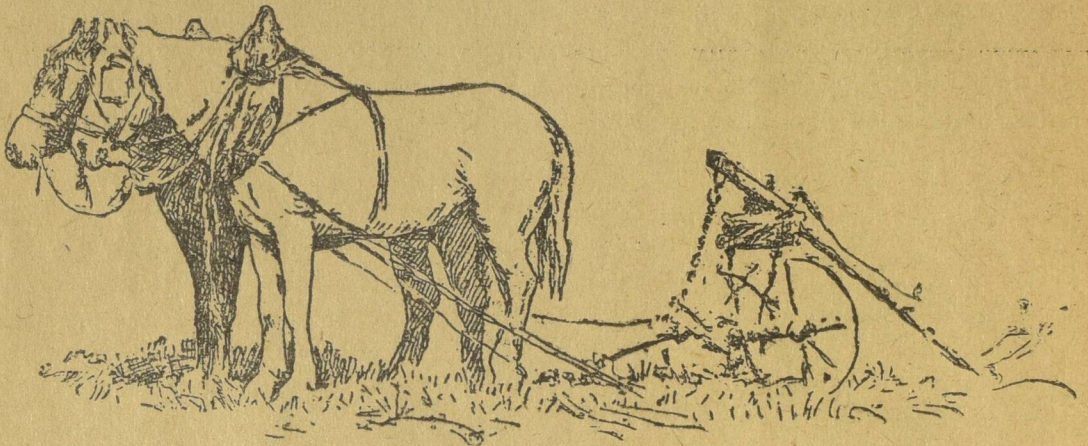
Il a donc fallu, étant donnée leur mobilité désespérante, adopter une manière pratique de procéder. Elle consiste à ne pas s'obstiner à commencer par peindre quand même d'après nature; mais à faire, tout d'abord, le plus de croquis possible. Avant de songer à introduire dans un tableau un animal quelconque auquel vous aurez décidé d'avance de donner

telle place et telle position, il faudra faire des croquis, beaucoup de croquis; s'habituer à aller vite, à camper, en quelques coups de crayons, une silhouette; s'attacher, avant tout, à l'ensemble et aux proportions. Si la bête marche, la suivre, et indiquer, par de simples traits, les pattes ou les jambes dont on n'a pas le loisir de dessiner la forme; en tournant autour penlant qu'elle se déplace, on a des chances pour retrouver à peu près le même mouvement; ayez plusieurs pe-

place; votre croquis rapide, bien compris, vous aidera à retrouver et à reconstituer tout le reste.

L'important, c'est le mouvement et le dessin; pour la couleur, souvent quelques notes suffisent; mais pour que ces notes arrivent à être précises, et puissent être utilisées, il faut, comme pour le croquis, en faire beaucoup.

Ceux qui se destinent à peindre les animaux doivent les avoir continuellement sous les yeux, et vivre, pour



tits croquis commencés à la fois; dans la quantité il s'en trouvera bien un passable. Quand vous serez parvenu à indiquer assez adroitement l'allure de chaque animal selon sa nature, quand vous l'aurez pour ainsi dire appris par coeur, quand vous aurez dans la main, ou plutôt dans les yeux, votre mouton, votre boeuf, vous pourrez dessiner plus exactement et avec plus de facilité les différents membres dont vous connaître d'avance la proportion et la

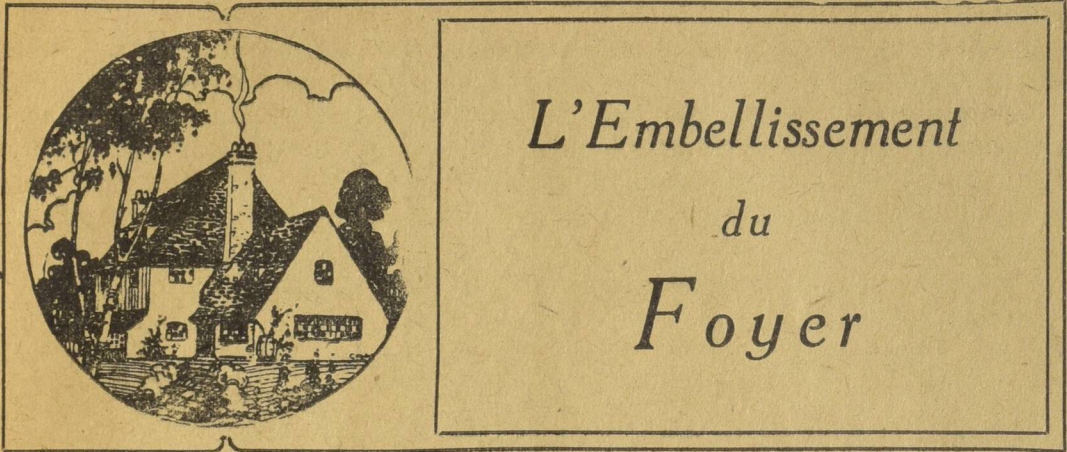
ainsi dire, avec eux, pour les étudier de plus près.

Les maîtres hollandais n'ont pas procédé autrement. Troyon, Jacques, etc., avaient adopté le même système; et tout le monde sait que Rosa Bonheur vivait à la campagne, et possédait chez elle, dans sa propriété même, tous les modèles qui lui servirent à exécuter ses admirables tableaux champêtres.

### POUR BIEN DORMIR

Pour bien dormir, dit le Dr Watson, de Philadelphie, il ne suffit pas d'avoir sommeil. Si l'homme veut réparer ses forces dans les meilleures conditions possibles, il faut qu'il soit étendu dans

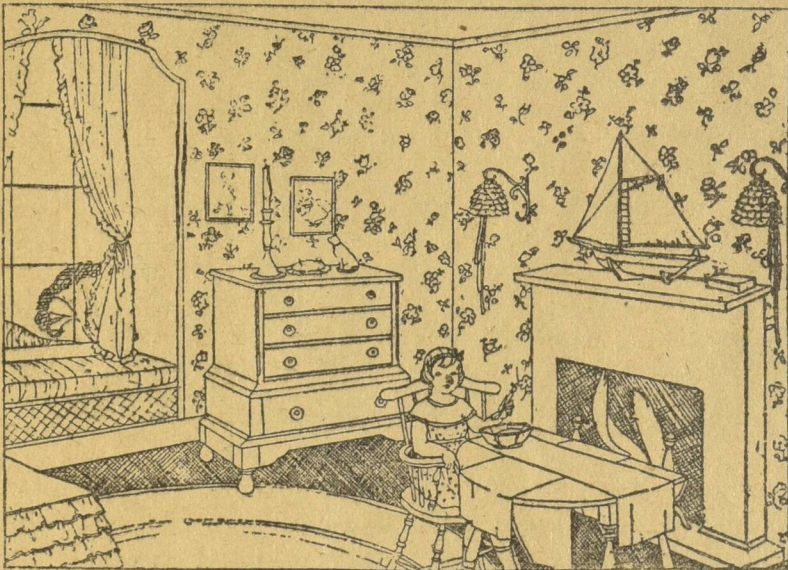
la position Nord-Sud. De cette façon le corps est placé dans le méridien magnétique qui facilite l'hypnose et permet aux fonctions cérébrales le repos le plus absolu.



### LA CHAMBRE DE LA FILLETTE

Les enfants subissent plus que nous ne croyons l'influence des couleurs et des objets, de l'atmosphère en un mot. De petites chambres blanches comme des chambres d'hôpital peu-

leurs riantes. C'est pourquoi, quand vous aurez à garnir et à décorer la chambre d'un enfant, choisissez-lui des couleurs gaies — comme le vert pâle, le jaune, le rose, le bleu et aussi



vent fort bien être hygiéniques et de tout repos, mais elles n'éveillent pas l'imagination de l'enfant, ne la font pas travailler et ne lui apprennent pas à aimer les jolies choses et les cou-

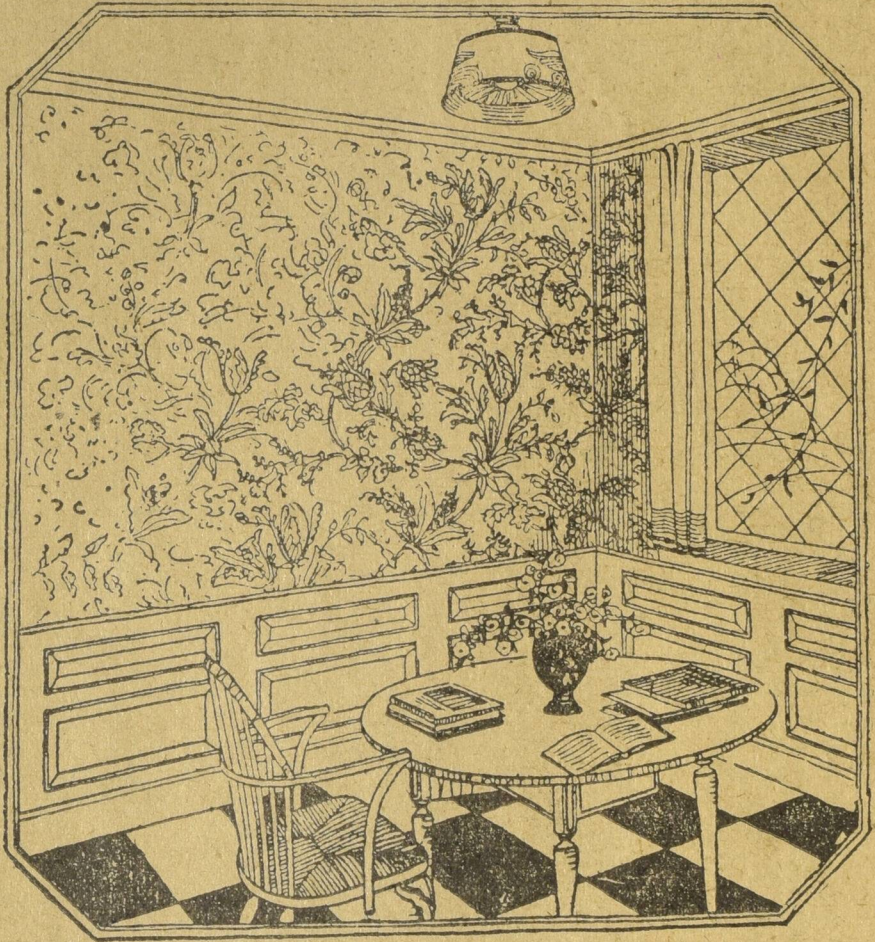
le blanc crème. Tapissez les murs d'un papier à fleurs, si l'enfant a passé l'âge des papiers illustrés d'animaux et de bonshommes. Que vos rideaux soient gais aussi et légers. Tout ce

que vous y mettez comme meubles et accessoires doit pouvoir se laver facilement; ceci est très important et tout à votre avantage.

Les boiseries, pour cette raison, doivent être émaillées, de même que les meubles, de façon que vous puissiez les laver avec de l'eau et du sa-

## LE SOLARIUM

Le solarium ou véranda est cette pièce ouverte de tous côtés au soleil et que les Anglais appellent dans certains cas le "sun-parlour", dans d'autres le "sunporch". C'est un "sunporch" qu'illustre notre vignette.



von. Il existe aussi des préparations (peut-être l'ignorez-vous?) qui nous permettent de laver jusqu'aux papiers-tentures. Après avoir posé le papier sur les murs, on le traite à cette préparation, un fini quelconque, et on peut ensuite le laver sans le changer.

Nous disons solarium, terme latin, faute d'une expression vraiment française et qui n'existe pas.

Cette pièce, car c'est vraiment une des pièces de la maison, vous la pouvez décorer, la tapisser même, mais d'un papier spécial, de ces papiers qui ne changent pas au soleil. Si votre pa-

pier n'est pas des meilleurs, vous ferez mieux de vernir ou d'émailler. Peu de meubles, que des chaises longues, des fauteuils et une table au centre pour poser le vase à fleurs, les revues et journaux.

—o—

### OPERATIONS CHIRURGICALES SANS EFFUSION DE SANG

Vous connaissez l'histoire du juif Shylock, l'un des personnages d'un chef-d'oeuvre de Shakespeare, le "Marchand de Venise?" Le juif Shylock s'est attiré, par la cruauté avec laquelle il fait l'usure, la haine du



*Le juif Shylock (Illustration d'un recueil complet des oeuvres de Shakespeare).*

marchand Antonio. Or un ami de ce dernier, Bassanio, a besoin de trois mille ducats pour se présenter devant une riche héritière, Portia, et dont il espère obtenir la main. Antonio, n'ayant pas d'argent disponible mais comptant sur l'arrivée de plusieurs navires, s'adresse à Shylock qui, brû-

lant de se venger de ses avanies, feint la bonté et lui avance la somme sans intérêt, à condition qu'il s'engage, pour rire, s'il ne la rend pas au jour fixé, à lui laisser couper une livre de sa chair. L'acte est signé et Bassani part. Cependant, les navires d'Antonio font naufrage et Shylock réclame l'exécution de la convention. Un jeune avocat, envoyé par un fameux jurisconsulte de Padoue, après avoir en vain fait appel à la merci du juif, lui reconnaît le droit de couper sa livre de chair, mais sans verser une goutte de sang. Shylock est confondu.

Shylock, de nos jours, gagnerait son procès, grâce à l'invention toute récente des docteurs William L. Clark, de Philadelphie, et George Wyeth, de New-York. C'est une aiguille électrique ou endothermique qui peut servir à maintes opérations graves et supprimer l'effusion du sang. On en a usé déjà, à la clinique Vanderbilt de New-York, pour des cas de cancer tout particulièrement. L'aiguille fait office de bistouri.

—o—

### LES CLUBS ATHLETIQUES D'ALLEMAGNE COMPTENT 7,000,000 DE MEMBRES

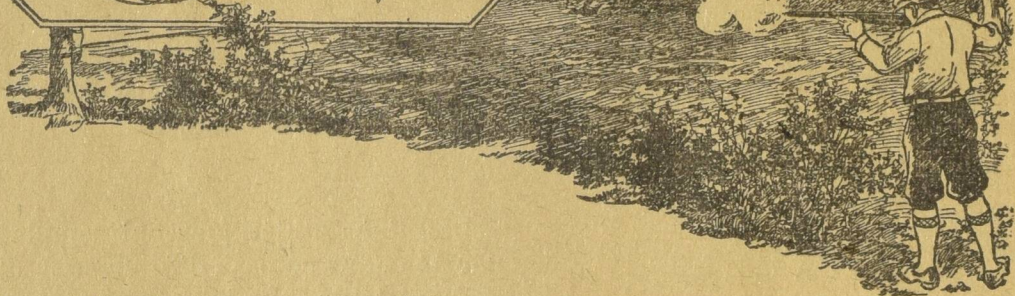
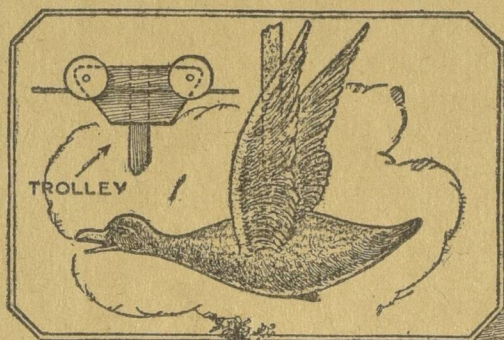
Les clubs athlétiques ont remplacé l'armée dans ce pays d'Allemagne qui ne peut tenir sous les armes plus de 100,000 hommes. L'entraînement, la formation, la discipline, que les jeunes gens ne peuvent plus recevoir à l'école de l'armée, on les leur impose à l'école du sport. Ces sept millions d'athlètes sont autant de soldats. Ce qui fait une armée assez imposante !



### CIBLE POUR PRATIQUER LE TIR AUX OISEAUX

Notre croquis illustre une nouvelle cible mobile pour permettre aux jeunes chasseurs d'apprendre à loger sa poudre dans l'aile d'un oiseau. Ce dispositif imitant le vol de l'oiseau ne requiert ni ressorts ni mécanisme compliqués; il repose simplement sur la loi de la pesanteur des corps. Vous

brés distancés d'une centaine de pieds. Arrêtez votre choix sur deux arbres et tendez entre eux un gros fil de fer sans coques ni épissures. Vous enfixerez l'un des bouts au plus haut que vous pourrez atteindre, et l'autre à 3 pieds du sol. Pour fabriquer le trolley, il n'y a qu'à découper une pièce de bois suivant le modèle qui se trouve à la gau-



n'aurez besoin pour monter cette cible que d'un fil bien tendu, d'une poulie fonctionnant bien et une silhouette d'oiseau en bois, ou mieux, en métal. Choisissez d'abord un bon endroit pour faire vos exercices de tir. Adoptez de préférence un terrain découvert éloigné des routes passantes et bordé d'ar-

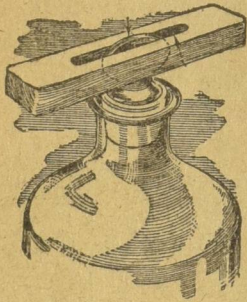
che du croquis, soit 4 pouces de largeur et 8 pouces de longueur au sommet. Faites pivoter deux petites roues à poulie à chaque bout, avec des vis, de façon que les roues tournent facilement. L'oiseau doit être assez gros pour constituer une cible d'une bonne



dimension. L'oie que représente notre vignette a été taillée dans un morceau de bois dur. L'amateur pourra, s'il le préfère, faire sa cible en métal. Suspendez votre oiseau au fil. Mettez-vous à quelques bons pas et faites rouler l'oiseau sur le fil par un compagnon. Visez bien et tirez.

### COMMENT TOURNER LES BOUCHONS DE VERRE QUI RESISTENT

Plusieurs dispositifs ont déjà été imaginés pour tourner les bouchons de verre de certains flacons quand ils résistent. Celui que nous illustrons ci-contre et qui a été inventé par C. A.

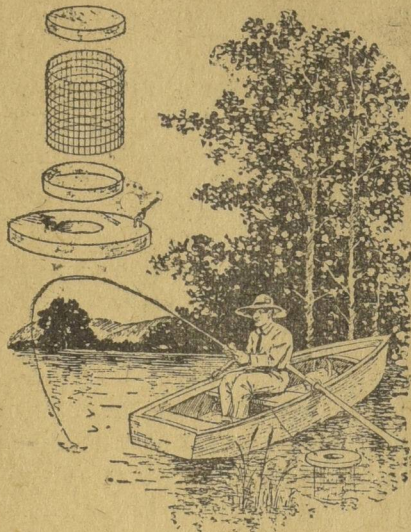


Oldroyd, Barrow-in-Furness, Angleterre, est difficile à battre. On le fabrique soi-même. Pour cela, il ne faut qu'une petite pièce de bois percée d'une ouverture dans le sens de la longueur. Tournez délicatement, sans forcer, d'un côté et de l'autre. Après quelques coups, le bouchon cédera.

### BOITE FLOTTANTE POUR GARDER VOS AMORCES VIVANTES

Ceux de nos lecteurs qui sont des fervents de la pêche sauront tirer profit de la petite invention décrite et illustrée ici même. Ils apprendront comment conserver vivants leurs vairons (minnows) ou toutes autres

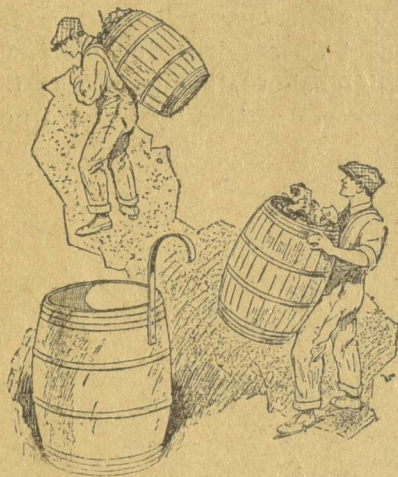
amorces. C'est un récipient en fil de fer, grillagé, et vissé à un disque en



bois percé à son centre et qu'on attache à la chaloupe, à portée de la main.

### COMMENT UN CONCIERGE PEUT SIMPLIFIER SA CORVEE DE DECHETS

L'une des besognes les plus ennuyeuses du concierge d'une maison de rapport est le transport des dé-



chets dans une poubelle ou un récipient quelconque, à la porte de son

appartement. Au concierge, chaque jour, de les mettre à la portée des vidangeurs. Qu'il se serve pour cette corvée d'un gros baril muni d'un crochet en fer et sa besogne s'en trouvera très simplifiée. En un seul voyage, il fera le tour de toutes les poubelles, les déchargeant dans son baril, les unes après les autres.

—o—

### COMMENT OBTENIR DES AZALEES QUI FLEURISSENT UNE DEUXIEME FOIS

Les azalées que vous achetez chez les fleuristes se refusent à fleurir l'année suivante. Cela provient soit de ce qu'elles ont été trop tôt forcées et fleuries la première fois en plein hiver, soit que vous ne les gardez pas par la suite dans les conditions qui leur conviennent. Pour obtenir une nouvelle floraison d'azalées, ayant fleuri au plus tôt au mois de mars, on leur fait passer l'été enterrées dans le jardin en leur donnant simplement les arrosages habituels. Fin novembre, on les rentre dans un local éclairé et où il ne gèle pas, mais qui ne soit pas chauffé. Au printemps suivant, quelques pincées par pot de nitrate de soude et de cendres de bois faciliteront l'éclosion de nouvelles fleurs. Mais ne vous attendez pas à une floraison aussi abondante que la première.

—o—

### COMMENT PREPARER LA CHAUX POUR LES ARBRES FRUITIERS

Le chaulage des arbres fruitiers est une excellente pratique, mais qui se recommande surtout vers la fin de l'hiver. Eteignez la chaux vive dans la moitié de son poids d'eau. Abandonnez

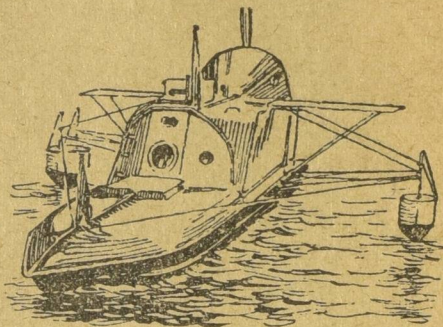
plusieurs jours au repos. Par vingt pintes d'eau, ajoutez quinze pintes de cette chaux éteinte et avec un bâton agitez jusqu'à ce que tout soit bien délayé. Jetez alors sur un tamis qui retiendra les petits grumeaux. Sans cette précaution, votre pulvérisateur serait continuellement obstrué, ce qui vous ferait perdre un temps considérable pour le désobstruer chaque fois.

—o—

### L'OCEANOPLAN

Cet appareil tient à la fois de l'hydravion et de l'hydroglisseur; son inventeur, M. G. de Gasenko, d'origine ukrainienne, l'a appelé "Océanoplan" et baptisé "Puce-de-mer".

Il se déplace avec une rapidité extrême et par bonds successifs. Deux flotteurs jouent le rôle de gouvernails stabilisateurs, quand l'appareil se re-



pose sur l'eau. L'hélice, placée à l'arrière, est entraînée par un moteur de 180 chevaux, ce qui permet à l'Océanoplan d'atteindre une vitesse supérieure à 100 kilomètres à l'heure. M. Gasenko, parti de Port-de-Bonc pour Marseille, mit trente minutes pour effectuer cette première traversée de 40 kilomètres environ. La "Puce-de-mer", battant pavillon français, a entrepris la traversée Marseille-Oran. L'inventeur compte gagner ensuite Las Palmas, Dakar, Pernambuco et Buenos-Ayres.



UN ROMAN COMPLET

# LE ROSAIRE

Par FLORENCE L. BARCLAY

## I

### PRESENTATION DE LA DUCHESSE

La paix sereine d'un bel après-midi anglais planait sur les jardins et le parc d'Overdene : les derniers reflets du soleil couchant glissaient sur la pelouse, promettant une fraîcheur délicieuse sous le couvert des grands cèdres.

La vieille bâtisse, solide, massive, sans ornements, abritait une vaste demeure remplie de tous les confort, et sa laideur était rachetée par le lierre et la vigne vierge qui grimpaient le long de la façade, la couvrant d'un manteau de verdure, qu'égayaient çà et là des fleurs blanches et des grappes pourpres.

Une terrasse s'étendait devant toute la longueur de la maison et se terminait d'un côté par une serre, de l'autre par une volière. De larges marches de pierre placées à intervalles réguliers conduisaient doucement de la terrasse au moelleux tapis vert. Au delà s'étendait le vaste parc avec ses taillis d'arbres séculaires, hantés par les cerfs craintifs et les daims à robe fauve; à travers les arbres on apercevait la rivière, son étroit ruban d'argent serpentant gracieusement entre les longues herbes, parsemées de boutons d'or et de marguerites.

Le cadran solaire marquait quatre heures.

Les oiseaux se taisaient, aucun gazouillement ne se mêlait au bruissement des feuilles. Le silence était presque accablant. L'unique point de couleur brillante, dans le paysage, était constitué par un superbe cacatoès rouge, endormi sur son perchoir, sous les cèdres.

Enfin le bruit d'une porte qui s'ouvre se fit entendre, et sur la terrasse parut une singulière silhouette de vieille dame; elle se dirigea à droite, du côté de la roseraie.

La duchesse de Meldrum se disposait à aller cueillir ses roses: elle était coiffée d'un antique chapeau de paille, du genre connu jadis sous le nom de "campignon" et qu'attachaient, sous son noble menton, de solides rubans noirs. Une ample jaquette de toile bise, une jupe en lainage très courte l'habillaient; elle portait des chaussures de montagne, et ses mains étaient couvertes de vieux gants à manchettes; à son bras était suspendu un panier rustique dans lequel s'étalait un énorme sécateur.

Un mauvais plaisant avait dit d'elle un jour: "Si vous rencontriez Sa Grâce de Meldrum revenant de jardiner ou de nourrir sa volaille, et si vous étiez dans une disposition d'esprit charitable, vous lui offririez certainement six pence. Seulement, une fois que vous auriez attiré son attention, et qu'elle vous aurait toisé, il ne vous resterait qu'une chose à faire: vous précipiter dans la boue et permettre aux doubles semelles ducales de vous piétiner; ceci la duchesse le ferait avec entrain, puis elle accepterait vos excuses avec bonté, conservant néanmoins votre pièce d'argent afin de l'exhiber chaque fois qu'elle raconterait l'anecdote."

La duchesse vivait seule, n'éprouvant aucun désir de la compagnie permanente de celui-ci ou de celle-là, pas plus que des éternels sourires et flatтерies d'une dame de compagnie. Sa pâle fille, qu'elle réprimandait systématiquement, s'était mariée; son fils, qu'elle avait adoré et gâté, était mort prématurément, précédant son père, Thomas, cinquième duc de Meldrum. Celui-ci avait rencontré une fin subite et, ajoutait la duchesse, tout à fait conforme à son caractère: le jour de son soixante-deuxième anniversaire, dans toute la splendeur de sa tenue de chasse, habit rouge, chapeau haut de forme, culotte de velours, la juque qu'il menait impitoyablement à un obsta-

de impossible s'arrêta net, et Thomas, duc de Meldrum, projeté la tête la première dans un champ, ne se releva pas!

La brusque cessation de cette vie tumultueuse et bruyante devait amener un complet changement dans l'entourage de la duchesse. Jusqu'alors elle avait été obligée de tolérer les joyeux compagnons qui étaient sympathiques au duc; ou bien il lui fallait inviter ceux de ses amis personnels auxquels elle pouvait expliquer "Thomas" et qui supportaient "Thomas" avec bonne humeur, par amitié pour elle ou pour l'agrément de séjourner à Overdene. Bien que la duchesse eût l'apparence d'un diamant encore brut, le sang le plus beau coulait dans ses veines, et malgré ses manières plutôt brusques elle était douée de sentiments délicats; on pouvait compter qu'elle ferait ou dirait la chose juste, aux moments importants.

Le langage du feu duc était épicé et ses manières d'une autre époque, et quand on l'eut déposé dans le caveau de ses ancêtres—"Pauvre cher, si différent d'eux, remarqua la duchesse, c'est un soulagement de penser qu'il n'est pas réellement là"—Sa Grâce regarda autour d'elle et commença à se rendre compte des possibilités d'agrément que lui offrait Overdene.

Au début, elle se contenta de jardiner, de faire construire une volière et de s'entourer de toutes sortes d'oiseaux et d'animaux extraordinaires, sur lesquels elle déversait les réserves d'affection qui n'avaient pas trouvé d'issue pendant ces dernières années.

Mais au bout d'un certain temps, sa nature hospitalière, le malin plaisir qu'elle trouvait aux faiblesses d'autrui, et aussi la satisfaction de faire admirer ses possessions, amenèrent à Overdene de continuelles séries d'invités. Bientôt Overdene eut la réputation d'une abbaye de Thélème où l'on trouvait des plaisirs variés, avec la certitude de rencontrer précisément les personnes qu'on souhaitait voir, et de plus d'être logé et nourri à la dernière perfection. On y passait, l'été, des journées exquis, et l'hiver, des semaines fort gaies, le tout assaisonné pour chacun de la délicieuse "saucepi quante" des boutades de la duchesse.

Dans son for intérieur la duchesse divisait ses séries en trois catégories: "série bariolée", "série simples amis", "série select".

Une "série select" était en cours ce bel après-midi de juin, alors que la duchesse, après une longue sieste, saisit ses outils de jardinage et partit pour cueillir ses roses.

Comme elle descendait la terrasse et ouvrait la petite grille de fer conduisant à la roseraie, Tom-

my, le perroquet rouge, ouvrit un oeil, puis envoya à l'adresse de sa maîtresse le claquement d'un sonore baiser; ceci fait, il se mit à rire tout seul, et se rendormit.

De tous les favoris, Tommy était "bon premier". Il représentait l'unique concession faite par la duchesse à un sentiment morbide.

Après la disparition du feu duc, elle avait trouvé extrêmement déprimant d'être invariablement l'objet d'une suave déférence de la part des amis et serviteurs qui l'entouraient. Si le maître d'hôtel avait pu ronchonner ou le vicairé laisser tomber quelques adjectifs peu complimenteurs, la duchesse en aurait été égayée; mais de la façon dont étaient arrangées les choses, elle sentit peser sur elle une lourde mélancolie, jusqu'au jour où elle lut une affiche annonçant la mise en vente, après décès du propriétaire, d'un perroquet primé, garanti parleur remarquable et possédant un vocabulaire de plus de cinq cents mots!

La duchesse se rendit sur l'heure à Londres, fit visite au marchand, entendit le perroquet, l'acheta incontinent et le transporta à Overdene. Le premier soir il resta à bouder sur son beau perchoir, refusant de dire un seul de ses cinq cents mots; la duchesse passa sa soirée dans le hall, changeant sans cesse de place, d'abord assise près de l'oiseau, puis dans un coin éloigné, ensuite dans un fauteuil derrière un paravent, lisant, le dos tourné, feignant de ne pas le voir, ou le regardant avec une attention concentrée. Tommy faisait simplement claquer sa langue chaque fois qu'elle sortait d'une cachette, et si le maître d'hôtel ou le valet de pied traversaient hâtivement le hall, il leur envoyait une cascade de baisers, riant ensuite comme un ventriloque. La duchesse, désolée, essaya de lui rappeler en chuchotant quelques-unes des remarques qu'il avait faites dans le magasin; mais Tommy digna seulement de l'oeil et mit sa patte sur son bec. Malgré tout, l'éclatant plumage du perroquet l'amusait, et elle remontait dans ses appartements ne regrettant pas son achat.

Le matin suivant, il devint évident à tout le personnel qu'une bonne nuit de repos avait rendu à Tommy l'usage de la parole. Et lorsque la duchesse descendit dix minutes après l'appel du gong, elle trouva Tommy battant des ailes avec colère et criant à tue-tête: "Arrivez la vieille, arrivez donc!" Et la duchesse s'assit à déjeuner plus gaie qu'elle ne l'avait été depuis bien des mois.

## II

### JANE CHAMPION

La seule parente qui fût supposée vivre avec la duchesse était sa nièce et ancienne pupille, l'hono-

nable Jane Champion : en réalité cette cohabitation théorique consistait surtout dans la faculté laissée à l'honorable Jane de s'inviter à Overdene ou à Portland Place à son heure, et d'y rester le temps qu'il lui plaisait. A la mort de son père, quand sa prime jeunesse eut pris fin, Jane eût volontiers rempli la place d'une fille auprès de la duchesse, mais la duchesse n'avait nul besoin d'une fille, et une fille avec des vues arrêtées, une volonté bien décidée, une belle taille et un visage sans beauté, aurait paru à Sa Grâce de Meldrum une acquisition plutôt fâcheuse. De sorte qu'il fut donné à entendre à Jane qu'elle pouvait aller et venir à son gré, prolonger ses séjours selon sa fantaisie, mais sur le même pied que les autres invités. Ceci signifiait entière liberté, sans aucune responsabilité vis-à-vis des amis de sa tante, la duchesse préférant diriger ses séries selon ses vues personnelles.

Jane Champion était maintenant dans sa trentième année. Une personne perspicace l'avait une fois décrite comme une très belle femme sous une vilaine enveloppe, et jusque-là aucun homme n'avait essayé de découvrir sous cette enveloppe imparfaite la femme dans sa perfection. Elle aurait fait de la terre un paradis pour un amoureux aveugle, qui, n'ayant pas d'yeux pour les incorrections de son visage, aurait pu uniquement apprécier la femme rare qu'elle était, jouir du repos délicieux qu'eût été l'amour d'une pareille créature, et connaître la joie de la conquérir et de l'épouser. Mais aucun aveugle doué de vision intérieure ne s'était rencontré sur le chemin de Jane, et il semblait que ce fût sa destinée d'occuper toujours une place secondaire, même dans les occasions où elle aurait rempli admirablement la première. Elle avait été demoiselle d'honneur à des noces où de charmantes mariées ne possédaient pas, sous leur beauté superficielle, la moitié des qualités nécessaires à une épouse, dont, par contre, Jane était si abondamment douée. Elle servait de marraine aux enfants de ses amies, elle, dont la maternité eût été digne d'admiration. Elle possédait une voix magnifique, mais ce don de la nature n'était connu que par de rares personnes, et comme elle accompagnait à merveille, on sollicitait généralement son concours pour faire chanter les autres!

Bref, toute sa vie Jane avait rempli des seconds rôles et s'en était acquittée avec bonne grâce. Elle n'avait jamais connu la joie d'être absolument première dans le coeur d'un être humain. La mort de sa mère était survenue à l'époque de sa petite enfance, et elle ne conservait pas même le vague souvenir de cette tendresse maternelle

qu'elle s'évertuait parfois à imaginer sans en avoir jamais éprouvé les effets.

La femme de chambre de sa mère, créature fidèle et dévouée, fut congédiée peu de temps après la mort de sa maîtresse : mais se trouvant par hasard, une douzaine d'années plus tard, dans le voisinage, elle s'était présentée au manoir dans l'espoir que quelqu'un de la maison se souviendrait d'elle. Après le thé, en l'absence de Fraulein et de miss Jibb, on conduisit mystérieusement l'excellente femme dans le "school room" pour voir miss Jane; elle s'y rendit le coeur tout rempli de l'image du "baby" que sa chère maîtresse et elle avaient entouré des plus tendres soins; elle trouva, l'attendant, une grande fille, laide, avec des façons de garçon, et une manière intimidante, raconta-t-elle plus tard, de prendre l'inventaire de la personne qui lui parlait; le résultat fut de tarir le flot des réminiscences que la bonne Sarah avait répandu si abondamment dans le parloir de la femme de charge, et la réduisit à regarder autour d'elle avec des yeux pleins de larmes: elle se souvenait avoir choisi la tenture murale de la pièce avec la chère dame défunte, qui avait été si joyeuse lorsque le baby remarqua les roses du papier, voulant les saisir. "Et je puis vous montrer, miss, si cela vous intéresse, précisément le bouquet que vous vouliez atteindre". Avant que la visite de Sarah eût pris fin, Jane avait appris bien des choses insoupçonnées, entre autres que sa mère baisait ses petites menottes. "Ah! miss, elle le faisait souvent, elle les appelait des pétales de roses et les couvrait de baisers". Entièrement inaccoutumée à des démonstrations d'affection, Jane regarda ses mains larges et brunes, puis se mit à rire, simplement parce qu'elle avait honte du chatouillement qu'elle ressentait à la gorge et des larmes qui surgissaient sous ses paupières: Sarah prit congé sous l'impression que miss Jane en grandissant était devenue une demoiselle de peu de coeur. Mais Fraulein et Jibb ne surent jamais pourquoi, à partir de ce jour, les mains négligées qui faisaient leur tourment devinrent irréprochables; et le soir de son anniversaire, toute seule, dans l'obscurité, la fillette isolée baisa sous les couvertures ses propres mains, y cherchant la tendresse des lèvres de sa mère morte. Plus tard, quand elle devint sa propre maîtresse, son premier soin fut de mettre une annonce dans les journaux pour retrouver Sarah Mathews, et de la prendre à son service personnel, à des conditions qui permettraient éventuellement à la digne femme de s'acheter une rente viagère. Jane voyait peu son père, qui avait trouvé difficile de lui pardonner, premièrement, d'être une fille quand il sou-

haitait un garçon, secondement, étant fille, d'avoir hérité de sa laideur plutôt que de la beauté maternelle. Les parents sont souvent assez injustes pour trouver insupportables chez leur progéniture des attributs physiques et moraux qu'ils leur ont eux-mêmes transmis!

Le héros de l'enfance de Jane, le camarade de son adolescence, fut Deryck Brand, fils unique du recteur de la paroisse, garçon de dix ans son aîné; mais même en cette affection elle ne s'était jamais sentie première dans le coeur de son ami: comme jeune étudiant en médecine, passant chez lui ses vacances, sa mère et sa profession passaient avant l'enfant solitaire dont le dévouement le touchait, et dont le développement intellectuel et le caractère ferme l'intéressaient; plus tard, il épousa une jeune fille ravissante, aussi différente de Jane qu'une femme peut l'être d'une autre, mais leur amitié se maintint intacte, gagna même en profondeur, et maintenant qu'il avançait rapidement vers le premier rang de sa carrière, l'appréciation de ses travaux par Jane, la compréhension sympathique de ses efforts et de leur but lui étaient plus précieux même que la marque de la faveur royale récemment venue à lui.

Jane Champion n'avait pas d'amie intime parmi les femmes de son monde; sa jeunesse isolée avait développé chez elle une franchise vis-à-vis d'elle-même et des autres qui lui rendait difficile de comprendre ou de tolérer tous les artifices mondains et les faiblesses de son propre sexe. Des femmes à qui elle avait témoigné une affection particulière, et elles étaient nombreuses, gardaient en sa présence une attitude d'admiration reconnaissante qui se changeait en un silence prudent, si, en son absence, on mettait Jane sur la sellette. Mais ses amis hommes étaient nombreux, surtout parmi une coterie de jeunes gens frais émoulus de l'Université, dont elle faisait ses camarades: gentils garçons, qui lui écrivaient leurs aventures et leurs ennuis, comme ils n'auraient pas rêvé de l'écrire à leurs mères. Elle savait parfaitement qu'ils l'appelaient entre eux "la vieille Jane", et "jolie Jane", et "très chère Jane", mais elle croyait à l'innocence de leurs gamineries, et à la sincérité d'une affection qu'elle leur rendait généreusement.

Jane Champion, l'après-midi où la duchesse allait cueillir ses fleurs dans la roseraie, était occupée à jouer au golf en compagnie d'un adolescent pour qui, depuis longtemps, elle tenait en réserve une verte semonce. Mais, ainsi que Jane s'en aperçut, il est difficile d'aborder pareille matière quand on joue au golf avec une personne qui partage votre enthousiasme et qui explique tout le temps

comment il a joué "Les trous", la dernière fois, et en revenant ne pense qu'à célébrer la façon dont vous et lui venez de vous acquitter de la partie.

De sorte que Jane estima qu'au point de vue pratique son après-midi avait été manqué. Le soir, dans le fumoir, le jeune Cathcart expliqua à nouveau la partie de golf à quelques amis choisis, puis ajouta:

—Et la vieille Jane a été superbe! Un "drive" admirable! faisant n° 7 en trois et ne s'en vantant pas! J'ai presque décidé de ne plus envoyer de bouquets à "Toutou"! Que voulez-vous! On ne peut plus s'imaginer soupant en face d'une cabotine, quand on a passé sa journée à faire le tour des "links" avec l'honorable Jane. Par Jupiter! Un particulier a besoin d'avoir une feuille de route bien nette pour lui donner une poignée de main!

### III

#### LA "SURPRISE"

L'heure du silence était passée, les oiseaux commençaient à chanter, et dans le bois voisin un coucou faisait de temps à autre entendre sa note.

La maison s'éveilla soudain. On perçut le bruit de portes s'ouvrant et se fermant. Deux valets de pied, vêtus de la livrée lie de vin et argent des Meldrum, traversèrent en hâte la terrasse, portant des tables à thé pliantes, qu'ils ajoutèrent aux tables rustiques placées sous les cèdres. L'un d'eux retourna vers la maison, pendant que l'autre étendait des nappes d'un blanc neigeux sur chaque table.

Le perroquet s'éveilla, battit des ailes, puis se mit à glisser et à remonter le long de son perchoir, tout en observant d'un air narquois le valet de pied.

Quelques minutes plus tard, les tables étaient couvertes de toute la variété de friandises jugées nécessaires à un thé d'après-midi: la bouilloire d'argent massif, les théières étincelaient sur le buffet, derrière lequel présidait le vieux maître d'hôtel; de grands bols de cristal remplis de fraises jetaient une note colorée au milieu de l'harmonie de blanc et argent. Quand tout fut prêt, le maître d'hôtel leva le bras, et frappa un coup magistral sur le vieux gong chinois suspendu au cèdre. De la rivière, des tennis "courts", de la maison et des jardins arrivaient les invités de la duchesse, égayés par l'agréable perspective du thé et du repos à l'ombre des cèdres. Femmes charmantes, vêtues de blanc et abritant leur teint sous de larges chapeaux ou de coquettes ombrelles. Séduisantes jeunes filles, préférant leurs aises à la blancheur de leur visage, et traversant nu-

tête la pelouse tout en balançant leurs raquettes, et discutant les derniers coups avec leurs partenaires, jeunes hommes brunis par le soleil, en vêtements de flanelle; tous causant et riant gaie-ment.

Cette société, se dispersant sous les arbres, formaient des groupes pittoresques, quelques uns se laissant choir d'un mouvement lassé dans les fauteuils d'osier, d'autres s'asseyant sur l'herbe. Quand tous eurent été servis, chacun selon son goût, thé, café ou boissons glacées, la conversation reprit, animée.

—Alors, dit quelqu'un, la duchesse offre un concert ce soir. On devrait suspendre ici quelques lanternes chinoises, et nous le donner en plein air. Il fait trop chaud pour supporter une foule dans un salon fermé.

—Quant à cela, répondit Garth Dalmain, n'ayez pas souci. Je suis maître des cérémonies, et je vous réponds que toutes les grandes fenêtres sur la terrasse demeureront ouvertes. Vous ne verrez pas grand'chose, mais vous entendrez parfaitement.

—Ah! mais moitié du plaisir consiste à voir, cria une des jeunes filles du tennis. Ceux qui resteront sur la terrasse ne pourront pas apprécier les imitations que nous fera ensuite la chère duchesse. Je me moque d'avoir trop chaud; gardez-moi une place au premier rang.

—Et quelle sera la "surprise" ce soir? demanda lady Ingleby.

—"Velma", répondit Mary Strathern; elle arrive pour la "fin de semaine". Ce sera adorable de l'avoir. Personne, sauf la duchesse, ne serait arrivé à la décider à se déplacer; il n'y a qu'Overdene au monde qui pût la tenter. Elle ne chantera qu'un seul morceau au concert, mais assurément elle nous en donnera d'autres ensuite; nous persuaderons Jane de se mettre sans préméditation au piano, et de jouer, par hasard, les premières mesures d'un des triomphes de Velma, et nous entendrons bien vite la voix enchanteresse: elle ne résiste jamais à un accompagnement parfaitement exécuté.

—Pourquoi appeler madame Velma une "surprise"? demanda une jeune fille encore ignorante des habitudes d'Overdene.

—Cela, ma chère, répliqua lady Ingleby, est une petite plaisanterie de la duchesse. Ce concert annuel est organisé pour l'amusement de ses invités et pour la glorification des célébrités locales. Tout le voisinage est convié. Seules les célébrités du cru sont priées de se faire entendre. Elles fournissent le programme, à leur entière satisfaction, et celle de leurs familles..., et aussi pour notre plus grand divertissement, lorsque après

coup la duchesse nous offre à sa manière une répétition de la représentation... C'est que les plaisanteries de la duchesse sont impayables, vraiment!

—L'honorable Jane ne les approuve pas, dit le jeune Ronald Ingram; aussi elle prend généralement sa feuille de route avant le concert; mais comme personne ne pourrait avec la même perfection accompagner madame Velma, elle a l'ordre de rester ce soir. Je ne crois pas que les plaisanteries soient aussi corsées cette fois; on a vu l'honorable Jane tenir tête à la duchesse à ce sujet: elle n'a pas le dessus sur le moment même, mais son influence exerce, malgré tout, une action modératrice.

—Je trouve, dit une belle Américaine au visage gai et ouvert, que miss Champion a raison. Dans mon pays, nous tiendrions pour une mesquinerie de nous moquer des gens qui ont été nos hôtes, et qui ont chanté chez nous quand nous les en avons priés.

—Dans votre pays, ma chère, répliqua Myra Ingleby, vous n'avez pas de duchesses.

—Sans doute, mais nous en fournissons tout un assortiment à l'Europe, répondit froidement l'Américaine; puis elle continua à déguster la glace que Garth Dalmain lui avait offerte.

Un rire général accueillit la vive riposte, et l'on se mit à discuter la dernière union anglo-américaine.

—Où est l'honorable Jane? s'enquit quelqu'un.

—Au golf avec Billy, dit Ronald Ingram. Ah! les voici qui arrivent.

La haute silhouette de Jane apparut sur la terrasse. Billy Cathcart l'escortait, parlant avec animation; ils déposèrent leurs crosses dans le hall, puis descendirent vers les cèdres.

Jane portait un tailleur gris, une chemisette de batiste blanche et bieu, et un chapeau de feutre mou, sobrement garni d'une aile noire. Elle marchait d'une allure libre et balancée, indicatrice de force et de maîtrise de soi. Son aspect était singulièrement différent de celui de toutes les jolies femmes groupées sous le cèdre, et pourtant sa tournure n'avait rien de masculin, au contraire tout en elle était si féminin qu'elle pouvait sans dommage adopter un costume d'une sévère simplicité qui convenait d'ailleurs à son visage et à sa taille.

Quand elle approcha du cercle réuni autour des tables, elle prit une des places qu'une demi-douzaine d'hommes s'empres- saient de lui offrir; elle le fit avec l'entière simplicité qui la distinguait invariablement.

On lui posa quelques questions sur le golf; elle les éluda et empêcha Billy d'y répondre.

—Taisez-vous, Billy! Nous sommes les seuls "maniaques" de golf ici présents; personne n'apprécierait nos exploits. Où est ma tante? Le malheureux Simmons la cherche partout avec un télégramme à lui remettre.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas ouvert? demanda Myra.

—Parce que ma tante ne permet pas qu'on ouvre ses dépêches. Elle adore les secousses; et il y a toujours la possibilité qu'un télégramme contienne l'annonce d'une catastrophe. Elle déclare que la chose est complètement gâtée pour elle si quelqu'un apprend la nouvelle et la lui annonce avec ménagement.

—Voici venir la duchesse, dit Garth Dalmain, qui de l'endroit où il était assis pouvait voir la petite grille ouvrant sur la roseraie.

—Ne parlez pas du télégramme, conseilla Jane, cela lui déplairait qu'on fût informé qu'il y en a un. Ce serait dommage de déflorer le plaisir que lui causera la venue d'une dépêche par une chaleur pareille, alors qu'il semblait ne rien devoir arriver d'inattendu.

Tous regardèrent venir la duchesse, déambulant à travers la pelouse: cette silhouette baroque était celle de la maîtresse du lieu où ils passaient des jours charmants; c'était sa volonté qui les avait appelés là, ce qui ne les avait nullement empêchés, tout en savourant le thé et les fraises qu'elle leur offrait, de discuter librement sur ses ridicules. Les hommes se levèrent à son approche, mais non pas aussi spontanément qu'ils l'avaient fait pour sa nièce.

La duchesse portait un panier rempli à déborder de roses esquises. Chaque fleur était parfaite et avait été cueillie précisément au moment de son épanouissement.

#### IV

#### JANE SE PROPOSE

D'un geste brusque la duchesse posa son panier juste au milieu de la table aux fraises.

—Voilà, bonnes gens! fit-elle un peu essoufflée. Servez-vous, et que je vous voie tous ce soir avec des roses. Nous appellerons le concert la "fête des roses"... Non, merci, Ronnie, ce thé infuse depuis une demi-heure au moins, et vous devriez m'aimer assez pour ne pas m'en offrir. De plus, je ne prends pas de thé. Je bois un whisky et soda quand je me réveille de ma sieste, et cela me soutient jusqu'au dîner.—Oh! oui, ma chère Mary, je sais que je suis venue à votre intéressante réunion, et

que j'ai signé cet excellent manifeste pour encourager les autres... Mais en sortant de chez vous, j'ai été tout droit chez mon docteur, et il m'a donné un certificat portant qu'il est indispensable que je prenne *quelque chose* quand j'en sens le besoin, et ce besoin, je l'éprouve invariablement après ma sieste... Vraiment, Dal, il n'est pas permis, excepté sur le théâtre, d'avoir l'air aussi pittoresque que vous, avec vos flanelles blanches, votre chemise mauve et votre cravate violet foncé! Si j'étais votre grand'mère, je vous enverrais changer de costume. Si vous tournez la tête de vieilles douairières comme moi, à quels dangers sont exposées ces poulettes!—Silence. Tommy; c'est un très vilain mot que vous venez de dire là, ne soyez pas jaloux de Dal, je vous admire encore davantage. —Dal, voulez-vous peindre mon perroquet couleur de flamme?

Le jeune artiste dont les portraits à "l'Academy" de l'année avaient produit une sensation dans le monde artistique, et dont la chemise mauve venait d'être critiquée, se renversa dans son fauteuil d'osier, les mains croisées derrière la nuque, et ses yeux bruns exprimant l'amusement.

—Non, chère duchesse, dit-il. Je sollicite respectueusement la permission de refuser la commande; il faudrait un Landseer pour faire justice à Tommy. D'autre part, avouez qu'il serait démoralisant, pour un bon jeune homme bien élevé comme moi, de passer de longues heures dans la société de Tommy, à écouter les réflexions que la charmante bête ne manquerait pas de risquer. Je vais vous dire ce que je ferai: je vous peindrai, vous, chère duchesse, mais à aucun prix avec ce chapeau; depuis ma plus tendre enfance, la vue d'un chapeau de paille attaché sous le menton par des brides noires me rend malade. Si j'écoutais mon instinct naturel, j'irais enfouir mon visage sur les genoux de miss Champion, et je hurlerais en donnant des coups de pied jusqu'à ce que vous l'ayez enlevé. Je vous peindrai dans la robe noire que vous aviez hier soir, avec le col Médicis, et le joli arrangement de dentelles et de diamants dans vos cheveux. Dans la main vous tiendrez un vieux miroir monté en argent...

L'artiste, tout en décrivant le tableau d'une voix musicale, avait à demi fermé les yeux, et tous s'étaient tus pour l'écouter. Quand Garth Dalmain esquissait en paroles ses tableaux, on les voyait. Et l'année suivante, en entrant à l'Academy ou à la Nouvelle Galerie, on les reconnaissait!

—Dans votre main gauche vous tiendrez un miroir, mais vous n'y regarderez pas, parce que, chère duchesse, vous ne regardez jamais dans un miroir; même quand vous mettez ce chapeau et



noyez ces rubans (miss Champion, je vous en prie, tenez-moi la main), vous ne consultez pas le miroir; vous le tiendrez dans votre main gauche, le coude appuyé sur une table d'ébène incrustée de nacre... Dans le miroir je peindrai le reflet, minutieux et parfait dans tous les détails, de votre perroquet sur son perchoir. Nous appellerons le tableau *Méditation*, parce qu'il faut toujours donner une sottise étiquette aux tableaux, mais quand le portrait ira à la postérité comme une oeuvre d'art fameuse, il figurera dans le catalogue d'un musée, sous le titre : *la Duchesse, le miroir et le perroquet*.

—Bravo! cria la duchesse, enchantée. Vous le peindrez, Dal, vous l'enverrez à l'Academy l'année prochaine, et nous irons l'y voir. Tiens! voici Simmons avec quelque chose sur un plateau... Qu'est-ce à dire? Grand Dieu! Un télégramme! Quelle catastrophe a pu se produire? Devinez! J'espère que ce n'est pas simplement quelque imbécile qui a manqué le train!

Au milieu d'un silence impressionnant la duchesse ouvrit sa dépêche; très évidemment le choc fut immédiat; le teint toujours coloré de Sa Grâce passa à l'écarlate, et l'indignation parut la priver momentanément de la parole. Jane se leva avec calme et penchée sur l'épaule de sa tante prit connaissance du long message; après quoi elle retourna s'asseoir.

—Créature! cria enfin la duchesse; oh! créature! voilà ce qu'on gagne à les traiter en amies. Et j'avais en réserve pour elle un délicieux rang de perles, d'une valeur très supérieure à ce qu'on lui offre pour une romance. Et me manquer ainsi à la dernière minute!... Oh! créature!... Espèce!...

—Chère tante, dit Jane, si cette pauvre madame Velma a été prise soudain de laryngite, elle ne pourrait chanter une note, même si la reine le lui commandait. Sa dépêche exprime les plus sincères regrets.

—Ne me contredisez pas, Jane, cria la duchesse avec humeur, et ne mêlez pas la reine à une histoire où elle n'a que faire. Je déteste qu'on soit illogique. Pourquoi a-t-elle cette maladie— comment appelez-vous ça?—quand elle devait venir chanter avec moi? Dans ma jeunesse on ne connaissait pas ces machines-là; ce sont de nouvelles inventions, comme l'appendicite, pour charcuter les gens. De mon temps on appelait cela avoir la coïque, et l'on vous donnait de la rhubarbe.

Myra Ingleby suffoquait de rire derrière le chapeau de jardin avec lequel elle se cachait le visage, et Garth Dalmain murmura à l'oreille de Jane:

—Je déteste qu'on soit illogique.

Mais Jane fit de la tête un signe négatif, et refusa de sourire.

—Tommy veut une groseille! cria le perroquet.

—Au nom du ciel, qu'on lui en donne une! commanda la duchesse.

—Mais, ma tante, il n'y a pas de groseilles, dit Jane.

—Ne discutez pas, cria la duchesse, furieuse; quand il dit groseille, il veut dire quelque chose de rouge, comme vous le savez très bien.

Une demi-douzaine de personnes s'empressèrent de servir Tommy; Jane feignit d'ignorer les signes que lui faisait Garth Dalmain.

—Pas de réponse, Simmons, dit la duchesse. Maintenant la question est de savoir ce qu'on va faire. La moitié du comté va arriver sur mon invitation pour entendre Velma; et Velma est à Londres, prétendant avoir l'appendicite... non, je veux dire l'autre machine. Que diable emporte cette femme! comme dirait ce spirituel oiseau.

—Tais ton bec, glapit Tommy.

La duchesse sourit, et consentit à s'asseoir.

—Mais, chère duchesse, commença Garth de sa voix la plus persuasive, le comté ignore que vous attendiez madame Velma ce soir. C'était un profond secret. Vous ne deviez le révéler qu'à la dernière minute. Lady Ingleby appelait Velma votre "surprise".

—Parfaitement exact, dit la duchesse; c'était ce qu'il y avait de plus joli dans la chose. Oh! créature!

—Donc, chère duchesse, poursuivit Garth, le comté ne sachant pas ce qui se préparait, le comté ne sera pas désappointé. Vos invités viennent pour s'écouter réciproquement, et déguster votre claret cup et vos glaces. Ce programme subsiste; ils partiront enchantés, s'extasiant sur le flair de la chère duchesse qui sait découvrir les talents du cru.

—Que faire? répéta la duchesse. Velma devait chanter le *Rosaire*. J'y comptais. Toute la décoration du salon est organisée en accord avec cette romance: des guirlandes de roses blanches et une grande croix rouge, au fond de l'estrade. Jane!

—Ma tante?

—Ne dites pas: "Ma tante" de ce ton inepte, je vous en prie. Ne pouvez-vous suggérer quelque chose?

—Le diable emporte cette femme! cria Tommy tout à coup.

—Ecoutez ce cher oiseau, dit la duchesse, toute sa bonne humeur soudain revenue; que quelqu'un lui donne une fraise. Voyons, Jane, que suggérez-vous?

Jane Champion était assise, tournant presque le dos à sa tante; elle avait les genoux croisés et ses grandes mains serviables et habiles les enserraient; elle se retourna lentement, et regarda at-

tentivement les yeux perçants, qui, à l'abri du chapeau champignon, la dévisageaient avec une sorte d'inquiétude, et semblaient lui adresser un appel. Un lent sourire éclaira les yeux de Jane, et au bout d'un instant elle dit simplement :

—Je chanterai le *Rosaire* ce soir à la place de Velma, si vous le désirez vraiment, ma tante.

Un sentiment de profond étonnement parut saisir le groupe des invités, et se manifesta par le silence. La duchesse était, parmi les personnes présentes, la seule qui eût entendu Jane chanter.

—Avez-vous la romance? demanda Sa Grâce de Meldrum, en ramassant sa dépêche et son panier vide.

—Oui, dit Jane. J'ai passé, la dernière fois que j'ai été à Londres, plusieurs heures avec madame Blanche, et elle qui aime si peu les romances modernes a été conquise par celle-là; elle me l'a chantée et m'a permis de l'accompagner. Je m'en suis procuré un exemplaire.

—Bien, dit la duchesse; alors je compte sur vous. Il faut maintenant que j'envoie à cette pauvre Velma un télégramme de sympathie, car sûrement elle doit être désolée de me manquer. Au revoir donc, bonnes gens. N'oubliez pas que nous dînons à huit heures tapant. La musique doit commencer à neuf heures. Ronnie, soyez bon garçon et portez Tommy dans le hall. Il va pousser des cris effroyables s'il me voit partir sans lui. Il est si affectueux, ce cher oiseau!

La plupart des invités suivaient des yeux Ronnie, portant à bras tendu le perchoir, pendant que Tommy, effectuant des prodiges d'acrobatie, arrivait tout près du jeune homme, et à son évident effroi lui chuchotait des secrets à l'oreille. La duchesse marchait en avant, évidemment très satisfaite de la tournure que prenaient les événements.

Une ou deux personnes observaient Jane. A la fin Myra Ingleby lui dit :

—C'est vraiment brave de votre part d'avoir accepté de chanter. Je n'ose proposer de vous accompagner, car je n'arrive à jouer *Au clair de la lune* qu'avec un doigt.

—Et moi, dit Garth Dalmain, je joue avec dix doigts, et si vous deviez chanter *Allerseelen* j'offrirais de vous accompagner, car je m'en tire brillamment, sans vouloir me vanter. Mais j'ai vu la musique du *Rosaire*, et je n'ose pas me lancer. Quand il s'agit d'accompagner le *Rosaire*, je suis réduit à dire comme le vieux fermier à qui l'on offrait du pudding pour la troisième fois : "Madame, je ne peux pas!"

—Ne soyez pas ridicule, Dal, répondit Jane, vous joueriez parfaitement l'accompagnement du

*Rosaire* si j'avais besoin de vous; mais le fait est que je préfère m'accompagner moi-même.

—Ah! dit lady Ingleby gracieusement, je vous comprends. Ce doit être un tel soulagement de sentir que si les choses ne marchent pas, on peut sauter un passage ou se donner le *la*!

Les deux seuls musiciens présents échangèrent un sourire amusé.

—Evidemment; ce serait utile en cas de besoin, dit Jane.

—A la rigueur, je vous donnerai le *la*, ajouta Dalmain avec sérieux.

—J'en suis persuadée, répondit Jane, vous êtes toujours complaisant; mais encore une fois je préfère m'en tenir à mes propres moyens.

—Vous rendez-vous compte de la difficulté de faire porter la voix dans une pièce aussi vaste?

Garth Dalmain parlait avec un peu d'inquiétude, Jane était tout à fait de ses amies, et l'idée de voir échouer une camarade le contrariait. Le même sourire discret qui avait éclairé les yeux de Jane lorsqu'elle avait proposé de remplacer Velma passa sur ses lèvres; elle regarda autour d'elle. La plupart des invités s'étaient dispersés en groupes de deux ou de trois, quelques-uns vers la maison, quelques-uns du côté de la rivière. Elle était seule avec Dalmain et Myra. Les yeux de Jane avaient une expression amusée en rencontrant le regard amicalement anxieux de Garth; elle répondit à la question.

—Oui, je sais; mais l'acoustique de la salle est excellente et j'ai appris à envoyer ma voix. Peut-être ne savez-vous pas—et de fait comment le sauriez-vous?—que j'ai eu l'avantage de travailler à Paris avec madame Marchesi, et de me tenir en forme à Londres avec sa fille, également douée. Aussi devrais-je savoir comment émettre la voix, si j'ai profité de leur enseignement.

Tout ceci était du grec pour Myra, et le nom du premier professeur de chant de son époque ne lui suggérait pas grand-chose, mais Garth Dalmain se redressa.

—Vous m'en direz tant! Je comprends votre sang-froid; Velma elle-même est une élève de la grande Marchesi.

—C'est même la raison qui fait que je la connais assez bien. Je suis ici aujourd'hui parce que je devais l'accompagner.

—Je vois, dit Garth. Mais, en général, vous préférez accompagner les autres plutôt que de chanter.

Le sourire de Jane reparut.

—Je préfère chanter, dit-elle; mais on est plus utile comme accompagnateur.

—Très vrai, dit Garth; beaucoup de personnes

chantent un peu, un très petit nombre savent accompagner.

—Jane, demanda Myra, tournant son visage nonchalant vers elle, si vous avez pris des leçons de chant, et si vous savez des romances, pourquoi la duchesse ne vous a-t-elle pas fait chanter pour nous depuis longtemps?

—Pour une triste raison, répliqua Jane. Vous savez que son fils est mort il y a huit ans seulement: un si beau garçon, plein de talent! Lui et moi avons hérité de notre grand-père le goût de la musique; mon cousin l'avait étudié avec enthousiasme. Il avait promis de chanter pour un concert de charité à Londres, à l'époque des vacances de Noël; il venait d'avoir l'influenza, il est sorti trop tôt afin de tenir la parole donnée. Rechute, suivie de pneumonie, et cinq jours après il mourait. Ma pauvre tante a été folle de douleur; et depuis ce temps elle ne peut souffrir d'allusion à mon goût pour la musique. Il est bien rare que je me risque à jouer ou à chanter ici.

—Mais pourquoi pas ailleurs? demanda Garth. Nous avons fréquemment fait des séjours dans les mêmes maisons, et j'ignorais que vous chantiez.

—Je ne sais trop, répondit lentement Jane. La musique représente tant de choses pour moi... C'est comme le saint des saints du tabernacle de notre âme. Et il n'est pas aisé de lever le voile.

—Le voile sera levé ce soir, dit Myra Ingleby.

—Oui, répliqua Jane comme à regret, je suppose qu'il le sera.

—Et nous passerons au-delà, dit Garth Dalmain.

## V

### CONFIDENCES

Les ombres s'allongeaient sur la pelouse. Le cadran solaire marquait six heures. Myra Ingleby se redressa, les rayons du soleil couchant tombaient en plein sur elle, elle leva les bras au-dessus de sa tête. L'artiste admirait la grâce de la souple silhouette.

—Ah! bâilla-t-elle. Il fait si bon ici, et il faut que j'aie me mettre entre les mains de ma camériste. Jane, soyez avertie pendant qu'il est encore temps. Ne commencez jamais le massage du visage; on en devient l'esclave, et il consume des heures de la journée. Moi, pour m'habiller, il me suffirait de monter à sept heures, et maintenant il me faut perdre cette heure délicieuse.

—Qu'est-ce qui se passe? dit Jane. Je ne sais rien du procédé.

—Je ne peux pas entrer dans les détails, mais si je n'allais pas trouver ma femme de chambre maintenant, je serais beaucoup moins bien au

dîner, et avant la fin de la soirée, je paraîtrais plus vieille de dix ans.

—Vous seriez quand même délicieuse, dit Jane avec sincérité, et pourquoi craindre de paraître l'âge que vous avez?

—Ma chère, un homme a l'âge qu'il se sent avoir, une femme celui qu'elle paraît, dit Myra.

—Je me sens avoir sept ans, dit Garth.

—Et vous en paraîsez dix sept, dit Myra en riant.

—Et comme j'en ai vingt-sept, la duchesse m'appellerait un enfant ridicule. Et, chère lady, si raccourcir la cérémonie mystérieuse qui vous attend devait vous enlever la moindre parcelle de votre beauté ce soir, je vous adjure de vous hâter, ou vous gâterez ma soirée. J'éclaterai en sanglots à dîner, et comme vous le savez, la duchesse déteste les scènes!

Lady Ingleby lui donna en passant une tape amicale avec le chapeau de jardin qu'elle tenait à la main.

—Taisez-vous, enfant déraisonnable; pourquoi écoutez-vous mes confidences à Jane? Vous peindrez mon portrait à l'automne. Et après cela j'abandonnerai le massage, je ferai un voyage, et je reviendrai tout à fait vieille.

Elle lança cette menace par-dessus son épaule, tout en s'éloignant.

—Comme elle est ravissante! dit Garth. Je me demande ce qu'il y a de vrai dans ce qu'elle nous racontait.

—Je n'en ai pas la moindre idée, dit Jane, ce sont des sujets sur lesquels je suis totalement ignorante.

—Sans doute peu de chose, sans quoi elle ne nous l'aurait pas dit.

—Ah! dit vivement Jane, vous vous trompez: Myra est extraordinairement sincère, et toujours portée à être franche au sujet de ses faiblesses. Elle a eu une éducation singulière. Elle a toujours été traitée en brebis noire parmi ses nombreux frères et soeurs, et mise de côté par sa mère. Quand lord Ingleby a demandé Myra en mariage, il n'arrivait pas à se faire comprendre, tant elle était étonnée. Ce mariage a été un coup de massue pour sa mère!

—Vieille sorcière! dit Garth. Comment permet-on à des créatures de ce genre d'être appelées mères? Nous qui avons eu des mères tendres et parfaites, nous devrions faire émettre une loi, afin qu'on ne ravale pas ce nom de mère.

Jane se tut. Elle savait la touchante histoire de Garth et de sa mère veuve, elle était au courant de l'adoration du fils pour cette mémoire vénérée. Elle préférerait Garth quand il laissait voir ce

qu'il cachait dans son coeur sous la surface mondaine, et elle s'abstint de lui rappeler que pour sa part elle n'avait pas même balbutié ce doux nom.

Garth se leva, et détendit son élégante silhouette. Jane le regarda. Ainsi qu'il arrive souvent chez ceux à qui elle fait défaut, la beauté physique l'impressionnait, mais sans influencer cependant l'estime en laquelle elle tenait ses amis: Garth parmi ceux-ci n'était pas un préféré; il était plus âgé que la plupart, et en même temps si jeune de caractère qu'il paraissait parfois à Jane un peu puéril. Mais on ne pouvait avoir deux avis sur sa personne, et Jane en ce moment considérait Garth avec l'admiration impersonnelle d'un artiste.

Garth, malgré ses raffinements de toilette, n'avait aucune fatuité, et avec le soleil dans les yeux, il ne remarqua pas les regards de Jane.

—Oh! dites donc, miss Champion, cria-t-il d'un air gamin, les voilà tous rentrés, il y a longtemps que j'ai envie de vous parler librement; venez, miss Champion, je suis si ennuyé de ne rien faire, descendons à la rivière et prenons un bateau. On ne dîne qu'à huit heures, et je suis certain que même pour le rôle de Velma, vous pouvez fort bien vous habiller en une demi-heure; je vous ai vue à l'occasion employer dix minutes. Nous avons le temps de ramer jusqu'en vue du vieux moustier, et nous pourrons causer tout en avançant. Pensez au vieux moustier tout gris, avec le soleil couchant par derrière, et un champ de primevères au premier plan.

Mais Jane ne se leva pas.

—Mon cher Dal, dit-elle, vous n'auriez plus beaucoup d'enthousiasme en réserve pour le moustier ou le soleil couchant, après avoir ramé cette distance avec une personne de mon poids! D'ailleurs je ne suis pas du tout femme à me tenir tranquille à l'arrière d'un bateau: j'aime à ramer, et ayant joué au golf toute la journée, je n'en ai nulle envie. Et puis, vous n'auriez certainement aucun plaisir à me contempler tout le long du chemin, sachant que je fais probablement des réserves mentales sur votre façon de manier l'aviron.

Garth se renversa sur le dossier de son siège, mit ses bras derrière sa tête brune et regarda Jane de ses beaux yeux brillants, comme il avait regardé la duchesse.

—Vous êtes de méchante humeur, ma camarade, dit-il doucement; qu'y a-t-il?

Jane se mit à rire et lui tendit la main.

—Cher ami, dit-elle, vous avez la nature la plus aimable qui soit. Je ne veux plus être de méchante humeur; la vérité est que je hais les con-

certs de la duchesse, et que je n'éprouve aucun plaisir à lui servir de "surprise."

—Je vois, dit Garth avec sympathie; mais alors pourquoi vous êtes-vous offerte?

—Il le fallait. Pauvre chère tante, elle ne me demande pas souvent quelque chose, et ses yeux imploraient. Ne savez-vous pas combien on désire faire quelque chose pour les siens? Je cirerais ses chaussures si elle le souhaitait. C'est si dur de passer semaine après semaine ici et d'être toujours tenu à distance. Pour une fois que ses vieux yeux si fiers demandaient, pouvais-je refuser?

Garth répondit amicalement:

—Non, chère, naturellement, vous ne pouviez pas. Ne vous agitez pas sur la sottise plaisanterie de la "surprise". Je ne doute pas que vous ne chantiez beaucoup mieux qu'aucun d'eux; ils ne s'en rendront peut-être pas compte. Il faut une Velma pour les éveiller. Ils trouveront le *Rosaire* une jolie romance, vous applaudiront sans excès, ce sera tout. Ne vous tracassez pas.

Jane parut réfléchir.

—Et puis, Dal, dit-elle, je déteste chanter devant un auditoire de ce genre. C'est comme si on leur livrait son âme. Cela me paraît presque une inconvenance. Selon moi, la musique est la chose sur terre la plus révélatrice. Je frissonne quand je pense à cette romance, et cependant il me sera impossible, le moment venu, de ne pas faire de mon mieux. J'oublierai l'auditoire. Laissez-moi vous raconter une leçon que m'a donnée madame Blanche. Je chantais le chant hindou de Bemberg, la prière passionnée d'une femme hindoue à Brahma, je commençai: "Brahma! Dieu des croyants", le chantant comme j'aurais chanté *do ré mi*. Brahma ne m'était rien. "Arrêtez!" cria madame Blanche de son ton le plus impérieux. Ah! vous autres, Anglais, que faites-vous? Brahma, c'est un Dieu! Ce n'est peut-être pas votre Dieu, ni le mien. Mais c'est le Dieu de quelqu'un. C'est le Dieu de ce chant. Ecoutez!" Elle leva la tête et chanta: "Brahma, Dieu des croyants, ma terre des cités saintes". Tout son beau visage était illuminé d'une ferveur religieuse qui pénétrait les coeurs. Je n'ai jamais oublié cette leçon. Je ne crois plus avoir rien chanté depuis d'une façon banale.

—Très bien, dit Dalmain, j'aime l'enthousiasme pour toutes les formes d'art. Je ne tiens jamais à peindre un portrait si je n'adore pas la femme qui pose pour moi.

Jane sourit. La conversation s'orientait précisément comme elle le souhaitait.

—Dal, cher garçon, dit-elle, vous adorez tout à tour tant de personnes, que nous, les vieux amis

qui avons votre véritable intérêt à coeur, craignons que vous n'adoriez jamais pour le bon motif....

Garth se mit à rire.

—Ah! vous êtes comme les autres! dit-il. Croyez-vous donc qu'adoration et admiration signifient nécessairement mariage? Je vous aurais cru des idées plus sensées, et plus masculines.

—Mon cher, vos amis ont décidé que vous deviez prendre femme. Vous êtes seul. Vous avez une habitation charmante. Vous êtes en chemin d'être gâté par toutes les sottises pécores qui courent après vous. Naturellement, nous savons que votre femme doit être une merveille. Mais chaque nouvelle divinité dont vous faites le portrait, paraît pourvue de toutes les perfections, et peut-être, si vous l'épousiez, au lieu de vous contenter de la pendre, continuerait-elle à les posséder.

Garth parut peser ces paroles, les sourcils froncés.

—La beauté, après tout, est une chose de surface, dit-il; je la vois et je l'admire. Je la désire et je la peins. Quand je l'ai peinte, je l'ai fait mienne, et je m'aperçois que je n'y tiens plus. Pendant le temps que je peins le portrait d'une femme je cherche son âme, je voudrais la révéler sur la toile; et savez-vous, miss Champion, j'ai découvert une chose: c'est qu'une belle femme n'a pas toujours une belle âme.

Jane demeura silencieuse, elle ne désirait aucunement discuter les âmes des autres femmes.

—Il y en a une qui me paraît parfaite, continua Garth. Je dois peindre son portrait cet automne. J'ai la conviction que son âme est aussi belle que son image.

—Et qui est-ce?

—Lady Brand.

—Flower! s'écria Jane. La trouvez-vous vraiment si séduisante?

—Ah! elle est ravissante, dit Garth avec un religieux enthousiasme. Il n'est presque pas permis d'être si près de la perfection. Savez-vous, miss Champion, que la beauté parfaite me fait souffrir?

—Il me semble, dit Jane, que la femme d'un autre ne devrait pas vous produire cet effet.

—Ma chère camarade, s'écria Garth surpris, il n'est pas question de la femme des autres dans ce sentiment. Une prairie de fleurs au soleil levant me donnerait la même impression. Quand j'aurai terminé son portrait, quand j'aurai rendu justice à sa beauté, telle que je la vois, je me sentirai soulagé. Jusqu'ici je n'ai pu la peindre que de mémoire; mais elle doit poser en octobre.

—De mémoire? interrogea Jane.

—Oui, je peins beaucoup de mémoire. Quand j'ai vu, sur un visage, un certain regard qui me fait pénétrer derrière la surface, je puis pendant des semaines reproduire ce visage de mémoire. Beaucoup de mes meilleures études ont été faites de cette façon. Le culte de la beauté est une religion pour moi.

—Une religion sans Dieu, suggéra Jane.

—Ah! non. Toute vraie beauté vient de Dieu et retourne à lui. J'avais autrefois un vieil ami qui disait que la maladie venait du Démon. Je n'ai jamais cru cela, et les dernières années de la vie de ma mère m'ont prouvé que la souffrance peut devenir une bénédiction pour les autres, et être supportée à la plus grande gloire de Dieu. Mais je suis convaincu que toute véritable beauté est d'origine divine; c'est pourquoi le culte de la beauté m'est une religion. Rien de mauvais n'a jamais été parfaitement beau; rien de bon n'est vraiment laid.

Jane sourit tout en le regardant: baigné dans la lumière du couchant, Garth était lui-même un échantillon parfait de mâle beauté, mais l'absence de toute espèce de fatuité lui permettait de parler librement sur un pareil sujet avec la femme la moins favorisée par la beauté parmi ses amies, et il y avait là quelque chose d'ironique qui divertit Jane.

—Alors, Garth, dit-elle, les gens privés de beauté doivent l'être aussi de vertus?

—Le manqué de beauté n'est pas une laideur, j'ai appris cela quand j'étais gamin. Ma mère m'avait conduit entendre un prédicateur fameux: quand je le vis d'abord il me parut l'homme le plus laid que j'eusse jamais vu; il me fit l'effet d'un affreux gorille, et je redoutais le moment où il se lèverait et nous regarderait, mais quand il commença à parler, son visage parut transfiguré. La bonté et l'inspiration y brillaient et lui faisaient la face d'un ange. Jamais plus je ne le trouvai laid. La beauté de son âme rayonnait au dehors, transfigurant la matière. Tout enfant que je fusse alors, je compris. Naturellement la laideur des traits ne pouvait changer, mais le sourire divin les illuminait. Assurément ce n'était pas le genre de figure qu'on eût souhaité avoir chaque jour en face de soi à table, mais il ne s'agissait pas de cette contrainte, qui, pour moi, je l'avoue, eût été un martyre. Depuis cette époque, cet homme est demeuré pour moi la preuve que la bonté ne peut jamais être laide, et que l'amour divin et l'inspiration, irradiant les traits les plus irréguliers, leur confèrent une beauté momentanée, dont le souvenir persiste.

—Je comprends, dit Jane, et cette expérience venue de si bonne heure a dû vous être fort utile. Mais revenons à la question importante du visage que vous devez avoir chaque jour en face de vous à table. Ce ne peut être celui de lady Brand, ni celui de Myra; mais vous n'ignorez pas, Dal, qu'il est question d'un délicieux visage pour être appelé à cet honneur.

—Ne nommez personne, je vous en prie ! dit Garth vivement. J'ai une forte objection à voir introduire un nom de jeune fille dans une conversation de ce genre.

—Très bien, mon cher ami, je respecte votre scrupule. Vous avez déjà rendu celle-là célèbre par l'esquisse que vous avez peinte d'elle, et on dit que vous voulez à l'automne en faire un portrait plus achevé? Vous savez bien, Dal, que vous l'admirez énormément. Elle est ravissante, elle est charmante, elle vient de ce pays où les femmes ont un piquant qui les met hors de pair. Dans un certain sens, vous êtes vous-même si unique en votre espèce qu'il vous faut une femme douée d'originalité. Je ne sais pas jusqu'à quel point l'opinion de vos amis peut vous influencer, mais cependant il vous sera sans doute agréable d'apprendre combien tous approuvent votre féal service de—voulez-vous que nous disions?—de la belle au "drapeau étoilé".

Garth Dalmain prit son étui à cigarettes, en choisit une, et la tint entre ses doigts, la contemplant rêveusement.

—Fumez, dit Jane.

—Merci, répondit Garth.

Puis au bout d'un moment de silence:

—C'est vraiment amical à vous, miss Champion, de prendre la peine de penser à tout ceci et de me le dire. Puis-je vous exprimer ma reconnaissance en vous expliquant où résident mes difficultés? Je ne les ai jamais bien envisagées moi-même, mais je crois que je pourrais vous les expliquer.

De nouveau un long silence. Garth fumait et musait; Jane attendait; c'était un silence très sociable, rempli de promesses; néanmoins, à la fin, Garth le rompit.

—Deux femmes, les deux seules femmes qui ont compté dans ma vie, forment pour moi un idéal au-dessous duquel je ne puis descendre: l'une, ma mère, est un souvenir sacré, l'autre, la vieille Margery Grann, a été la gardienne de mon enfance, et est aujourd'hui ma femme de charge et mon conseil: son coeur fidèle et son dévouement constant tâchent de me garder digne de la bien-aimée mémoire de celle dont la présence m'a manqué à l'heure où je suis devenu un homme.

Margery demeure à Castle Gleneesh: quand j'y retourne, c'est elle que j'aperçois d'abord dès que s'ouvre la porte du hall. Je crois alors avoir sept ans, et je lui saute au cou! Je ne vous plais pas, miss Champion, quand je crois avoir sept ans, mais je plais à Margery. Le jour où j'amènerai une amie à Gleneesh et la présenterai à Margery, ses vieux yeux assurément essayeront de la voir tout en beau, son vieux coeur n'aspirera qu'à l'aimer et la servir; mais je veux qu'elle trouve la nouvelle maîtresse digne de son idéal et du mien: la chrétienne qu'était ma mère! Plus d'une fois, si difficile à croire que ce soit, la pensée de Margery m'a arrêté, alors que je subissais une influence qui semblait devoir fixer ma destinée; plus d'une fois, il m'a paru entendre la voix de celle qui guidait jadis mes pas d'enfant me disant: "Quoi, master Garthie, c'est là votre choix, pour remplir la place de ma chère dame?" Assurément ceci semblerait bien ridicule à la plupart de nos amis, mais Margery est comme l'incarnation vivante de ma conscience, quand je ne suis pas aveuglé par la passion, ou qu'elle n'est pas éמושée par mon culte de la beauté! Non que Margery soit hostile à la beauté; au contraire, elle la jugerait obligatoire pour ma femme, je le sais, mais sa pénétration va vite derrière la surface. Selon la métaphore admirable de saint Paul, elle voit les choses invisibles. C'est curieux que je vous raconte tout cela, miss Champion, ce sont des choses que je me suis à peine dites à moi-même, et c'est la première fois que je leur donne une forme. Votre bonté m'a touché, vous m'avez donné par vos conseils une vraie preuve d'amitié.

Garth Dalmain cessa de parler, et le silence qui suivit parut alarmant à Jane, il lui sembla se trouver en face d'une haute barrière difficile à franchir: mentalement elle allait à droite et à gauche sans trouver d'issue. Il était difficile de répondre à des aveux si inattendus. La confiance de Garth l'avait émue, et l'émotion rendait toujours à Jane la parole pénible. Ces confidences lui révélaient un Garth tout nouveau; et tout d'un coup Jane le comprit comme jamais elle ne l'avait compris auparavant. Elle ne trouva d'autre chose à dire que:

—Je voudrais connaître la vieille Margery.

Les yeux bruns de Garth brillèrent de plaisir.

—Ah! je voudrais aussi que vous la connaissiez, et j'aimerais que vous veniez à Castle Gleneesh. Vous apprécieriez la vue dont on jouit de la terrasse et qui s'étend jusqu'aux montagnes violettes. Dites, miss Champion, pourquoi n'organiserais-je pas moi aussi une "coterie select" en septembre? Je pourrais supplier la duchesse de venir

la présider. Alors vous viendriez, et vous inviteriez qui il vous plairait. Et peut-être pourrions-nous demander à la belle au "drapeau étoilé" et à sa tante d'être de la partie... Et on verrait alors ce que Margery penserait d'elle...

—Parfait, je viendrais avec plaisir. Et sérieusement, Dal, je crois que cette jeune fille a une nature délicate. Pouvez-vous mieux faire? L'extérieur est parfait, et sûrement l'âme est conforme. Oui, invitez-nous, et voyons ce qui en adviendra.

—Convenu, cria Garth enchanté; et que pensera Margery de Mrs. Parker Bangs?

—N'importe, dit Jane avec décision. Quand vous épouserez la nièce, la tante retournera à Chicago.

—Ah! je souhaiterais que ses parents ne fussent pas millionnaires.

—On n'y peut rien; les Américaines sont si charmantes qu'il faut leur pardonner leurs millions.

—Je voudrais que miss Lister et sa tante fussent ici, ajouta Garth. Mais elles seront chez lady Ingleby, où je suis attendu mardi. Y venez-vous, miss Champion?

—Oui, dit Jane, je vais d'abord chez les Brand pour quelques jours, mais j'ai promis à Myra d'arriver à Shenstone pour la fin de la semaine. J'ai-me être là. C'est un couple si harmonieux.

—Sans doute, dit Garth, mais n'importe qui deviendrait un couple harmonieux quand on a pour femme lady Ingleby.

—Quelle figure de rhétorique! s'écria Jane, mais j'entends ce que vous voulez dire. Myra est une chère créature! Seulement dépêchez-vous de peindre son portrait pour ne plus penser à elle, et être libre pour Pauline Lister. Le cadran solaire marquait sept heures. Les corneilles volaient autour des grands ormes et retournaient à leurs nids.

—Rentrons, dit Jane se levant. Je suis bien aise que nous ayons eu cet entretien, continua-t-elle en traversant la pelouse; merci, Dal, pour tout ce que vous m'avez dit.

Une fois dans sa chambre, Jane s'aperçut qu'elle avait encore un moment de libre avant de commencer à s'habiller. Elle prit son "diary" et y inscrivit la conversation qu'elle venait d'avoir avec Garth Dalmain. Puis elle sonna sa femme de chambre, et s'habilla pour le dîner et le concert qui devait suivre.

## VI

### LE VOILE EST LEVE

—Miss Champion! Ah! vous voilà! C'est votre tour, s'il vous plaît. On exécute le dernier mor-

ceau, puis la duchesse annoncera la laryngite de Velma—espérons qu'elle ne dira pas "appendicite"—après quoi je vous introduis. Etes-vous prête?

Garth Dalmain, en sa qualité de maître des cérémonies, était venu chercher Jane Champion sur la terrasse, et demeurait debout devant elle, dans la douce clarté des lanternes chinoises. L'oeillet écarlate de sa boutonnière et ses chaussettes de soie, de même nuance, donnaient une note artistique à la tenue de convention de la toilette de soirée.

Jane, du fond de son confortable fauteuil d'osier, leva les yeux vers lui, et sourit au visage inquiet qui la regardait.

—Je suis prête, dit-elle, en se levant. Est-ce que tout a bien marché? Est-ce un bon public?

—Excellent, dit Garth, et la duchesse s'amuse beaucoup. Mais voici venir le clou de la soirée; dites-moi où est votre musique?

—Merci, je préfère jouer par coeur, cela évite l'ennui de tourner les pages!

Ils passèrent dans la salle de concert, et se tinrent derrière un paravent et un rideau, tout proches des marches qui conduisaient à l'estrade.

—Oh! écoutez là duchesse, murmura Garth: "Ma nièce Jane Champion a eu la bonté d'accepter d'entrer dans la lice." Ce qui signifie qu'il vous faudra d'ici à deux minutes monter sur l'estrade. Vraiment, il serait plus charitable pour vous qu'elle parlât moins, mais n'importe, ils sont préparés à être charmés de tout ce qu'ils entendront. Bon, voilà l'appendicite! Je vous l'avais bien dit... Pauvre madame Velma, pourvu qu'on ne mette pas la chose dans le journal! Oh! grand Dieu, elle va s'étendre sur les nouvelles maladies. Cela nous donne toujours quelques instants de répit. Dites-moi, miss Champion, on se moquait tantôt de mes capacités musicales, mais je puis jouer cet accompagnement pour vous si vous le désirez... Non? C'est comme vous voudrez. Mais rappelez-vous qu'il faut une voix très forte pour se faire entendre dans une salle comme celle-ci, et la salle est comble. Maintenant, nous y sommes. La duchesse a fini son boniment. Venez. Faites attention à la dernière marche. Que le diable les emporte! Il fait noir comme dans un four derrière ce rideau.

Garth tendit la main à Jane pour l'aider à gravir les quelques marches, et elle se trouva en face de la nombreuse compagnie réunie dans la salle de concert du château. Comme miss Champion s'avavançait seule sur l'estrade, sa taille élevée parue plus grande encore que d'habitude. Elle portait une robe de soirée d'une souple étoffe noire, dont le corsage était garni de dentelles anciennes; au cou elle avait un rang de perles.

Quand elle parut, on la regarda curieusement, et elle fut accueillie par des applaudissements discrets.

Le nom de Valma sur le programme avait éveillé de grandes espérances; et voici que miss Champion, possédant sans doute un gentil talent, mais qu'on ne supposait pas capable de chanter, s'apprêtait à remplacer Velma! Un auditoire plus aimable eût réservé à Jane un accueil chaleureux, appréciant ainsi la générosité de son effort et lui souhaitant bon succès. Le public d'Overdene, au contraire, exprima par la froideur de sa réception son étonnement, et le peu de confiance qu'il avait dans le talent de miss Champion.

Jane sourit avec bienveillance à l'assemblée, s'assit au piano, contempla une seconde les guirlandes de roses blanches et d'oeillets rouges, puis sans autres préliminaires attaqua l'ouverture et commença à chanter.

La voix profonde et superbe emplit la salle. Un silence respectueux tomba sur les auditeurs. Chaque syllabe pénétrait le silence, modulée sur un ton si tendre et suave, que des coeurs indifférents s'étonnaient de se sentir émus. Ceux qui pouvaient sentir vivement tressaillaient à la magie de cette musique.

Les heures que j'ai passées avec vous, cher coeur,  
Sont pour moi un chapelet de perles;  
Je les égrène, une à une, une à une...  
Mon rosaire... Mon rosaire...

Doucement, pieusement, tendrement, ces deux derniers mots furent lancés dans l'espace, portant un monde de souvenirs: fidèle résonnance d'un coeur de femme, à l'évocation des tendres moments du passé.

L'assemblée retenait son souffle.

Ce n'était pas une simple romance qu'on écoutait, mais les battements d'un coeur; chaque battement était si poignant que les larmes s'échappaient des yeux.

Alors, cette voix qui avait rendu les premières lignes avec une sorte de paix s'éleva dans un rapide crescendo d'angoisse douloureuse:

Chaque heure une perle, chaque perle une prière.  
Pour calmer un coeur par l'absence torturé  
Je compte chaque grain jusqu'au dernier, et là  
Une croix est suspendue.

Les quatre derniers mots furent prononcés avec une force et une passion qui électrisèrent l'auditoire. Dans la pause qui suivit, on put mesurer l'intensité de l'effet produit.

Mais une minute après la voix reprit avec une intonation révélant une ardeur qui ne faillirait jamais, ne craindrait aucune souffrance:

O souvenirs qui brûlent et consolent!  
O gain stérile et amers regrets!  
Je baise chaque perle, et j'essaye d'apprendre  
A baiser la croix... à baiser la croix!

Il y avait dans la façon dont Jane Champion disait: "Je baise chaque perle" une suavité inexprimable révélant dans sa langueur passionnée un amour si féminin, si pur, si beau, si tendre, que la personnalité de la cantatrice s'effaçait.

L'accompagnement, qui commence avec un seul accord, finit sur une note unique: Jane la frappa lentement, comme à regret, se leva du piano, et se disposait à quitter l'estrade lorsqu'un tonnerre d'applaudissements éclata. Jane hésita, fit une pause, regarda les invités de sa tante, et parut comme surprise de les voir là. Puis un lent sourire éclaira ses yeux et passa sur ses lèvres. Elle demeura un moment debout au milieu de l'estrade, un peu gauche, presque intimidée, puis se retourna. Les hommes criaient: "Encore! Encore!" et déjà elle descendait le petit escalier de l'estrade.

En bas, derrière la scène, dans la pénombre, une nouvelle surprise l'attendait, bien plus étonnante encore que l'enthousiasme de ses auditeurs.

Au pied du petit escalier se tenait Garth Dalmain, le visage d'une pâleur mortelle et ses yeux brillaient comme deux étoiles.

Il demeura immobile jusqu'à ce que Jane fût tout près de lui. Alors, d'un mouvement rapide, il la saisit par les épaules et l'obligea à faire volte-face.

—Retournez! dit-il d'un ton dominateur dont le frémissement de désir fit lever vers lui les yeux de Jane dans un muet étonnement. Retournez là-haut, et recommencez! Du commencement à la fin, note pour note, mot pour mot. Ne restez pas là à attendre. Retournez, vous dis-je, retournez! Ne comprenez-vous pas qu'il le faut?

Jane regarda les yeux qui brillaient et y vit quelque chose qui excusait la brusquerie de la voix et de l'ordre. Sans un mot, elle remonta les marches, traversa l'estrade et s'assit au piano. Les applaudissements duraient encore, et redoublèrent à sa vue, mais Jane s'assit sans donner une pensée à l'assistance.

Elle subissait une expérience nouvelle et surprenante. Jamais de sa vie elle n'avait encore obéi à un ordre péremptoire. Dans son enfance ses gouvernantes avaient vite découvert qu'elles ne pouvaient se faire obéir qu'en y mettant des formes, ou en faisant des appels pathétiques aux bons sentiments de Jane. Et ce trait de caractère était demeuré intact; la duchesse elle-même disait à Jane: "Si vous voulez bien." Et voici qu'un jeune



homme au visage pâle et aux yeux ardents l'avait fait virer sans cérémonie, lui avait ordonné de remonter des marches, de chanter une romance à nouveau; et sans résister elle lui avait obéi.

Comme elle s'asseyait, Jane avait cependant décidé intérieurement de ne pas chanter le *Rosaire* une seconde fois. Elle avait plus d'un beau morceau dans son répertoire. Les invités attendaient autre chose, pourquoi les désappointer?

Elle commença un magnifique prélude d'Hændel; mais voici qu'en le jouant son sentiment de justice intervint. Non, en revenant chanter, elle n'avait pas obéi au caprice d'un enfant impulsif, mais à la volonté d'un homme profondément ému, et dont l'émotion n'était pas d'une qualité ordinaire.

Que Garth Dalmain eût été ému au point d'oublier son habituelle courtoisie de manières était le plus grand hommage qu'on pût lui rendre. Tandis qu'elle jouait le thème de Hændel, d'une façon telle qu'on aurait cru qu'un orchestre entier répondait au ferme appel de ses doigts, elle eut soudain conscience du "Il faut" de Garth, et sentit qu'il fallait y obéir. Ayant terminé son morceau, elle s'arrêta un moment puis fit entendre à nouveau l'accord initial du *Rosaire*; et, obéissant à Garth, elle chanta:

Les heures que j'ai passées avec vous, cher coeur,  
Sont pour moi un chapelet de perles;  
Je les égrène, une à une, une à une...  
Mon rosaire... Mon rosaire...

Chaque heure une perle, chaque perle une prière.  
Pour calmer un coeur par l'absence torturé  
Je compte chaque grain jusqu'au dernier, et là  
Une croix est suspendue.

O souvenirs qui brûlent et consolent !  
O gain stérile et amers regrets !  
Je baise chaque perle et j'essaye d'apprendre  
A baiser la croix... à baiser la croix !

Quand Jane descendit de l'estrade, Garth était toujours immobile au bas des degrés, son visage était toujours aussi pâle, mais ses yeux avaient perdu cette expression d'angoisse inassouvie qui avait forcé Jane à obéir sans protestation ni question; une lumière merveilleuse les éclairait maintenant, une lumière d'adoration qui toucha le coeur de Jane parce qu'elle n'avait jamais rien vu de semblable. Elle souriait, tout en descendant lentement les marches, et tendit au jeune homme ses deux mains dans un geste amicalement gracieux: Garth se rapprocha et les prit dans les siennes.

Après une seconde de silence, il dit d'une voix qui vibrait:

—Dieu! Oh! Dieu!

—Ne prononcez pas ce nom en vain, Garth ! protesta Jane.

—En vain! Oh! non! jamais je n'ai parié plus sérieusement. "Tout don parfait vient d'en haut". Quand les paroles font défaut pour louer le don, pouvez-vous être surprise si j'apostrophe celui de qui provient le don?

Jane regarda posément les yeux de Garth, et une expression de plaisir illumina les siens.

—Alors, vous avez été content de ma romance? dit-elle.

—Content de votre romance? répéta Garth. (Et sur son visage parut une sorte de perplexité.) Je ne sais pas si j'ai été content de votre romance.

—Alors, pourquoi ces démonstrations flatteuses? interrogea Jane en riant.

—Parce que, dit Garth très bas, vous avez levé le voile, et j'ai passé le seuil.

Il tenait encore les mains de Jane dans les siennes; en prononçant les deux derniers mots, il les retourna doucement, et se penchant, baisa chaque paume, avec le plus tendre respect; puis, les lâchant, il s'effaça, et Jane sortit seule sur la terrasse.

## VII

### GARTH TROUVÉ SON ROSAIRE

Jane resta ce soir-là peu de temps au salon; les plaisirs qui y régnaient n'étaient pas de son goût, et les éloges qu'on lui prodiguait l'importunait. De plus elle avait besoin de la solitude de sa chambre pour réfléchir à l'incident qui avait eu lieu après le concert entre Garth et elle. Jane se rendait compte qu'il y était contenu un élément qu'elle ne pouvait approfondir, et que ce dernier acte de Garth avait éveillé en elle des sentiments qu'elle ne comprenait pas. La façon dont il lui avait baisé les mains lui déplaisait beaucoup, et pourtant il avait apporté à son action une sorte de passion respectueuse, qui donnait à Jane l'impression d'une consécration: celle d'être mise à part pour consoler le coeur des hommes par ce don de mélodie qui doit ennoblir et élever. Elle ne pouvait arriver à perdre la sensation de l'empreinte des lèvres sur la paume de ses mains: il lui semblait que quelque chose de tangible y demeurerait; elle se surprit, à une ou deux reprises les regardant avec une sorte d'anxiété, et la troisième fois que la chose arriva, elle se décida à remonter dans sa chambre.

La duchesse était au piano, masquée par ses invités qui l'entouraient, en proie à une gaieté bruyante.

Jane se retourna d'un mouvement lassé et se dirigea vers la porte: si discrète qu'eût été sa

sortie, Garth fut près de la porte le premier ; Jane ne comprit pas comment il y était arrivé ; car, comme elle se levait pour sortir, elle avait aperçu la tête brune de Garth proche de celle de Myra Ingleby, à l'arrière du groupe massé autour de la duchesse. Garth ouvrit la porte et Jane sortit. Elle était également désireuse de lui dire, soit : "Comment avez-vous osé agir d'une manière si peu d'accord avec les convenances?" soit : "Dites-moi ce que vous désirez que je fasse, et je le ferai."

Elle ne prononça pourtant ni l'une, ni l'autre phrase.

Garth la suivit dans le hall, alluma un bougeoir et jeta l'allumette à Tommy, puis passa à Jane le flambeau d'argent. Il avait l'air absurdement heureux. Jane fut agacée qu'il fit parade d'un bonheur qu'elle ne partageait pas. De plus, elle sentait qu'il fallait rompre ce silence d'intimité qui exprimait tant de choses qui ne devaient pas prendre consistance, puisqu'on ne pouvait les formuler en paroles. Elle prit son bougeoir d'un mouvement un peu agressif ; à la seconde marche elle se retourna.

—Bonsoir, Dal, dit-elle. Savez-vous que vous manquez les imitations de la Duchesse?

Il la regarda. Ses yeux brillèrent à la lueur de la bougie qu'elle tenait.

—Non, répliqua-t-il. Je ne manque rien, et ne manque à personne. J'attendais là seulement jusqu'à ce que vous montiez. Je ne retournerai pas au salon. Je vais aller dans le parc respirer la fraîcheur de l'air de la nuit. Je vais me tenir sous les chênes et dire mon rosaire. Je ne savais pas avant ce soir que j'eusse un rosaire, mais j'en ai un, j'en ai un.

—J'imagine que vous en avez une douzaine, dit Jane sèchement.

—Alors vous vous trompez, dit Garth, j'en ai juste un, mais il a beaucoup de perles, je vais les compter quand je serai là-bas tout seul.

—Et la croix? demanda Jane.

—Je n'y suis pas encore, répondit Garth, il n'y a pas de croix à mon rosaire.

—Il y a une croix à tout rosaire, Dal, dit Jane avec douceur, et je crains que les choses n'aillent mal pour vous quand vous trouverez la vôtre!

Mais Garth, plein de confiance, refusait d'avoir peur.

—Quand je trouverai la mienne, dit-il, j'espère que je pourrai...

Involontairement Jane regarda ses mains. Il vit le regard et sourit, quoiqu'en même temps, sous le hâle de son teint, il rougit légèrement.

—...envisager ma croix, conclut-il.

Jane commença à monter l'escalier ; mais Garth l'arrêta.

—Un moment, miss Champion! Il y a quelque chose que je veux vous demander. Le puis-je? Me trouverez-vous impertinent, hardi, curieux?

—Probablement, dit Jane. Mais ce soir je vous trouve singulier de plus d'une façon ; de sorte que trois adjectifs de plus ou de moins ne signifieront rien. Demandez.

—Miss Champion, avez-vous un rosaire?

Jane le regarda incertaine ; puis soudain comprit où la question voulait en venir.

—Mon cher ami, non, dit-elle. Grâce au ciel, je me suis tenue à l'écart des "souvenirs qui brûlent et consolent". Ces choses-là n'entrent pas dans mon existence rationnelle et ordonnée, et je n'ai aucun désir de les voir y entrer.

—Alors, dit Garth, comment avez-vous pu chanter le *Rosaire*, comme si chaque ligne exprimait votre propre expérience, chaque joie et chaque douleur un souvenir, lointain peut-être, mais personnel?

—Parce que, répondit Jane, je vis toujours momentanément ce que je chante. De sorte que sans doute pendant que je chantais ce soir j'avais un rosaire. Mais à part ceci et dans le sens que vous l'entendez, non, grâce au ciel, je n'en ai pas.

Garth gravit deux marches et ses yeux se trouvèrent au niveau du bougeoir.

—Mais, murmura-t-il très bas, si vous aimiez?

Jane réfléchit.

—Oui, dit-elle, si j'aimais, je suppose que je sentirais de cette manière et éprouverais ce que j'ai éprouvé durant ces quelques minutes.

—Alors c'était bien vous dans la romance, quoique les contingences vous fussent étrangères?

—Oui, je le suppose, répondit Jane, si toutefois nous pouvons nous détacher complètement de nos contingences personnelles. Mais sûrement tout ceci est assez inutile. Bonsoir, master Garth.

—Encore un mot, miss Champion! Voulez-vous chanter pour moi demain? Voulez-vous venir au salon de musique et me chanter toutes les choses ravissantes que je désire entendre? Et voulez-vous me permettre de jouer quelques-uns de vos accompagnements ! Ah ! promettez-moi de venir. Promettez-moi de chanter tout ce que je voudrai et je ne vous tourmenterai plus ce soir.

Il la regardait, attendant la promesse, et il y avait tant d'adoration dans ses yeux, que Jane fut saisie et troublée.

Puis, tout à coup, elle crut avoir trouvé l'explication, et se hâta de se la donner et de la lui donner.

—Ah! cher ami, dit-elle, quel artiste vous êtes, et comme il est difficile pour nous, gens terre à terre, de comprendre un tempérament d'artiste! Vous voilà tournant presque ma tête, pourtant solide, par vos extases sur ce qui vous a paru la perfection du son, comme vous vous emballez chaque jour sur ce qui vous paraît la perfection de la forme. Je commence à comprendre comment vous tournez la tête des femmes en peignant leur portrait. Enfin, bien que vous soyez fort agréable dans votre enthousiasme, je suis lasse et je veux aller me coucher. Donc je vous promets de vous chanter demain tout ce que vous voudrez. Tenez votre parole et ne me tracassez plus ce soir. Ne passez pas la nuit entière dans le parc, et efforcez-vous de ne pas faire peur aux daims. Non, je n'ai nul besoin qu'on m'aide, j'ai ma bougie. N'entendez-vous pas les réflexions appropriées que Tommy fait là-bas? Allons, sauvez-vous, master Garth, et allez compter vos perles, et si vous tombez tout à coup sur une croix, rappelez-vous que, si on n'y prend garde, la "croix" peut très bien reprendre le chemin de Chicago.

Jane souriait encore en entrant dans sa chambre et en posant le bougeoir sur sa coiffeuse.

A Overdene, on ne connaissait d'autre mode d'éclairage que les lampes et les bougies. La duchesse refusait de moderniser sa maison par l'installation de l'électricité. Mais les bougies abondaient, et Jane, qui aimait une illumination brillante, se mit en devoir d'allumer celles du miroir, des appliques du mur, et des hauts flambeaux d'argent placés sur la table à écrire. Ceci fait, elle s'assit sur un fauteuil confortable, tira à elle son pupitre, en sortit son "diary", un stylographe et se prépara à terminer les notes de la journée. Elle écrivit: "Chanté le *Rosaire* au concert de tante Gina au lieu et place de Valma qui n'est pas venue (laryngite)", et termina par un point. La scène avec Garth était difficile à noter. Jane ne bougea pas et médita sur la situation, mais la page devant elle demeura blanche... Avant de se lever de son fauteuil, et de fermer à clef son volume, elle s'était tout expliqué à elle-même d'une façon satisfaisante; le tempérament artiste de Garth formait la base de l'argumentation; par malheur une originalité psychologique n'est pas une fondation très solide ni pour une théorie, ni pour une destinée; néanmoins, faute de mieux, Jane dut l'accepter comme facteur principal de son raisonnement: cette émotion vibrante de Garth, qui avait troublé si étrangement son propre calme, n'était pas provoquée par sa personnalité, excepté dans la mesure qui s'appliquait à

sa voix et à ses dons musicaux. De même que la vue de la beauté le mettait hors de lui, jusqu'à ce qu'il l'eût reproduite sur la toile, de même sa passion pour le beau avait ce soir-là été exaspérée, non par le sens de la vue, mais par celui de l'ouïe. Quand elle lui aurait servi sa large part de chant, il serait satisfait, et cette troublante expression d'adoration s'éteindrait dans ses beaux yeux bruns. En attendant, il était agréable de penser à demain, mais il fallait surtout se rappeler que toute cette admiration n'avait rien de personnel pour elle. Garth aurait eu des extases identiques pour madame Blanche qui possédait le même timbre de voix et la même méthode, joints à une plastique qui enchantait les yeux, tandis que la voix ravissait l'oreille; il fallait que Garth l'entendit, puisque la musique le fascinait à un tel point. Jane commença à faire des projets en vue de ce résultat, puis sa pensée alla vers Pauline Lister, la délicieuse Américaine, dont le nom, toute la saison, avait été accolé à celui de Garth. Jane se sentit convaincue que c'était précisément la femme qui convenait à Garth: la beauté de la jeune Américaine lui procurerait une joie perpétuelle, son sens commun avisé, ses façons pratiques contre-balanceraient les tendances un peu bohèmes de l'artiste, et sa souplesse la mettrait à l'aise avec l'entourage de Garth. Une fois marié, il renoncerait à déraisonner d'admiration pour Myra et Flower, et à baiser la main des gens d'une façon aussi... absurde. Ce fut le mot qui se présenta d'abord à l'esprit de Jane, mais elle y substitua celui d'"extraordinaire" comme l'adjectif le plus correct.

Elle se pencha un peu en avant, les coudes sur les genoux, et considéra les paumes de ses mains ouvertes, se rappelant les sensations de l'étrange instant. Puis brusquement elle se ressaisit: "Jane Champion, ne faites pas la bête. Vous feriez tort à ce bel artiste enfant, plus qu'à vous-même, si vous le preniez au sérieux. L'hommage qu'il vous a rendu ce soir ne vous est pas plus personnel que ne l'est à tante Georgina l'appréciation qu'il a donnée de l'excellent dîner qu'elle lui offrait. Dans son plaisir de l'effet, il a réuni, inclus la cause, voilà tout. Soyez satisfaite du succès de votre art, et ne gênez pas ce succès par une sottise sentimentalité. Maintenant lavez vos grandes pattes et allez vous coucher". Ainsi se parla Jane à elle-même.

Sous les chênes, les pieds dans l'herbe, Garth Dalmain se tenait debout; les cerfs inquiets dormaient aux alentours, inconscients de sa présence; les planètes étaient suspendues comme des lampes dans le bleu foncé du firmament. Et Garth ré-

vait. "Je l'ai trouvée, murmurait-il d'un ton vibrant, la femme idéale, la compagne parfaite pour l'âme, l'esprit et le corps de celui qui arrivera à la conquérir. Jane! Jane! Combien j'ai été aveugle! L'avoir connue depuis tant d'années sans l'avoir comprise!... Mais elle a levé le voile, et j'ai pénétré dans le tabernacle. Ah! grand et noble cœur! Plus jamais elle ne pourra tirer le voile entre son cœur et le mien. Et elle n'a pas de rosaire! J'en remercie Dieu. Aucun homme n'a possédé ce que je désire au-delà de toutes choses sur terre: l'amour de Jane, sa tendresse. Ah! que sera-ce? "Je compte chaque perle". Oui un jour elle les comptera, ses perles et les miennes. Que Dieu nous épargne la croix! Et s'il faut une croix à tous les rosaires, que le plus lourd fardeau soit pour moi, et que le porter ensemble nous rapproche encore plus! Ah! ces yeux si vrais, si fidèles!... Jane! Jane! Sûrement Jane a toujours régné sur moi, bien que je n'en aie rien su, aveugle, aujourd'hui je ne le suis plus. Mes yeux sont ouverts. Je vois. Et, à partir de cette nuit, pour toujours ce sera Jane, et plaise à Dieu, pour l'éternité..."

La brise passa sur son front, et ses yeux levés étincelaient à la clarté des étoiles.

Et Jane, à moitié endormie, réveillée par le heurt du store contre sa fenêtre, se surprit à murmurer: "Tout ce que vous voudrez, Garth... Dites et je le ferai." Et soudain, prenant conscience de ce qu'elle avait dit, elle se redressa dans l'obscurité et se gourmanda sévèrement: "Oh! sottise fille qui as passé l'âge des folies, tu te crois raisonnable et sage, et un peu de flatterie venant d'un gamin à qui tu veux du bien te fait perdre la tête!... Reviens à ton bon sens sans tarder, ou bien quitte Overdene demain au petit jour par le premier train."

## VIII

### ENCORE DES PERLES

Les jours qui suivirent furent des jours de délices pour Jane. Aucun incident ne vint troubler la jouissance d'un état si nouveau pour elle. Rien, le lendemain, dans les façons de Garth, ne trahit l'agitation qui l'avait surprise et émue la veille: il se montra calme, posé, et parut à Jane plus âgé que d'habitude; il n'eut que de rares retours à ses manières de gamin de sept ans, même vis-à-vis de la duchesse; et quand quelqu'un lui demanda en riant s'il était en train de "répéter" son rôle prochain d'homme marié, il répondit:

—Oui, c'est en effet l'attitude que je m'efforce de prendre.

—La verra-t-on à Shenstone? questionna Ronald. Plusieurs des invités de la duchesse sont conviés chez lady Ingleby pour la "fin de semaine".

—Oui, dit Garth; elle y sera.

—Oh! Seigneur! s'écria Billy d'un ton dramatique. "Devons-nous, Benedict, prendre ceci au sérieux?"

Mais Jane, assise tout près et paraissant absorbée dans la lecture du journal, murmura tout bas, de façon à n'être entendue que de Garth:

—Oh! Dal! que je suis heureuse! Vous êtes vous décidé hier soir?

—Oui, dit Garth, se tournant de façon à ne parler que pour elle seule: hier soir.

—Notre conversation de l'après-midi a-t-elle eu quelque chose à faire avec votre décision?

—Non, absolument rien.

—Alors, est-ce le *Rosaire*?

Il hésita; puis sans la regarder dit:

—La révélation du *Rosaire*? Oui.

Jane s'expliqua aussitôt l'agitation de Garth et se laissa aller tout entière à cette phase nouvelle dans leur amitié; les heures de musique faite ensemble lui causèrent de vraies joies. Garth était plus musicien qu'elle ne l'avait cru, elle prenait un plaisir singulier à entendre son jeu si ferme, si net, si délicat là où il fallait de la délicatesse. Ce que la voix de Jane fut pour Garth pendant ces heures merveilleuses, il ne l'exprima pas en paroles; après cette première soirée il observait une réserve extrême dans ses discours. Sous les chênes, il s'était promis d'attendre une semaine pour parler, et il attendait.

Mais la sensation absolument nouvelle pour Jane fut celle de se sentir première dans un cœur. D'une façon occulte Garth le lui fit comprendre. Rien n'attirait l'attention de personne, mais Jane eut bien vite conscience qu'elle n'entraîna jamais dans une pièce sans que Garth en fût secrètement averti, et qu'elle n'en sortait pas sans qu'il éprouvât un vide. Ses attentions étaient si pleines de tact, si discrètes qu'elle ne s'imposaient aux yeux de personne. Elles ne provoquaient aucune taquinerie des amis, aucune réflexion de la duchesse. Cependant Jane se sentait enveloppée d'une atmosphère de tendresse. Pour la première fois de sa vie, Jane sut qu'elle était la première pensée d'un être humain. Elle le sentait sien, heureuse et fière de tout ce qu'il faisait, de tout ce qu'il disait.

Pendant les heures qu'ils passaient ensemble dans le salon de musique elle apprit à le connaître et à comprendre, comme jamais elle ne l'a

vait comprise, cette nature enthousiaste, éprise de beauté.

Les jours étaient enchanteurs, et cependant, au cours de ces heures incomparables, jamais la pensée de l'amour dans le sens ordinaire de ce mot ne s'offrit à la pensée de Jane. Son ignorance sur ce point ne venait pas tant de son inexpérience, que d'une trop banale expérience de la comédie de l'amour, qui l'empêchait de discerner l'amour vrai qui s'approchait, revêtu d'idéale beauté.

Jane n'avait pas traversé une douzaine de "saisons" sans recevoir au moins une douzaine de propositions de mariage. Pour une héritière, maîtresse de ses actions, ne dépendant ni de parents ni de tuteurs, alliée aux meilleures familles, un certain genre de demandes en mariage devait nécessairement se produire. Des hommes mûrs, devenant chauves, fatigués de courir les plaisirs, possédant de beaux châteaux mais pas assez d'argent pour les entretenir, s'offrirent à l'honorable Jane Champion sans affecter de sentimentalité, et eurent le désagrément de se sentir jaugés, et de voir leur proposition refusée avec la même absence de sentimentalité. Deux ou trois jeunes gens qu'elle avait aidés à sortir d'embarras concurrent dans un moment d'attendrissement l'idée qu'il serait agréable de l'avoir toujours là pour les empêcher de faire des bêtises; et se saisissant de la main de Jane, chacun l'avait à son tour implorée de l'épouser; et Jane, répondant par une claque amicale s'ils faisaient mine de trop l'approcher, les avait le plus gentiment du monde envoyés promener.

Telles avaient été ses expériences sentimentales. Nul ne l'avait aimée pour elle-même. Et maintenant que la tendresse passionnée d'un homme l'enveloppait en silence, elle ne comprenait pas la source du bonheur qu'elle éprouvait. Elle voyait en Garth l'orateur déclaré d'une autre femme, jeune et belle, avec qui elle n'eût jamais songé à se mettre en rivalité. Elle considérait son intimité avec lui comme l'épanouissement d'une amitié exquise telle qu'elle n'avait jamais cru en éprouver.

Les choses demeurèrent ainsi jusqu'au mardi, jour où les invités d'Overdene se dispersèrent. Jane partit pour Londres afin de passer deux jours chez les Brand; Garth alla directement à Shenstone, où il était invité pour rencontrer miss Lister et sa tante Mrs. Parker Bangs.

Jane devait arriver à Shenstone le vendredi.

## IX

## CHEZ LADY INGLEBY

Comme le train qui emportait Jane quittait la gare de Londres, elle s'accota dans un coin du wagon, et poussa un soupir de satisfaction.

Ces deux jours à Londres lui avaient semblé d'une longueur interminable, et elle en cherchait la raison. Son temps cependant avait été rempli d'occupations intéressantes, et en général le simple fait d'être à Londres la satisfaisait. Pourquoi avait-elle été si mécontente et esseulée? Que s'était-il passé pendant ces trois jours? Flower avait été charmante, Deryck bon et cordial selon sa coutume, les enfants délicieux; que lui avait-il donc manqué?

"Je sais, se dit enfin Jane, c'est la musique. J'ai eu trop de musique, et quelle musique! pendant ces derniers jours à Overdene, et c'est la privation subite qui m'a causé ce sentiment de vide et d'ennui! Nous allons avoir sûrement beaucoup de musique chez Myra; Dal sera là pour en réclamer!"

Un heureux sourire éclaira par anticipation les traits de Jane. Et elle s'absorba dans la lecture d'une revue.

Myra l'attendait à la station; elle conduisait un tandem de ponies et, sans perdre un moment, Jane et son hôtesse partirent à une allure rapide à travers les routes campagnardes.

Les champs et les bois étaient du vert le plus reposant, Jane respirait l'air pur avec ivresse; et soudain:

—Ah! il fait bon être ici! s'écria-t-elle presque involontairement.

—Chère amie, répondit lady Ingleby, c'est un plaisir de vous avoir. J'ai le sentiment que tout doit bien aller quand vous êtes là.

Elles filaient entre les haies, en frôlant les buissons de chèvrefeuille et de reines-des-prés. Jane se saisit à la volée d'une branche de clématite: "Joie du voyageur", dit elle avec le même sourire d'anticipation heureuse; et elle passa dans sa boutonnière la fleurette blanche.

—Eh bien, continua lady Ingleby, mes invités marchent d'une façon tout à fait satisfaisante. Et vous savez, Jane, il semble qu'il n'y ait plus à douter au sujet de Dal. Comme je me réjouirais si la chose mûrissait sous mon aile! La petite Américaine est purement délicieuse, si vive, si charmante. Et Dal ne fait plus la bête; non que je l'aie jamais trouvé puénil, mais je sais que vous le jugiez ainsi parfois; il est calme et réfléchi; on pourrait, s'il s'agissait d'un autre, dire presque ennuyeux. Ces jeunes gens suivent dans

toutes les règles la carte du Tendre. Je m'efforce de m'approprier l'attention de la tante: je crains qu'elle n'effarouche Dal. Aussi ai-je promis des merveilles à Billy, jusqu'à la moitié de mon royaume, s'il veut se consacrer à Mrs. Parker Bangs, écouter ses sentences, répondre à ses questions, et d'une façon générale la tenir à l'écart de Dal. J'ai la persuasion que Dal fera sa demande à miss Lister ce soir. Je ne conçois pas pourquoi il ne s'est pas décidé hier soir. Il y avait une lune admirable, et ils ont été en barque sur le lac. Dal pouvait-il souhaiter mieux? Un lac, la lune, et une jeune créature ravissante! Billy s'était chargé de Mrs. Parker Bangs, et a failli la noyer tant elle riait de ses plaisanteries; elle m'a demandé après si Billy est veuf. Que signifiait cette question, à votre avis?

—Je n'en ai pas la plus lointaine idée, dit Jane, mais je suis ravie d'apprendre ce qui en est de Dal et de miss Lister: c'est précisément la personne qui lui convient, et elle s'adaptera bien vite à ses façons. Et puis il faut à Dal une beauté sans ombre, et en elle il la trouvera vraiment.

—Oui, en vérité. Si vous l'aviez vue hier soir, en satin blanc, avec des églantines dans les cheveux! Je suis étonnée que Dal ne se soit pas montré plus dithyrambique; mais peut-être son calme est-il de bon augure? Je suppose qu'il est occupé à se décider.

—Non, dit Jane, je crois qu'il est décidé depuis Overdene, mais il envisage le mariage très sérieusement. Qui avez-vous à Shenstone?

Lady Ingleby débita les noms de ses invités; Jane les connaissait tous.

—Parfait! s'écria-t-elle. Oh! je suis ravie d'être ici. Londres était étouffant et triste. Ah! voilà l'adorable petite église. J'ai hâte d'entendre le nouvel orgue.

Elles passèrent l'église, toute couverte de lierre, pittoresque au possible, et une minute plus tard franchirent la grille du parc, rasant la borne de si près que Jane ne put s'empêcher d'y jeter un coup d'oeil alarmé que lady Ingleby surprit.

—Ah! fit-elle en riant, d'une ligne ou d'un yard, qu'importe!

Et l'équipage plongea d'une allure accélérée sous les ormes.

Elles descendirent, et Myra traversa le hall avec une grâce nonchalante qui n'eût guère fait soupçonner la vigueur avec laquelle un moment auparavant elle maîtrisait ses ponies.

Myra conduisit Jane au premier étage.

—Par ici, Jane. Nous vous avons logée dans la chambre au magnolia. Je sais que vous appréciez la vue du lac. Oh! j'oubliais de vous dire qu'en ce mo-

ment il y a un tournoi de tennis. Il faut que je m'y rende. Dal et Ronnie jouent la finale des hommes: ce sera une belle lutte. On prendra le thé sous les marronniers. Ne vous attardez pas à changer de toilette. Votre femme de chambre et vos malles ne seront pas ici avant un moment.

—Merci, dit Jane, j'enlève seulement un peu de la poussière du train, et je vous suis.

Dix minutes plus tard, guidée par le bruit des rires et des voix, Jane arrivait aux pelouses de tennis. Toute la compagnie était réunie sous les marronniers roses et blancs. Comme Jane approchait, elle put distinguer la silhouette agile et souple de Garth en flanelle blanche et chemise mauve, et le jeune Ronnie, grand et vigoureux, confiant en sa force herculéenne pour contrebalancer le coup d'oeil plus juste et la main plus légère de Garth.

Le jeu était animé, Garth avait gagné le premier "set" et semblait devoir l'emporter facilement.

Jane se dirigea vers une chaise qui se trouvait vide près de Myra. On accueillit sa venue avec empressement, mais sans que l'attention des spectateurs se détournât du jeu.

Soudain un rugissement s'éleva, Garth venait de commettre deux lourdes fautes; Jane s'était assise et suivait le jeu. Presque immédiatement de nouvelles exclamations et des cris de surprise retentirent. Garth avait servi dans le filet, et au-dessus de la ligne: Ronnie gagnait.

—Eh bien, dit Billy, je n'ai jamais vu Garth faire une chose pareille. Enfin nous aurons le plaisir de suivre un autre "set". Ils sont admirablement appareillés: Dal est l'éclair, Ronnie la foudre.

Les joueurs s'avançaient, Garth un peu pâle sous son hâle. Il était vexé d'avoir faibli à ce point critique, non qu'il se souciait de perdre, mais il lui semblait que chacun avait dû s'apercevoir de la raison de son trouble, coïncidant avec l'apparition d'une silhouette en gris s'avançant tranquillement devant la ligne des chaises et dont la vue avait tout brouillé pour lui; mais de fait une seule des personnes présentes pensa à établir un rapport entre la défaite de Garth et l'arrivée de Jane, et cette personne était la ravissante jeune fille, assise en face du filet, et avec qui Garth échangea un mot et un sourire comme il passait de l'autre côté du "court".

La victoire définitive demeura à Garth.

Les jeunes gens quittèrent le terrain ensemble, leurs raquettes sous le bras, et l'animation d'un combat vaillamment disputé enflammait leurs beaux visages. La lutte avait été si vive que tous

deux ressentiaient quelque chose de l'ivresse de la victoire.

Pauline Lister était demeurée assise, tenant sur ses genoux le veston de Garth, qui lui avait confié également sa montre et sa chaîne; il s'arrêta un instant pour reprendre ses effets, et recevoir les félicitations de la jeune fille; puis, endossant sa veste et glissant sa montre dans sa poche, il alla droit à Jane:

—Comment allez-vous, miss Champion?

Ses yeux cherchaient ardemment ceux de Jane, et le contentement réciproque qu'il y lut le remplit de satisfaction et de certitude: elle lui avait tellement manqué pendant ces jours! Mardi, mercredi, jeudi avaient été interminables. Il paraissait étrange que l'absence d'une seule personne pût produire un tel effet, mais il était bon qu'il en fût ainsi et que tous deux en eussent conscience, puisque maintenant le moment était venu où il allait lui avouer combien ardemment il souhaitait l'avoir toujours près de lui. Cette épreuve leur aurait appris ce que signifient les mots: "être ensemble" et les paroles seraient prononcées qui mettraient fin pour jamais aux séparations.

Ces pensées traversaient l'esprit de Garth, tandis qu'il saluait Jane de la banale interrogation à laquelle d'ordinaire on ne répond pas, mais venant de Garth, elle ne parut pas banale à Jane et elle y répondit avec franchise; elle souhaitait l'informer comment elle allait, savoir ce qui en était de lui, comparer leurs sensations pendant ces trois interminables journées et reprendre leur camaraderie au point précis où ils l'avaient laissée. Elle mit sa main dans celle du jeune homme avec cette franche décision qui rendait la poignée de main de Jane une vraie manifestation d'amitié.

—Très bien, Garth, merci; du moins, je vais de mieux en mieux depuis que je suis arrivée ici.

Garth appuya sa raquette contre le fauteuil de Jane, puis s'allongea sur l'herbe à ses pieds.

—Est-ce que quelque chose à Londres n'a pas bien marché? demanda-t-il à voix basse, sans la regarder.

—Tout a bien marché, répondit Jane franchement, il faisait chaud et poussiéreux, naturellement, mais par ailleurs Londres était à souhait. Non, c'est moi qui avais quelque chose de travers, et vous aurez honte de moi, Dal, si je vous confesse ce que c'était.

Garth ne bougea pas, mais continua à ramasser des petits brins d'herbe qu'il posait ensuite sur le soulier de Jane. Cette conversation fût venue à point s'ils avaient été seuls, mais vraiment Jane allait-elle de sa voix claire annoncer à tous le

doux secret que l'absence leur avait pesé à tous deux?

—Le foie? demanda soudain Mrs. Parker Bangs.

—Murfins? cria Billy au même instant.

Et se précipitant, il faillit laisser tomber sur les genoux de la vieille dame l'assiette qu'il lui apportait.

Jane dévisagea un moment Mrs. Parker Bangs et ses muffins, puis tourna les yeux vers Garth dont la tête brune était penchée tout près du gazon:

—Je me suis ennuyée, dit-elle, et il n'y a que les gens ennuyeux qui s'ennuient. Mais dans le train j'ai découvert la cause de mon ennui. M'entendez-vous, Dal?

Garth se redressa et la regarda, comprenant à cette seconde que peut-être ce qu'il croyait réciproque n'existait que d'un seul côté. Les yeux calmes de Jane brillaient d'une amicale gaieté.

—La faute est vôtre, mon cher ami, dit-elle.

—Et comment? demanda Garth.

Bien qu'une vive couleur montât à ses joues brunes, l'intonation de sa voix était simplement interrogative.

—Parce que, ces derniers jours, vous m'avez entraînée à une débauche de musique telle que je n'en avais jamais connue et dont j'ai senti la privation à un degré alarmant. J'ai commencé à craindre pour l'équilibre de mon raisonnable cerveau.

—Eh bien, dit Myra surgissant de l'abri que lui faisait sa grande ombrelle rouge, vous et Dal pourrez vous livrer ici à des orgies de musique si cela vous plaît: il y a trois pianos.

—Merci, Myra, répondit Jane. Vos pianos nous suffiront certainement.

—Et si vous souhaitez quelque chose de vraiment excitant en fait de musique, allez aux répétitions du service choral qu'on prépare en vue d'une collecte pour payer le reliquat dû encore sur l'orgue.

—Je préfère payer tout le déficit que d'aller à un service choral, répliqua Jane avec décision.

—Oh! non, intervint vivement Garth, à qui l'air désappointé de Myra n'échappa pas: il est juste que les gens travaillent en vue de payer leurs dettes et pour acquérir ce qui est nécessaire à leur église. Miss Champion, vous viendrez avec moi à la prochaine répétition.

—Le faudra-t-il? dit Jane inconsciente de la tendresse de son sourire, consciente seulement d'éprouver en son cœur le souvenir de la soirée à Overdene, alors qu'elle s'était sentie entraînée à dire à Garth: "Dites-moi ce que je dois faire et je le ferai."

—Pauline adorera de vous accompagner, dit Mrs. Parker Bangs, elle aime tant la musique champêtre.

—Vous plaisantez, ma tante, dit miss Lister qui était allée s'asseoir près de Myra. Je suis de l'avis de miss Champion, et je n'aime que la bonne musique.

Jane se retourna vivement avec un sourire cordial et dit de la façon la plus amicale :

—Ah! mais il faut que vous veniez. Nous souffrirons ensemble. Dal nous donnera des explications. Il aura le courage de ses convictions.

Miss Lister se mit à leur conter avec entrain un épisode d'un concert à bord de l'*Arabic*. Jane écoutait attentivement, charmée des gestes, de l'attitude de la ravissante Américaine, et pensant au plaisir que Dal devait éprouver à l'entendre parler, mais celui-ci tenait la tête baissée et s'amusa à tracer des cercles imaginaires sur le gazon avec une branche de marronnier. Elle l'observa un moment, puis se sentit vexée de l'inattention manifeste dont il faisait preuve.

On se levait, Jane regarda Dal et miss Lister : debout côte à côte dans la lumière du soir, ils formaient un couple admirable. La nature les avait comblés tous deux. La seule critique qu'on eût pu faire en vue du mariage était une sorte de similitude dans leur type qui aurait pu les faire prendre facilement pour frère et sœur; mais Jane n'eut pas cette idée. Son admiration pour Pauline Lister augmentait à chaque regard, et elle était convaincue d'avoir donné à Garth le meilleur avis en vue de son bonheur.

Un peu plus tard, comme ils rentraient en flânant, elle et Garth seuls, Jane dit simplement :

—Dal, vous ne prendrez pas offense si je vous pose une question. Est-ce décidé?

—Rien de vous ne peut m'offenser, répondit Garth. Mais soyez plus explicite : de quoi s'agit-il ?

—Etes-vous fiancé à miss Lister?

—Non! dit Garth. Qu'est-ce qui vous incite à le croire?

—Vous m'avez dit mardi, à Overdene...

—Mardi! Il me semble qu'il y a des semaines écoulées depuis mardi...

—...Que vous y pensiez sérieusement.

—...Ou plutôt des années, dit Garth, et j'espère que vous me prendrez au sérieux. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas fait de demande en mariage à miss Lister, et je désirerais beaucoup avoir avec vous un entretien confidentiel à ce sujet. Ce soir après dîner, si vous y consentez, quand tous les jeux seront en train, nous pourrions nous échapper; voulez-vous venir avec moi sur la terrasse,

où je pourrai vous parler sans crainte d'être interrompu? La clarté de la lune sur le lac vaut la peine d'être admirée. J'ai passé une heure sur la terrasse hier soir.—Ah! non, pour une fois vous faites erreur : j'étais seul, après la promenade en bateau, et je songeais à... à ce soir, et que nous causerions peut-être ensemble.

—Certainement je viendrai, dit Jane, et vous, vous me parlerez sans réticence, et promettez-moi de me laisser vous conseiller et vous aider de mon mieux.

—Je vous dirai tout, répondit Garth très bas, et vous me conseillerez comme seule vous pouvez le faire.

Assise près de la fenêtre, Jane jouissait du soleil couchant et de la vue exquise, heureuse d'une demi-heure de tranquillité avant de songer à sonner sa femme de chambre. Sous sa fenêtre se trouvait la terrasse, large et nette, que bordait un parapet de pierre. Au-dessous de la terrasse, en contre-bas, s'étendait le jardin à l'ancienne mode, avec des massifs bordés de buis, des allées tortueuses et des fontaines. Plus loin, une pelouse nue, à plan incliné, descendait jusqu'au lac, semblable, à cette heure, à un miroir d'argent. Le calme était absolu, la paix répandue partout. Jane tenait un livre, mais elle ne lisait pas. Elle contemplait les bois au delà du lac, puis le ciel couleur de nacre sur lequel flottaient des nuages roses striés d'or. Un sentiment de joie, de bien-être, envahit son cœur.

Bientôt elle entendit un pas léger sur le sable, et se pencha pour voir qui venait. Garth, sortant du fumoir, marchait de long en large, puis il se jeta dans un fauteuil d'osier. Le parfum de sa cigarette arrivait à Jane, mêlé à la senteur des magnolias. Garth jeta sa cigarette et commença à fredonner, élevant le ton, de sa voix de baryton, chanta doucement :

Ce n'est pas à moi de dire la grâce,  
L'âme qui brille dans le visage de ma dame.

L'intonation était si vibrante et passionnée que Jane eut le sentiment d'être indiscreète; elle saisit une large feuille de magnolia et se penchant la laissa tomber sur la tête de Garth. Il sursauta, regarda en l'air et s'écria :

—Hallo! vous êtes là?

—Oui, dit Jane en riant et parlant bas de crainte que d'autres fenêtres ne fussent ouvertes. C'est moi qui suis là. Vous vous êtes trompé de fenêtre pour votre sérénade, jeune amoureux.

—Comme vous êtes bien informée! répondit Garth.



—N'est-ce pas? Mais en l'absence de Margery il faut me permettre d'être votre mentor.

Garth se leva et, moitié défi, moitié plaisanterie, dit:

—Si je grimpais après le magnolia? J'ai une masse de choses à vous dire, qu'on ne peut crier devant la façade de la maison.

—Certainement non, répondit Jane, je ne veux aucun Roméo à ma fenêtre; les masses de choses attendront à ce soir, ou bien nous allons tous les deux être en retard pour dîner.

—C'est bon, dit Garth, c'est bon. Mais vous viendrez sans faute ce soir, miss Champion, et vous me donnerez tout le temps que je vous demanderai.

—Je viendrai dès que je pourrai m'échapper. Je suis impatient de vous écouter. Oh! ce parfum des magnolias, et voyez ces coupes blanches. En voulez-vous un pour votre boutonnière?

Il lui sourit, puis se détourna et rentra.

—Pourquoi suis-je toujours portée à le taquiner. Vraiment c'est moi qui ai été sotte. Il paraît bien sérieux. Et elle... J'espère qu'elle l'aime vraiment et de la bonne manière.—Entrez, Matthews; donnez-moi la robe que j'ai portée au concert à Overdene, dépêchez-vous, nous n'avons que vingt minutes

## X

### LA REVELATION

Le dîner à Shenstone était toujours une longue cérémonie, et deux des convives les plus en vue ne pouvaient guère s'échapper ensuite sans être remarqués; de sorte qu'une horloge lointaine sonnait dix heures dans le village quand Garth et Jane mirent le pied sur la terrasse. Garth saisit un châle en passant et ferma avec soin derrière lui la porte du hall intérieur. Ils étaient absolument seuls, pour la première fois depuis ces jours de séparation qui leur avaient paru si longs à tous deux.

En silence, ils marchèrent côte à côte, le long du parapet qui dominait le vieux jardin. La lumière argentée de la lune inondait la scène. Ils distinguaient nettement les bordures de buis, les sentiers sinueux, les massifs à formes baroques; et au delà, le lac, dans lequel se reflétait la calme beauté de la lune.

Garth étendit le châle sur le rebord du parapet et Jane s'assit; il demeura debout près d'elle, les bras croisés, la tête haute. Jane s'était assise un peu de côté, le dos appuyé à un vieux lion de pierre qui montait la garde sur le parapet; elle

tourna les yeux dans la direction du lac, et il lui sembla que Garth regardait du même côté.

Mais Garth regardait Jane.

Elle portait la toilette noire d'étoffe souple qui l'habillait le jour du concert à Overdene, seulement elle n'avait pas de perles au cou, ni d'autre ornement qu'une touffe de roses rouges nichées dans la dentelle ancienne qui ornait son corsage. Il y avait en Jane une noblesse et une force paisibles qui faisaient vibrer le coeur de l'homme qui la contemplait. Tout l'amour, toute l'adoration qui remplissaient son coeur montèrent aux yeux de Garth et y brillèrent. Il n'y avait maintenant rien à cacher. Enfin son heure était venue; il ne voulait rien dissimuler à celle qu'il aimait.

Au bout d'un moment, étonnée qu'il ne commençât pas ses confidences au sujet de Pauline Lister, Jane se retourna, et son regard interrogateur rencontra celui de Garth...

—Dal, cria Jane. (Et elle se leva à demi.) Oh! Dal... Non!...

Il la fit rasseoir doucement.

—Silence! chère, dit-il. Il faut que je vous dise tout, et vous avez promis d'écouter, de m'aider et de me conseiller. Ah! Jane, Jane, j'aurais besoin de votre secours, j'en ai un si urgent besoin et pas seulement de votre secours, Jane, mais de vous, de vous-même. Ah! que j'ai besoin de vous! Ces trois jours ont été une souffrance continue, parce que vous n'étiez pas là; et la vie n'a recommencé que lorsque vous êtes revenue. Et il m'a été si dur d'attendre toutes ces heures avant de parler. J'ai tant à vous dire, Jane, tout ce que vous êtes devenue pour moi depuis le soir du concert. Tout dans ma vie jusqu'ici a été trivial, superficiel. Ce désir de vous, ce besoin de vous, il est immense, il rapetisse misérablement tout ce qui a précédé. Oh! Jane, j'ai été épris de bien des femmes; j'ai déliré à leur sujet, j'ai peint leur portrait, et je les ai oubliées. Mais je n'ai jamais aimé une femme jusqu'à ce jour; je n'ai jamais compris ce que la femme pouvait signifier pour un homme jusqu'à l'instant où j'ai entendu votre voix moduler dans le silence: "Je compte chaque perle." Ah! bien-aimée, j'ai appris depuis à compter les perles, heures précieuses du passé, oubliées depuis longtemps, et appréciées seulement aujourd'hui. "Chaque perle, une prière." Ah! puissent le passé et le présent se confondre dans un rosaire parfait, et l'avenir ne détenir ni douleur ni possibilité de séparation!... Oh! Jane, Jane! pourrai-je jamais vous faire comprendre tout, tout?... Jane!

Il avait mis un genou en terre devant elle, et en prononçant ces derniers mots, il étendit ses bras

et lui enserra la taille tout en se cachant le visage dans les dentelles du corsage de Jane: un apaisement subit tomba sur lui, toute lutte pour se faire comprendre cessa, et le silence d'une parfaite entente les enveloppa.

Jane ne bougea ni ne parla: il était si étrangement délicieux de l'avoir là!... La tempête d'émotion se calma; une tranquillité parfaite régna dans son cœur au repos. Soudain elle comprit que son absence à lui avait rendu si vides ces trois jours, et le comprenant, inconsciemment, elle entoura son ami de ses bras. Des sensations inconnues s'éveillaient en elle: un sentiment divin de ne plus connaître la solitude; un seul fait dominant: lui et elle ensemble. Comme elle pensait ainsi, il releva la tête, la tenant toujours enlacée, et, les yeux dans les yeux, dit:

—Vous et moi, ensemble. Mienne... mienne!

Mais Jane ne put supporter l'éclat du regard fixé sur elle; le sentiment de son infériorité physique lui étreignit le cœur, et ces yeux remplis d'adoration semblaient être les lumières qui la lui révélaient. Sans autre intention que de dissimuler la partie extérieure à celui qui soudainement était si proche du reliquaire caché, elle pressa la tête de Garth contre sa poitrine; mais lui, en sentant ces chères mains le saisir par ce mouvement spontané, crut à l'acceptation de tout ce qu'il avait à offrir... Pendant dix, vingt, trente secondes de délices, son âme palpita d'une joie que les paroles sont impuissantes à décrire. Enfin, dénouant l'étreinte il leva la tête, regarda Jane bien en face et dit:

—Ma femme!

Dans les yeux sincères de Jane parut une expression d'étonnement; puis une rougeur qui semblait prendre tout son sang monta à ses joues, les fit brûler; et elle sentit son cœur défaillir.

Elle se libéra des bras de Garth, se leva, et se tint immobile, regardant vers l'horizon où les eaux dormantes du lac luisaient sous la clarté lunaire.

Garth demeura à son côté. Il ne la toucha ni ne lui parla. Il était sûr d'avoir conquis, et un bonheur inexplicable remplissait son âme. Son esprit était joyeux. Le silence semblait plus expressif qu'aucune parole.

Enfin Jane parla.

—Garth, est-ce vrai? Désirez-vous me demander... d'être cela... pour vous?

—Oui, chère, répondit-il doucement. (Mais sa voix vibrat d'une émotion contenue.) Du moins, j'étais venu ici pour le demander. Mais je n'ai plus rien à vous demander, bien-aimée. Vous êtes ma femme! Aucune promesse, aucune cérémonie

ne pourra vous faire mienne plus que ces moments de merveilleuse union.

Jane se retourna lentement et le regarda. Elle n'avait jamais rien vu de si rayonnant que le visage de Garth, mais ces yeux étincelants la frappèrent comme une épée: elle aurait souhaité les couvrir de ses mains, ou lui dire de les détourner pendant qu'il lui parlait.

Elle posa un genou sur le banc de pierre, appuya son bras sur le faite du parapet, et se fit un écran de sa main. Alors elle répondit, essayant de parler avec calme:

—Vous m'avez surprise, Dal. Certes, je m'étais aperçue que vous étiez plein d'attentions charmantes depuis le concert, et que notre goût commun de la musique avait accru notre intimité et établi entre nous un ton confidentiel qui paraissait l'expression d'une étroite et précieuse amitié: j'avoue que j'y ai attaché plus de prix qu'à aucune autre amitié; mais cela tient à vous, Dal, qui êtes naturellement un point brillant dans le cercle de vos amis. Sincèrement, j'ai cru que vous vouliez ce soir me faire une confidence au sujet de Pauline Lister. Tout le monde croit que sa grâce vous a captivé et en toute vérité, Dal, en toute vérité, je le croyais aussi.

Jane s'arrêta.

—Eh bien, répliqua une voix tranquille avec un arrière-son joyeux, vous savez autre chose maintenant!

—Dal, vous m'avez tellement saisie, tellement surprise! Je ne puis répondre ce soir, il faut me donner jusqu'à demain matin.

—Mais, bien-aimée, dit-il tendrement, il n'est pas nécessaire que vous répondiez, pas plus que je n'ai besoin de rien demander. Ne vous rendez-vous pas compte que demande et réponse ont été faites tout à l'heure? Oh! ma bien-aimée, revenez près de moi. Asseyez-vous.

Mais Jane demeurait rigide.

—Non, dit-elle. Je ne puis vous autoriser à considérer les choses comme conclues. Vous m'avez surprise et j'ai perdu la tête d'une façon impardonnable, je l'avoue. Mais, cher ami, le mariage est une chose sérieuse et n'est pas exclusivement une question de sentiment; son essence est la durée; il lui faut donc une fondation solide, capable de supporter l'épreuve de la vie quotidienne en commun. Je connais intimement tant de ménages! Je fais des séjours chez eux, j'accepte d'être marraine de leurs enfants, et les connaissant ainsi, je me suis juré de ne me risquer pour mon compte qu'à bon escient. Ne soyez donc pas étonné si je demande douze heures pour réfléchir.

"La Revue Populaire."  
1926

Janvier : "Pis de lui."  
Par: Guyonnet.

Février : "Le secret de la Puzette."  
Par: Delley.

Mars : "Le grand amour de Péronne."  
Par: Marie Maïchel.

Avril : "Malgré eux."  
Par: B. Neullies.

Mai : "La faute d'autrui."  
Par: Henri Ardel.

Juin : "La rédemption d'Ève."  
Par: Paul Sezouzac.

Juillet : "L'utérus."  
Par: Charles Foley.

Août : "Le Rosaire."  
Par: Florence R. Barclay.

Septembre : "La clé des jardins du roi."  
Par: A. de Cheyrua.

Octobre : "Suzanne Normais."  
Par: Henry Grivelle.

Novembre : "Le parc aux oiseaux Fleurs".

Par : Charles Foley.

Décembre : "Le chemin de mon existence".

Par : Roger Lombé.



Garth écouta ce discours en silence. Il s'assit sur le parapet, le dos au lac, et se reculant en arrière essaya de voir le visage de Jane ; mais la main qu'elle tenait levée le lui cachait. Il croisa ses genoux et les enserra de ses deux mains, se balançant en avant et en arrière pendant un instant, afin de dominer l'impulsion qui le portait à parler ou à agir avec violence. Pour recouvrer son sang-froid, il essaya d'arrêter son attention sur des faits insignifiants s'offrant directement à sa vue. Il remarqua la tache éclatante que faisait la couleur rouge de ses chaussettes contre la blancheur des dalles de la terrasse, et se promit de porter toujours à l'avenir des chaussettes rouges le soir. Il se demanda si Jane lui en tricoterait. Il compta les fenêtres de la façade, et le nombre de celles qui séparaient sa chambre de celle de Jane. Enfin il se sentit redevenu maître de lui-même.

—Très chère, demanda-t-il avec douceur, dites-moi, vous n'avez donc pas compris tout à l'heure?

—Oh! dit Jane presque durement, ne me demandez pas d'analyser mes sentiments; le mariage est une affaire sérieuse, non un sentiment. Si vous souhaitez vraiment agir au mieux pour nous deux, rentrez tout de suite et ne dites plus rien ce soir. Vous parliez tout à l'heure d'aller essayer l'orgue à l'église demain matin vers onze heures. Eh bien, je serai à l'église un peu après onze heures et demie; je vous écouterai jouer; à midi vous pourrez renvoyer le souffleur, et je vous donnerai ma réponse. Mais maintenant, je vous en prie, laissez-moi, car je n'en puis plus. Il me faut être seule.

Garth dénoua ses mains qu'il tenait fortement jointes: Jane sentit qu'une des mains s'emparait du bas de sa jupe, puis Garth inclina soudain sa tête brune, en murmurant: "Je baise la croix", et avec un geste infiniment tendre et respectueux, il baisa l'ourlet de la robe de Jane.

...Une seconde plus tard, elle était seule. Elle écouta les pas s'éloigner. Elle entendit la porte du hall s'ouvrir et se fermer. Alors, lentement, elle reprit la place qu'elle occupait lorsque Garth s'était agenouillé devant elle. Elle était bien seule. La tension des dernières minutes cessait. Elle serra ses deux mains contre sa poitrine, là où la chère tête adorée s'était appuyée... Avait-elle compris? Les larmes ne venaient pas aisément à Jane, mais ce soir elle avait été appelée d'un nom qu'elle ne croyait jamais entendre, un nom qu'elle n'entendrait jamais plus. Les grosses larmes silencieuses tombaient sur ses mains, sur les dentelles de son corsage; sa maîtrise de soi toute masculine cédait enfin; la femme ne put se dominer sans payer le tribut de ses larmes.

Et tout autour d'elle, à ses pieds, étaient dispersés des pétales de roses.

Au bout de peu de temps, elle rentra: le hall était rempli de groupes animés et retentissait des "bonssoirs" échangés. Les femmes montaient le grand escalier, tout en jetant quelques répliques enjouées ou un dernier mot relatif aux projets du lendemain. Garth Dalmain se tenait au bas des marches, engagé dans un colloque avec Pauline Lister et sa tante. Jane, en entrant dans le hall, aperçut tout de suite la silhouette élancée de Garth et sa tête brune: il lui tournait le dos, et quoique en avançant elle se trouvât tout près de lui, il ne montra par aucun signe qu'il fût conscient de sa présence. Mais la gaieté subite de la voix de Garth semblait d'une façon mystérieuse le rendre sien à nouveau. Elle seule devinait la cause de cette intonation joyeuse; elle écouta, posant inconsciemment la main sur son cœur.

—Mille regrets, chères dames, disait Garth, mais demain matin, cela m'est impossible. J'ai un engagement dans le village; oui—vraiment, à onze heures.

—Voilà qui a une saveur champêtre délicieuse, monsieur Dalmain, répliqua Mrs. Parker Bangs; pourquoi ne pas nous emmener, Pauline et moi? Nous n'avons encore vu aucune laiterie, ni aucune fille de ferme ni rien de ce qu'on rencontre dans *Adam Bede*. J'aimerais tant pénétrer dans la cuisine de "Mrs. Poyser" et voir mon image reflétée dans la bassinoire de cuivre pendue au mur.

—Peut-être serions-nous de trop dans la laiterie, murmura Lister malicieusement.

La jeune fille était ravissante dans sa toilette de satin crème, portant haut sa petite tête, et le charme brillant des Américaines émanait d'elle. Elle n'avait d'autres bijoux qu'un rang de perles, parfaitement égales; mais sur les épaules de Pauline Lister, les perles semblaient étinceler.

Toutes ces séductions qui visaient Garth passèrent au-dessus de sa tête et atteignirent Jane qui se tenait à l'arrière-plan; elle embrassa tous les détails. Jamais la beauté de miss Lister ne fut mieux appréciée à sa juste valeur.

—Malheureusement, disait Garth, mon rendez-vous n'a rien à voir avec une laiterie ou une "bassinoire". Mon rendez-vous est avec un gamin assez hirsute, dont la beauté champêtre consiste en une masse de cheveux roux et d'innombrables taches de rousseur.

—De la philanthropie alors? interrogea miss Lister.

—Oui, à six sous l'heure.

—Alors, il s'agit de golf, c'est sûr! Pourquoi tous ces mystères pour une chose si simple? ajouta

Mrs Parker Bangs. Attendez-vous à nous voir arriver sur les "links" pour admirer votre jeu.

—Chère madame, votre bonté d'âme vous fait estimer ma capacité de joueur beaucoup trop haut, de même que vous vous exagérez mes mérites sur d'autres sujets. La promenade à pied à travers le bois est vraiment charmante; je m'offrirais volontiers pour vous escorter, mais mon devoir m'appelle à la même heure dans une direction opposée.

Mrs. Parker Bangs voulait insister, mais sa nièce l'interrompit d'un ton péremptoire:

—Assez, ma tante, ne soyez pas importune. D'ailleurs, nous bloquons l'escalier, voilà un moment que miss Champion veut passer.

Garth s'effaça, et Jane commença à gravir les marches. Il ne la regardait pas, mais elle crut voir qu'il tenait les yeux fixés sur l'ourlet de sa robe, au moment où la longue jupe le frôla. Elle s'arrêta à côté de miss Lister. Elle savait qu'elle faisait un violent contraste avec la beauté blanche de la jeune Américaine. Elle se retourna résolument, se présentant de face à Garth, voulant qu'il les vît ainsi l'une près de l'autre. Elle désirait que l'artiste fût juge de la cruelle différence. Elle attendit. Les yeux de Garth demeuraient baissés; il les leva graduellement jusqu'à la dentelle du corsage, les immobilisa une seconde, puis les abaissa de nouveau.

—Eh bien, continua Mrs. Parker Bangs, jouez-vous demain avec Mr. Dalmain, miss Champion?

Jane devint cramoisie, puis se sentit furieuse d'avoir rougi, et détesta les circonstances qui la faisaient agir d'une façon si contraire à sa nature. Elle hésita un long moment. Comment Garth osait-il se comporter ainsi? Les gens allaient croire que sa robe avait quelque chose de singulier. Puis elle se força au calme et répondit avec un peu de brusquerie:

—Je ne golfe pas demain, mais vous ne pouvez faire un meilleur emploi de votre matinée que d'aller aux "links". Bonsoir, mistress Parker Bangs; dormez bien, miss Lister; bonsoir, Dal.

Garth se tenait sur la marche au-dessous d'elle, remettant à la tante de Pauline une lettre qu'elle avait laissé tomber.

—Bonsoir, miss Champion, dit-il.

Un instant leurs regards se rencontrèrent, mais il ne lui offrit pas la main et parut ne pas voir celle qu'elle tendait à moitié.

Les trois femmes montèrent l'escalier ensemble. Miss Lister enfila un corridor à droite, sa tante trottant derrière elle.

—Il y a eu une dispute, dit Mrs. Parker Bangs.

—Pauvre créature! soupira miss Lister. Je l'ai-

me bien. Elle est de la bonne espèce, j'aurais cru qu'elle était plus sensée que nous autres.

—D'une espèce bien ordinaire, fit la tante, sans se soucier de la fin de la phrase.

—Elle n'a pas fait son propre visage, dit miss Lister généreuse.

—Non, et elle ne paye pas d'autres personnes pour le lui refaire. Elle est ce que Walter Scott appelle "la nature dans toute sa rudesse."

—Chère tante, répliqua miss Lister d'un ton las, épargnez-vous la peine de citer les classiques anglais quand nous sommes seules. C'est pure perte. Je sais que vous les avez tous lus. Nous voici chez moi; entrez et mettez-vous bien à l'aise sur ce canapé. Je vais prendre place dans un somptueux fauteuil et vous donner quelques explications nécessaires. J'ai un mot à vous dire au sujet de miss Champion. Elle est de la bonne sorte et m'inspire de l'amitié. On ne peut dire qu'elle soit jolie, mais elle a une belle taille et sait s'habiller. Elle a beaucoup d'argent et pourrait avoir de plus belles perles que les miennes, mais elle est assez intelligente pour comprendre que les perles ne font pas bien sur sa peau brune. J'aime une femme intelligente. Tous les hommes l'adorent, non pour son extérieur, mais pour ce qu'elle est en réalité, et après tout, tante, je crois que c'est ce qui pare le mieux à la longue. C'est en tout cas ce qui dure. Dans dix ans l'honorable Jane Champion sera ce qu'elle est aujourd'hui, et moi je m'efforcerai d'être ce que je ne serai plus. Quant à Garth Dalmain, il a des yeux pour nous toutes, mais son cœur n'est pour aucune de nous! Ses jolis discours et ses regards admiratifs ne signifient pas mariage, parce qu'il est de ceux qui se sont fait un idéal de la femme et qui ne veulent épouser personne qui y soit inférieur. Il ne fera pas un mariage d'argent, en ayant lui-même à revendre. Et n'en aurait-il pas, que l'argent gagné dans le commerce ne l'attirerait en aucune façon. Il ne recherchera pas la beauté dans celle qu'il épousera, parce qu'il adore tant de jolis visages qu'il n'est jamais sûr vingt-quatre heures de suite de préférer l'un à l'autre. Il n'épousera pas la bonté, ni le mérite, ni la vertu, parce que sur ce point l'honorable Jane Champion représente son idéal et qu'elle est trop avisée pour lier sa laideur à un épicurien comme celui-là. D'ailleurs, elle se considère comme sa grand-mère. Mais Garth Dalmain, le cher garçon, est d'une si sublime inconscience qu'il ne doute pas d'atteindre son idéal. Il croit le posséder déjà et il va être cruellement déçu quand elle lui dira non, car assurément elle le fera, pour les raisons ci-dessus énoncées. Pendant ces trois derniers jours qu'il a

fait joujou autour de moi, vous, et d'autres aimables marieuses, vous nous avez suivis des yeux et, avec une touchante candeur, vous êtes demeurées persuadées que nous devenions éperdument épris l'un de l'autre, qu'il adorait la terre sur laquelle je marchais et qu'il comptait les minutes passées loin de moi! Mais s'il trouvait plaisir à être en ma compagnie, c'est uniquement parce que je le comprenais et que je l'aidais à mettre la conversation sur elle. Voilà tout ce qu'il y aura jamais entre moi et Garth Dalmain, et si vous aviez une réelle sollicitude pour mon jeune coeur, vous vous arrangeriez pour dénicher quelque raison urgente pour notre départ demain à la première heure... Et maintenant, tante chérie, ne restez pas là à argumenter, puisque j'ai dit tout ce qu'il y avait à dire sur ce sujet. Allez tranquillement vous coucher, et laissez-moi en faire autant, car ma robe est très serrée.—Oui, Joséphine, entrez. Bonsoir, chère tante, faites de bons rêves!

Après que sa femme de chambre se fut retirée, Pauline éteignit l'électricité et, ouvrant les rideaux de la fenêtre, demeura longtemps à contempler le paisible paysage anglais baigné dans la lumière de la lune. A la fin elle murmura doucement: "J'ai bien plaidé pour vous, Garth, mais vous ne le méritiez pas. Voilà des semaines que j'aurais dû entendre parler de Jane... En tout cas, cela fera taire les propos à notre sujet. Quant à vous cher, vous continuerez à soupirer pour la lune; et quand vous découvrirez qu'on ne peut l'atteindre, vous n'aurez pas l'idée de chercher un dédommagement auprès d'une lumière plus terrestre", ajouta-t-elle avec un petit sourire moqueur, car la gaieté de Pauline pétillait aussi bien dans la solitude qu'au milieu du monde, et à son propre détriment comme à celui des autres; son brave petit coeur américain ne voulait pas admettre, pour elle-même, un dommage sérieux.

Pendant ce temps Jane avait tourné à gauche et, sans se hâter, était arrivée à sa chambre. Garth n'avait pas pris la main qu'elle lui tendait, et elle savait parfaitement pourquoi. Il n'accepterait plus de lui serrer la main comme un simple ami: si elle refusait de la lui abandonner en toute possession, elle perdait l'étreinte affectueuse du camarade.

Sur la terrasse, seule avec lui, elle avait pour la première fois, compris ce qu'est un coeur d'homme: elle en avait sondé les profondeurs, vu le fonds de férocité primitive caché sous le vernis de la civilisation. Elle avait deviné l'aspiration secrète, la soif de domination: "A moi pour prendre, posséder et garder! Et je tue qui me la dispute". Et son âme vaillante eût été prête à répondre si... si...

Mais les choses ne pouvaient plus jamais être ce qu'elles avaient été. Aucune subtilité sentimentale, aucune offre de fraternelle amitié ne suffirait à l'homme dont elle avait tenu la tête pressée sur son coeur. Jane le comprenait.

Il s'était admirablement maîtrisé, mais elle devinait qu'il lui accordait seulement un temps de répit. Il la tenait pour sienne, et la certitude de l'avenir prochain lui donnait de la patience pour le présent. Pourtant, maintenant, tandis que sa réponse demeurait en suspens, il ne voulait pas échanger avec elle la poignée de main de l'ami. Jane ferma sa porte à clef. Il fallait qu'elle envisageât le problème de l'avenir, au seul point de vue d'elle et de lui. Ah! si elle pouvait fermer la porte à toutes les pensées qui n'étaient pas uniquement lui, si elle pouvait accepter tout simplement le don admirable d'amour qu'il mettait à ses pieds!

Durant un court moment elle faisait ainsi. Elle avait droit à une heure de bonheur; mais après, il faudrait se décider à prendre sa part du fardeau, envisager les conséquences que le mariage pouvait avoir pour eux. Ce qu'il signifierait pour elle n'entrerait pas dans ses prévisions. Jane se connaissait, elle avait conscience de sa valeur; mais elle n'était pas égoïste.

Elle laissa sa chambre dans l'obscurité et s'approchant à tâtons de la fenêtre, l'ouvrit, prit une chaise et s'assit tout contre; ses coudes sur le rebord de la fenêtre, et son menton dans les mains, elle abaissa ses yeux vers la terrasse toujours inondée de la clarté lunaire. Sa fenêtre faisait presque face à l'endroit précis où elle et Garth s'étaient arrêtés. Elle distinguait le lion de pierre et le vase rempli de géraniums rouges. Les souvenirs s'éveillèrent vibrants.

Jane s'abandonna à leur douce évocation. Elle crut en avoir le droit. Elle immola, en pensée, cette liberté dont elle était si fière, et de toute la force de sa forte nature promit à Garth de l'aimer, de l'honorer, de lui obéir. Elle souffrit sans trembler l'adoration des yeux amoureux. Elle n'avait plus de corps, seulement une âme, et cette âme était belle, assez belle même pour lui.

Les années solitaires disparurent à ses regards. La vie eut un but. Il aurait besoin d'elle toujours, et toujours elle se trouverait là pour répondre à son appel. "Est-ce bien ainsi, mon bien-aimé"? Et la voix joyeuse de Garth répondrait, chaque fois: "C'est bien!"

Jane souriait dans la nuit; dans la profondeur sereine de ses yeux tremblait une intuition nouvelle, et son doux sourire révélait la compréhension ineffable du vrai bonheur de la femme. "Il est mien et je suis sienne." Son coeur se donnait

sans réserve, et ce cœur généreux se dilatait dans la joie de l'offrande. Puis la mère s'éveilla en elle, et elle connut comment la tendresse maternelle se mêle à l'amour de la vraie femme, et combien il y a de la nature de l'enfant dans l'homme qui aime, et dans son besoin de celle qui lui est devenue indispensable.

"Garth, murmura-t-elle, je comprends, mon pauvre "boy": il vous a été dur d'être repoussé, mais dans cette courte minute vous aviez eu tout de moi... Jamais un autre visage ne s'appuiera là où a posé le vôtre. Je suis vôtre ce soir, et pour jamais, éternellement."

Jane appuya son front sur le rebord de la fenêtre. La lumière de la lune tomba sur son épaisse chevelure brune. Le parfum du magnolia s'élevait autour d'elle dans une senteur exquise. Un rossignol faisait frémir ses trilles dans un bois voisin. Les tristes années de solitude du passé, les inquiétudes de l'heure présente, la perspective incertaine de l'avenir, tout s'évanouit. Elle naviguait à pleines voiles avec Garth sur un océan enchanté, loin des rives du temps. Car l'amour est éternel; et la naissance d'un amour vrai libère la créature des servitudes de la chair.

Au loin une horloge sonna minuit, les douze coups se répercutèrent à travers le parc. Un jour nouveau avait commencé, celui où Jane avait promis de donner une réponse à Garth. Quand de nouveau douze coups sonneraient à l'horloge, elle serait avec lui dans l'église, et il fallait que sa réponse fût prête. Elle quitta la fenêtre, baissa les rideaux, tourna l'électricité, enleva sa robe du soir et, passant une robe de chambre, elle approcha une chaise de la table à écrire, puis, sortant du tiroir le cahier à clef qui était son confident, commença lentement à le parcourir; elle tournait les pages, s'arrêtant, revenant en arrière, enfin elle tomba sur celles qu'elle cherchait; elle les médita longuement, la tête dans ses mains: ces pages contenaient le compte rendu détaillé de la conversation qu'elle avait eue avec Garth le jour du concert. Elle relut ce qu'il avait dit de la laideur d'un vieux ministre presbytérien que sa mère l'avait mené entendre: "Sa figure était transfigurée; la bonté et l'inspiration y rayonnaient, en faisant la figure d'un ange. Jamais plus je ne le trouvai laid. Je me souvins toujours de l'auréole de son sourire. Naturellement, ce n'était pas le genre de visage avec lequel on eût souhaité vivre ou qu'on eût désiré voir quotidiennement en face de soi à table; mais, grâce à Dieu, il ne s'agissait pas de cela; pour moi, je l'avoue, c'eût été un martyr."

Jane continua la lecture: mais son esprit se concentra sur cette dernière phrase. Enfin elle se leva,

alluma les flambeaux placés de chaque côté du miroir de la table à coiffer, s'assit et contempla froidement l'image que la glace lui renvoyait...

Quand l'horloge du village sonna une heure, Garth Dalmain, debout devant sa fenêtre, donnait un dernier regard à la nuit—cette nuit d'une si grande importance pour lui.

Il se souvint, avec un sourire amusé que, pour rester calme, il avait dû penser à ses chaussettes, et compter les fenêtres entre sa chambre et celle de Jane. Il y en avait cinq. Il reconnut la fenêtre de Jane au magnolia qui se trouvait juste audessous, et se pencha dehors pour la mieux voir. Les rideaux étaient fermés, mais laissaient filtrer une légère clarté. Pendant qu'il l'observait, la lumière s'éteignit. Il promena un long regard sur la terrasse, et distingua le lion de pierre, ainsi que le vase de géraniums rouges. Oui, voici l'endroit précis où il était assis quand... Alors il se laissa glisser sur ses genoux, et ses yeux se levèrent vers le ciel étoilé.

La mère de Garth avait assez vécu pour lui apprendre le secret qui l'avait faite si patiente et si résignée. Dans les instants de vive émotion les paroles du Livre sacré venaient naturellement à l'esprit du jeune homme; regardant toujours le ciel, il murmura: "Tout don parfait vient d'en haut"... Puis il ajouta: "O Père miséricordieux, maintenez-nous dans la lumière, elle et moi" !... Et il pria afin de garder un cœur fidèle...

Il se releva; et une fois de plus chercha des yeux le lion de pierre sur la large terrasse. Son cœur chantait en lui, il croisa ses bras sur sa poitrine.

—Ma femme! dit-il. Oh! ma femme...

Une heure sonnait à l'horloge du village, quand Jane prit sa résolution... Lentement elle se leva, éteignit les lumières; puis, ayant trouvé son lit à tâtons, elle se jeta à genoux et, enfouissant sa tête dans les couvertures, elle sanglota désespérément.

## XI

### LA CROIX DU ROSAIRE

Jane sortait de l'ombre du parc; l'église du village, située à l'orée du terrain communal, lui apparut toute baignée de soleil. L'horloge sonna la demie de onze heures. Jane ne se pressa pas, sachant n'être attendue qu'à midi. La porte massive de l'église était entre-bâillée. Jane s'arrêta sous le porche tout recouvert de lierre et écouta. Les sons de l'orgue semblaient arriver de loin et cependant l'envelopper. L'orgue paraissait respirer, et son souffle s'exhaler en musique.



Jane poussa la porte et entra. Immédiatement la paix descendit dans son âme. Le sentiment de présences invisibles qu'on éprouve parfois si fortement en pénétrant seul dans une église vide apaisa le tumulte de ses perplexités ; pendant quelques instants elle oublia la raison qui l'avait amenée là, et courbant la tête s'unit par la prière aux générations qui l'avaient précédée. Garth jouait le *Veni Creator Spiritus* et, pendant que Jane s'avavançait silencieusement vers le choeur, il commença à chanter les paroles du second verset : il maintenait sa voix en sourdine, mais son admirable organe de baryton portait au loin chaque parole.

Puis l'orgue donna toute sa force, sans être accompagné d'aucune voix humaine, mais Jane répéta dans le secret de son coeur les mots sacrés : "Et que sous votre conduite nous évitions tout ce qui serait nuisible à notre salut". N'avait-elle pas prié afin d'être éclairée? Alors sûrement tout serait bien.

Jane prit place dans une des antiques stalles du choeur et regarda autour d'elle. La brillante lumière du midi filtrait à travers les vitraux, semant sur les dalles des taches d'ombre et d'écarlate. Quelle admirable expression! "Lumière éternelle"! Comme Garth prononçait ces mots, ils semblaient percer le silence tel un rayon d'éclatant soleil. Jane apercevait le sommet de la tête brune de Garth au-dessus de l'épais rideau de l'orgue. Elle redoutait l'instant où son ami se retournerait et où son vif regard se poserait sur elle. Comment accepterait-il la sentence? Aurait-elle la force de supporter ses reproches? Serait-il tragique dans ses regrets? Discuterait-il, insisterait-il, dominant sa volonté à elle? Pourrait-elle faire opposition à la volonté de Garth s'il la mettait en jeu? Sortiraient-ils l'un et l'autre de cette lutte sans se blesser cruellement? Oh! que pourrait-elle dire? que dirait-elle? Quelles réponses faire? Quelle raison donner à son refus, pour que Garth l'acceptât sans appel?

Puis, après quelques accords improvisés sur l'orgue, le thème changea.

Le coeur de Jane s'arrêta : Garth jouait maintenant le *Rosaire*. Il ne chantait pas, mais la subtile douceur des sons de l'orgue semblait lancer les mots dans l'espace mieux que n'eût fait une voix. Les perles précieuses du souvenir s'égrenèrent une à une dans toute leur pureté, puis la mélodie en s'attristant révéla qu'on avait rencontré la croix. Tout prit pour Jane une signification nouvelle, elle jeta autour d'elle un regard de détresse, cherchant s'il n'y avait pas moyen d'échapper au charme infini de la mélodie qui emplissait la petite église.

Soudain le silence se fit. Garth se leva, se retourna et aperçut Jane. La clarté d'une grande joie illumina son visage.

—C'est bien, Jimmy, dit-il; c'est assez pour ce matin. Et voilà un six pence neuf, puisque tu as si bien manoeuvré les soufflets... Tiens, c'est un "shilling"! tant pis, tu l'auras quand même, parce que c'est un beau jour aujourd'hui. Il n'y eut jamais un si beau jour, Jimmy, et je veux que toi aussi tu sois heureux. Maintenant sauve-toi, et ferme la porte de l'église derrière toi, mon garçon.

Ah! comme cette voix vibrante de joie remua l'âme de Jane!

Le gamin à cheveux roux, au visage criblé de taches de rousseur, tout rayonnant de plaisir sortit de derrière l'orgue, et descendit un des bas-côtés en traînant ses pieds; il laissa tomber son shilling, s'arrêta pour le ramasser, et enfin sortit, la lourde porte retombant derrière lui avec bruit.

Garth était resté debout immobile près de l'orgue, sans regarder Jane, et maintenant qu'ils se trouvaient absolument seuls dans l'église il ne bougea pas, et demeura ainsi quelques instants. Ces instants parurent à Jane des jours, des semaines, des années, une éternité! Puis Garth parut au milieu de la nef, la tête haute, les yeux brillants; toute son attitude était celle d'un conquérant sûr de la victoire. Il s'avança jusqu'aux marches de l'autel, s'y arrêta, et fit signe à Jane de le rejoindre:

—Ici, bien-aimée, dit-il; que ce soit ici.

Jane s'approcha et pendant un bref moment ils demeurèrent l'un à côté de l'autre tournés vers le choeur: il y faisait plus sombre que dans les autres parties de l'église, car la lumière n'y arrivait que par trois étroites ouvertures ornées de vitraux. Puis Garth se tourna vers Jane.

—Ma bien-aimée, dit-il, nous sommes en une présence et un lieu saints, mais il ne peut y avoir d'endroit trop sacré pour ce que nous avons à nous dire, et le Dieu en qui nous croyons tous deux est ici pour bénir et ratifier nos paroles. J'attends votre réponse.

Jane éclaircit sa voix, et enfonça ses mains tremblantes dans les larges poches de sa jaquette.

—Dal, dit-elle, ma réponse sera une question. Quel âge avez-vous?

Elle perçut chez Garth un mouvement d'intense surprise; elle vit la clarté joyeuse du visage de son compagnon s'éteindre; après une courte hésitation il répondit:

—Je croyais, mon aimée, que vous le saviez : j'ai vingt-sept ans.

—Eh bien, reprit Jane avec fermeté, j'ai trente ans, j'en parais trente-cinq, et je sens que j'en ai quarante. Vous avez vingt-sept ans, Dal, et vous en

paraissent dix-neuf, et souvent vous croyez en avoir neuf. J'ai bien réfléchi, et je me rends compte... que je ne puis pas épouser... un enfant...

Silence absolu.

Comme saisie de terreur Jane leva les yeux vers Garth; il était jusqu'aux lèvres d'une pâleur livide, son visage très dur et calme, le calme glacé de la pierre.

A la fin il parla :

—Je n'avais pas pensé à moi-même, dit-il lentement. Je ne sais comment cela s'est fait; mais depuis que mon esprit est plein de vous, je n'ai pas pensé à moi-même. De sorte que je n'avais pas mesuré combien en effet il y a peu de choses en moi pour faire que vous m'aimiez. Je croyais que vous aviez éprouvé, comme moi, que nous étions... l'un à l'autre.

Une seconde il avança la main comme s'il allait la toucher, puis son bras retomba lourdement.

—Vous avez raison, continua-t-il, vous ne pouvez épouser un homme que vous considérez comme un enfant.

Il se détourna d'elle et fit face au choeur de nouveau. Pendant l'espace d'une longue minute, silencieux, il contempla le vitrail au-dessus de la sainte table, sur lequel agonisait le Christ.

—J'accepte la croix, dit-il.

Et faisant volte-face, il descendit posément la nef. La porte de l'église s'ouvrit, puis se referma avec un bruit sourd, et Jane se trouva seule.

Elle trébucha jusqu'au siège qu'elle venait de quitter et se jeta à genoux.

—Oh! mon Dieu, gémit-elle, faites qu'il revienne, rendez-le-moi!... Oh! Garth! c'est moi qui suis sans attraits et indigne, non pas vous. Oh! Garth! revenez! revenez! revenez! J'aurai confiance, je n'aurai plus peur. Oh! mon cher bien-aimé... revenez!

Elle écouta, l'oreille tendue. Elle écouta jusqu'à ce que tous les nerfs de son corps vibrassent de souffrance. Elle décida ce qu'elle dirait quand la lourde porte se rouvrirait et qu'elle verrait Garth surgir dans un rayon de lumière. Elle attendit en silence, et l'attente paraissait augmenter ce silence, l'enserrant comme un mur cruel, qui s'ouvrait seulement pour lui laisser envisager sa solitude future. Une fois encore, elle rompit le silence.

—Oh! bien-aimé, revenez!

Mais aucun bruit de pas ne se fit entendre, et agenouillée, le visage enfoui dans ses mains jointes, Jane, tout d'un coup, comprit que Garth Dalmain avait accepté sa décision comme finale et irrévocable et ne reviendrait plus.

Elle ne sut jamais combien de temps elle demeura là, à genoux. Mais enfin le réconfort lui

vint. Elle éprouvait la conviction d'avoir agi sagement; quelques heures d'angoisse dans le présent valaient mieux que des années de désillusion. Sa vie serait désormais tristement vide, et la perte de cette joie entrevue lui coûtait plus qu'elle ne l'avait imaginé; mais elle était sincèrement convaincue d'avoir agi pour le mieux à l'égard de Garth; et alors, qu'importait son propre chagrin? De cette façon, le réconfort vint à Jane.

Près du parc un groupe animé de gamins se préparaient à lancer un cerf-volant. Jimmy, le héros de l'heure, le centre de l'attraction, était l'heureux propriétaire de ce beau cerf-volant. Jimmy trouvait en effet ce jour-là un fameux jour et il était parfaitement heureux. "Heureux aussi", avait dit Garth. Et les yeux de Jane se remplirent de larmes, en se souvenant des mots et du ton avec lequel ils avaient été prononcés.

Comme elle remontait l'allée d'approche, une voiture légère la descendait. Garth Dalmain la conduisait; derrière lui étaient un groom et une valise. Il souleva son chapeau en passant, mais tint ses yeux fixés droit devant lui; en une seconde il eut disparu. Si Jane avait eu le désir de l'arrêter, la possibilité lui aurait manqué; mais elle ne souhaitait pas l'arrêter, persuadée d'avoir agi au mieux pour lui et que la souffrance réelle était pour elle seule. Lui, un peu plus tard, dans un avenir qui n'était sans doute pas éloigné, rencontrerait celle qui serait tout pour lui, ce que jamais elle n'aurait pu être. Pour elle, les années à venir seraient solitaires.

Dans le hall, elle croisa Pauline Lister.

—Ah! miss Champion, vous voilà! s'écria la jeune Américaine. Avez-vous appris la nouvelle? M. Dalmain a été subitement appelé à Londres; il prend le train de 1 h. 15. Et ma tante ayant eu un accident à sa denture, de notre côté nous filons chez le dentiste et nous prenons le train de 2 h. 30. Que les choses de ce monde sont donc incertaines! On doit nous servir notre lunch de bonne heure dans nos chambres. Adieu, miss Champion.

## XII

### L'ORDONNANCE DU DOCTEUR

L'honorable Jane Champion se tenait sur le sommet de la Grande Pyramide, contemplant l'horizon; les quatre Arabes dont les efforts combinés l'avaient portée jusque-là s'étaient affaissés autour d'elle dans les attitudes pittoresques de repos, coutumières à ceux de leur race.

Trois années avaient fui depuis cette nuit fatale, à Shenstone, où Jane avait pris sa décision.

Elle frissonna en songeant à la solitude qui, à partir de cet instant, l'avait comme enveloppée.

Oh! que serait-il advenu si Garth avait répondu au cri étouffé par lequel, dans les premiers instants d'intolérable souffrance, tout son être, le rappelait? Mais Garth n'était pas homme à rester sur le seuil, lorsqu'on fermait la porte sur lui. Dès qu'il eut compris ce que signifiaient les paroles de refus, il était sorti résolument de la vie de Jane; il avait gagné la gare avant qu'elle fût rentrée à la maison, et de ce jour à l'heure présente, jamais ils ne s'étaient rencontrés. Garth considérait évidemment comme un devoir strict d'éviter Jane. Dans une ou deux occasions, elle s'était rendue en visite chez des amis où elle savait que Garth se trouvait, mais chaque fois il venait précisément de partir lorsqu'elle arrivait! Il s'arrangeait pour échapper à une rencontre accidentelle à la gare qui l'eût forcé à échanger un salut embarrassant. La noble résignation de Garth à la suite de la décision qu'elle lui avait signifiée continuait à la surprendre. Jane n'avait pas mesuré la profondeur de la soumission et du respect qu'il lui portait.

Le talent de Garth s'était affirmé chaque jour. Le portrait de Pauline Lister, peint six mois après la visite à Shenstone, fut tout de suite célèbre: la délicieuse Américaine, dans une toilette de satin blanc laiteux, debout sur les marches d'un vieil escalier de chêne, une main remplie de roses jaunes, appuyée à la rampe, tendait l'autre en offrande vers une personne invisible. Derrière et au-dessus d'elle, répandant une lumière dorée, miroitaient de vieux vitraux, portant les armes, le cimier et la devise de l'aristocratique famille qui possédait l'habitation. L'artiste avait merveilleusement saisi la grâce et la vivacité de la jeune fille; elle était moderne et franchement Américaine du sommet de sa petite tête jusqu'à la pointe de ses souliers de satin. Beaucoup supposèrent qu'un mariage unirait bientôt le peintre et le modèle, mais ce fut en réalité le propriétaire de la demeure ancestrale qui persuada la charmante miss Lister de se fixer de façon permanente dans un cadre qui lui seyait si bien.

Jane Champion eut l'occasion d'entendre plusieurs fois citer une anecdote à ce propos: on racontait que miss Lister avait posé d'abord avec, autour du cou, son magnifique rang de perles, et Garth les avait rendues merveilleusement, passant des heures à polir l'orient de chaque perle. Mais un jour, saisissant son couteau à palette, il gratta les perles, déclarant à miss Lister que, pour parfaire l'harmonie de couleur cherchée, il fallait qu'elle mit ses topazes roses. Quand Jane

vit le tableau à l'Academy, les topazes roses se détachaient délicieusement sur la blancheur du jeune cou, mais ceux qui avaient admiré l'oeuvre de Garth avant l'exécution assuraient qu'il avait anéanti un morceau de merveilleuse peinture. On ajoutait que Pauline Lister elle-même aurait dit, en haussant ses jolies épaules: "Harmonie de couleur est un prétexte excellent: la vérité est qu'il a effacé les perles parce que quelqu'un, en visite à l'atelier, s'est mis à fredonner un air en regardant le tableau. J'ai bonne envie d'offrir une récompense honnête à qui découvrira quel air on a fredonné."

Jane apprit cette histoire pour la première fois à l'heure du thé, dans le délicieux boudoir de lady Brand. Le concert où Garth avait entendu Jane chanter le *Rosaire* était relégué dans le passé. Près d'une année s'était déjà écoulée depuis leur rupture, et ceci fut la première manifestation venant de Garth qui parvint à Jane. Elle ne douta pas un instant que l'air fredonné n'eût été le *Rosaire*...

Les heures que j'ai passées avec toi, mon cher  
Coeur,  
Me sont un collier de perles.  
Je les égrène une à une, une à une...

Il lui sembla que Garth lui parlait encore sur la terrasse:

"J'ai appris à compter les perles, bien-aimée."

Le coeur de Jane s'engourdissait dans le vide qui l'entourait. Cet incident de l'atelier vint la réveiller et la réchauffer un moment, mais le réveil s'accompagna d'une douleur aiguë. Quand les visiteurs se furent retirés et que lady Brand monta auprès de ses enfants, Jane, restée seule, alla au piano, s'y assit, et se mit à jouer en sourdine l'accompagnement du *Rosaire*...

Soudain, une voix, derrière elle, dit:

—Chantez-le, Jane.

Elle sursauta et se retourna. Le docteur était entré, et venait de s'étendre paresseusement dans un grand fauteuil, tout près d'elle, les mains croisées derrière la tête.

—Chantez-le, Jane, répéta-t-il.

—Je ne peux pas, Deryck, répondit-elle, tout en continuant à faire frémir les touches d'ivoire sous ses doigts. Je n'ai pas chanté depuis des mois...

Les mains de Jane quittèrent le piano, elle les joignit d'un mouvement impulsif.

—Mon ami, dit-elle, j'ai gâché toute ma vie! Et cependant, je le sais j'ai bien agi. Je recommencerais si c'était à refaire... du moins, je l'espère.

Le docteur ne répondit pas; il regardait Jane et méditait sur ses phrases tronquées et hâtives. Il attendit d'autres confidences, sachant qu'elles viendraient plus facilement s'il demeurait silencieux.

Elles vinrent.

—Ami, j'ai renoncé à quelque chose qui signifiait plus que la vie pour moi. Je l'ai fait pour l'amour d'un autre, mais je ne peux pas m'en consoler. Je sais que j'ai bien agi, et cependant... cependant je n'arrive pas à me remettre.

Le docteur se pencha et prit entre les siennes les mains crispées.

—Pouvez-vous tout me dire, Jeannette?

—Non; je ne puis rien dire à personne, pas même à vous.

—Si jamais vous sentez que vous avez besoin de parler, promettez-moi, Jane, de venir à moi!

—Avec joie.

—Bon. Maintenant, ma chère enfant, il faut obéir à mon ordonnance: voyagez, partez pour l'étranger; et notez que je n'entends pas par cela que vous alliez à Paris ou en Suisse, ni sur la Riviera; partez pour l'Amérique, et allez contempler quelques grands spectacles: voyez le Niagara. Et quand les réalités vulgaires vous tracasseront, vous prendrez plaisir à laisser votre esprit retourner en souvenir vers la grande masse d'eau verte tombant en cascade, vers la rumeur de tonnerre et l'éclat de l'écume. Vous aimerez à vous dire quand vous verserez de l'eau dans nos tasses à thé: "Le Niagara tombe toujours!" Allez dans un hôtel assez près de la cascade pour entendre le fracas de sa grande voix jour et nuit; promenez-vous pendant des heures afin de la voir de tous les côtés. Apprenez à comprendre la vraie signification du "Rocher des Siècles". Prenez dans votre coeur et dans votre âme possession du Niagara. Puis étudiez d'autres choses en Amérique. Essayez de connaître les oeuvres religieuses et humanitaires: la vie et l'amour. Cherchez à rencontrer Mrs. Ballington Booth, "la petite mère" de tous les prisonniers américains. Je la connais bien, et j'ai la chance de pouvoir vous donner une lettre de recommandation pour elle. Demandez-lui de vous conduire à Sing-Sing, ou à Columbus, la prison d'Etat, et écoutez-la parler à deux mille forçats, leur parler d'espoir et de pardon; même pour les pires d'entre eux. Allez à New-York, et voyez comment, lorsqu'un homme veut construire un vaste immeuble et n'a que peu de terrain à sa disposition, il y supplée en construisant une maison qui grimpe jusqu'au ciel. Apprenez à faire de même. Puis quand le grand peuple américain aura éveillé votre enthousiasme à l'énormité de ses efforts, passez au Japon, et voyez un petit peuple qui noblement tente de devenir grand. Ensuite allez en Palestine et suivez les traces de la vie la plus grande qui ait jamais été vécue. Prenez l'Egypte au retour, pour aider à vous remémorer que dans notre monde moderne il y a encore de très anciennes choses: un vieil homme de bois, bien conservé, par exemple, avec des yeux de silex, et un morceau de cristal pour pupille; ces yeux brillants sous leurs paupières de bronze regardaient le monde du temps d'Abraham. Vous le trouverez dans le musée du Caire: prenez un petit âne si vous voulez faire du vrai sport; et si vous vous sentez déprimée, faites l'ascension de la Grande Pyramide. Cherchez un Arabe du nom de Schehati, et dites-lui que vous voulez arriver en haut plus vite qu'aucune femme ne l'a jamais fait. Puis revenez, ma chère enfant, téléphonez-moi et donnez-moi un rendez-vous, ou bien prenez votre chance, et glissez-vous dans mon cabinet de consultation entre deux clients, et venez me dire comment a agi mon ordonnance. Je suis sûr de n'en avoir jamais rédigé de meilleure, et vous n'aurez pas à me donner une guinée. Je soigne gratis mes vieux amis!

Jane se mit à rire, et serra convulsivement les mains du docteur.

—Oh! ami, dit-elle, je crois que vous avez raison. Toutes mes pensées ont été concentrées sur moi-même et sur mes souffrances individuelles. Je ferai ce que vous me dites, et Dieu vous récompense de me l'avoir dit! Voici Flower.—

Flower, continua-t-elle, comme la femme du docteur entra nonchalamment, vêtue d'une robe d'intérieur vert, d'eau, et en passant tournait les commutateurs électriques, croyez-vous que ce grand enfant vient de me conseiller sérieusement d'aller faire l'ascension de la Grande Pyramide pour me guérir d'une dépression nerveuse?

Flower s'assit tout près de son mari dont le bras lui enserra tendrement la taille.

—Jane, dit-elle en riant doucement, je vous ai entendue tout à l'heure jouer le *Rosaire*. C'est ma romance favorite; je ne l'ai pas entendue depuis des mois. Chantez-la, chère, je vous en prie.

Jane rencontra les yeux du docteur; déjà l'ordonnance agissait; elle se retourna et fit ce qu'on lui demandait.

Aux dernières paroles de la romance, la femme du docteur se pencha et posa un léger baiser juste au-dessus de la tempe de son mari, là où les épais cheveux bruns étaient striés d'argent, mais la pensée du docteur était concentrée sur Jane, et avant qu'elle eût frappé les dernières notes il sa-

vait que son diagnostic était juste. "Néanmoins, se dit-il, il vaut mieux qu'elle parte; cela changera le cours de ses idées et lui fera prendre une vue plus large des choses en général et en particulier; et *lui* ne changera pas, ou s'il change, c'est que Jane aura eu raison. Je me demandais ce qui minait sourdement l'entrain de ce pauvre garçon. Aimer Jane, s'être fait aimer de Jane ! Puis l'avoir perdue ! Il faut qu'il ait des nerfs d'acier pour continuer le train ordinaire de la vie. Quelle est cette croix dressée entre eux, et qu'ils apprennent à baiser ? Peut-être le Niagara la balayera-t-il dans son remous, et Jane lui enverra un message par câble."

Le docteur prit alors la chère main qui reposait sur son épaule, et pendant que Jane avait encore le dos tourné, il la baisa tendrement.

Jane obéit à l'ordonnance, et deux années passèrent à la mettre à exécution; et voici qu'elle était là sur le sommet de la Grande Pyramide, et elle riait en songeant au récit de son ascension qu'elle ferait à Deryck.

Jane éprouvait le sentiment d'exaltation agréable que procure une prouesse difficile accomplie avec succès. Elle portait un costume parfaitement bien taillé et un casque de liège. Schehati appréciait les vêtements en tant que signes représentatifs de "backshish" éventuels et augurait bien de la générosité de la voyageuse.

Jane était brunie par le soleil d'Orient, mais y prenait plaisir, et dédaignait voiles et ombrelles. Et ses yeux envisageaient la lumière d'or du désert sans avoir recours aux verres fumés. Elle savait arranger d'une façon solide et gracieuse son abondante chevelure brune et n'avait jamais été plus à son avantage que par cette journée de mars sur la Grande Pyramide; l'irrégularité de son visage était rachetée par une expression d'intérêt et de plaisir; son beau et franc sourire découvrait ses dents éclatantes, preuves de son admirable santé.

L'ordonnance du docteur avait agi. La menace de vieillesse prématurée, qui avait douloureusement frappé Deryck, s'était évanouie. Jane paraissait une femme de trente ans, calme et posée, prête à aller d'un pas égal vers une agréable quarantaine, et n'ayant pas à craindre la cinquantaine quand elle viendrait. Ses yeux clairs envisageaient franchement la vie, et son esprit sain formait des opinions raisonnables, tempérées par la bonté de son cœur généreux.

Pour le moment, Jane contemplait la vue et en appréciait la beauté: "D'un côté, la fertile Delta avec ses frondaisons de palmiers, d'oliviers, d'orangers, croissant dans une riche profusion sur les bords du Nil, large bande d'argent miroitante. De

l'autre, le désert avec son horizon infini déroulant ses tapis mouvants de sable d'or: pas un arbre, pas une feuille, pas un brin d'herbe; rien que la liberté illimitée, un océan de lumière solide, car le soleil se couchait, et le ciel était de flamme.

"Un carrefour de chemins, pensait Jane. Ici, il faut choisir. Le choix est difficile: la liberté ou l'abondance. Il faudrait consulter le Sphinx, gardien des âges, détenteur mystérieux des secrets du temps, les yeux fixés sur l'avenir depuis des siècles.—Allons, Schehati, descendons. Et maintenant, menez-moi au Sphinx, Schehati. Je voudrais lui poser une question, juste au moment où le soleil disparaîtra à l'horizon."

### XIII

#### LA REPONSE DU SPHINX

Jane avait ordonné qu'on lui servit son café sur la piazza de l'hôtel, afin de perdre le moins possible de la mystique beauté de la nuit. Dans la transparente lumière blanche, les Pyramides paraissent plus hautes et plus solides, et le Sphinx semblait encore plus enveloppé de mystère. Jane se promit de faire un tour là-bas avant de monter.

En attendant, elle s'appuya au dossier de son fauteuil d'osier, buvant son café à petites gorgées et s'abandonnant au sentiment de bien-être rêveur qui suit souvent un vigoureux effort physique.

Des pensées paisibles et tendres au sujet de Garth se présentaient à son esprit. Elle croyait toujours entendre la voix harmonieuse chantant: "Bienheureuse lumière."

Et du fond de la nuit bleue, les beaux yeux d'amour de Garth semblaient la regarder; Jane ferma les siens afin de les mieux voir. Ce soir-là, elle ne redoutait pas les regards de l'homme aimé: ils étaient si pleins de tendresse ! Ah ! combien elle lui avait fait injure avec ses craintes de l'avenir ! Son cœur, ce soir, était si débordant de confiance, de confiance en lui et en elle-même ! Elle se dit que si Garth eût été là, elle serait sortie avec lui dans la claire nuit et l'eût, sans appréhension, laissé la regarder. Elle sentait qu'elle aurait dit: "Ce visage est vôtre, Garth; je le voudrais plus beau pour l'amour de vous, mais s'il est à votre gré, pourquoi, mon bien-aimé, chercherais-je à vous le dérober ?"

Quelle était la cause de cette transformation de sa pensée ? Était-ce l'ordonnance de Deryck qui agissait ? Ce point de vue nouveau était-il plus conforme à la saine raison que celui qu'elle s'était forcée d'accepter, pour arriver, au prix d'une telle angoisse, à sa décision ? Pourquoi, le len-

demain, au lieu de remonter le Nil, et de poursuivre son voyage jusqu'à Constantinople et Athènes, pourquoi ne prendrait-elle pas le vapeur en partance à Alexandrie, et qui la mènerait à Londres en une semaine ? Elle enverrait chercher Garth, lui ferait une confession entière et remettrait leur avenir entre ses mains. Jane ne doutait aucunement d'être aimée encore. A la seule évocation d'un appel et d'un aveu de la vérité, Garth lui parut soudain très près, elle crut sentir l'étreinte des bras, et la tête du bien-aimé appuyée sur son cœur. Ah ! ces chers yeux lumineux ! Oh ! Garth !... Garth !...

—Une chose ce soir m'apparaît clairement, pensait Jane. S'il me désire encore, s'il a besoin de moi, je ne puis continuer à vivre loin de lui, il faut que j'aille à lui." Elle ouvrit grand ses yeux et contempla le Sphinx... puis elle les referma et se dit : "Je risquerai la tentative", et une joie profonde s'éveilla dans son cœur.

A ce moment une société d'Anglais sortit de la salle à manger et déboucha à grand bruit sur la piazza ; ils étaient arrivés dans la soirée et avaient diné tard ; Jane les avait à peine remarqués : une belle personne et sa fille, deux jeunes gens, et un homme plus âgé, d'aspect militaire. Ils n'intéressaient pas Jane, mais ils troublèrent sa rêverie, car ils prirent place à une table toute proche, et continuèrent à haute voix, comme s'ils avaient été seuls, leur conversation. Un ou deux étrangers qui rêvaient en prenant leur café et en fumant leur cigarette se levèrent et allèrent chercher un coin tranquille sous les palmiers. Jane eut envie de les imiter, mais elle n'eut pas le courage de rompre le charme qui la retenait en place. L'homme âgé tenait en main une lettre et un exemplaire du *Morning Post* ; la petite société était en train de commenter les nouvelles apportées par la lettre, ainsi que le contenu d'un paragraphe du journal, qu'on venait évidemment de lire à haute voix.

—Pauvre garçon ! C'est trop triste, dit la dame.

—Je suis sûre qu'il eût préféré être tué net ! s'écria la jeune fille. Pour moi, je l'eusse préféré cent fois !

—Oh ! non, dit un des jeunes hommes en se penchant vers elle : la vie est douce, quoi qu'il arrive...

—Oh ! mais aveugle ! soupira la jeune voix frémissante. Aveugle pour le reste de sa vie. C'est horrible...

—Était-ce son propre fusil ? interrogea la dame mûre. Et comment se fait-il qu'ils fussent en train de chasser au mois de mars ?

Jane sourit avec quelque ironie. L'amour passionné des bêtes, même du moindre insecte, le

respect de leurs humbles vies, était chez elle une religion, comme le culte de la beauté l'était pour Garth. Elle prétendait ne jamais compatir aux accidents de chasse. Quand ceux qui se divertissent à infliger de cruelles souffrances souffraient à leur tour, quand ceux qui poursuivent ardemment la vie des bêtes perdaient la leur au jeu, Jane déclarait voir là une juste rétribution. Elle ne ressentait aucun regret, et n'en affectait aucun.

Cependant, le monsieur à l'aspect militaire avait rajusté son pince-nez et tendait vers la lumière les feuillets de sa lettre.

—Non, dit-il au bout d'un moment, les parties de chasse sont terminées et c'est ce qu'il y a de plus triste. Il avait d'ailleurs renoncé à la chasse à tir depuis un an ou deux ; et n'y avait jamais vraiment pris plaisir : car il haïssait la mort sous toutes ses formes. Il était allé dans la magnifique propriété qu'il possède dans le nord, et le hasard fit qu'il passa en vue de quelques individus en train de tirer des lapins et de perpétrer un acte qui lui parut cruel envers une tête blessée ; il sauta par-dessus la barrière pour protester, et éviter d'autres souffrances à l'animal. Et c'est alors que l'accident se produisit ; un des individus, évidemment effrayé, appuya involontairement sur la gâchette et le coup partit ; la charge alla frapper un arbre à quelques mètres, puis ricocha. Il ne fut pas atteint en plein, le visage n'a que des éraflures et le cerveau est indemne, mais la rétine des deux yeux est crevée, et la vue perdue sans rémission.

—C'est un guignon atroce, déclara un des jeunes gens.

Celui qui n'avait pas encore parlé ajouta :

—Je ne comprends pas qu'on n'aime pas la chasse.

—Ah ! mais vous comprendriez, si vous aviez connu ce pauvre garçon, répliqua le militaire. Il était si débordant de vie ! On ne pouvait l'imaginer ni mourant, ni donnant la mort. Et l'adoration de la beauté lui servait presque de religion. Il savait vous faire découvrir de la beauté là où vous n'en soupçonniez pas l'existence. Et maintenant, pauvre garçon, il ne verra jamais plus rien...

—A-t-il encore sa mère ? demanda la dame d'un certain âge.

—Non, il n'a personne, il est seul ; des amis à la douzaine, bien entendu : il était l'homme le plus répandu de Londres, accueilli partout à bras ouverts. Mais pas de famille, je crois, et il n'a jamais voulu se marier... Pauvre garçon ! Il lui faudra être moins difficile aujourd'hui. Il aurait pu choisir chaque saison parmi les plus charmantes filles. Mais non, il était marié à son art. Et

maintenant, comme l'écrivit lady Ingleby, il est dans l'obscurité, seul et complètement livré à ceux qui l'entourent...

—Oh! parlons d'autre chose, s'écria la jeune fille en repoussant sa chaise et en se levant. Je veux oublier cette histoire; elle est trop triste. Oh! je vous en prie, bougeons et parlons de choses gaies.

Tous se levèrent, et le jeune homme glissa sa main sous le bras de la jeune fille, profitant de l'occasion que lui procurait son émoi.

—Oubliez tout ceci, chère, dit-il doucement. Allons écouter ce que dit le vieux Sphinx par le clair de lune.

Ils quittèrent la piazza suivis par les autres, mais l'homme d'aspect militaire à qui appartenait le *Morning Post* le posa sur la table; il demeura en arrière pour allumer son cigare.

Jane quitta sa chaise et alla vers lui.

—Puis-je regarder votre journal? dit-elle sans préambule.

—Certainement, répondit-il avec courtoisie.

Puis, la regardant de plus près:

—Certainement, miss Champion; je ne vous savais pas dans ces parages.

—Ah! général Loraine, votre visage me semblait familier, mais je ne vous avais pas reconnu non plus. Merci, j'emprunte donc votre journal. Mais que je ne vous retienne pas; nous nous retrouvons tout à l'heure.

Jane attendit que tous se fussent éloignés et que l'écho de leurs voix et de leurs rires eût cessé. Alors, elle retourna vers son fauteuil, vers cette place où Garth lui avait paru si proche. Elle regarda encore une fois le Sphinx et la Pyramide colossale sous la lumière lunaire.

Puis elle prit le journal et l'ouvrit.

...Oui, c'était bien Garth Dalmain, son Garth aux yeux étincelants d'amour, qui, dans sa maison lointaine et solitaire, gisait, aveugle, seul, réduit à l'impuissance...

#### XIV

#### LE RETOUR

Les falaises blanches de Douvres se détachaient à l'horizon, en contours de plus en plus nets, jusqu'au moment où elles apparurent comme un mur formidable sortant de la mer. Puis le château-fort de Douvres se profila, infiniment pittoresque dans la clarté opaline de cet après-midi de printemps. Jane contemplait le spectacle avec ravissement, mais soudain le souvenir lui revint, et comme frappée brusquement, elle ferma les yeux.

Depuis l'instant où, sur la piazza de l'hôtel du Caire, elle avait lu le paragraphe douloureux, tout spectacle de beauté remplissait son cœur de tris-

tesse. Une heure après cette lecture, elle se mettait en route, et le lendemain prenait le paquebot à Alexandrie; bientôt elle débarquait à Brindisi, et, voyageant jour et nuit, arrivait enfin en vue des côtes d'Angleterre! Dans quelques minutes elle y poserait le pied, et il n'y aurait plus que deux étapes à son voyage; car depuis l'instant où elle s'était mise en route, Jane savait qu'elle marchait vers cette chambre où l'obscurité et la souffrance livraient un assaut terrible au courage moral, à la raison, à l'instinct de conservation de l'homme qu'elle aimait. Instinctivement elle allait à Garth, tout en se sentant incapable de combiner les voies et les moyens. Son bon sens l'avertissait que le problème était complexe, quoique tout son être criât: "O Dieu! c'est pourtant si simple! Aveugle et seul. *Mon Garth!*"

Elle comprenait qu'un jugement plus pondéré que le sien devait résoudre le problème et que la meilleure manière d'arriver à Garth était de passer par le cabinet de consultation du docteur. Aussi, de Paris, elle avait envoyé un télégramme à Deryck, et pour l'instant elle ne voyait pas au delà de Wimpole street. A Douvres, elle acheta un journal et en parcourut précipitamment les pages tout en suivant sur la plate-forme le facteur prévenant qui portait ses sacs et ses couvertures. Dans la colonne des informations mondaines, elle découvrit ce qu'elle cherchait:

"Nous regrettons d'apprendre que M. Garth Dalmain, qui se trouve à Gleneesh, sa propriété d'Aberdeenshire, continue à être dans un état précaire, à la suite de l'accident qui lui est arrivé il y a quinze jours. Sa vue est perdue sans espoir; cependant ses blessures sont en bonne voie, et toute crainte de complication cérébrale semble écartée, bien que ces jours derniers il se soit produit des troubles qui ont fait juger nécessaire d'appeler auprès du malade sir Deryck Brand, le célèbre spécialiste pour maladies nerveuses, en consultation avec l'oculiste et le médecin qui soignent le blessé. Dans les cercles mondains et artistiques, où M. Garth Dalmain était si répandu et si populaire, la plus vive sympathie et les plus grands regrets sont exprimés de tous côtés..."

Jane prit place dans un compartiment.

Mais un petit télégraphiste parcourait la ligne du train, répétant à tout instant: "*Honorable Jane Champion.*" Jane entendit son nom et fit signe:

—Ici, mon garçon. C'est pour moi.

Précipitamment, elle ouvrit la dépêche qu'on lui remit. Elle était du docteur.

"Bienvenue. Arrive d'Ecosse. Vous attendrai à Charing-Cross, et serai tout à votre service. Prenez du café à Douvres.

"DERYCK."

Jane eut comme un petit sanglot de soulagement et de reconnaissance. Elle s'était sentie si isolée. Elle se mit à la portière :

—Holà! quelqu'un, apportez-moi une tasse de café, s'il vous plaît!

Elle n'en avait nulle envie; mais la pensée de désobéir au docteur, même de loin, ne lui vint pas.

Le jeune facteur qui était resté en sentinelle à la portière du wagon se précipita au buffet, et comme le train s'ébranlait, passa à Jane une tasse de café brûlant accompagnée de tartines de pain beurré.

—Merci, mon ami, dit Jane, posant l'assiette sur la banquette, pendant qu'elle fouillait dans sa poche... Non, non, ne vous occupez pas de me remettre la monnaie, merci de votre obligeance.

Et Jane, installée confortablement, refoula les larmes prêtes à tomber, but son café et se sentit plus ranimée qu'elle ne l'eût cru possible. Oh ! comme à ce moment elle avait besoin d'un ami sage, fort et secourable ! Et Deryck ne lui ferait pas défaut.

Elle relut la dépêche et sourit. Comme c'était bien lui de penser au café, et surtout de venir à la gare !

Elle enleva son chapeau et appuya sa tête contre les coussins. Elle avait voyagé jour et nuit dans un tourbillon de hâte fiévreuse, mais enfin elle était arrivée à portée de la main de Deryck, de l'appui de Deryck. L'agitation de son âme s'apaisa, un grand calme y succéda. Jane s'endormit—la Providence ne l'abandonnait pas...

Jane se tenait debout à la portière du wagon quand le train entra en gare de Charing-Cross.

Le docteur se trouva être de faction précisément en face de l'endroit où le compartiment de Jane stoppa; il n'y avait là qu'un pur hasard, mais un hasard bienfaisant faisait toujours surgir Deryck Brand là où on avait le plus besoin de lui.

En une seconde il eut traversé la cohue des facteurs. Jane donna un rapide regard au visage maigre et décidé, tout éclairé par l'expression d'affectueux accueil, et elle lut dans les yeux de son ami d'enfance une sympathie et une compréhension parfaites. Derrière le docteur, elle aperçut un valet de pied de sa tante, et sa propre femme de chambre. En une seconde elle fut sur la plateforme et sa main dans celle de Deryck.

—Vous voilà donc, dit-il, et en parfait état, je vois cela. Donnez vos clefs... je suppose que vous n'avez pas de contrebande. J'ai téléphoné à la duchesse d'envoyer quelqu'un de sa maison pour recevoir vos bagages, et de ne pas vous attendre avant l'heure du dîner, parce que vous preniez le thé avec nous. Ai-je bien fait? Par ici... Sortez de la barrière... Quelle cohue! Chacun veut se sous-

traire aux règlements et être la première personne au premier rang. Vraiment, la patience des employés de chemins de fer est un enseignement pour le reste de l'humanité.

Le docteur, tout en parlant, pilotait Jane à travers la foule; il ouvrit la portière d'un sobre coupé électrique, la fit monter, prit place à son côté, et rapidement ils glissèrent hors de la gare, dans le Strand, tournant vers Trafalgar square.

—Hein! dit le docteur, le Niagara est une grande chose, n'est-ce pas? Et le port de New-York, avez-vous vu rien qui y soit comparable, lorsqu'on en sort à l'heure du couchant?

Jane eut un sanglot subit, puis se retourna, les yeux secs:

—N'y a-t-il aucun espoir, Deryck?

Le docteur posa sa main sur celle de Jane:

—Il sera toujours aveugle. Mais la vie détient d'autres biens que la vue. Nous ne devons jamais dire: sans espoir.

—Vivra-t-il?

—Il n'y a aucune raison pour qu'il ne vive pas. Mais le prix qu'aura la vie pour lui dépend de ce qu'on pourra faire pour ce pauvre garçon pendant les premiers mois d'épreuve. Il est plus ébranlé moralement que physiquement.

Jane enleva ses gants, eut un léger frisson, et soudain, posant sa main sur le genou du docteur:

—Deryck, je l'aime.

Le docteur demeura silencieux quelques instants méditant sur cette étonnante révélation. Puis il souleva la belle et forte main qui s'appuyait sur son genou et la baisa avec un profond respect—l'hommage de l'homme à la sincérité courageuse de la femme.

—Dans ce cas, mon amie, l'avenir a de si grands biens en réserve pour Garth Dalmain que j'estime qu'il pourra se passer de la vue. En attendant, vous avez beaucoup à me dire, et c'est votre droit de savoir tout ce que je puis vous apprendre. Nous voici arrivés. Venez dans mon cabinet de consultation. Stoddard sait qu'on ne doit nous déranger sous aucun prétexte.

## XV

### LA CONSULTATION

Le cabinet du docteur était une pièce infiniment paisible et reposante. Jane avait pris place dans le grand fauteuil de maroquin vert, ses pieds sur un tabouret, ses mains s'agrippant aux deux bras du fauteuil. Le docteur se tenait assis dans le fauteuil à pivot qui lui permettait de se retourner d'un trait pour examiner son client, ou bien de se détourner pour s'appuyer sur sa table placée devant lui. Pour l'instant il regardait Jane. Il ve-



naît de lui faire un récit détaillé de sa récente visite à Castle-Gleneesh, d'où il n'était revenu que la veille. Il avait passé cinq heures auprès de Garth et jugeait que la vraie miséricorde consistait à dire l'entière vérité à Jane; mais, néanmoins, tout en parlant, il regardait droit devant lui, sans paraître remarquer les larmes qui sillonnaient lentement le visage de son interlocutrice.

—Comprenez bien, chère amie, les blessures elles-mêmes vont aussi bien que possible. Il est surprenant que, quoique la rétine des deux yeux ait été percée, il y ait eu peu de dommage à l'entour et que le cerveau n'ait pas été touché. Le danger actuel provient du choc nerveux, et de l'angoisse morale causée au malade par la connaissance de son malheur. Les souffrances physiques et morales pendant les premiers jours et les premières nuits ont dû être atroces. Pauvre garçon! Il est bien ébranlé. Mais il possède une constitution magnifique, et sa vie a toujours été si saine et si normale qu'il y aurait toutes les chances pour qu'il guérisse complètement, n'était que sa nature morale augmente à mesure que les souffrances physiques diminuent. La vue avait pour lui une telle signification: beauté de la forme, beauté de la couleur! L'artiste dominait tout chez lui. On m'a raconté qu'il n'a presque rien dit. C'est un homme courageux et un homme fort. Mais sa température a commencé à manifester d'inquiétantes variations; et un spécialiste des nerfs a paru plus nécessaire qu'un oculiste, et c'est pourquoi il est maintenant entre mes mains.

Le docteur s'arrêta, rangea quelques livres dispersés sur la table et attira à lui un petit vase rempli de violettes. Il les étudia attentivement quelques secondes, puis les replaça où sa femme les avait posées, et continua à parler.

—Dans l'ensemble, je suis satisfait. Il avait besoin d'une voix amie pour percer l'obscurité qui l'entoure. Il avait besoin d'une main affectueuse pour serrer la sienne et lui faire sentir qu'on le comprenait. Il ne demande pas de pitié, et d'autre part ceux qui lui parlent de son malheur sans en mesurer l'immensité l'affolent. Il fallait qu'un autre homme vint lui dire: "C'est un combat, un effroyable combat. Mais avec la grâce de Dieu, vous aurez la victoire. Il serait certes bien plus facile de mourir; mais mourir, ce serait s'avouer vaincu: il faut vivre pour vaincre. Et par la grâce de Dieu, vous serez victorieux". Tout ceci, je le lui ai dit, et plus encore, et alors il s'est passé une chose étrange et admirable. Je puis vous la confier, et naturellement je la raconterai à Flower, mais à personne autre sur terre. La difficulté avait été d'obtenir de lui la moindre réponse. Il paraissait

insensible à toutes les circonstances extérieures. Mais les mots "par la grâce de Dieu" parurent s'emparer de lui et trouver un écho dans le fond de son être: il les répéta, se retourna lentement sur l'oreiller et un afflux de vie passa sur son visage. Il murmura: "Je me souviens des paroles, et de la musique". Et alors, très bas mais très clairement, il répéta la seconde strophe de *Veni Creator*: "Eclairés nos esprits de votre lumière". Je n'ai jamais rien entendu de plus touchant.

Le docteur s'arrêta, car Jane, le visage caché dans ses mains, sanglotait convulsivement. Quand les sanglots s'apaisèrent, la voix calme du docteur reprit:

—Vous comprenez, ceci me donna un point d'appui. Quand une catastrophe pareille arrive, il ne reste à l'homme d'autre soutien que son sentiment religieux. Selon que le côté spirituel a été développé, le physique supportera le fardeau ou non. Dalmain a des sentiments plus profonds que nous ne l'imaginons. Après que nous eûmes causé, je l'ai persuadé de souscrire à quelques arrangements. Il n'a pas de famille, il est très isolé là-bas; je commence à me demander si aucun de nous connaissait le vrai Garth, l'âme de l'homme sous la surface.

Jane leva la tête et dit simplement:

—Moi, je le connaissais.

—Ah! dit le docteur, je comprends. Pour en revenir aux détails pratiques, il a eu près de lui un infirmier et son valet de chambre, ayant absolument refusé une de nos gardes-malades d'hôpital qui aurait apporté avec elle une atmosphère de confort et de sympathie féminine, il a déclaré ne pas vouloir être touché par des mains de femme. Il a fallu céder; actuellement nous pouvons nous passer d'infirmier, et j'ai insisté pour lui envoyer une lady nurse de mon choix, une sorte de secrétaire, qui lui tiendra compagnie, lui fera la lecture, s'occupera de sa correspondance. Les lettres non ouvertes s'accumulent, il faut qu'on l'aide à rentrer dans la vie en qualité d'aveugle. Il faudra du tact, et cet après-midi j'ai engagé précisément le sujet qui nous convient; c'est une personne de bonne famille, qui possède toutes les capacités voulues; de plus, c'est une jolie petite femme, fine et gracieuse, tout à fait la créature élégante qu'il aurait plu à Garth d'avoir autour de lui, difficile comme il l'est pour tout ce qui touche à l'extérieur, et si connaisseur en beauté! J'ai écrit une description de ma garde au docteur Mackenzie qui préparera le malade à la recevoir. Elle partira après-demain; c'est une chance de l'avoir découverte. Enfin, vous voyez, Jeannette, que tout s'arrange. Et maintenant,

chère enfant, dites-moi votre histoire à vous, toute mon attention est à votre service. Mais d'abord je vais sonner pour le thé que nous prendrons, si vous le voulez bien, tranquillement ici.

Quand le docteur repoussa la table à thé, Jane était revenue mentalement aux jours de leur camaraderie de jeunesse et se sentit soudain à l'aise pour parler.

—Deryck, dit-elle, je vais tout vous dire. Je vais vous parler de mon coeur, de mes pensées, de mes sentiments comme s'il s'agissait de mes artères ou de mes poumons; je vous demande d'être à la fois médecin et confesseur.

Le docteur, qui examinait le bout de ses doigts, jeta un rapide regard à sa compagne et fit de la tête un signe affirmatif, puis il se mit à contempler le feu.

—Deryck, ma vie a été solitaire. Je n'ai jamais été indispensable à personne, personne n'a cherché à connaître le vrai fond de ma nature.

Le docteur entr'ouvrit la bouche comme s'il allait parler, puis il serra les lèvres, et se contenta de répondre par un signe de tête.

—Je n'ai jamais été aimée de cet amour absolu qui nous place au tout premier rang dans un coeur, et moi-même je n'avais jamais aimé ainsi. J'avais eu de grandes affections, mais une grande affection ce n'est pas l'amour, je le sais aujourd'hui.

Le profil du docteur se détachait un peu pâle contre le dossier vert de son fauteuil, mais il sourit en répondant :

—Très vrai, chère, il y a une distinction et une différence.

—J'ai eu beaucoup d'amis, généralement plus jeunes que moi, qui m'appelaient "miss Champion" en ma présence, et "cette chère vieille Jane" derrière mon dos.

Le docteur sourit. Il l'avait lui-même souvent entendu nommer ainsi, toujours, il est vrai, avec une réelle cordialité.

Les hommes en général, continua Jane, s'entendent avec moi mieux que les femmes; les femmes me regardent comme un esprit fort, et ont peur de moi. Pour mes jeunes amis je suis une confidente, une soeur aînée à qui on peut se fier. Parmi mes amis, Deryck, était Garth Dalmain.

Jane fit une pause, et le docteur attendit en silence qu'elle continuât.

—Il m'a toujours intéressée, sans doute parce qu'il était un esprit si original, un si brillant causeur, et peut-être à mon insu parce qu'il était si beau. Et puis, il y avait dans les circonstances de notre vie de grands rapports; tous deux orphelins, possédant une jolie fortune, et ni l'un ni

l'autre n'ayant à répondre à personne de nos actions. Peu à peu nous sommes arrivés à une grande intimité; nous parlions librement des femmes qui lui plaisaient, et je m'intéressais à deviner quelle serait celle qui fixerait enfin sa fantaisie. Mais un beau jour, en une demi-heure, tout changea. Nous étions à Overdene, au milieu d'une foule d'invités, et tante Georgina avait arrangé un concert où tout le voisinage devait venir. Madame Velma a manqué au dernier moment. Tante Gina était aux cent coups. Il fallait faire quelque chose. J'ai offert de prendre la place de Velma; et j'ai chanté.

—Ah! dit le docteur.

—J'ai chanté le *Rosaire*, la romance que Flower m'a demandée la dernière fois que j'étais ici.

—Je me souviens.

—Alors tout changea entre moi et Garth. D'abord je ne compris pas. Je vis que la musique l'avait beaucoup ému; mais je pensais que l'impression serait effacée le lendemain. Il n'en fut rien, les jours s'écoulaient, et il ne changeait pas; et j'eus soudain l'impression que pour la première fois de ma vie j'étais nécessaire à quelqu'un. Je ne pouvais entrer dans une pièce sans éprouver la certitude qu'il devinait immédiatement ma présence, je ne pouvais en sortir sans me rendre compte qu'il sentirait et regretterait mon absence. Je compris tout ceci, et cependant, pour incroyable que l'affirmation paraisse, je ne devinai pas que c'était de l'amour. Je crus seulement à une sympathie profonde entre nous. Nous passions des heures dans le salon de musique, et quand ses regards s'arrêtaient sur moi, j'en sentais le contact. Et je ne pensais pas à l'amour! Je suis sans beauté et presque au déclin de la jeunesse, et lui si beau, si jeune, un jeune dieu dont la présence réchauffait mon coeur... Voilà ce que furent pour moi les jours qui suivirent le concert. Pour lui, il m'a dit que lorsqu'il m'entendit chanter le *Rosaire* il eut une révélation: révélation de mon don musical, mais surtout révélation de moi-même. Il m'a dit que jusque-là il n'avait jamais vu en moi qu'un bon camarade, mais que ce fut comme si un voile se déchirait, lui révélant la femme; il ajouta que je lui apparus alors l'incarnation même de son idéal féminin, et qu'à partir de cette heure il n'eut plus qu'une idée: me faire sienne pour toujours, me désirant comme il n'avait jamais rien désiré.

Jane se tut et regarda la flamme ardente du foyer.

Le docteur à son tour regarda Jane. Depuis longtemps il présentait toutes les tendresses latentes qui étaient en elle. Aussi répondit-il:

—Je ne suis pas étonné, chère.

Jane avait oublié le docteur, elle revint au sentiment du moment présent.

—J'en suis heureuse. Moi, au contraire, j'ai été bien étonnée. Bref, nous quittâmes Overdene le même jour. Je vins chez vous, il alla à Shenstone; le vendredi je me rendis à mon tour à Shenstone. La courte séparation donna à cette réunion une douceur profonde. A Shenstone, se trouvait une ravissante Américaine, Pauline Lister; Garth en était enthousiasmé; il voulait peindre son portrait. Tout le monde était persuadé qu'il allait la demander en mariage. Et moi, Deryck, je le crus avec les autres, je lui donnai même le conseil de le faire. Je me réjouissais pour lui, quoique je sentisse bien que la journée ne commençait pour moi que lorsqu'il paraissait, qu'elle était finie quand il m'avait dit bonsoir. Et cette expérience nouvelle, d'être la première dans sa pensée, me rendait la vie couleur d'or, et cependant je ne croyais qu'à une exquise amitié. Mais le soir de mon arrivée à Shenstone, il me demanda de sortir avec lui sur la terrasse après dîner, ayant besoin de causer avec moi. Deryck, j'imaginai qu'une fois de plus j'étais appelée à mon rôle de confidente, et qu'il allait me mettre au courant de ses intentions à l'égard de miss Lister; toute imbue de cette idée, je sortis tranquillement, je m'assis sur le parapet; la lune brillait, magnifique; j'attendais. Et alors, Deryck, alors... Je ne puis vous donner les détails. Il répandit son amour devant moi comme de l'or liquide; ma réserve, la glace de ma conviction, tout fondit devant l'ardeur de Garth. Je n'eus plus conscience que d'une chose: son amour était à moi, était pour moi. Je n'explique rien, Deryck, j'ignore comment cela advint, mais soudain il fut à mes pieds, s'appuyant sur mon coeur. Il était agenouillé, ses bras m'enlaçaient, et nous demeurâmes ainsi dans un grand calme. J'étais toute à lui. Je ne sais combien de temps je serais demeurée immobile; mais il leva la tête et me parla. Il dit deux mots seulement. Ces mots me rendirent mes facultés; Garth Dalmain me demandait d'être "sa femme."

Jane s'était arrêtée, attendant l'expression de surprise du docteur. Il n'en témoigna aucune.

—Pouvait-il demander autre chose? Alors, chère, vous?...

—Je me levai, dit Jane, car je sentais que, tant qu'il demeurerait là à genoux, il était maître de mon esprit et de mon corps; et un instinct m'avertissait que, pour me plier au mariage, il fallait que ma raison d'abord acquiesçât.

—Ah! Jane, vous avez pénétré là une grande vérité.

—Peut-être. Elle m'a coûté cher. J'éloignai Garth et je lui dis qu'il me fallait douze heures pour réfléchir. Il était si sûr, si sûr de moi, si sûr de lui-même, qu'il consentit sans protester. A ma prière, il me quitta tout de suite. Je promis de le rencontrer à l'église du village le lendemain matin. Il devait essayer l'orgue à onze heures. Nous savions que nous serions seuls. Je vins. Il renvoya le souffleur et m'appela près des marches du chœur. La certitude heureuse brillait dans ses yeux, quoiqu'il se contint. Il ne s'approcha pas de moi pendant qu'il attendait ma réponse. Je la lui donnai. C'était un refus décisif, basé sur une raison qu'il ne pouvait discuter. Il se détourna, quitta l'église, et depuis cet instant, je ne l'ai pas revu.

Un long silence tomba. Un noble coeur d'homme compatissait aux souffrances d'un autre homme, essayant de ne point s'indigner avant de savoir toute la vérité.

La volonté de Jane était tendue comme elle l'avait été à l'heure fatale, et une fois de plus, elle se persuada qu'elle avait eu raison.

A la fin, le docteur parla, la regardant résolument dans les yeux.

—Et pour quelle raison l'avez-vous refusé, Jane?

La voix de l'ami s'était faite dure. Jane étendit les mains dans un geste de prière.

—Ah! Deryck, il faut que j'essaie de vous faire comprendre. Comment pouvais-je agir autrement, quoique ce fût renoncer à tout ce que la vie pouvait me donner de meilleur? Vous connaissez assez Garth pour savoir quel prix il attache à la beauté; il a besoin d'en être entouré. Avant cet inexplicable changement, il m'avait maintes fois parlé librement sur ce point, me disant un jour d'une personne laide, dont il admirait la nature morale, et dont il avait fini par aimer le visage: "Cependant, ce n'était pas le visage avec lequel on aurait voulu vivre, ou avoir tous les jours en face de soi à table; mais grâce à Dieu on n'y était pas forcé, ç'eût été un martyr pour moi". Oh! mon ami, pouvais-je enchaîner Garth à mon visage sans grâce? Pouvais-je consentir à peser sur cette nature amoureuse de beauté? Je sais qu'on dit: "L'amour est aveugle". Mais c'est avant que l'amour soit entré dans son royaume; l'amour qui a conquis retrouve sa lucidité. L'amour conjugal n'est pas aveugle. Allez, j'ai trop vécu en tiers avec des gens mariés pour ne pas savoir comment les époux se voient l'un l'autre quand l'aveugle illusion de l'amour est dissipée. Je sais que pendant ces jours bénis Garth était aveugle à mon manque de beauté, parce qu'il me désirait si vivement. Mais après, quand il aurait été rassasié de tout ce que j'ai à donner de beau-

té d'âme, quand la routine de la vie aurait recommencé, ramenant sans cesse mon visage sous ses yeux, si je l'avais vu me jeter un coup d'oeil et détourner ses regards, aurais-je pu le supporter? Et dans le sentiment d'atroce impuissance, ma laideur n'aurait-elle pas augmenté? Et le désappointement et la jalousie peut-être aidant, tout aurait contribué à me rendre repoussante. Je vous le demande, Deryck, aurais-je pu supporter ce supplice?

Le docteur examinait Jane avec une expression d'intérêt professionnel.

—Combien juste a été mon diagnostic quand je vous ai envoyée voyager, dit-il d'un ton méditatif. Et pourtant je ne savais pas grand'chose de votre cas.

—Ah! mon ami, s'écria Jane avec impatience, ne me parlez pas comme à un malade, parlez-moi comme à une créature humaine, et dites-moi avec la sincérité que vous auriez vis-à-vis d'un homme; pouvais-je lier Garth à ma laide figure? Car vous savez qu'elle est laide...

Le docteur se prit à rire; il était bien aise de la mettre un peu en colère.

—Ma chère enfant, dit-il, si nous parlions d'homme à homme, j'aurais plusieurs choses assez vives à vous dire; mais, comme je suis un homme parlant à une femme, et depuis longtemps respecte, aime et admire une très noble femme, je répondrai avec franchise à votre question. Vous n'avez pas de beauté dans le sens attaché ordinairement à ce mot, et si on vous aime on ne peut vous répondre autrement, parce qu'on ne peut vous mentir. Nous admettons à la rigueur que vous êtes laide, bien qu'il me fût facile de trouver une douzaine de vos amis qui se refuseraient à admettre une chose pareille. Mais vous êtes vous. Et puisque nous discutons votre cher visage, je puis vous dire qu'il fut un temps où j'aurais volontiers marché vingt milles pour l'apercevoir; que lorsqu'il est absent j'ai toujours souhaité le retrouver, et toujours regretté de le voir disparaître.

—Ah! mais, Deryck, vous n'avez jamais été forcé de l'avoir en face de vous à table!

—Hélas! non; mais j'ai toujours pris plus de plaisir à mes repas quand ce visage était présent...

Et il se mit à rire.

—Oh! mon ami, soyez sérieux, je vous en conjure! Si vous ne me donnez pas un bon conseil, cette confession si difficile aura été inutile.

Le docteur redevint grave immédiatement; il se pencha, et prit les mains jointes de Jane entre les siennes.

—Chère, dit-il, pardonnez-moi, mon plus vif désir est de vous servir. Permettez-moi de vous poser quelques questions. Comment êtes-vous arrivée à convaincre Dalmain qu'une vétille pareille était un obstacle infranchissable à votre union?

—Je ne lui ai pas donné cette raison.

—Quelle, alors?

—Je lui ai demandé son âge.

—Comment, là, sur les marches du chœur, tandis qu'il attendait votre réponse?

—Oui; en y réfléchissant depuis j'ai compris que c'était atroce; mais le moyen a réussi.

—Je le crois. Après?

—Il me répondit qu'il avait vingt-sept ans. Je lui dit que j'en avais trente, que j'en paraissais trente-cinq, et que je sentais en avoir quarante; j'ajoutai qu'il pouvait avoir vingt-sept ans, mais qu'il avait l'air d'en avoir dix-neuf, et que j'étais persuadée que souvent il croyait en avoir neuf.

—Alors?

Alors je lui dis que je ne pouvais épouser un enfant.

—Et il acquiesça?

—D'abord il demeura stupéfait; puis il répondit que si, en effet, je le considérais comme un enfant, je ne pouvais pas l'épouser, qu'il se soumettait à ma décision; il descendit la nef et sortit de l'église. Nous ne nous sommes pas revus.

—Jane, dit le docteur, ce qui m'étonne, c'est qu'il n'ait pas percé à jour votre mensonge; vous en avez si peu l'habitude! Vous n'avez pas pu mentir avec conviction à l'homme que vous aimez.

Sous le hâle de son teint, Jane rougit.

—Deryck! ce n'était pas entièrement un mensonge. Il est mon cadet en âge et il l'est encore beaucoup plus de caractère. Ma raisonnable maturité aurait pesé sur sa jeunesse d'âme. Mais je mentais en prétendant que je le considérais comme un enfant, lui, l'homme que j'avais senti si complètement mon maître. Pris à l'improviste, il n'a su que me répondre. Il n'avait pensé qu'à moi. Moi, j'avais pensé à lui, et à moi-même.

—Jane, dit le docteur, vous méritez toutes les souffrances que vous avez endurées depuis ce moment.

—Je le sais.

Elle baissa la tête.

—Vous vous êtes menti à vous-même et vous avez manqué de loyauté vis-à-vis de l'homme qui vous aimait. Ne voyez-vous pas votre erreur? Envisageant le cas au point de vue le plus terre à terre, Dalmain, pour adorateur de la beauté qu'il soit, était fatigué des jolis visages. Il était

comme le garçon pâtissier que les gâteaux ne tentent plus, et qui au bout d'une semaine ne veut plus entendre parler que de pain de ménage. Vous étiez pour Dal le pain de ménage ; si la comparaison ne vous plaît pas, je le regrette.

—Elle me plaît beaucoup, répondit Jane en souriant.

—Mais vous étiez autre chose pour lui, ma pauvre enfant, vous étiez son idéal féminin. Il croyait en votre force et votre tendresse, votre douceur et votre sincérité. Vous avez jeté bas son idéal; vous avez manqué à la foi qu'il avait en vous. Sa capricieuse nature d'artiste avait trouvé en vous le port d'abri, et voilà qu'au bout de douze heures vous le rejetez à la mer! Jane, vous avez commis un crime. La valeur morale de Dalmain s'est montrée dans sa façon d'agir depuis. Ses progrès dans son art n'ont pas été entravés. Ses plus belles œuvres sont les dernières. Il n'a pas fait quelque mariage insensé pour se venger de vous. Quand je pense que le pauvre garçon que j'ai vu hier si vaillant a passé, par votre faute, à travers une pareille épreuve!... Jane, si vous étiez un homme, je vous cravacherais! conclut le docteur.

Jane arrondit ses épaules et leva la tête avec quelque chose de son habituel entrain.

—Vous m'avez cravachée, ami, dit-elle; vos paroles m'ont durement frappée, et cette douleur me fait du bien. Et maintenant, je crois qu'il faut que je vous le dise: là-bas, en Egypte, alors que je me tenais sur le haut de la Grande Pyramide, j'ai vu soudain le passé sous un autre aspect. J'ai compris, qu'après tout, la liberté de vivre pour soi n'est qu'un triste esclavage. J'ai compris que je l'avais condamné, lui aussi, à la vie du désert. J'interrogeai les yeux du Sphinx antique, ces yeux si calmes et si profonds qui savent l'avenir, et je crus qu'ils me disaient: "Aimer, c'est vivre". Ce soir-là même j'avais résolu d'arrêter mon voyage, de rentrer immédiatement en Angleterre, d'appeler Garth et de lui demander d'effacer tout ce qui s'était passé depuis le moment où nous avions été ensemble sur la terrasse de Shenstone. Dix minutes après avoir pris cette décision, je reçus la nouvelle de son accident...

Le docteur abrita d'une main son visage.

—Les roues du temps, dit-il à voix basse, avancent, ne tournent jamais en arrière, jamais. Je sais, continua-t-il vivement, que toute règle comporte une exception; et vous aviez reconnu vos torts avant de savoir Dalmain irrévocablement atteint.

—Je ne sais pas au juste si je me croyais des torts, mais j'étais certaine que je ne pouvais plus

vivre sans lui, et j'étais prête à tout tenter pour le retrouver; et maintenant les souffrances de mon pauvre ami simplifient toutes choses entre nous.

Le docteur, haussant les sourcils, regarda Jane.

—Simplifient tout? répéta-t-il. Voulez-vous, ma chère Jeannette, me dire ce que vous comptez faire?

—Ce que je compte faire? Mais naturellement aller tout droit trouver Garth. Je veux seulement que vous me conseilliez quant à la meilleure manière de l'avertir de ma venue, et que vous m'assuriez qu'il est assez fort pour en supporter l'émotion. Je ne veux pas non plus risquer d'être séparée de lui par les médecins et les infirmiers. Ma place est à ses côtés, je ne demande rien de meilleur à la vie. Mais ceux qui soignent les malades sont aptes à faire des embarras bien inutiles. Une dépêche de vous aplanira tout.

—Je vois, dit le docteur lentement. Oui, une dépêche de moi vous ouvrira le chemin auprès de Garth; mais une fois là?

Un sourire d'ineffable tendresse passa sur les lèvres de Jane; le docteur détourna la tête. Hélas! celui à qui s'adressait ce sourire ne le verrait jamais.

—Alors, Deryck, l'amour m'enseignera ce que j'aurai à faire, tous les obstacles disparaîtront, Garth et moi nous serons réunis.

Le docteur appuya méthodiquement ses mains l'une sur l'autre, puis parla, d'un ton calme et plein de bonté.

—Ah! Jane! Jane! dit-il. C'est là le point de vue féminin, le plus simple et le meilleur peut-être, mais au chevet de Garth, il faudra tenir compte du point de vue masculin, et je manquerais à la confiance que vous avez en moi si je ne vous avertissais pas à l'avance que si vous allez à Garth avec l'offre de votre amour—ce trésor qu'il sollicita en vain il y a trois ans—il conclura naturellement que l'amour que vous lui offrez aujourd'hui est surtout fait de pitié. Et Garth n'est pas homme à se contenter de pitié, quand il avait cru conquérir un cœur et n'y avait pas réussi. Puis il ne permettrait jamais à une femme, surtout à celle qu'il avait placée sur un piédestal, de se lier à sa cécité à moins d'être sûr que cette union fût pour elle la plus grande des félicités. Et comment pourrait-il le croire en face des faits? Alors qu'il incarnait tout ce qu'une femme peut souhaiter, vous l'avez repoussé. Si d'un autre côté vous lui expliquez quelle fut la vraie raison de votre refus, il ne pourra répondre qu'une chose: "Vous n'aviez pas confiance en ma fidélité quand je voyais; me voilà aveugle, et il n'est plus en mon pouvoir de prouver ma fidélité. Vous venez à moi

seulement quand un accident rend vaines vos craintes". Ma pauvre enfant, voilà l'état de la question: je crains qu'il n'y ait aucun doute sur la façon dont Dalmain l'envisagera.

Le visage consterné de Jane, sa pâleur touchèrent le cœur du docteur.

—Mais, Deryck, il m'aime, balbutia-t-elle.

—C'est précisément parce qu'il vous aime qu'il ne pourra se contenter d'être pris par compassion.

—Oh! Deryck, trouvez un moyen! Dites-moi ce que je puis faire?

Le désespoir se lisait dans les yeux de Jane. Le docteur médita longtemps en silence:

—Je ne vois qu'un moyen d'en sortir, dit-il enfin; il faudrait que, d'une façon quelconque, Dal fût amené à imaginer de lui-même l'état d'esprit où vous étiez quand vous l'avez repoussé, qu'il arrivât à en parler à quelqu'un, à moi, par exemple; cela vous placerait en meilleure posture vis-à-vis de lui; mais il sera difficile d'y arriver. Si vous pouviez être près de lui sans être vue—ah! pauvre garçon, c'est facile maintenant—je veux dire sans qu'il s'en doute, si par exemple vous pouviez entrer dans les souliers de l'infirmière-secrétaire que je lui envoie...

Jane bondit sur sa chaise.

—Deryck! J'y suis. Laissez-moi partir comme infirmière-secrétaire. Il n'imaginera jamais que c'est moi. Il n'a pas entendu ma voix depuis trois ans et me croit en Egypte. Personne ne sait que je suis revenue. Oh! Deryck, vous pouvez me recommander chaudement; j'ai tout mon équipement d'infirmière, je puis partir dans vingt-quatre heures! Je passerai pour la soeur "N'importe qui"; je mangerai à la cuisine si c'est nécessaire.

—Mais, ma chère enfant, reprit le docteur posément, il est malheureusement impossible que vous passiez pour une soeur "N'importe qui"; vous ne pourriez partir que sous le nom de nurse Rosemary Gray que j'ai engagée ce matin même et que j'aie annoncée au docteur Mackenzie. En principe, je n'enlève jamais un malade à une garde pour le donner à une autre; je voudrais en effet que vous preniez la place de celle-ci, si la chose était possible. Et maintenant, je vais vous dire quelque chose: avant que je quitte Dalmain il m'a demandé de vos nouvelles; il vous a soigneusement placée en sandwich entre la duchesse et ma femme, mais il ne put empêcher le sang de monter à ses joues amaigries. Il voulait savoir où vous étiez. J'ai dit en Egypte. Quand seriez-vous de retour? J'ai répondu fin avril ou commencement de mai. Il s'est informé de votre santé; je lui ai dit que vous n'étiez pas une bonne correspondante, mais que, d'après vos rares cartes postales, j'imaginai que vous alliez bien.

J'ai ajouté de mon plein gré que je vous avais envoyée à l'étranger parce que vous tombiez en morceaux. Il fit de la main un mouvement nerveux comme s'il était tenté de me battre pour m'être servi de cette expression et dit: "Tomber en morceaux, elle!" d'un ton véritablement méprisant. Puis il se hâta de me poser des questions sur Flower; quand il fut assuré que Flower était à la maison en parfaite santé et lui envoyait l'expression de sa sympathie la plus affectueuse, il me demanda de jeter un coup d'œil sur une pile de lettres qui attendaient qu'on les ouvrît, et de lui dire quelles écritures je connaissais. L'univers tout entier semblait lui avoir envoyé des lettres de sympathie. Pauvre diable! Je lui nommai une douzaine de noms, celui d'une personne de sang royal entre autres, dont j'avais reconnu l'écriture. Il ne voulut à aucun prix qu'on lui en fit la lecture. "Y en a-t-il une de la duchesse?" demanda-t-il. Il y en avait une, il désira en connaître le contenu. La lettre était typique, pleine de bonté et de tact. Vers le milieu, elle disait: "Jane sera bien bouleversée, je lui écrirai votre accident la prochaine fois qu'elle m'enverra une adresse. Pour l'heure, je n'ai pas la moindre idée du quartier du globe dans lequel elle se trouve". Quand la lettre de votre tante fut finie, il me demanda sans ambages s'il y en avait une de vous. Je dis que non, mais qu'il était peu probable que vous fussiez au courant, et que dès que vous apprendriez son accident vous lui écririez certainement. Et j'espère, chère, que vous n'y manquez pas; nurse Rosemary Gray aura l'ordre de lui lire toutes ses lettres.

—Oh! Deryck, balbutia Jane, je ne puis supporter!... Il faut que j'aille à lui!

La sonnette du téléphone sur la table du docteur se fit entendre, impérieuse. Il prit le récepteur.

—Allô... Oui, c'est le docteur Brand... Qui parle?... Oh! c'est la directrice... Oui? Quel nom dites-vous?... Sans aucun doute. Ce matin, un cas très important. Elle doit venir me parler ce soir... Quoi... une erreur sur le registre... Comment?... Partie... depuis huit jours!... Où?... épelez, s'il vous plaît... En Australie! Oh! tout à fait hors de portée!... Oui, je savais qu'il y était envoyé. Ne vous tourmentez pas, vous n'êtes en rien à blâmer... Merci, je crois que non, j'ai quelqu'un en vue... Oui, oui... Probablement elle conviendrait... Je vous ferai savoir si j'ai besoin d'elle... Adieu, madame la directrice, et merci.

Le docteur replaça le récepteur. Il se tourna vers Jane; un sourire incertain se dessinait peu à peu sur ses lèvres.

—Jeannette, dit-il, je ne crois pas au hasard, mais je crois à une Providence qui fait et défait nos plans. Vous irez!

## XVI

## SUBSTITUTION

—Et maintenant occupons-nous des moyens, dit le docteur. Il faudra que vous partiez après-demain par le train du soir. Pouvez-vous être prête?

—Je suis prête, répondit Jane.

—Il faut nécessairement que vous personnifiez nurse Rosemary Gray.

—Cela ne me plaît pas, interrompit Jane; je préférerais un nom fictif; supposez un moment que nurse Rosemary Gray apparaisse, ou qu'il survienne quelqu'un qui la connaisse...

—Ma chère amie, elle est, à l'heure présente, en route vers l'Australie, et vous ne verrez personne que les serviteurs de la maison et le docteur. Vous risquez bien plus d'être reconnue, vous, par un visiteur quelconque. Il faut courir ce risque, mais en prévision de complications possibles, je vous donnerai une lettre dont vous vous servirez éventuellement, et dans laquelle j'expliquerai la situation, et comme quoi c'est à ma requête que vous avez consenti à remplacer l'infirmière en conservant son nom, afin de prévenir des explications qui pourraient être, dans l'état actuel, très préjudiciables au malade. Je puis honnêtement le dire, car c'est plus vrai que vous ne pensez. Il faut donc assumer le rôle, autant que votre taille le permettra, car n'oubliez pas que je vous ai décrite au docteur Mackenzie comme une petite femme, élégante et raffinée, beaucoup plus intelligente qu'elle ne le paraît.

—Deryck, il aura la certitude immédiate que je ne suis pas la personne dont il est question dans votre lettre!

—Non pas, ma chère. Rappelez-vous que nous avons affaire à un Ecossais, et un Ecossais n'a jamais de certitude immédiate. L'esprit de ces gens-là chemine lentement, quoique avec beaucoup de sûreté. Il sera très sûr, après vous avoir contemplée un moment, que je suis un pauvre connaisseur, et que nurse Gray est bien plus "belle femme" que je ne l'avais dit, mais il aura déjà créé pour Dalmain une image mentale de la nurse, et c'est là l'important. Il faut nous fier à la Providence et espérer que le vieux Robbie n'apportera pas de retouches à sa description. Tâchez d'éviter toute conversation dans ce sens. Cependant si le bon docteur semble vous soupçonner, prenez-le à part, montrez-lui ma lettre et dites-lui la simple vérité. Mais je ne pense pas

que ce soit nécessaire. Avec le malade, souvenez-vous de l'extrême acuité de l'ouïe d'un homme aveugle. Marchez légèrement. Arrangez-vous pour qu'il n'ait pas l'occasion de se rendre compte de votre stature. N'oubliez pas que vous ne pouvez atteindre les rayons supérieurs d'une bibliothèque sans vous servir d'un marchepied. Et quand le convalescent commencera à se tenir debout et à marcher, tâchez qu'il ne s'aperçoive pas que son infirmière est un peu plus grande que lui. Et, Jane, comme il me paraît impossible qu'une personne ayant une fois tenu votre main ne la reconnaisse pas, je vous conseille dès le début d'éviter la poignée de mains. Mais toutes ces précautions ne peuvent rien contre la plus grande difficulté de toutes — votre voix. Pouvez-vous croire une seconde qu'il ne la reconnaîtra pas?

—Il faut que vous m'y aidiez, dit Jane. Donnez-moi vos instructions, comme vous pourriez le faire si j'étais vraiment nurse Rosemary Gray, et qu'il y eût entre nos deux voix une similitude surprenante.

Le docteur sourit.

—Ma chère nurse Rosemary, dit-il, ne soyez pas surprise si notre malade découvre une grande ressemblance entre votre voix et celle d'une de nos amies communes. J'en suis moi-même continuellement frappé.

—Vraiment, monsieur? dit Jane. Et puis-je savoir à quelle voix ressemble tant la mienne?

—A celle de l'honorable Jane Champion, répondit le docteur en souriant; la connaissez-vous?

—Très peu, dit Jane, mais j'espère la connaître mieux dans quelque temps.

Et tous deux se mirent à rire.

—Merci, Deryck, je saurai maintenant ce qu'il faut dire au malade. Mais quelle misère, hélas! qu'il soit possible de tromper Garth, Garth au regard si pénétrant... Aurai-je le courage de soutenir ce rôle?

—Si vous tenez à votre bonheur futur et au sien, vous y parviendrez, répliqua le docteur avec force.

Tous deux se levèrent, et debout devant le foyer ils échangèrent un long regard.

—Ami, dit Jane avec émotion, vous avez été plein de bonté pour moi, et toujours si fidèle. Quoi qu'il arrive, je vous suis à jamais reconnaissante.

Le docteur se pencha, et il effleura de ses lèvres la main de Jane.

—J'ai pour vous une affection vraie, dit-il simplement.

Et dans les jours difficiles qui suivirent, Jane trouva plus d'une fois du réconfort au souvenir de ces simples paroles.

## XVII

## NURSE ROSEMARY ENTRE EN SCÈNE

Nurse Rosemary était arrivée à Gleneesh. Lorsqu'elle se trouva avec sa malle sur le quai de la petite gare de campagne, elle éprouva le sentiment d'être tombée des nuages et de douter de sa propre identité.

Une auto attendait devant la gare. Jane y monta, et la voiture s'engagea sur la route de la montagne.

Des lieux de solitude s'étendaient autour d'elle; à perte de vue, rien que des bruyères et des rochers. Jane, de plus en plus, éprouvait le sentiment d'être transportée dans un monde nouveau, et la parfaite indifférence du chauffeur à son égard lui donna le sentiment encourageant d'avoir réussi à incarner parfaitement son personnage.

Elle avait souvent entendu parler du vieux château de Garth dans le nord, mais elle ne s'attendait ni à tant de grandeur pittoresque ni à un aussi imposant aspect. Comme l'auto gravissait le flanc de la montagne, les tourelles grises lui apparurent, et Jane crut entendre la voix vibrante de Garth, lui disant sous le cèdre, à Overdene: "J'aimerais vous faire voir Castle Gleneesh; la vue qu'on a de la terrasse, les bois de pins et les landes vous plairaient certainement." Et il avait parlé d'organiser une série d'invités et de la convier, et elle avait accepté! Et maintenant, le possesseur de ce beau domaine était aveugle, et elle franchissait le portail de Gleneesh à l'insu du maître, sous une personnalité d'emprunt. Comment tout cela finirait-il?

Le valet de chambre de Garth la reçut sur le seuil: cet homme était entré au service de Garth il y avait moins de trois ans, et évidemment ne la connaissait pas de vue.

Jane s'arrêta au milieu du hall ancien, regardant autour d'elle, selon son habitude, alors que pour la première fois elle arrivait chez des amis. Puis soudain elle s'aperçut que Simpson était déjà à moitié de l'escalier; la nurse se dit qu'elle devait le suivre sans retard; elle se hâta donc, et fut reçue en haut par la vieille Margery. Il suffit à Jane d'un regard vers le visage sérieux et doux, ridé et frais pourtant, beau mélange de parfaite santé et de grand âge, pour deviner la fidèle servante de Garth. Elle suivit docilement la femme de chambre jusqu'à la jolie chambre qui lui avait été préparée, admira la cretonne, répondit aux questions au sujet de son voyage, et avoua qu'elle serait charmée de déjeuner, mais encore plus d'avoir un bain, si possible.

...Et maintenant, ayant pris son bain et déjeuné, Jane se tenait à la fenêtre de sa chambre, admirant la vue merveilleuse, et attendant la venue du médecin traitant qui devait la présenter à Garth.

Elle avait mis le plus frais, mais le plus pratique d'aspect de ses uniformes, robe de toile bleue, col et manchettes blanches, et un tablier à larges poches, ainsi que le bonnet de l'institution des nurses où elle avait fait son stage. Elle n'avait pas l'intention de continuer à le porter, mais pour aujourd'hui elle ne voulut rien négliger de ce qui, aux yeux du docteur Mackenzie, lui donnerait l'apparence strictement professionnelle. Sentant que la ligne sévère de sa tenue accentuait sa haute taille, en dépit de ses souliers plats, elle attendait, non sans anxiété, le premier regard que lui jetterait le médecin écossais.

Et soudain, dans le lointain, elle aperçut une légère voiture à deux roues avançant rapidement. Un homme conduisait; un petit groom se tenait derrière.

Son heure était venue.

Jane tomba à genoux et demanda au ciel de l'inspirer. Elle avait tant réfléchi que tout se brouillait dans son esprit. Même le cher visage de Garth était confus. Un seul fait demeurait distinct: dans quelques minutes elle serait conduite à la chambre où il souffrait. Elle verrait ce bien-aimé visage, mais lui ne verrait pas le sien, et elle devait s'efforcer de lui dissimuler son identité.

La voiture avait disparu au dernier tournant. Jane se releva et attendit. Tout d'un coup deux phrases de son entretien avec Deryck lui revinrent à la mémoire: "Aurai-je le courage de jouer mon rôle jusqu'au bout?" avait-elle dit. Et son ami lui avait répondu avec chaleur: "Si vous faites cas de votre bonheur futur et du sien, vous l'aurez." On frappa à la porte. Jane alla ouvrir. Simpson se tenait sur le seuil.

—Le docteur Mackenzie est dans la bibliothèque, nurse, dit-il, et désire vous voir.

—Alors, monsieur Simpson, voulez-vous me conduire à la bibliothèque? répondit nurse Rosemary Gray.

## XVIII

## LE NAPOLEON DES LANDES

Debout sur la peau d'ours, le dos au foyer, se tenait le docteur Mackenzie, plus connu par ses amis sous l'appellation de "docteur Rob" ou "vieux Robbie."

Jane se trouva en face d'un petit homme rondet, portant un gilet de loutre usagé et un par-



dessus trop large, de couleur claire. L'attitude du docteur était napoléonienne: les petites jambes écartées, les bras croisés sur la poitrine, les épaules remontées, mais le visage n'avait rien d'olympien ni d'imposant, au contraire; les yeux vifs d'un bleu pâle, lorsqu'ils étaient tournés vers quelqu'un, disparaissaient sous les sourcils broussailleux d'un rouge ardent, qui laissaient à peine distinguer deux points clairs, couleur de turquoise.

Quand Jane entra, les yeux du docteur étaient fixés sur une lettre ouverte, qu'elle devina être celle de Deryck, et il ne les leva pas immédiatement. Quand il le fit, elle perçut un mouvement de surprise. Il ouvrit la bouche pour parler, puis la referma sans avoir prononcé un mot, et se reprit à lire la lettre de Deryck.

Elle attendit dans un silence respectueux, maîtrisant son agitation avec peine.

Enfin le petit homme leva de nouveau les yeux vers Jane.

—Nurse-er? dit-il d'un ton d'interrogation.

—Rosemary Gray, répliqua Jane avec déférence.

Elle eut le sentiment d'être en train de répéter un rôle à Overdène: dans une minute, la duchesse frapperait le parquet de sa canne, et lui dirait de parler plus haut.

—Ah! dit le docteur Mackenzie, je vois...

Il y eut un silence. Le docteur regardait l'infirmière des pieds à la tête, du regard le plus aigu. Enfin il parla:

—Alors, vous voilà arrivée, nurse Gray? dit-il.

Jane fut toute soulagée de constater qu'aucun doute sur son identité ne semblait avoir effleuré l'esprit du docteur.

—Oui, monsieur, me voici arrivée.

Une pause, et le docteur Mackenzie reprit la parole.

—Je suis bien aise que vous soyez venue, nurse Gray.

—Je suis heureuse d'être arrivée, répondit Jane avec gravité.

La petite comédie se déroulait, et elle s'attendait presque à entendre les "Ho! Ha!" d'approbation de la duchesse dans la coulisse.

Brusquement, le docteur se tourna vers elle, et le regard perçant des yeux bleus posa sur sa personne de nouveau, tandis qu'il se mettait à parler rapidement.

—Si je comprends bien, miss Gray, vous êtes venue pour soigner l'esprit du malade plus que son corps. Ne vous donnez pas la peine de me rien expliquer. Je tiens l'information de sir Deryck Brand, qui a prescrit une nurse-secrétaire et vous a choisie. Je suis entièrement d'accord avec

cette ordonnance, et permettez-moi d'ajouter que j'en admire les ingrédients.

Jane s'inclina en silence.

—Et je crois, miss Gray, qu'il me reste peu de choses à vous dire au sujet du traitement, continua le petit homme. Sir Deryck vous aura donné ses instructions détaillées. La chose importante, à l'heure actuelle, est d'aider le malade à reprendre quelque intérêt au monde extérieur. La tentation de ceux qui perdent subitement la vue est de sombrer dans un monde intérieur, un monde de souvenirs, de retours en arrière, de regrets et d'imagination—ce qui est en fait le seul monde visible pour eux.

Jane eut un mouvement d'attention et d'intérêt. Après tout, ce petit Ecossais excentrique pouvait lui apprendre quelque chose.

—Oui, dit-elle, veuillez me donner quelques indications.

—Eh bien, continua le docteur Mackenzie, c'est là actuellement la difficulté avec M. Dalmain. Il paraît impossible de lui inspirer le moindre intérêt pour le monde extérieur. Il refuse de recevoir des visites; il ne veut pas qu'on lui lise ses lettres. Il passe des heures sans dire un mot. Si ce n'est qu'il me parle, et adresse quelques mots indispensables à son valet de chambre, vous pourriez vous imaginer que le malade a perdu la faculté de s'exprimer, aussi bien que le bienfait de la vue. S'il manifeste le désir de me parler seul à seul quand nous entrerons chez lui, ne quittez pas la chambre. Faites semblant de sortir, et demeurez. Je désire que vous constatiez qu'il est, quand il le veut, parfaitement en état de faire un effort. Votre fonction la plus importante, nurse Gray, sera de l'aider jour par jour à se rattacher à la vie, la vie d'un homme aveugle, il est vrai, mais non pas inévitablement une vie sans activité. Maintenant que tout danger d'inflammation a disparu, il peut se lever, se remuer, apprendre à se guider par l'ouïe et le toucher. Il était artiste de profession: il ne peindra plus, mais il a d'autres dons qui peuvent servir d'issue à une nature artistique.

Le docteur s'arrêta subitement; puis, avec la rapidité de l'éclair, se tournant vers Jane, il lui lança une question:

—Est-il musicien?

Mais Jane était sur ses gardes.

—Sir Deryck ne m'a pas renseignée, docteur Mackenzie; j'ignore si M. Dalmain est musicien.

—Ah! bien... dit le petit docteur. Il faut que vous fassiez votre affaire de le découvrir. Et à ce propos, nurse, jouez-vous du piano?

—Un peu, dit Jane.

—Ah! dit le docteur. Et sans doute vous chantez aussi un peu?

Jane acquiesça.

—En ce cas, ma chère demoiselle, je vous prescrivis formellement de vous abstenir de jouer un peu, ni de chanter un peu devant M. Dalmain. Nous autres, qui voyons clair, pouvons supporter que les gens qui jouent un peu nous démontrent combien peu ils savent jouer, parce que nous pouvons regarder autour de nous et penser à autre chose. Mais un aveugle possédant l'âme sensible d'un artiste pourrait devenir fou d'une expérience de ce genre. Il ne faut pas la risquer. Je regrette de paraître médiocrement courtois, mais le bien du malade passe avant toute autre considération.

Jane sourit; l'Écossais commençait à lui agréer.

—Je me garderai, dit-elle, de jouer ou de chanter devant M. Dalmain.

—Parfait, répondit-il. Mais permettez-moi de vous suggérer ce que vous pouvez faire. Conduisez-le vers le piano. Faites-le asseoir tout près, sur un siège solide où il se sente en sûreté; il trouvera facilement les notes; laissez-le soulager son âme en produisant des sons harmonieux. Ceci l'occupera délicieusement pendant des heures. Et s'il est réellement musicien, comme la présence de ce grand piano me porte à le croire, il peut commencer cet exercice tout de suite, avant qu'on le tourmente par l'étude du système Braille, ou d'autres méthodes pour instruire les aveugles. Et maintenant, nurse Gray, la première chose à faire est de vous présenter au malade.

Jane sentit que le sang quittait son visage et reflua en battements précipités vers son cœur. Mais elle garda son sang-froid et attendit en silence.

Le docteur Mackenzie sonna. Simpson parut.

—Un flacon de sherry, un verre et quelques biscuits, dit le docteur.

Simpson s'éclipsa.

Le docteur Robbie demeura debout, tirant rageusement sa moustache rousse et regardant au dehors.

Simpson reparut, posa un petit plateau sur la table et sortit, refermant soigneusement la porte. Le docteur remplit le verre de xérés et avança une chaise vers la table.

—Et maintenant, nurse, dit-il, asseyez-vous, buvez ce vin, et mangez un biscuit.

Jane protesta:

—Mais, en vérité, docteur, jamais je...

—Je suis convaincu que vous ne buvez jamais de vin à onze heures du matin, dit-il. Mais vous le ferez aujourd'hui; ne perdez pas de temps à discuter. Vous avez eu une longue nuit de voyage, vous allez être mise en présence d'un spectacle

très douloureux, qui sera une épreuve pour vos nerfs et votre sensibilité. Vous venez d'avoir une entrevue pénible avec moi, et vous remerciez Dieu qu'elle ait pris fin. Mais vous remercerez le ciel avec plus de ferveur quand vous aurez avalé ce sherry. De plus, vous êtes debout depuis un bon moment. Vous gravirez l'escalier d'un pas plus ferme, nurse Rosemary, si vous vous asseyez cinq minutes à cette table.

Jane obéit, touchée et plus humble. Après tout, sous ce vieux gilet de loutre battait un cœur compatissant, et cet extérieur original, presque déplaisant, cachait une compréhension intelligente des hommes et de la vie. Pendant qu'elle absorbait sa légère réfection, le petit docteur allait et venait comme une abeille. Il paraissait avoir oublié sa présence; mais à l'instant précis où elle remit le verre vide sur le plateau, il se retourna, et traversant la pièce, posa sa main sur l'épaule de Jane.

—Maintenant, nurse, dit-il, suivez-moi en haut, et d'abord parlez aussi peu que possible. N'oubliez pas que chaque voix nouvelle perçant le silence et l'obscurité totale cause une angoisse au malade. Parlez peu, et parlez bas, et que le Dieu tout-puissant vous donne du tact et de la sagesse!

Il y avait de la dignité, de l'autorité dans la singulière petite silhouette qui précédait Jane sur l'escalier. En suivant le docteur Mackenzie, elle eut la révélation qu'elle s'appuyait moralement sur lui, qu'il la soutenait et la fortifiait. La péroraison inattendue de sa dernière phrase, si archaïque dans sa forme et presque une invocation, lui infusa un nouveau courage. "Que Dieu tout-puissant vous donne le tact et la sagesse", avait-il dit. Certes, il ne s'imaginait guère à quel point elle en avait besoin.

Et d'un pas ferme et silencieux, Jane suivit le docteur Mackenzie et pénétra dans la chambre où Garth était couché, impuissant, aveugle et défiguré.

## XIX

### LA VOIX DANS LA NUIT

La tête brune sur l'oreiller, ce fut tout ce que Jane aperçut d'abord dans la pièce ensoleillée.

Sans se demander pourquoi, elle s'était figuré une chambre obscure, oubliant que pour Garth la nuit et le jour étaient semblables, et qu'il n'y avait aucune raison pour priver le malade des rayons bienfaisants qui guérissent et fortifient. Il avait demandé que son lit fût poussé dans le coin le plus éloigné de la porte, de la cheminée et des fenêtres, le côté gauche au mur, de façon qu'il pût le toucher de la main, lorsqu'il se re-

tournait, pour se sentir à l'abri de toute inquisition des regards invisibles. Il était couché ainsi, et ne bougea pas quand ils entrèrent.

La chère tête brune sur l'oreiller: ce fut tout ce que Jane vit d'abord. Puis elle distingua le bras droit rejété un peu en arrière, dans la manche de soie bleue d'un vêtement de nuit, et la main blanche et amaigrie, inerte sur le couvre-pied. Jane mit les siennes derrière son dos. L'impulsion était trop forte de se jeter à genoux à côté de ce lit, de prendre entre ses mains vigoureuses cette pauvre main et de la couvrir de baisers. Ah! sûrement, sûrement, la tête brune se tournerait alors de son côté, et au lieu de chercher un refuge dans le mur inexorable, se blottirait dans l'infinie tendresse de ses bras. Mais la voix de Deryck, grave et calme, résonna à son oreille: "Si vous faites cas de votre bonheur futur et du sien..."

Le docteur Mackenzie s'approcha du lit et toucha d'un geste amical l'épaule de Garth. Puis, avec une douceur surprenante, de sa voix rèche il se mit à parler avec tant de bonne grâce que Jane eut peine à reconnaître l'homme qui venait pendant une demi-heure de l'interroger d'un ton si brusque et si autoritaire.

—Bonjour, monsieur Dalmain. Simpson me dit que vous avez eu une excellente nuit, la meilleure que vous ayez passée depuis longtemps. Voilà qui est bien. Sans aucun doute, vous avez éprouvé du soulagement à être délivré de Johnson, si capable qu'il fût, et à vous retrouver entre les mains de votre serviteur accoutumé. Ces infirmiers de profession veulent toujours faire du zèle, sans se rendre compte qu'ils deviennent importuns. Par contre je vous amène aujourd'hui une personne qui vous rendra tous les services nécessaires, sans jamais vous importuner. Voici la nurse Rosemary Gray, qui vous est envoyée par sir Deryck Brand, et qui est toute disposée à vous servir de secrétaire, de lectrice ou de dame de compagnie; en fait, une "nouvelle paire d'yeux" pour vous, monsieur Dalmain, avec un cerveau intelligent derrière ces yeux, et un coeur féminin plein de bonté et de sympathie pour les diriger. Nurse Gray est arrivée ce matin, monsieur Dalmain.

Aucune réponse. Mais la main de Garth chercha le mur, l'effleura, puis retomba sur le lit.

Jane n'arrivait pas à comprendre clairement que nurse Gray, c'était elle-même! Elle n'éprouvait qu'un désir, celui que le pauvre malade ne fût pas tourmenté au sujet de cette femme. Mais le docteur Mackenzie parlait de nouveau.

—Nurse Rosemary Gray est ici, dans la chambre, monsieur Dalmain.

Alors la courtoisie naturelle de Garth sembla traverser les ténèbres qui l'enveloppaient: il ne tourna pas la tête, mais sa main droite fit un petit signe de bienvenue, et d'une voix basse et distincte, il dit:

—Ah! bonjour... C'est bien aimable à vous de venir si loin. J'espère que vous n'avez pas eu un voyage trop fatigant?

Les lèvres de Jane bougèrent, mais pas un son n'en sortit. Le docteur Mackenzie répondit rapidement sans la regarder:

—Miss Gray a fait un très bon voyage et paraît aussi reposée ce matin que si elle avait passé la nuit dans son lit. Je devine que c'est une jeune personne qui aime l'eau froide.

—J'espère que la femme de charge veillera à ce qu'il ne lui manque de rien. Donnez des ordres, je vous en prie, dit la voix fatiguée.

Puis Garth se rapprocha du mur encore davantage, comme pour clore l'entretien.

Le docteur Mackenzie répondit:

—Nurse Gray, je désire vous montrer un fauteuil est très bien compris, et sir Deryck l'a beau-

main, et dans lequel il trouvera tout le confort possible dès qu'il sera disposé à se lever. Voyez. Il y a un soutien pour la tête, qu'on peut ajuster si c'est nécessaire; ces plateaux et ces tablettes peuvent changer de place et d'inclinaison. Ce fauteuil que nous avons fait préparer pour M. Dalcoup approuvé; en aviez-vous vu de ce genre, nurse Gray?

—Nous en avons un à l'hôpital, mais pas aussi perfectionné que celui-ci, répondit Jane.

Dans le silence de la chambre ensoleillée, le cri qui sortit du lit les fit sursauter: c'était le cri d'un malheureux perdu dans les ténèbres qui demande de la lumière, qui clame sa détresse et son émoi.

—Qui est là? Qui est dans la chambre? demandait impérieusement Garth Dalmain.

Soulevé sur son coude, il tendit la tête dans une attitude angoissée.

Le docteur Rob tira silencieusement sa moustache.

—Il n'y a personne dans la chambre, monsieur Dalmain, sauf nurse Gray et moi.

—Il y a une autre personne dans la chambre! reprit Garth avec violence. Comment osez-vous me tromper! Qui a parlé?

Jane se rapprocha vivement du lit; ses mains tremblaient, mais elle sut se maîtriser.

—C'est moi qui ai parlé, monsieur: nurse Rosemary Gray, et je suis persuadée que c'est ma voix qui vous a saisi. Le docteur Brand m'avait averti que cela pourrait arriver, me prévenant que je

ne devais pas être surprise si vous découvriez une ressemblance entre ma voix et celle d'une de vos amies communes. Il m'a dit en avoir été souvent frappé.

Garth, plongé dans ses ténèbres, demeura immobile, écoutant et réfléchissant. Enfin, il demanda lentement :

—Vous a-t-il dit à qui appartenait cette voix?

—Oui, car je le lui ai demandé; il m'a dit que c'était celle de miss Champion.

La tête de Garth retomba sur l'oreiller. Puis, sans se retourner :

—Il faut me pardonner, miss Gray, d'avoir été ainsi saisi et stupidement agité, reprit-il, mais j'ai peine à m'habituer à être aveugle, et chaque voix qui perce le rideau noir de l'éternelle nuit a une portée que celui qui parle ne peut mesurer. La similitude de votre voix avec celle de la dame que sir Deryck vous a nommée est si remarquable que, bien que la sachant actuellement en Egypte, j'ai eu peine à me figurer qu'elle n'était pas dans la chambre. Et pourtant sa présence ici serait la chose la plus impossible du monde! Et je vous dois, ainsi qu'au docteur Mackenzie, des excuses pour mon agitation et mon incrédulité.

Il tendit sa main droite vers Jane. Jane tordit les siennes, nouées derrière son dos.

—Nurse, prononça la voix sèche du docteur Mackenzie, venez près de la fenêtre, j'ai encore quelques instructions à vous donner.

Ils s'entretenirent quelques instants à voix contenue.

—Et maintenant je vais prendre congé, dit enfin le docteur.

—Je désirerais vous parler seul quelques minutes, docteur, dit Garth.

—Je vous attends en bas, docteur Mackenzie, dit Jane en se dirigeant vers la porte.

Mais un geste impérieux du docteur l'arrêta, et elle alla sans bruit se placer près de la cheminée. Elle ne voyait pas la nécessité d'un subterfuge et se sentait contrariée de s'y prêter. Mais il était impossible de désobéir à ce petit homme autoritaire. Le docteur marcha vers la porte, l'ouvrit, la referma; puis revint vers le lit, prit une chaise et s'assit.

—Eh bien, monsieur Dalmain?

Garth se redressa et se tourna vers lui. Alors, pour la première fois, Jane vit son visage...

—Docteur, dit-il, parlez-moi de cette garde; d'abord décrivez-la!

La tension de sa voix était extrême; tout son être frémissait; ses mains étaient jointes; son visage pâli et amaigri, ravagé par la souffrance, paraissait à la fois si vivant et si mort!

—Décrivez-la-moi, docteur, cette nurse Rosemary Gray, comme vous l'appellez.

—Mais ce n'est pas un nom de mon choix, répliqua posément le docteur Rob. C'est le nom de la jeune personne, et un joli nom, ma foi! "Romarin pour le souvenir"; c'est de Shakespeare, n'est-ce pas?

—Décrivez-la, répéta Garth pour la troisième fois.

Le docteur Rob tira sans bruit de sa poche la lettre de sir Deryck et se mit à l'étudier.

—Hem... fit-il lentement, c'est une jolie petite femme, fine et distinguée; le genre de personne élégante que vous aimeriez avoir autour de vous si vous pouviez la voir.

—Brune ou blonde?

Le docteur jeta un coup d'oeil du côté de Jane et sur les mains brunes qui s'appuyaient à la cheminée.

—Blonde, prononça le docteur Rob sans une minute d'hésitation.

Jane sursauta de surprise. Pourquoi ce petit homme mentait-il à son sujet?

—Les cheveux? reprit la voix venant du lit.

—A vrai dire, ils sont en partie cachés par un modeste petit bonnet, mais je les crois frisés et vaporeux, comme il sied à une jolie petite femme.

Garth s'allongea, tout frémissant, et appuya ses mains sur son visage sans regard.

—Docteur, dit-il, je sais que je vous ai donné déjà beaucoup de tracas, et aujourd'hui je dois vous paraître parfaitement ridicule. Mais si vous ne voulez pas me voir devenir fou, renvoyez cette personne, ne la laissez pas entrer de nouveau dans ma chambre!

—Voyons, monsieur Dalmain, dit le docteur parlant avec patience, envisageons un peu la situation. Je suppose que vous n'avez rien contre la personne en question en dehors de cette circonstance que sa voix présente une curieuse similitude avec celle d'une de vos amies actuellement en voyage. Cette dame n'est-elle donc pas une personne agréable?

Garth eut un rire railleur:

—Oh! si fait! dit-il, c'est une personne des plus agréables.

—"Romarin pour le souvenir", cita de nouveau le docteur. Dans ce cas, pourquoi nurse Rosemary n'évoquerait-elle pas un souvenir agréable? D'autant que sa voix me paraît une voix très féminine, toute de douceur et de bonté, ce dont de nos jours il y a lieu d'être reconnaissant, alors que tant de femmes parlent d'un ton à effrayer les corbeaux; on dirait, ma foi, souvent des cailoux roulant dans un arrosoir.

—Mais vous ne comprenez donc pas, docteur, plaïda Garth d'une intonation fatiguée, que c'est ce souvenir et cette ressemblance que, dans ma nuit, il m'est impossible de supporter? Je n'ai rien contre cette voix, Dieu le sait! Mais quand je l'ai entendue d'abord, j'ai cru... que c'était elle... l'autre... venue ici... à moi... et...

La voix de Garth s'éteignit subitement.

—La dame agréable? suggéra le docteur. Je vois. Eh bien, monsieur Dalmain, sir Deryck est d'avis que ce serait une excellente chose pour vous que d'éprouver le désir de recevoir des visites. Vous avez, paraît-il, nombre d'amis disposés à venir même de très loin dans l'espoir de vous reconforter. Pourquoi ne pas me permettre de faire demander cette dame agréable? Je tiens pour certain qu'elle viendrait. Et quand elle serait assise de vous, et que vous auriez causé ensemble, la voix de la nurse ne vous impressionnerait plus...

Garth se dressa sur son lit, tout son visage décomposé exprimant l'ardeur du sentiment qui l'agitait. Jane, debout, le regardait.

—Non, docteur, oh! Dieu, non; dans le monde entier, elle est la dernière personne qui doive franchir ce seuil, si on tient à me complaire!

Le docteur Mackenzie se pencha comme pour examiner une reprise microscopique au drap.

—Et pourquoi? demanda-t-il très bas.

—Parce que, répondit Garth, cette dame agréable, comme vous la dénommez si bien, a un coeur généreux et compatissant, que mon malheur pourrait faire déborder de pitié; et d'elle, je ne pourrais accepter de pitié. Ce serait la dernière paille sur mon lourd fardeau. Je peux accepter la croix qui m'est imposée, docteur, j'espère avec le temps la porter virilement, jusqu'à l'heure où Dieu m'ordonnera de la déposer, mais cette dernière paille —sa pitié—me briserait... Je tomberais dans l'abîme pour n'en plus sortir.

—J'entends, dit le docteur Rob avec douceur. Pauvre garçon! La dame agréable ne doit pas venir.

Il attendit en silence quelques minutes, puis il repoussa sa chaise et se leva.

—En attendant, dit-il, je m'en remets à vous, monsieur Dalmain, pour être indulgent à l'égard de nurse Rosemary Gray, et ne pas rendre sa tâche trop difficile. Je n'ose pas la renvoyer. Elle a été choisie par le docteur Brand. De plus, réfléchissez: quel coup cruel serait pour elle un brusque renvoi! Etre chassée, cela pourrait lui nuire sérieusement. Réfléchissez. Après avoir passé cinq minutes dans la chambre du malade, être chassée parce que sa voix le rendait fou... Pauvre fille, quelle attestation à lui offrir, et quelle figure ferait-elle devant sa directrice en la lui présentant!

Ne pouvez-vous être assez généreux et assez désintéressé pour vous mettre un instant à sa place, monsieur Dalmain?

Garth hésita.

—Docteur Mackenzie, dit-il enfin, voulez-vous me jurer que votre description de cette personne est parfaitement exacte?

—Jurer, moi! fit avec onction le docteur Rob. J'ai eu une mère pieuse, mon gars! D'ailleurs, je puis faire bien mieux. Je vais vous confier un secret. Je vous lisais des extraits d'une lettre de sir Deryck. Je suis mauvais juge de la figure des femmes, ayant toujours considéré les chiens et les chevaux comme des compagnons beaucoup plus agréables et moins encombrants. Aussi n'ai-je pas voulu me fier à mes propres yeux, et j'ai préféré vous donner la description de sir Deryck. Vous me concéderez qu'il est bon juge en la matière. Vous avez vu lady Brand?

—Vu lady Brand! Comment donc, dit Garth avec animation, une légère couleur montant à ses joues pâles, j'ai fait plus. J'ai peint son portrait. Ah! quel tableau: debout, près d'une table, le soleil sur ses cheveux, et arrangeant dans un vase de vieux Venise des narcisses couleur d'or. L'avez-vous vu, docteur, à la Nouvelle-Galerie, il y a deux ans?

—Non, je ne fréquente guère les galeries de tableaux, mais (et il jeta un rapide regard vers Jane, qui fit un signe de la tête), nurse Gray m'a dit tout à l'heure l'avoir vu.

—Vraiment? (Et la voix de Garth trahit l'intérêt). En général, on ne se représente pas précisément une infirmière se promenant dans une galerie de tableaux.

—Et pourquoi pas? Il faut bien qu'elles aillent quelque part passer leurs jours de congé. Elles ne peuvent pas demeurer toute la journée en contemplation devant les devantures des modistes. Pourquoi alors ne pas aller regarder des tableaux? De plus, miss Rosemary Gray est une jeune personne cultivée. Sir Deryck me dit qu'elle est bien née, intelligente et instruite. Et maintenant, mon garçon, que décidez-vous?

Garth réfléchit quelques instants en silence. Jane se détourna, tremblante. Tant de choses étaient en suspens pendant cette minute! Enfin, Garth parla lentement et avec hésitation.

—Si je pouvais arriver à séparer la voix de... de l'autre personnalité, si je pouvais me convaincre que, malgré cette similitude de voix, elle même n'est pas...

Il fit une pause, et les battements du coeur de Jane semblèrent s'arrêter. Allait-il la décrire? Il continua:

—...n'est pas du tout semblable à la personne dont la taille et le visage se dessinent si clairement dans ma mémoire, associés à cette voix...

—Eh bien, dit le docteur, j'imagine que nous pourrions venir à bout de cette difficulté. Ces gardes savent qu'il faut céder aux caprices des malades. Nous allons appeler la jeune personne; elle se mettra à genoux près de votre lit. Soyez tranquille, avec moi là, elle y consentira facilement, et vous passerez vos mains sur son visage et ses cheveux, et autour de sa fine taille, et vous vous assurerez ainsi que c'est la plus élégante petite personne, avec sa robe bleue et son tablier blanc.

Garth éclata de rire, et sa voix prit une intonation nouvelle.

—Seigneur! cria-t-il, de toutes les propositions incongrues, celle-ci est la plus extraordinaire. Je suis complètement idiot. Et je commence à croire que je me suis exagéré la similitude de voix. Dans un jour ou deux, je cesserai d'y faire attention. Et dites-moi, docteur, si vraiment elle s'est intéressée à ce portrait... Holà! Où allez-vous?

—Mais je suis là, monsieur, dit le docteur; je poussais simplement une chaise près de la cheminée et j'ai pris la liberté de verser de l'eau dans un verre. Vous avez vraiment une acuité d'ouïe anormale. Je suis tout attention. Que disiez-vous du portrait?

—J'allais dire que si elle, la nurse, s'est vraiment intéressée à mon portrait de lady Brand, il y a dans l'atelier des études qu'elle aurait peut-être plaisir à voir. Si elle les apportait ici, je pourrais lui en expliquer le sujet. Mais, à propos, docteur, il n'est pas convenable que je reste au lit pendant que des jeunes personnes élégantes, avec leur taille fine, leur robe bleue et leur tablier blanc, entrent dans ma chambre comme il leur plaît. Pourquoi ne me lèverais-je pas pour essayer votre fauteuil? Envoyez-moi Simpson, et dites-lui de m'apporter ma tenue d'atelier marron et une cravate orange. Quelle bénédiction d'avoir la mémoire des couleurs! Pensez à ceux qui sont nés aveugles! Et, je vous en prie, priez miss Gray d'aller se promener dans le bois de pins, ou sur la lande, ou de prendre l'auto, ou de se reposer, à son gré. Dites-lui de se croire tout à fait chez elle, mais de ne venir dans ma chambre sous aucun prétexte avant que Simpson l'avertisse.

—Vous pouvez compter sur la discrétion de miss Gray, répondit le docteur Rob d'une voix soudain enrouée. Quant à ce qui est de vous lever, n'allons pas trop vite, mon garçon. Vous vous apercevrez que vos forces n'iront pas loin. Néanmoins, je suis tenu de vous dire que rien ne vous empêche de quitter le lit si vous en avez envie.

—Adieu, docteur, dit Garth en lui tendant la main. Je regrette de ne pouvoir espérer vous offrir jamais de peindre le portrait de Mrs. Mackenzie.

—Adieu, mon garçon, et que Dieu tout-puissant vous bénisse, répliqua le docteur. Agissez avec précaution. Et ne soyez pas étonné si, en revenant de ma tournée, j'entre un moment pour savoir si le fauteuil vous agrée.

Le docteur Mackenzie tint la porte ouverte et Jane la passa sans bruit. Il suivit, lui faisant signe de descendre.

Dans la bibliothèque, Jane se retourna et le regarda en face Il la fit asseoir et se tint debout devant elle. Ses yeux bleus, sous les sourcils embroussaillés, étaient humides.

—Mon enfant, dit-il, je suis un vieil imbécile. Il faut me pardonner. Je n'avais pas prévu que j'allais vous mettre à pareille épreuve. Je comprends parfaitement que pendant qu'il hésitait vous avez senti toute votre carrière en jeu. Je vois que vous avez pleuré; mais il ne faut pas prendre trop à coeur que notre malade se soit si fort agité parce que votre voix ressemble à celle de cette miss Champion. Il n'y pensera plus d'ici à deux ou trois jours, et vous lui serez plus utile qu'une douzaine de belles dames. Le voilà qui veut se lever et vous expliquer ses tableaux. N'ayez crainte. Vous réussirez promptement, et je pourrai annoncer à sir Deryck votre plein succès auprès du malade. Maintenant il faut que je voie Simpson pour lui donner des instructions détaillées. Je reviendrai dans deux heures savoir comment il a supporté le changement. Que je ne vous retienne pas.

—Docteur Mackenzie, dit Jane, puis-je vous demander pourquoi vous avez dit que j'étais blonde, et que mes cheveux parfaitement lisses étaient légers et frisés?

Le docteur Rob avait déjà atteint la sonnette. Mais à cette question il s'arrêta et croisa le clair regard de Jane de ses yeux bleus pleins de finesse.

—Certainement, vous pouvez le demander, nurse Rosemary Gray, quoique je m'étonne que vous le trouviez nécessaire. Il est clair que, pour des raisons à lui connues, sir Deryck avait voulu donner de vous, à l'intention du malade, un portrait imaginaire, et j'ai cru devoir me conformer à ses indications. Et maintenant, si vous me le permettez...

Le docteur sonna très fort.

—Et pourquoi lui avoir offert de se rendre compte par lui-même? C'était courir un grand risque.

—Parce que je savais que nous avions affaire à un gentleman, cria le docteur Rob agacé. Entrez

Simpson, entrez, mon ami, et fermez cette porte, et loué soit Dieu qu'il nous ait faits, vous et moi, des hommes, et non des femmes!...

Un quart d'heure plus tard, Jane vit s'éloigner la petite voiture. "Deryck avait raison, se dit-elle, c'est un original, mais il pourra nous aider."

Si elle avait pu entendre les réflexions que le docteur Rob se murmurait à lui-même, elle eût éprouvé quelque surprise. Il avait l'habitude de parler tout seul, pendant qu'il allait d'un malade à l'autre. "Ouais, marmottait-il, en fouettant son cheval, et qui me dira pour quelle raison l'honorable Jane Champion nous est arrivée ici?"

"Le diable m'emporte si je le sais!" continuait-il, faisant demandes et réponses.

"Il ne faut pas jurer, mon gars, reprit sévèrement le docteur Rob, vous avez eu une mère pieuse..."

## XX

### JANE ANNONCE DES PROGRES

*Lettre de l'honorable Jane Champion  
à sir Deryck Brand.*

Château de Gleneesh, N. B.

Mon cher Deryck, télégrammes et cartes postales ne vous ont guère informé d'autre chose que de mon arrivée. Me trouvant ici depuis quinze jours, j'estime qu'il est temps de vous envoyer un rapport. Rappelez-vous seulement que je suis une pitoyable correspondante. Mais pour une fois je voudrais emprunter la plume d'une bonne épistolière, car je me rends compte que je viens de traverser une crise telle que peu de femmes en ont connue. Nurse Rosemary Gray se tire à merveille de sa tâche, elle devient peu à peu indispensable à son malade, et elle lui inspire une confiance qui satisfait son orgueil professionnel.

Quant à la pauvre Jane, il lui a fallu se contenter d'apprendre qu'elle était la dernière personne dont il souhaitât la présence; lorsque son nom fut prononcé comme celui d'une visiteuse possible, le malade s'écria: "Oh! Dieu! non!" et son visage manifesta la plus vive répugnance. De sorte que Jane reçoit la discipline! Elle a eu le coeur navré. Ah! cher docteur, perspicace, vous ne vous étiez pas trompé dans votre diagnostic. Il dit que la pitié serait le dernier brin de paille sur sa croix déjà lourde! Comment lui faire comprendre que c'est d'elle-même que Jane a pitié?

Vous ne serez pas surpris d'apprendre que Jane maigrit à ce régime, et ce malgré l'excellent "porridge" (bouillie d'avoine; mets national des Ecosais) de Margery qu'on met cuire au cours de l'après-midi pour le déjeuner du lendemain; chacun est tenu de le tourner en passant avec une cuiller de bois... Mais ceci est une digression.

Oh! mon vieux camarade! la blessure de mon coeur est à vif, et je crains même votre main légère pour en panser la plaie... Où en étais-je? Ah!

je parlais du *porridge*; comme je vous le disais, Jane est amaigrie et fatiguée; mais, par contre, il paraît que nurse Rosemary Gray est florissante et continue d'être une jolie petite personne aux vaporeux cheveux blonds. Je dois vous dire que sur le chapitre du physique de nurse Rosemary, j'ai cru sage de mettre le personnel dans ma confiance.

Des incidents critiques éclataient à tout propos. Par exemple, dans la bibliothèque, la première fois que Garth descendit, il commanda à Simpson de donner l'escabeau à nurse Gray; Simpson ouvrait déjà les lèvres pour répondre que nurse Gray atteignait facilement les rayons supérieurs, mais par bonheur sa correction de valet bien stylé sauva la situation; il dit simplement: "Oui, monsieur, tout de suite", en me jetant par contre un coup d'oeil assez surpris; si Margery avait été présente, j'étais perdue, car rien n'aurait pu arrêter sa langue. Aussi, le soir même, quand le maître ne pouvait nous entendre, je convoquai Simpson et Margery dans la salle à manger et je leur dis que, pour des raisons que je ne pouvais expliquer, une description très peu exacte de mon physique avait été envoyée à M. Dalmain. Il me croyait de petite taille, mince, blonde et très jolie; il était important, pour éviter de longues explications et ne lui causer aucune perplexité, de ne pas le détroniper pour l'instant. L'expression d'attention polie du visage de Simpson ne subit aucune variation. "Certainement, miss, très bien", fit-il. Le visage de la vieille Margery passa au contraire par une série d'expressions diverses qui se cristallisèrent dans un sourire d'acquiescement; puis elle ajouta son commentaire:

—On a eu bien raison, ma foi! Car master Garth, le pauvre petit, a toujours beaucoup tenu à la beauté. Je le lui ai dit plus d'une fois: "Vous vous occupez trop de l'extérieur de la coupe, sans vous soucier de ce qu'il y a dedans". Aussi, miss Gray, il vaut mieux continuer à le tromper.

Et comme Simpson toussait derrière sa main pour l'avertir de faire attention à ce qu'elle disait, elle ajouta avec un air de sympathie: "Car bien qu'un visage ordinaire puisse être racheté par une expression de bonté, on ne peut pas facilement expliquer l'expression aux aveugles." De sorte, Deryck, que vous le voyez, le jugement de cette vieille femme, qui a connu Garth toute sa vie, serait d'accord avec la résolution prise il y a trois ans! Mais continuons mon rapport.

La voix, comme vous l'aviez prévu, a failli être la pierre d'achoppement; car après avoir semblé se contenter de l'explication que nous avions préparée, m'ayant priée de sortir, il a déclaré au docteur Mackenzie que ma voix le rendait fou et que je devais partir sur l'heure. Le docteur a su le convaincre, et on me garde. Garth n'a plus fait allusion à ce sujet. Seulement, parfois, je le surprends à m'écouter.

Mais pendant que la pauvre Jane est tenue à l'écart, nurse Rosemary a des heures ineffables. Son malade se tourne vers elle, se repose sur elle de tout, lui parle, essaye de pénétrer la pensée de sa compagne, lui découvre la sienne; et c'est un être exquis, un délice de vivre avec lui...

J'arrive maintenant au point principal de ma lettre, et quoique femme je ne le réserve pas pour le *post-scriptum*.

Deryck, pouvez-vous bientôt venir le voir, et me parler? Je ne crois pas que je puisse supporter longtemps la situation, privée de votre aide; et il serait si heureux de votre présence, et de vous faire constater tout ce qu'il a acquis d'habileté. Et puis vous pourriez placer un mot pour Jane, ou du moins savoir ce qu'il pense d'elle. Oh! mon ami, si vous pouviez me consacrer quarante-huit heures! Un peu d'air des landes vous serait salubre. Et puis je nourris un projet qui dépend en grande partie de votre venue. Venez donc. J'ai besoin de vous.

JEANNETTE.

*De sir Deryck Brand à nurse Rosemary Gray,  
Château de Gleneesh.*

N. B.

Ma chère Jeannette,

Certainement je viendrai. Je partirai vendredi soir et je pourrai passer tout le samedi et une partie du dimanche à Gleneesh; mais il faut que je sois de retour lundi.

Je ferai de mon mieux; mais je n'ai pas la baguette de Moïse!

Cependant, j'ai bon espoir! Ayons confiance en Dieu, qui seul peut faire sortir le bien du mal.

Je suis heureux que nurse Rosemary se montre si capable, mais j'espère que nous n'allons pas nous trouver en présence d'une complication nouvelle. Supposons que notre malade devienne amoureux de la gentille nurse Rosemary, quel sort est réservé à Jane? Il faut éviter à tout prix cette catastrophe.

Je plaisante parce que je vais venir vous retrouver. Votre dévoué,

DERYCK BRAND.

*De sir Deryck Brand au Dr Robert Mackenzie*

Mon cher Mackenzie,

Jugez-vous utile que je fasse une courte visite à notre malade à Gleneesh et que je donne mon opinion sur son état actuel? Il me serait possible de venir vers la fin de la semaine.

J'espère que vous êtes satisfait de la nurse que je vous ai expédiée. Votre dévoué,

DERYCK BRAND.

*Le docteur Macynze à sir Deryck Brand*

Le malade reçoit de la personne si capable que vous avez envoyée les meilleurs soins possibles. Il n'est plus besoin de moi, ni de vous, pour le malade. Mais je crois très opportun que vous fassiez une visite à la nurse, qui maigrit d'une façon inexplicable. Un chagrin secret, en dehors de sa responsabilité, la consume évidemment.

Elle aura peut-être confiance en vous. Elle ne peut se résoudre à m'en témoigner aucune.

Votre humble serviteur,

ROBERT MACKENZIE.

## XXI

### DURS MOMENTS POUR LA SECRETAIRE

Nurse Rosemary se trouvait avec son malade dans la bibliothèque ensoleillée de Gleneesh: entre eux était une petite table sur laquelle s'empilaient des lettres encore fermées—le courrier du matin. Garth en flanelle blanche, relevée d'une cravate verte et d'une primevère à la boutonnière, s'appuyait à l'aise sur son fauteuil, jouissant avec une acuité nouvelle du parfum des fleurs et de la chaleur des rayons de soleil.

Nurse Rosemary termina la lecture d'une lettre personnelle, la replia et la mit dans sa poche avec un sentiment de satisfaction: Deryck allait venir.

—Votre lettre est d'un homme, miss Gray? dit Garth d'une façon inattendue.

—Parfaitement exact, mais comment le savez-vous?

—Parce qu'il n'y avait qu'une feuille, et qu'une lettre de femme sur un sujet d'importance en aurait eu plusieurs. Et cette lettre traitait d'un sujet important.

—Encore une fois bien deviné, répondit nurse Rosemary en souriant, et encore une fois comment le savez-vous?

—Parce que vous avez poussé un petit soupir de satisfaction après avoir lu la première ligne, et un autre, quand vous avez remis la lettre dans l'enveloppe.

Nurse Rosemary se mit à rire.

—Vous faites de tels progrès, monsieur Dalmain, que bientôt nous ne pourrions plus garder de secrets. Ma lettre était de...

—Oh! ne me le dites pas! protesta Garth. Je n'avais aucune intention d'être indiscret au sujet de votre correspondant, miss Gray; mais j'ai tant de plaisir à vous faire constater mes progrès, à deviner ce qu'on ne me dit pas.

—J'allais vous le dire en tout cas. La lettre est de sir Deryck; et entre autres choses il annonce qu'il sera ici samedi.

—Ah! tant mieux, dit Garth. Quel changement il constatera! Et j'aurai le plaisir de le remercier de la patiente lectrice, secrétaire, infirmière et conseil qu'il m'a donnée; mais, ajouta-t-il d'un ton qui dénotait une soudaine inquiétude, il ne vient pas pour vous emmener?

—Non, pas encore. Et précisément, monsieur Dalmain, j'allais vous demander si vous pourriez vous passer de moi pendant quarante-huit heures; et la visite du docteur Brand serait, il me semble, une excellente occasion de m'absenter. Je vous quitterais sans inquiétude, vous sachant en bonne compagnie. Si vous m'autorisez à prendre



la fin de la semaine prochaine, je reviendrai de bonne heure lundi matin, à temps pour votre courrier. Le docteur Brand vous lira celui de samedi—il n'y en a pas le dimanche,—et il prendra ma place d'autres façons encore.

—Très bien, dit Garth, s'efforçant de cacher sa déception. J'aurais été heureux que nous causions tous les trois. Mais je ne m'étonne pas que vous ayez besoin d'un répit. Irez-vous loin d'ici?

—Non, j'ai des amis tout près. Et maintenant, êtes-vous disposé à lire vos lettres?

—Oui, dit Garth, en tendant la main; un instant, s'il vous plaît, il y a un journal parmi les lettres, je sens l'odeur de l'encre d'imprimerie; je n'ai pas besoin de cela; mais donnez-moi le reste.

Nurse Rosemary mit le journal de côté, puis avança les lettres de façon qu'il pût les toucher de la main. Garth les prit.

—Il n'en manque pas, dit-il en souriant et les manipulant attentivement une à une. Soudain il s'arrêta; il avait en main une lettre écrite sur du papier étranger et cachetée. Il la tint un moment sans rien dire, puis il passa son doigt sur la cire. Nurse Rosemary l'observait anxieusement. Il ne fit aucune réflexion, laissa glisser la lettre et prit la suivante; mais quand il reposa la pile de lettres sur la table, il prit soin de faire passer la lettre cachetée en dessous, afin qu'elle se trouvât la dernière.

Nurse Rosemary prit la première lettre, lut l'indication du lieu d'envoi, décrivit l'écriture. Garth essayait de deviner l'expéditeur, et se montrait ravi si par chance il devinait juste. Ce matin-là, il y avait neuf lettres. Les doigts de nurse Rosemary tremblaient quand elle remit la huitième lettre dans son enveloppe. Garth, de la main, s'était voilé le visage.

—Cette lettre, monsieur Dalmain, dit-elle en prenant la dernière, porte un timbre égyptien, et le cachet de la poste est du Caire. Elle est scellée avec de la cire rouge, et l'empreinte sur le cachet est un cimier emplumé avec la visière baissée.

—Et l'écriture? demanda Garth d'une voix très calme.

—L'écriture est assez claire, hardie, sans enjolivements; c'est écrit avec une plume à bout carré.

—Voulez-vous, s'il vous plaît, nurse, l'ouvrir et me dire la signature avant de lire la lettre?

Nurse Rosemary lutta contre son trouble, il lui semblait que sa gorge allait se contracter et la voix lui manquer. Elle ouvrit la lettre, et regarda la signature.

—La lettre est signée Jane Champion, monsieur Dalmain.

—Ayez la bonté de lire, dit Garth.

Et nurse Rosemary commença:

“Cher Dal, que puis-je vous dire sur ce papier? Si j'étais auprès de vous, il y aurait tant de choses que je pourrais dire; mais écrire est difficile, presque impossible.

“Je sais que l'épreuve est plus dure pour vous qu'elle ne le serait pour aucun de nous; mais vous serez plus courageux que nous ne l'eussions été; vous saurez prendre le dessus; vous continuerez à trouver la vie belle et à la faire apparaître telle à d'autres; Je ne savais pas l'apprécier avant cet été passé à Overdene et à Shenstone, quand vous m'avez appris à percevoir le beau.

“Depuis, au spectacle de chaque coucher, de chaque lever du soleil, sur l'eau bleu-vert de l'Atlantique, devant la pourpre des montagnes, les cascades du Niagara, les déserts dorés de l'Égypte, j'ai pensé à vous, et à cause de vous je les ai mieux compris. Oh! Dal! je voudrais venir vous raconter toutes ces merveilles et vous les faire voir à travers mes yeux, et grâce à vous, je comprends mieux leur magnificence.

“On me dit que vous ne recevez pas de visiteurs, mais ne pouvez-vous faire une exception et me permettre de venir?

“J'étais à la Grande Pyramide quand j'ai su... Je me trouvais sur la Piazza après dîner... La clarté lunaire évoquait des souvenirs. Je venais de me décider à renoncer au Nil, et à rentrer directement en Angleterre; une fois là, je voulais vous écrire pour vous demander de venir me voir; au même moment le général Loraine est survenu avec un journal anglais et une lettre de Myra, et j'ai tout appris...

“Seriez-vous venu me voir, Garth?

“Mais aujourd'hui, mon ami, puisque vous ne pouvez venir à moi, puis-je venir à vous? Si vous dites simplement “Venez”, j'accourrai de n'importe quelle partie du monde où je pourrais être. Ne vous occupez pas de la provenance de cette lettre—je ne serai plus en Égypte quand vous la recevrez. Écrivez-moi chez ma tante à Londres. Toutes mes lettres vont là, et on les fait suivre.

“Laissez-moi venir, et croyez, croyez que je comprends votre épreuve. Mais Dieu vous aidera. “Croyez-moi vôtre plus que je ne peux l'exprimer.

“JANE CHAMPION.”

Garth découvrit son visage qu'il avait tenu caché entre ses mains.

—Si vous n'êtes pas fatiguée, miss Gray, j'aimerais dicter tout de suite ma réponse à cette lettre pendant que je l'ai bien présente à l'esprit. Avez-vous du papier? Pouvons-nous commencer?

“Chère miss Champion, je suis profondément touché par votre lettre si pleine de sympathie... C'est une bonté exquise qui vous a portée à m'écrire de si loin et au milieu de tant de scènes bien faites pour éloigner votre pensée de vos amis en Angleterre.”

Une longue pause; nurse Rosemary, plume en main, espérait que le battement de son cœur n'é-

taît pas perceptible de l'autre côté de la petite table.

—“Je me réjouis que vous n'avez pas renoncé au voyage sur le Nil, mais...”

Une âbelle bourdonna contre la vitre.

—“naturellement si vous m'aviez appelé je serais venu.”

Silence complet pendant quelques minutes, puis la voix de Garth recommença à dicter :

—“Vous êtes trop bonne de proposer de venir me voir, mais...”

Nurse Rosemary laissa tomber sa plume :

—Oh ! monsieur Dalmain, supplia-t-elle, laissez-la venir!...

Garth tourna vers elle un visage stupéfait.

—Je ne souhaite pas qu'elle vienne, dit-il d'un ton résolu.

—Mais réfléchissez combien il est pénible de désirer ardemment venir auprès d'un ami dans la peine, et d'être tenu à distance!

—C'est uniquement par bonté de coeur que miss Champion a été amenée à me faire cette offre : elle a été une amie et une camarade du temps passé; cela l'attristerait de me voir aujourd'hui.

—Ce n'est pas là son avis, dit nurse Rosemary avec conviction. Ah ! ne pouvez-vous lire entre les lignes ? Ou faut-il un coeur de femme pour comprendre une lettre de femme ? L'ai-je mal lue ? Puis-je la relire ?

Une expression de véritable contrariété passa sur le visage de Garth. Il parla avec une dureté inaccoutumée, ses sourcils noirs froncés, l'expression de son visage glaciale.

—Vous avez fort bien lu la lettre, mais vous ne devez pas la discuter. Je dois avoir la liberté de dicter mes lettres à mon secrétaire sans être forcé de les expliquer.

—Je vous demande pardon, monsieur, dit nurse Rosemary, j'ai eu tort.

Garth étendit une main à travers la table, la laissa là un moment; mais aucune main ne répondit à son geste.

—N'y pensons plus, dit-il avec son charmant sourire, mon excellent petit mentor. Vous pouvez me conseiller sur beaucoup de sujets, mais pas sur celui-ci. Maintenant, finissons. Où en étions-nous ? Ah... “proposer de venir me voir”. Avez-vous mis : “Vous êtes trop bonne ?”

—Trop bonne, répéta nurse Rosemary. d'une voix étouffée.

—Continuons. “Mais pour le moment je ne reçois personne, et je ne désire avoir des visiteurs que lorsque je me serai rendu assez maître des difficultés matérielles de ma position, pour qu'elles ne soient plus trop apparentes. J'ai l'intention

de passer tout l'été à Gleneesh dans une solitude absolue, et petit à petit je m'habituerai sans doute aux servitudes de cette nouvelle vie. Je suis sûr que mes amis respecteront ma décision. J'ai auprès de moi une personne d'une capacité et d'une patience”... Non ! attendez, s'écria Garth subitement. Je ne dirai pas cela; elle pourrait mal interpréter... Aviez-vous commencé à écrire cette phrase ? Non ? Quel était le dernier mot ? “Décision”. Oui, c'est bien. Un point après décision. Maintenant, que je réfléchisse.

Il laissa tomber sa tête dans ses mains et demeura absorbé dans ses pensées. Nurse Rosemary attendait : sa main droite tenait la plume levée, la gauche s'appuyait sur son coeur; ses yeux contemplaient avec un regard d'inexprimable tendresse la tête brune inclinée. A la fin Garth se redressa. “Sincèrement à vous, Garth Dalmain”, dit-il.

Et sans protester nurse Rosemary traça ces mots sur le papier.

## XXII

### LE DOCTEUR ROB A LA RESCOUSSE

Le silence un peu pénible qui s'établit après que la lettre eut été fermée fut rompu par la voix joviale du docteur Rob.

—Quel est le malade aujourd'hui ? La dame ou le monsieur ? Ah ! ni l'un ni l'autre, je le vois. Tous deux ont une mine de prospérité qui intimide le médecin; c'est le printemps au dehors, mais l'été au dedans. continua le docteur Rob, tout en se demandant pourquoi les deux visages étaient si pâles, et pourquoi on respirait dans l'atmosphère une sensation de souffrance. Je vois, nurse Gray, que vous avez abandonné la tenue de laine grise, et repris votre robe de toile bleue, plus seyante sans aucun doute; seulement il est important de ne pas prendre froid, et de manger bien surtout. Dans ce climat, il faut se nourrir copieusement; vous perdez du poids depuis quelque temps. Ne devenez pas tout à fait impalpable.

—Pourquoi taquinez-vous toujours miss Gray sur sa petite taille, docteur Rob ? demanda Garth d'un ton un peu vexé. Etre petite n'est assurément pas un défaut !

—Je la taquinerai sur sa grande taille si vous le préférez, dit le docteur Rob, en jetant un regard malin vers nurse Rosemary, toute droite et comme figée devant la fenêtre.

—Je préférerais qu'il ne fût fait aucun commentaire sur son extérieur, répondit Garth sèchement. Puis plus cordialement il ajouta :

—Vous comprenez, docteur, pour moi elle est une voix, une voix qui guide. D'abord je m'étais efforcé de me représenter mentalement son apparence extérieure; maintenant je préfère bénéficier de ce que je connais, et laisser dans le vague ce que j'ignore. Sauf ce Johnson qui appartient à un cauchemar à moitié oublié, elle est la seule personne nouvelle qui m'ait approché depuis que je suis aveugle, la seule voix à laquelle je ne puis donner ni un visage ni un corps? Avec les années il y en aura beaucoup ainsi. Pour le moment elle est unique.

Les yeux du docteur Rob, qui pendant cette explication n'avaient cessé de fureter autour de lui, parurent s'immobiliser soudain sur un objet digne d'un examen attentif. Il venait d'apercevoir la lettre provenant de l'étranger, sur la table tout près de lui.

—Ah! dit-il, les Pyramides, le timbre égyptien. Voilà qui est intéressant. Avez-vous des amis là-bas, monsieur Dalmain?

—La lettre est expédiée du Caire, répondit Garth, mais actuellement je crois que miss Champion est en Syrie.

Le docteur tira sa moustache et demeura absorbé dans la contemplation de la lettre.

—Champion? répéta-t-il, Champion? C'est un nom peu ordinaire; votre correspondante serait-elle par hasard l'honorable Jane?

—Mais cette lettre est d'elle, répondit Garth surpris. La connaissez-vous?

Sa voix vibra étrangement.

—Très bien, répondit lentement et d'un ton délibéré le docteur Rob. Je connais son visage et je connais sa voix, et je connais aussi assez bien son caractère. Je l'ai vue sous le feu; c'est ce que ne peuvent dire la plupart de ses amis. Mais il y a une chose d'elle que je ne connaissais pas avant aujourd'hui, c'est son écriture. Puis-je examiner cette enveloppe?

Il s'était tourné vers la fenêtre, cet audacieux petit homme, et avait posé la question à nurse Rosemary, mais il ne vit d'elle que le dos: nurse Rosemary étudiait le paysage! Il se retourna vers Garth, qui évidemment avait déjà donné un signe d'assentiment et dont le visage exprimait le désir d'en entendre davantage. Le docteur Mackenzie prit l'enveloppe?

—Oui, dit-il enfin, l'écriture lui ressemble: claire, ferme, décidée, sachant ce qu'elle veut dire et le disant, allant où elle veut aller. Ah! mon garçon, c'est une noble femme, celle-là; et si vous avez l'honorable pour amie, vous pouvez vous passer d'un certain nombre d'autres choses.

Une teinte rosée couvrit les joues brunes de Garth. Dans ses ténèbres, il avait été obsédé par

le désir d'entendre parler d'elle, sans pouvoir l'espérer. Ah! s'il avait pu se douter!... Ce vieux Robbie aurait pu le faire! Il avait dû user d'innombrables précautions pour questionner Brand, craignant de révéler son secret et celui de Jane. Mais, avec le docteur Rob et nurse Rosemary, il n'était pas besoin de tant de manoeuvres. Il pouvait garder son secret, et cependant écouter et répondre.

—Où l'avez-vous rencontrée? demanda Garth.

—Je vous dirai où, et je vous dirai quand, répondit le docteur Rob, si vous avez envie d'entendre une histoire de guerre.

Garth était tout enflammé de désir.

—Avez-vous une chaise, docteur? dit-il, et miss Gray en a-t-elle une?

—Je n'ai pas de chaise, monsieur, répondit le docteur Rob, parce que quand je veux donner libre cours à mon éloquence, je préfère me tenir debout. Nurse Gray n'a pas de chaise non plus, parce qu'elle est près de la fenêtre, évidemment absorbée par la vue. Elle ne fait attention ni à vous ni à moi. Une femme s'intéresse rarement d'ailleurs à ce qu'on peut lui raconter d'une autre femme. Mais vous, mon garçon, appuyez-vous dans votre fauteuil et allumez votre cigarette. Je vais vous dire où j'ai vu pour la première fois l'honorable Jane: en Afrique, au plus fort de la guerre des Boers. J'y étais en volontaire, comme chirurgien; elle y était pour soigner les blessés, mais pour de bon, vous savez, pas en amateur! Ah! non! Car elle était infirmière-major et savait faire marcher son monde. Elle travaillait comme dix et exigeait que chacun fît comme elle. Docteurs et infirmiers l'adoraient. Elle parlait au pauvre "Tommy" blessé comme aurait pu faire sa mère ou son amante. Les cœurs les plus durs étaient touchés; je tiens ceci du chirurgien en chef lui-même.

Garth se couvrit le visage de la main, sa cigarette à moitié grillée tomba à terre sans qu'il y prêtât attention. Le docteur ramassa la cigarette, frotta du pied la brûlure faite au tapis, puis jeta un coup d'oeil vers la fenêtre: nurse Rosemary s'était retournée, ses yeux inquiets fixés sur Garth.

—Je l'ai rencontrée en plusieurs occasions, continua le docteur Rob; mais nous n'étions pas dans les mêmes sections, et elle ne m'a parlé qu'une fois: je revenais du champ de bataille à l'hôpital pour chercher une nouvelle provision de chloroforme; pendant qu'on vérifiait ma pharmacie, je fis le tour de la salle, et dans un coin je vis miss Champion à genoux à côté d'un homme dont la dernière heure était proche; elle lui parlait doucement, tout en essayant de soulager ses souffrances.

frances. Tout à coup il y eut un vacarme formidable, et l'honorable Jane et son blessé se trouvèrent couverts de poussière et de débris : un obus boer était entré par le toit juste au-dessus de leurs têtes. Le malheureux hurlait d'angoisse et dame! on ne peut le blâmer: il agonisait et se trouvait sous l'influence de la morphine... L'honorable Jane ne perdit pas son sang-froid. "Recouchez-vous, mon ami, dit-elle, et restez bien tranquille". "Pas ici, sanglota l'homme". "Attendez, répondit l'honorable Jane, nous allons vous tirer de là". Alors, elle se retourna et me vit : j'étais dans une tenue indescriptible, affublé d'une tunique khaki de sous-officier dont je m'étais emparé au hasard en quittant la tente, et couvert de poussière et de plâtras. "Ici, sergent, commanda-t-elle. Aidez-moi à porter ce pauvre garçon; je ne veux pas qu'il soit inquiet en ce moment". Ce fut sa seule réflexion au sujet de l'obus qui avait passé au-dessus de sa tête. Trouvez-vous surprenant que les hommes l'aient adorée? Elle glissa ses mains sous les épaules du blessé, me fit signe de prendre les genoux, et à nous deux l'emportâmes hors de la salle, le long d'un étroit corridor, pour arriver à une petite chambre contenant un lit confortable, et dont les parois étaient ornées de photographies et de livres. Elle dit: "Ici, s'il vous plaît, sergent", et nous l'étendîmes sur le lit. "A qui ce lit?" demandai-je. La question parut la surprendre; mais voyant que j'étais un étranger, elle répondit poliment: "A moi". Et remarquant que déjà le blessé sommeillait, elle ajouta: "Ah! le pauvre garçon, il n'aura plus besoin d'un lit quand je penserai à me coucher". Voilà des nerfs. Ce fut ma seule conversation avec l'honorable Jane. Peu après, en ayant assez, je revins en Angleterre.

Garth releva la tête:

—Et l'y avez-vous jamais rencontrée?

—Oui, dit le docteur Rob; mais elle ne me reconnut pas; pas l'ombre d'un souvenir. Et c'est bien naturel: là-bas, je portais ma barbe, le temps manquant pour se raser, et ma tunique empruntée m'avait fait prendre pour un sergent au lieu d'un chirurgien. Naturellement elle ne s'attendait pas à rencontrer un camarade du front dans la brousse... de Piccadilly, conclut un peu gauchement le docteur Rob. Et maintenant que je vous ai dévidé cette longue histoire, je vais aller parler à Mrs. Margery dans la salle à manger. Elle s'inquiète, parce que, paraît-il, elle ne peut plus digérer le lard. Aussi, avec votre permission, je vais sonner pour demander Mrs. Margery.

—Pas tout de suite, docteur, intervint Jane d'une voix mesurée. J'ai un mot à vous dire. et je vais vous suivre dans la salle à manger; en-

suite, pendant que vous examinerez Margery, j'irai mettre mon chapeau: je me propose de vous accompagner un bout de chemin si toutefois M. Dalmain consent à rester une heure seul.

Jane entra dans la salle à manger avec le docteur Mackenzie: celui-ci arrêta sur elle un regard incertain.

—Eh bien, dit-il, il va falloir payer la casse?

Jane marcha droit à lui, les deux mains tendues:

—Ah! sergent, dit-elle, cher et fidèle sergent, voyez ce qu'il advient de porter l'habit d'un autre!... Et mon tourment vient d'avoir pris le nom d'une autre femme! Ainsi vous m'avez reconnue immédiatement?

—Dès l'instant que vous êtes entrée, déclara le docteur Rob.

—Pourquoi n'avoir rien dit?

—J'ai pensé que vous aviez vos raisons pour être nurse Rosemary Gray, et il ne m'appartient pas de me mêler de vos affaires.

—Oh! le cher homme! En vit-on jamais un plus avisé et plus discret!... Et quand je me souviens de la façon dont vous m'avez dit: "Ainsi, vous voilà arrivée, nurse Rosemary Gray?" quand vous n'aviez qu'à me dire: "Bonjour, miss Champion, qu'est-ce qui vous amène ici sous un nom d'emprunt?"

—J'aurais pu le dire en effet; mais, Dieu merci! je ne l'ai pas dit.

—Mais, continua Jane, pourquoi vous trahir maintenant?

Le docteur Rob posa sa main sur le bras de Jane.

—Mon enfant, je suis un vieux bonhomme, et toute ma vie j'ai fait mon affaire de savoir, sans qu'on me dise. Vous venez de subir une épreuve très dure, non seulement vis-à-vis de lui, mais de nous tous; je savais que, pour vous donner la force de la supporter, il vous faudrait sous peu avoir le soulagement de partager votre secret avec quelqu'un. Et aujourd'hui, d'après vos visages quand je suis entré, j'ai jugé qu'il était temps: vous avez ici un ami qui, comme tous ceux qui vous ont vue à l'oeuvre en Afrique, donnerait volontiers sa main droite pour l'honorable Jane.

Jane le regarda les yeux pleins de reconnaissance trop émue pour parler. Le docteur Rob continua:

—Dites-moi seulement, mon enfant, si vous le pouvez, quelle est la raison qui vous sépare?

—Ah! docteur, dit Jane, c'est une histoire de méfiance et d'erreur et la méfiance et l'erreur venaient de moi. Maintenant, pendant que vous examinerez Margery, je vais me préparer pour sortir, et j'essayerai de vous faire le triste récit

de ce qui s'est mis entre nous et a gâté nos deux vies. Vos sages conseils m'aideront, et votre connaissance du coeur humain découvrira peut-être une issue pour nous sortir de cette impasse.

Comme Jane traversait le hall et se disposait à monter l'escalier, elle regarda du côté de la porte close de la bibliothèque. Une inquiétude la saisit: comment Garth avait-il supporté le récit du docteur Rob? Elle seule pouvait deviner la force de certaines évocations. Jane sentit qu'elle ne pouvait sortir sans s'être assurée qu'il allait bien.

Elle ouvrit la porte d'entrée, contourna la maison jusqu'à la terrasse, et s'approcha de la fenêtre ouverte de la bibliothèque, en marchant sur la plate-bande gazonnée.

Jamais elle ne l'avait épié, sachant qu'il haïssait et redoutait l'idée d'une intrusion invisible. Mais maintenant... Pour cette fois seulement!... Jane regarda: Garth, toujours assis sur sa chaise, avait croisé ses bras sur la table, et y avait enfoui son visage. Il sanglotait, comme parfois elle avait entendu des hommes sangloter après une atroce opération supportée en silence. Et au milieu de ses larmes, Garth murmurait: «Ma femme! Oh! ma femme!»

Jane s'enfuit éperdue. Une intuition secrète lui disait que se découvrir à lui en un pareil moment serait tout perdre. La voix de Deryck semblait lui répéter à l'oreille: «Prenez garde! Si vous tenez à votre bonheur futur et au sien...» Et puis le délai serait court. Sûrement dans le calme qui succéderait à cette tempête, ce serait le besoin de la retrouver qui l'emporterait. La lettre non encore expédiée serait écrite à nouveau. Il dirait: «Venez!» et l'instant d'après elle serait dans ses bras...

Sans bruit, Jane rentra.

Quand une heure après elle revint de sa promenade avec le docteur Rob, le coeur rempli d'anticipation heureuse, elle trouva Garth debout dans l'encadrement de la fenêtre, écoutant les rumeurs différentes qu'il commençait à distinguer. Quand il tourna la tête à son approche, il lui parut impossible que les beaux yeux brillants ne fussent plus là.

—Faisait-il bon dans le bois? Simpson m'y conduira après le lunch; en attendant, miss Gray, si vous n'êtes pas fatiguée, nous finirons notre besogne matinale.

Garth dicta cinq lettres. Puis Jane s'aperçut que sa lettre à elle avait disparu, mais la réponse était encore sur la table. Après un instant d'hésitation elle dit:

—Et la lettre à miss Champion? Désirez-vous qu'elle parte, monsieur?

—Certainement, nous l'avons terminée, il me semble.

—Je pensais, dit Jane, nerveusement et sans le regarder, je pensais que peut-être, après le récit du docteur Rob, vous souhaiteriez...

—Le récit du docteur ne peut faire aucune différence quant à la question de la visite de miss Champion, dit Garth avec hauteur.

Puis, plus doucement:

—Seulement, ce récit m'a rappelé...

—Quoi? dit Jane, la main sur son coeur.

—Quelle noble femme elle est, dit Garth Dalmain.

### XXIII

#### LE BANDEAU

Quand Deryck Brand descendit à la petite station lointaine, il regarda le long du quai, s'attendant à voir Jane. Mais personne ne se trouvait là. Il était le seul voyageur; après avoir déposé vivement la valise du docteur sur le quai, le garde sauta dans le fourgon et le train se remit en marche.

Le docteur monta dans la voiture qui l'attendait; il éprouvait une inquiétude indéfinissable. Pourquoi Jane n'était-elle pas venue le recevoir? Le désappointement causé par cette absence inspirait à Brand de pénibles pressentiments; serait-il possible que les nerfs de Jane eussent fléchi sous l'effort?

Dans la radieuse lumière du matin, il aperçut bientôt les larges pelouses et les terrasses de Gleneesh avec ses gais massifs de fleurs, ses allées sablées et le parapet dominant à pic la vallée. Simpson le reçut à la porte du hall, et il eut juste le temps de se rattraper au moment où il allait demander des nouvelles de «miss Champion». Cette inadvertance lui rappela la nécessité d'être sur ses gardes, en paroles et en action. Il ne se pardonnerait jamais d'avoir trahi Jane.

—M. Dalmain est dans la bibliothèque, sir Deryck, dit Simpson.

Garth se leva de son siège et s'avança à la rencontre du docteur, la main droite tendue, un sourire sur les lèvres, et si droit et d'aplomb dans sa démarche que le docteur eut besoin de jeter un coup d'oeil sur le visage sans regard pour être sûr de l'identité de l'homme qui se tenait devant lui, l'allure libre et aisée; puis il aperçut une cordelière de soie allant du siège que Garth venait de quitter à la porte; la main gauche du jeune homme avait légèrement glissé dessus en marchant. Le docteur mit sa main dans celle qu'on lui tendait et la serra chaudement.

—Mon cher ami, quelle transformation!

—N'est-ce pas, répondit Garth enchanté, et c'est entièrement l'oeuvre de l'excellente petite garde que vous m'avez envoyée. Elle est de premier ordre et j'ai besoin de vous le dire.

Il avait retrouvé sans peine sa chaise et avança pour le docteur celle qu'occupait généralement Jane.

—Tout ceci est de son invention.

Il décrocha la cordelière et la laissa choir à terre, sans cependant qu'elle fût détachée entièrement de son siège.

—Vous voyez qu'il y en a une de ce côté conduisant au piano, et une autre à la fenêtre. Comment les distinguez-vous l'une de l'autre?

—Par la couleur. L'une est marron, l'autre rouge, et la troisième bleue, répondit le docteur.

—Oui, dit Garth, vous les distinguez par la couleur, mais moi je les reconnais à la différence entre leur grain et leur épaisseur, que vous ne voyez pas, mais que je sens.

—Je suis heureux, dit le docteur, que nurse Rosemary vous ait donné satisfaction.

—Satisfaction! s'écria Garth, dites qu'elle m'a simplement aidé à revivre. J'ai honte de penser à l'abîme moral où j'étais tombé quand vous êtes venu, Brand. J'étais une chiffre, une loque... Vous avez dû me croire un poltron et un imbécile.

—Ni l'un ni l'autre, mon cher ami; vous traversiez une épreuve terriblement amère. Dieu soit loué que vous en soyez sorti victorieux!

—Je vous dois beaucoup, Brand, mais je dois encore davantage à miss Gray. J'aurais voulu qu'elle fût ici pour vous voir. Elle s'est absentée pour la fin de la semaine.

—Absentée!... Juste en ce moment? s'écria le docteur, qui faillit, encore une fois, faire un impair.

—Oui, elle est partie hier soir, pour passer la fin de semaine dans le voisinage. Elle m'a dit qu'elle serait de retour lundi de bonne heure; elle paraissait avoir besoin de repos et l'occasion de votre venue lui a semblé favorable. Brand, c'est vraiment trop gentil à vous d'avoir fait tout ce chemin pour me voir. Je suis vraiment confus que vous vous soyez ainsi dérangé.

—Ne soyez pas confus, mon cher garçon; et bien qu'en toute vérité, je sois venu pour vous, j'ai aussi dans le voisinage une autre personne amie à laquelle je m'intéresse. Je vous le dis pour être tout à fait honnête vis-à-vis de vous, et alléger le fardeau de reconnaissance qui vous oppresse.

—Oh! merci, dit Garth, vous allégez ma contrition, sans diminuer ma gratitude. Et maintenant, vous allez déjeuner... Et dites-moi, Brand...

Garth rougit comme un enfant et hésita un instant. «Je suis désolé de penser que vous allez être seul à vos repas, miss Gray étant absente. Cela me chagrine, mais je... je prends toujours les miens en particulier. Simpson me sert.»

Il ne put voir le regard de compréhension du docteur, mais le ton plein de sympathie de la voix qui répondit: «Ah! oui, naturellement», sans autre commentaire, lui donna le courage d'ajouter :

—Je ne puis même accepter la présence de miss Gray. Nous prenons toujours nos repas séparément. Vous ne pouvez vous imaginer ce que c'est que de poursuivre un morceau tout autour d'une assiette, en se demandant s'il ne se promène pas sur la nappe pendant que vous êtes en train de le chercher...

—Non, je ne peux me l'imaginer, dit le docteur, aucun de ceux qui n'ont pas fait cette dure expérience ne peut l'imaginer. Mais comment se fait-il que Simpson vous gêne moins que nurse Gray, qui a professionnellement l'habitude de ces choses?

Garth rougit de nouveau.

—C'est que Simpson, voyez-vous, est celui qui me rase, m'habille, me promène; et quoique ce soit toujours une épreuve, c'est une épreuve à laquelle je commence à m'accoutumer. Vous pourriez résumer la situation ainsi: Simpson représente les yeux de mon corps; miss Gray ceux de mon esprit. Savez-vous que miss Gray ne m'a jamais touché, pas même pour une poignée de main? J'en suis heureux, car elle n'est pour moi qu'un esprit et une voix, une voix merveilleusement secourable. Il me semble que je ne pourrais vivre sans l'entendre.

Garth sonna et donna l'ordre à Simpson de conduire sir Deryck à sa chambre et de le faire déjeuner.

Le docteur fit sa toilette, endosant sa tenue de campagne, culotte et vieille jaquette de chasse; puis il déjeuna avec appétit. Il était en train de s'extasier sur l'excellence du café de la vieille Margery, quand celle-ci parut. Il lui demanda aussitôt dans quoi elle faisait son café.

—Dans un pot de faïence, sir Deryck, répliqua la vieille femme. Seriez-vous assez bon pour venir avec moi, sans bruit, quand vous aurez terminé votre déjeuner? ajouta-t-elle. Sans bruit, répéta Margery en précédant le docteur.

Ils montèrent doucement l'escalier et suivirent une galerie assez sombre, recouverte d'un tapis épais, dont les parois étaient ornées de vieilles armures et de tableaux.

—Où me menez-vous, mistress Margery? de-

manda le docteur, adaptant son pas au trottinement de la vieille femme.

—Dans un instant, sir Deryck, nous serons arrivés.

A l'extrémité de la galerie, elle s'arrêta, frappa légèrement à une porte, et l'ouvrit, en chuchotant mystérieusement :

—Voici sir Deryck, miss Gray.

Et elle introduisit le docteur dans un confortable petit salon.

Un beau feu brillait dans le foyer; Jane était assise sur un fauteuil à haut dossier, les pieds sur les chenets. Le docteur ne vit d'abord que le haut de sa tête et sa simple jupe grise.

—Oh! Dick, dit-elle aussitôt; est-ce vous? Entrez et fermez la porte. Sommes-nous bien seuls? Venez vite me donner une poignée de main; sans quoi, je pars à votre recherche...

En une seconde le docteur fut à côté d'elle, un genou à terre devant la chaise haute; il saisit les mains qui le cherchaient.

—Jeannette, dit-il, Jeannette!

Puis la surprise et l'émotion lui coupèrent la parole. Les yeux de Jane étaient couverts d'un épais bandeau de soie noire solidement attaché sur ses nattes épaisses. Il y avait quelque chose de pathétique, dans le spectacle de cette femme seule dans ce petit salon, les yeux clos à la lumière...

Ami, répondit Jane, je suis partie pour une fin de semaine dans le pays où règne la nuit. Oh! Deryck, il fallait que je fisse ce voyage. La seule manière d'aider efficacement mon pauvre Garth était de savoir précisément ce que représente le fait d'être aveugle et cela dans tous les plus petits détails. Je n'ai jamais eu beaucoup d'imagination, même dans ma prime jeunesse; il ne m'en resta plus du tout. Et comme il ne se plaint jamais, j'ignore ce qu'il y a de plus pénible dans son état; il ne me restait qu'un moyen pour le découvrir: être aveugle pour mon propre compte pendant quarante-huit heures. Margery et Simpson ont très bien compris, et m'aident de tout leur pouvoir. Simpson s'assure que le champ est libre si nous voulons monter ou descendre; parce que ce serait une complication que les deux aveugles vissent à se rencontrer! Margery me vient en aide pour tout ce que je ne puis faire moi-même, et il y a tant de choses, Dick, vous ne sauriez croire combien il y en a... Et puis, cette affreuse obscurité, ce rideau noir toujours tendu devant vous, rigide comme un mur... insondable comme un abîme dans lequel il semble qu'on va être englouti. Et de l'obscurité sortent des voix. Si elles parlent fort, elles vous frappent comme un marteau, et si elles sont indistinctes, elles vous

affolent. Et le réveil au matin dans la même obscurité qui vous a enveloppée toute la nuit! Je ne l'ai éprouvé qu'une fois encore, car j'ai commencé l'épreuve seulement hier soir avant dîner; mais je redoute demain matin. Imaginez ce que cela doit être d'avoir toujours de pareils réveils sans aucun espoir de revoir le soleil! Et les repas!

—Quoi, vous gardez le bandeau pour les repas! s'écria le docteur.

—Naturellement, et vous ne vous figurez pas combien il est humiliant de poursuivre un morceau autour de son assiette et de le trouver enfin sur la nappe. Je ne m'étonne plus que mon pauvre Garth refuse de me laisser assister à ses repas, mais après ma période d'entraînement j'espère qu'il y consentira, et que je saurai l'aider à surmonter ces difficultés. Oh! Dyck, j'ai dû me résoudre à cette expérience, il n'y avait pas d'autre moyen...

—Oui, dit le docteur posément.

Jane ne vit pas l'émotion du visage de son ami.

—Etant ce que vous êtes, vous deviez la tenter.

—Ah! que je suis contente que vous en admettiez la nécessité, Deryck? J'avais si grand peur que vous ne jugiez la chose inutile et puérile. Et il fallait que ce fût maintenant ou jamais; car s'il me pardonne, ce sera, je l'espère, la seule fin de semaine que je passerai jamais séparée de lui. Croyez-vous qu'il me pardonne?

—Ah! ma pauvre enfant, que puis-je vous dire? fit le docteur avec émotion. Voyons, expliquez-moi bien, vous n'enlevez vraiment pas un moment ce bandeau?

—Seulement pour me laver la figure, dit Jane en souriant. Je puis garantir que je tiendrai mes yeux fermés pendant deux minutes. Et cette nuit le bandeau me tenait tellement chaud que je ne pouvais dormir; je l'ai enlevé pendant une heure ou deux; mais avant l'aube je me suis réveillée et je l'ai remis.

—Et vous comptez le garder jusqu'à demain matin?

Jane sourit. Elle devinait la portée de la question.

—Jusqu'à demain soir, Dick, dit-elle avec douceur.

—Mais, Jeannette, s'écria le docteur d'un ton de protestation indignée, sûrement vous me verrez avant que je parte! Ce serait pousser l'expérience trop loin.

—Non, dit Jane, se penchant vers lui. Ah! Deryck, il m'est si pénible de vous entendre et de ne pas vous voir, que je comprends mieux quelle sera toujours une de ses plus douloureuses épreuves.

Le docteur s'approcha de la fenêtre et demeura là, sifflant doucement. Jane comprit qu'il luttait contre sa propre contrariété. Elle attendit patiemment; bientôt il cessa de siffler, et elle l'entendit rire tout bas. Puis il revint s'asseoir auprès d'elle.

—Vous avez toujours été une de ces personnes qui vont au fond des choses. Les demi-mesures ne vous conviennent pas. Il me faut donc tomber d'accord avec vous.

Jane chercha la main du docteur.

—Ami, dit-elle, je sens que vous allez m'aider; mais je ne vous ai jamais vu si près d'être égoïste!

—Il y a en chacun de nous deux hommes, reprit le docteur, et chacun est pour l'autre un redoutable inconnu. Nous autres mâles, nous entendons occuper la première place par rapport aux femmes qui nous touchent de près, non pas seulement vis-à-vis de celles qui nous appartiennent exclusivement, mais encore de celles sur qui nous imaginons posséder des droits: par exemple pères et filles, frères et soeurs, amis et amies. Ainsi le veut la nature, qu'il faut apprendre à vaincre. Laissez-moi vous donner votre chapeau et votre manteau. J'ai l'habitude de fourrager dans les affaires de Flower, et je sais où il faut aller. Non? Ce sera comme vous voudrez. J'enverrai Margery. Mais ne soyez pas longue. Nous causerons plus librement dehors, et vous ferez des découvertes qui pourront vous servir quand vous guiderez votre ami. Seulement, prenez bien garde en descendant l'escalier avec Margery. Pensez donc! si vous aliez tomber avec elle, Jane! Une femme qui fait de si excellent café!

#### XXIV

#### LE POINT DE VUE MASCULIN

Une profonde tranquillité régnait dans la bibliothèque où Garth et Deryck fumaient en silence, plongés dans le sentiment de béatitude qui suit un bon dîner et une journée passée au grand air des landes.

Dommage que Jane ne pût voir les deux hommes: Garth dans le smoking élégant qui seyait si bien à sa taille svelte, le docteur dans la tenue du soir la plus impeccable, car il savait que son amie tenait à ces détails; il n'avait pas réfléchi, qu'à la lettre, elle n'aurait pas d'yeux pour le regarder!

Garth s'était assis près de la cheminée, car la chaleur de la flamme était très agréable par cette fraîche soirée de printemps.

—Que me disiez-vous donc tout à l'heure au sujet de nurse Rosemary? Qu'elle ne donne ja-

mais de poignée de main? demanda soudain le docteur.

—Oui, répondit Garth, mais d'abord je veux vous demander si c'est une règle de la confrérie, corporation, ou institut auquel elle appartient, que les nurses ne doivent jamais donner la main à leurs malades!

—Pas que je sache.

—Alors, c'est l'intuition de miss Gray qui l'a portée à agir précisément comme j'eusse souhaité qu'elle le fit. Elle ne m'a jamais serré la main, ni d'aucune façon ne m'a touché. Même en me passant des lettres ou des objets, comme elle le fait une douzaine de fois par jour, ses doigts n'ont jamais effleuré les miens.

—Et cela vous plaît? interrogea le docteur, envoyant en l'air des spirales de fumée, et observant attentivement le visage sans regard.

—Je lui en suis très reconnaissant, dit Garth avec ardeur. Savez-vous, Brand, que lorsque vous avez proposé de m'envoyer une garde secrétaire, j'ai senti qu'il me serait intolérable qu'une femme me touchât?

—Vous me l'avez dit, en effet...

—Quoi! vraiment? Quel ours j'ai dû vous paraître?

—En aucune façon, dit le docteur, mais un malade peu banal. En règle générale, les hommes...

—Ah! je n'en doute pas, interrompit Garth avec quelque impatience. Il y a un temps où moi aussi je me serais plu à sentir le contact d'une douce main féminine, et il est probable que je l'aurais souvent saisie au passage, et qui sait, baisée peut-être. Je faisais ces choses-là légèrement jadis... Mais, Brand, quand une fois un homme a senti l'étreinte de la main de celle qui seule est pour lui «la femme», l'unique, que ce contact n'est plus pour lui qu'un souvenir est une des seules choses qui demeurent et consolent, pouvez-vous être surpris si toute autre main de femme lui devient un objet de crainte?

—Je comprends, dit lentement le docteur. Je n'ai pas traversé cette expérience, mais je comprends. Seulement, mon ami, puis-je le dire: si la «femme unique» existe pour vous, sûrement sa place serait ici, et le contact de sa main une des choses qui vous consoleraient...

—Sans doute! dit Garth en allumant une autre cigarette, et vous pouvez le dire; mais en réalité il serait aussi exact de prétendre que, puisqu'on a de la terrasse une vue magnifique, je dois la voir... La vue est là, mais mon infirmité m'empêche de la voir.

—En d'autres termes, continua le docteur, quoi-



qu'elle soit pour vous l'"unique femme", vous n'êtes pas pour elle le "seul homme?"

—Non, dit Garth avec amertume; et comme dans un soupir il ajouta: je ne suis pour elle qu'un enfant.

—Disons plutôt que vous n'aviez pas su discerner ce que vous étiez pour elle et le lui faire comprendre, continua le docteur, sans paraître avoir entendu les derniers mots. C'est qu'il faut du temps et de la patience pour prouver certaines choses à une femme.

Garth se redressa avec une expression de surprise.

—Pensez-vous vraiment ce que vous dites?

—Absolument, répliqua le docteur avec assurance. Chez l'homme, la révélation de la "femme unique" est foudroyante; chez elle, au contraire, la conviction réciproque ne se fait que graduellement, comme le lever du jour.

—Oh! Dieu, murmura Garth, pour nous, il en fut ainsi. Elle était "ma femme" à mes yeux et je lui ai donné ce nom sans hésiter. Et le lendemain elle m'a traité "d'enfant", un enfant qu'elle ne pouvait songer à épouser... Que deviennent vos théories, Brand?

—Ne parlez pas de théories, mon cher garçon; mais laissez-moi vous le dire, Adam eut grand tort de ne pas se mettre immédiatement à la poursuite d'Eve.

Garth, penché en avant, avait saisi les bras de son fauteuil. Ce ton de calme assurance éveilla en lui des doutes sur la façon dont il avait envisagé la situation: les premiers qui se fussent présentés à son esprit depuis l'instant où, trois ans auparavant, il était sorti de l'église de Shenstone. Le docteur le vit devenir mortellement pâle; des gouttes de sueur perlèrent sur son front.

—Oh! Brand, dit-il, je suis aveugle. Soyez miséricordieux. Tout pour moi a une telle signification dans ces ténèbres!

Le docteur réfléchissait. Si ses infirmières et ses élèves avaient pu voir l'expression de son visage, ils auraient dit qu'il était en train de pratiquer une opération délicate et dangereuse, où la plus légère déviation du scalpel pouvait amener la mort du patient: ils auraient eu raison; car l'avenir de deux êtres tremblait dans la balance, dépendant dans cette crise de la fermeté et de la légèreté de main de l'opérateur. Ce visage angoissé, avec sa sueur d'agonie, cet appel tragique: "Je suis aveugle", n'étaient pas entrés dans les prévisions du docteur. C'était là un aspect de son compagnon, qu'il ne pouvait envisager sans émotion. Mais la pensée de celle qui, là-haut, les yeux bandés, tendait ses mains suppliantes vers lui, raffermis les nerfs du docteur.

—Vous pouvez être aveugle, Dalmain, dit-il posément; mais je ne crois pas que vous soyez un imbécile.

—Comment?... Est-ce que... Aurais-je été un imbécile? demanda Garth.

—Comment puis-je en juger? répondit le docteur. Racontez-moi clairement les choses à votre point de vue, et je vous donnerai mon opinion sur votre cas.

Son ton était si calme, si terre à terre qu'il eut un effet apaisant sur Garth, lui donnant en même temps un sentiment de sécurité. Le docteur aurait pu parler sur ce ton d'un mal de gorge ou d'une sciatique.

Garth se renversa sur sa chaise, glissa sa main dans la poche intérieure de sa jaquette et tâta une lettre qui s'y trouvait. Oserait-il? Devait-il enfin se donner le soulagement de parler de sa peine à un homme auquel il pouvait entièrement se fier, en évitant cependant le danger de trahir l'identité de Jane devant quelqu'un qui la connaissait si bien?

Le docteur attendit en silence. Alors, au bout d'un moment, Garth dit:

—Brand, si comme vous avez la bonté de le suggérer, je me donne l'extrême soulagement de me confier à vous, voulez-vous me promettre de ne pas essayer de deviner l'identité de la femme dont je vais vous parler?

—Mon cher ami, dit le docteur, d'un ton qui ajouta à la sécurité de Garth, je ne cherche jamais à deviner les secrets de personne. C'est une distraction qui n'a pour moi aucun attrait. Si je connais les secrets à l'avance, je n'ai pas à les deviner. Si je ne les connais pas, et que leurs possesseurs désirent me les cacher, je penserais aussi bien à voler leur bourse qu'à dérober leur secret.

—Merci! dit Garth. Personnellement, je ne désire rien vous cacher. Mais je lui dois, à elle, que son nom ne paraisse pas.

—Sans aucun doute, dit le docteur. Parlez, mon ami, je ne vous interromprai pas.

—Je dirai les choses aussi brièvement et aussi simplement que possible, commença Garth. Je la connais depuis plusieurs années, je la rencontrais partout où l'on se retrouve. J'avais toujours eu de la sympathie pour elle, et je faisais grand cas de son jugement. Elle était une amie et une vraie camarade pour moi et pour d'autres; mais on ne pensait jamais à associer l'idée d'amour avec elle. On était heureux de se trouver auprès d'elle, sans pouvoir dire pourquoi. Il est impossible de la décrire... Elle était... elle était... c'était.

Le docteur vit le nom de "Jane" trembler sur

les lèvres de Garth, et ne voulant pas tarir le flot des confidences :

—Oui, je comprends très bien ce que vous voulez dire. Alors?

—J'ai eu mes toquades et en grand nombre, continua la jeune voix ardente. Je ne voyais chez les femmes que leur beauté, la beauté m'ensorcelait. Je n'avais jamais songé au mariage, me contentant de peindre le portrait de celles que j'admirais. Leurs mères, leurs tantes et autres douairières s'imaginaient que je pensais à épouser mes modèles, mais les jeunes filles elles-mêmes savaient bien le contraire. J'admirais leur beauté, et elles se rendaient compte de ce que mon admiration signifiait. Je ne demandais à une femme, si elle était belle, que la faveur de peindre son image; je ne pouvais guère expliquer cela aux maris, aux mères, aux chaperons; mais elles me comprenaient parfaitement, et maintenant, dans mes ténèbres, pas une ne se lève devant moi pour rien me reprocher.

—On vous a méconnu, dit Deryck en riant; mais je vous crois.

—Voyez-vous, continua Garth, les deux seules femmes qui ont eu sur moi une réelle influence ont été ma mère, qui est morte quand j'avais dix-neuf ans, et Margery Grann, que j'embrasse de tout mon cœur, chaque fois que je pars ou que j'arrive. Ces liens d'enfance sont les plus sacrés de la vie. Les choses demeurèrent ainsi jusqu'à un certain soir de juin, il y a plusieurs années déjà. Elle et moi nous étions dans le même château, une habitation exquise. Un après-midi nous avions causé plus intimement que d'habitude, mais je n'avais pas plus d'idée de l'épouser que de demander Margery en mariage. Alors, quelque chose est advenu. Je ne puis vous dire quoi, car vous pourriez la reconnaître, mais en un instant merveilleux, la femme, l'épouse, la mère en elle se sont révélées à moi, et toute la tendresse toute la perfection de son âme pure. A cet instant est né un désir d'elle que rien ne pouvait assouvir, que rien n'assouvira jusqu'au jour où je me retrouverai avec elle dans la lumière de la cité d'or; là où il n'y aura plus ni larmes, ni douleur, ni ténèbres...

Le visage sans regard brillait, éclairé par la flamme du foyer. Le souvenir du passé donnait à Garth la vision de l'avenir. Le docteur demeura immobile, attendant que l'impression s'atténuât.

—Eh bien, continua la jeune voix dans l'ombre, je compris aussitôt que je l'aimais, que je la désirais; je sentis que sa présence illuminait ma journée, que son absence signifiait le froid de la nuit; et chaque jour devint radieux parce qu'elle était là.

Garth s'arrêta un instant. La voix incisive du docteur s'éleva :

—Elle était sans doute belle, jolie, séduisante?

—Une jolie femme? Elle? Ah! Dieu, non... Belle? Sur ma foi, je n'en sais rien...

—Mais vous désiriez probablement peindre son portrait?

—Je l'ai peint, dit Garth très bas avec un accent de tendresse. Et mes deux portraits d'elle, quoique achevés dans la tristesse et de mémoire, sont parmi mes plus belles oeuvres. Nul oeil que le mien ne les a jamais vus, nul ne les verra, sauf les yeux de la personne à qui par force je dois me fier pour qu'elle me les apporte... et qu'ils soient détruits.

—Et ce sera? interrogea le docteur.

—Nurse Rosemary Gray, dit Garth.

Le docteur arrangea du bout du pied les bûches qui flambaient joyeusement dans l'âtre.

—Vous avez bien choisi, dit-il. (Et il dut faire un effort sérieux pour maîtriser la gaieté qui de sa figure passa dans sa voix). Nurse Rosemary sera discrète. Mais en somme il est permis de croire qu'elle était belle.

Garth paraissait perplexe.

—Je n'en sais rien, dit-il lentement. Je ne puis la voir comme la voient les yeux des autres. Ma vision d'elle, dans l'instant qui a tout illuminé, a inclus l'esprit, l'âme et le corps. Son âme était si belle, si noble, si féminine, que le corps qui la revêtait en partageait la perfection et me devenait infiniment cher.

—Je comprends, dit le docteur affectueusement. Oui, cher ami, je comprends.

Et intérieurement :

'Oh! Jane, Jane! vous n'aviez pas besoin de bandeau pour être aveugle dans ce temps-là.'

—Nous eûmes alors des journées admirables, reprit Garth. Tout me paraissait si simple, si lumineux, que je n'imaginai même pas qu'il en put être autrement pour elle. Nous faisons beaucoup de musique ensemble, nous parlions de tout au monde, mais nous ne parlions pas de nous-mêmes, parce que nous savions... du moins moi—et devant Dieu je croyais qu'il en était de même pour elle! Chaque fois que je la voyais, je la trouvais plus parfaite, plus femme. Il y eut bientôt entre nous une courte séparation — trois jours d'absence,— puis de nouveau nous nous trouvâmes réunis pour une fin de semaine. Comme on associait son nom à celui d'une jeune Américaine, et d'après une remarque qu'elle-même m'avait faite sur ce sujet, je pris la résolution de lui parler sans plus de délai. Je lui demandai de venir sur la terrasse. Nous étions seuls. Il faisait un clair de lune magnifique, comme jamais je n'en ai vu...

Un long silence. Enfin Garth articula presque à voix basse :

—Je lui parlai... J'ai vu qu'elle me comprenait, j'ai cru qu'elle m'acceptait et m'enveloppait de son amour comme elle était enveloppée du mien. Mais pendant que je m'imaginai qu'elle comprenait et me répondait... elle ne comprenait pas et s'efforçait seulement d'être bonne et indulgente...

—En êtes-vous sûr? dit le docteur d'une voix enrouée.

—Tout à fait sûr. Ecoutez plutôt: lorsque je lui donnai le nom que j'espérais lui voir porter à l'avenir pour toujours, que je la nommai "ma femme", je la vois encore: elle se leva comme en sursaut et me repoussa, mais bonne et colère. Elle me dit qu'il lui fallait une nuit pour réfléchir, et qu'elle viendrait me trouver le lendemain matin dans la petite église du village pour me donner sa réponse. Vous me jugerez sans doute d'une fatuité imbécile, mais vous ne pourrez me trouver plus idiot que je ne le fais moi-même. Figurez-vous que je me crus absolument sûr d'elle. Elle vint. Je lui demandai sa réponse pour la forme; elle me dit gravement et posément: "Il m'est impossible d'épouser un enfant."

La voix de Garth s'étrangla. Sa tête s'inclina. Il en était arrivé au point où tout s'arrêtait pour lui, où la vie avait cessé de présenter à ses yeux le même aspect qu'auparavant.

Le docteur frissonna. Il savait que les choses avaient été bien plus douloureuses que Garth ne le disait. Il vit l'homme qui aimait Jane, aveugle et revivant éternellement cette scène qu'aucun oubli n'effacerait jamais. Il se pencha et posa tendrement sa main sur l'épaule de Garth.

—Pauvre garçon! dit-il. Pauvre, pauvre garçon! Et ils demeurèrent longtemps silencieux.

## XXV

### LE DIAGNOSTIC DU DOCTEUR

Par ce beau matin de dimanche, Jane et le docteur gravissaient un sentier en zigzag, qui, de la terrasse, conduisait au bois de pins. Deux troncs d'arbres abattus, placés en plein soleil et dominant une vue admirable, leur offraient un siège. Le docteur venait de raconter à Jane toute la conversation précédente.

—Pourquoi ne lui avez-vous pas donné votre opinion? protesta-t-elle.

—Je n'ai pas exprimé d'opinion, je n'ai rien expliqué. Je le laisse continuer à croire ce qu'il croit, parce que c'est l'unique façon de vous maintenir sur le pinacle où il vous a placée. Ce n'est pas moi qui vous en ferais tomber.

—Je tomberai dans ses bras, dit Jane hardiment; j'aime mieux être là qu'au pinacle.

—Permettez-moi de vous dire, ma chère enfant, reprit le docteur, qu'il est plus probable que vous tomberiez dans le premier train en partance pour Londres... Il me semble déjà vous y voir...

—Oh! Derick, soupira Jane, passant sa main sous le bras du docteur, et appuyant ses yeux bandés sur la manche de la vieille vareuse de chasse. Qu'avez-vous donc aujourd'hui? Vous êtes méchant pour moi. Vous m'avez torturée en me répétant les paroles de Garth, et maintenant, au lieu de me consoler, vous me donnez tort, et vous me laissez dans l'embarras.

—Je vous donne tort, oui; mais je ne vous laisse pas dans l'embarras. La soirée d'hier n'a pas été une plaisanterie, je vous en réponds. J'ai vu quels ravages une femme peut exercer dans la vie de l'homme qui l'aime. Je me suis réveillé ce matin avec la sensation d'avoir été battu.

—Et moi, que croyez-vous donc que j'éprouve?

—Vous croyez avoir raison, et aussi longtemps que vous garderez cette persuasion, votre cas sera sans espoir; il vous faut apprendre à dire: "Je reconnais mes torts; pouvez-vous me pardonner?"

—Mais j'ai agi pour le mieux, j'ai pensé à lui avant de penser à moi!

—Ceci n'est pas strictement vrai, Jane; vous avez pensé à vous d'abord. Vous n'avez pas eu le courage d'envisager la possibilité que son amour et son admiration se refroidissent. Tout amour est égoïste, sauf l'amour maternel.

—Ah! soupira Jane, je me sens perdue dans cette obscurité. Si je pouvais, Deryck, voir vos bons yeux, votre voix semblerait moins dure.

—Eh bien, enlevez le bandeau et regardez, dit le docteur.

—Je ne veux pas! cria Jane avec violence. Ai-je fait tout ceci pour échouer au port?

—Ma chère enfant, cette privation volontaire de la vue commence à vous donner sur les nerfs. Prenez garde qu'il n'en résulte plus de mal que de bien. Les remèdes violents.

—Chut, murmura Jane. J'entends des pas,

—On entend toujours des pas dans un bois, dit le docteur.

Cependant il se tut et écouta.

—C'est le pas de Garth, dit Jane tout bas. Deryck, allez regarder. D'ici on peut voir le sentier d'en bas.

Le docteur fit quelques pas, puis revint vers Jane.

—Oui, dit-il, la Fortune nous favorise. Dalmain monte le sentier avec Simpson; il sera ici dans deux minutes.

—Dites plutôt, mon cher Deryck, que la fatalité me poursuit!

Et la main de Jane s'éleva rapidement vers le bandeau qui lui couvrait les yeux : le docteur n'eut que le temps de l'arrêter au moment où elle allait l'enlever.

—Ne faites pas cela, dit-il. N'échouez pas à la dernière minute. Je suis capable de tenir deux aveugles à distance l'un de l'autre. Ayez confiance en moi et tenez-vous tranquille. Comment ne comprenez-vous pas pourquoi je dis que la Fortune nous favorise? Delmain vient me demander mon opinion sur ce qu'il m'a confié. Vous l'entendrez. Ce sera une économie de temps pour moi, et vous serez témoin de la façon dont il acceptera mes avis. Maintenant, ne bougez pas, car si vous bougez, je serai forcé de dire que vous êtes un écureuil et de vous jeter des pommes de pin.

Le docteur s'achemina vers le tournant du sentier. Jane demeurait dans sa nuit.

—Eh bien, Dalmain, fit le docteur, vous voilà? Nous pouvons nous passer de Simpson. Prenez mon bras.

—Mais oui, répliqua Garth, on m'a dit que vous étiez ici, et je suis venu vous rejoindre.

Simpson se retira, et les deux hommes parurent dans la clairière.

—Etes-vous seul? interrogea Garth. J'ai cru entendre des voix.

—En effet, répondit le docteur, je parlais avec une jeune personne.

—Quelle sorte de jeune personne?

—Ah! une fille robuste, qui paraît d'humeur assez susceptible.

—Je la connais; c'est la fille aînée de mon jardinier; elle a beaucoup de soucis de famille, pauvre enfant.

—Oui, je m'en suis aperçu. Voulez-vous vous asseoir sur ce tronc d'arbre? La vue se représente-t-elle à votre imagination?

—Oui, dit Garth, je la connais si bien; mais je suis épouvanté de constater combien une à une les images mentales se brouillent, sauf une seule.

—Et c'est?

v

—Son visage à *Elle*.

—Ah! mon cher ami, dit le docteur, je n'ai pas oublié ma promesse de vous donner mon opinion sur ce que vous m'avez confié. J'ai réfléchi sérieusement à ce sujet; nous serons très bien ici pour causer.

—Etes-vous bien sûr que nous sommes seuls? demanda Garth. Il me semble sentir une autre présence autour de nous...

—Mon cher ami, est-on jamais seul dans un bois? Des petites présences innombrables nous

entourent. Si vous cherchez la solitude, évitez les bois.

—Oui, dit Garth, et j'aime les écouter, mais je parlais d'une présence humaine... D'ailleurs, Brand, il faut que je vous dise que je suis constamment hanté par le sentiment d'une présence invisible autour de moi. L'autre jour, j'aurais juré qu'*Elle*, la "femme unique", me regardait en silence, pleine de pitié pour moi, ainsi qu'il en serait, si elle me voyait!...

—Quand avez-vous éprouvé ce sentiment?

—Récemment: le docteur Robbie nous avait raconté comment le hasard l'avait mis en sa présence à... Ah! je ne dois pas révéler où. Miss Gray et lui m'avaient ensuite laissé seul, et dans mes ténèbres solitaires j'ai senti *ses* yeux sur moi.

Cher ami, dit le docteur, il ne faut pas encourager cette hantise de présences invisibles. Souvenez-vous que ceux qui nous aiment profondément peuvent, même de loin, nous faire sentir que leur esprit est proche de vous, car, en mon âme et conscience, Dalmain, je suis persuadé que son cœur et son amour vous accompagnent en tout lieu.

—Dieu tout-puissant! s'écria Garth.

Et, se levant, il fit quelques pas au hasard. Le docteur le saisit par le bras; une seconde de plus, il aurait buté contre les pieds de Jane.

—Asseyez-vous, Dalmain, et écoutez-moi. Je vais essayer de vous expliquer mes paroles, donnez-moi votre attention sans vous agiter. Nous sommes en face d'un problème psychologique. Supposons les deux êtres dont il est question en présence. Comprenez une chose. L'amour chez un homme crée l'oubli de soi. Chez la femme, au contraire, il exaspère la conscience de la personnalité. Est-elle tout ce que celui qui l'aime imagine? Pourra-t-elle le contenter complètement, non seulement dans le présent, mais dans le long avenir des années qui s'ouvrent? Plus auparavant elle aura été simple et oublieuse de soi, plus ces pensées l'obséderont.

Le docteur regarda du côté de Jane. Elle avait élevé ses mains; il comprit qu'il était sur la bonne voie.

—Ensuite, mon ami, continua Brand, d'après ce que vous m'avez dit, j'ai compris qu'*Elle* ne répondait pas physiquement au type de femme pour lequel vous professiez de l'admiration. N'a-t-elle pu craindre qu'après un temps elle cesserait de vous plaire?

—Non, dit Garth d'un ton décisif; dans ce cas, elle m'aurait dit ses appréhensions. Je l'aurais rassurée immédiatement. Votre supposition est indigne de ma bien-aimée...

Le vent soufflait dans les arbres. Un nuage passa devant le soleil. Les deux êtres plongés dans l'obscurité frissonnèrent et demeurèrent silencieux. Enfin, le docteur parla.

—Cher ami, dit-il (et une profonde affection vibrat dans sa voix), j'en demeure persuadé, convaincu: *Elle* vous aime! Peut-être en ce moment aspire-t-elle de toute sa tendresse à être près de vous. Consentez à me confier son nom; permettez-moi d'aller la trouver et de lui demander sa version de ce qui s'est passé. Et s'il en est comme je crois, laissez-moi la ramener ici, afin qu'elle puisse prouver son regret, son amour et sa tendresse.

—Jamais, s'écria Garth, jamais tant que ma vie durera! Vous ne voyez donc pas que puisque, quand j'avais la vue, la réputation, tout ce qu'on peut souhaiter, je n'ai pu conquérir son amour, ce qu'elle pourrait ressentir pour moi, dans mon infortune, ne serait que de la pitié? Et je n'accepterai jamais sa pitié. Si je n'étais à ses yeux, il y a trois ans, qu'un enfant, aujourd'hui je ne serais qu'un "infirmé", objet de sa commisération. Si vous avez raison, et si elle a vraiment douté de mon amour et de ma fidélité, il est hors de mon pouvoir pour jamais de lui donner tort par ma fidélité. Elle m'a refusé parce qu'elle ne me trouvait pas digne d'elle. Je préfère qu'il en soit ainsi. Restons-en là.

—Mais cela vous laisse à la solitude, dit le docteur tristement.

—Je préfère la solitude, affirma la jeune voix de Garth, à la désillusion. Ecoutez, j'entends le premier coup de gong. Margery sera peinée si nous faisons attendre ses plats du dimanche.

Il se leva et tourna ses yeux sans regard du côté où le paysage s'étendait à perte de vue.

—Ah! comme je connais bien tout ceci! dit-il. Quand j'y viens avec miss Gray, elle me décrit ce qu'elle voit, et je lui révèle ce qu'elle ne voit pas, et que je sais être là. Elle a le goût très vif de l'art et de presque toutes les choses qui m'intéressent. Il me faut demander votre bras, Brand, quoique le sentier soit large. Je ne veux pas risquer une chute; j'en ai déjà fait deux ou trois assez mauvaises, et j'ai promis à miss Gray d'être prudent. Le sentier est large. Oui, nous pouvons marcher deux de front, trois si c'était nécessaire. Il est heureux que ce sentier ait été réparé; autrefois, il était difficile à grimper.

—Trois de front, dit le docteur. En effet, nous le pourrions, si c'était nécessaire.

Il fit un pas en arrière, et forçant Jane à se lever, passa la main glacée de la jeune femme sous son bras gauche.

—Garth, continua-t-il, prenez mon bras droit, de façon à pouvoir vous servir de votre canne avec votre main droite.

Et ainsi à travers bois, ce paisible dimanche d'été, ils descendirent à pas lents, le docteur marchant entre ces deux êtres dont il souhaitait unir les cœurs meurtris...

Tout à coup, Garth s'arrêta, tendant l'oreille:

—Il me semble percevoir un autre pas que le vôtre et le mien.

—Les bois sont pleins d'échos, dit le docteur, comme le cœur. Si vous écoutez, vous pouvez entendre tout ce que vous voudrez.

—Ne nous arrêtons pas, dit Garth, car autrefois, quand j'arrivais en retard pour le lunch, Margery me punissait.

## XXVI

### LES COEURS SE RETROUVENT DANS L'OBSCURITE

—Il me sera à tout jamais impossible, miss Gray, de vous exprimer ce que je pense de ce que vous venez de faire pour moi.

Garth se tenait devant la fenêtre ouverte de la bibliothèque. Le soleil du matin entra à flots. Une apparence nouvelle de force et d'espoir émanait de ce jeune homme à la taille haute et svelte. Il tendit ses mains vers nurse Rosemary, mais plutôt pour souligner ses paroles de reconnaissance que dans l'attente que son geste fût accueilli.

—Et moi qui cherchais à me représenter comment vous passiez votre fin de semaine, me demandant quels pouvaient bien être vos amis? Et pendant tout ce temps, vous étiez ici avec un bandeau sur les yeux, seule dans la chambre au-dessus de ma tête. Ah! la bonté qui inspire une pareille action est au-dessus des paroles humaines. Mais, miss Gray, ne vous êtes-vous pas sentie un peu coupable d'imposture?

C'était en effet le sentiment qu'éprouvait continuellement la pauvre Jane; aussi répondit-elle humblement:

—Oui, sans doute, mais cependant je vous avais dit que je n'allais pas bien loin. Et mes amis du voisinage étaient Simpson et Margery, qui m'ont aidée de tout leur pouvoir. D'ailleurs, en disant que je parlais, je disais vrai, car le monde où règnent les ténèbres est un autre monde que le royaume de la lumière.

—Ah! comme vous avez raison, dit Garth; il est si difficile de faire comprendre aux autres le sentiment de solitude absolue qu'on éprouve: ils paraissent, eux, venir d'une autre sphère, et après

être entrés en contact avec nous à l'aide de la voix et du geste de sympathie, y retourner subitement, vous laissant dans l'immense solitude de la nuit perpétuelle.

—Oui, répondit nurse Rosemary, et l'on redoute presque leur arrivée, parce que le départ rend l'obscurité plus profonde et la solitude plus complète.

—Ah! vous avez éprouvé cela? Je ne me sentirai plus solitaire à l'avenir dans le royaume des ténèbres. Je me dirai: une amie chère et dévouée est venue le visiter.

Il eut alors un rire si jeune, celui d'un enfant heureux, que Jane sentit sourdre en son cœur tout ce qu'il contenait de latente tendresse maternelle.

Debout en face de Garth, elle lui ouvrit les bras dans un geste d'attente et d'amour et, se tenant ainsi dans la radieuse clarté, elle parla:

—Monsieur Dalmain, dit-elle, j'aurais bien des choses à vous dire; mais avant de commencer, je veux vous révéler la grande leçon que j'ai apprise dans le royaume des ténèbres.

Puis, ayant soudain conscience que l'émotion qui la secouait donnait à sa voix une vibration qui pouvait rappeler trop vivement à Garth les accents du *Rosaire*, elle fit une pause, et reprit un diapason plus élevé, dont, pour personnifier Rosemary, elle avait contracté l'habitude.

—Monsieur Dalmain, je crois avoir appris ceci, que cette solitude, qui est intolérable à celui qui est seul, pourrait, pour deux êtres qui s'aiment, se changer en un vrai paradis. Je me suis rendue compte que l'obscurité deviendrait pour les âmes, dans certaines circonstances, un merveilleux lieu de réunion. Si j'aimais un homme qui eût perdu la vue, je serais heureuse d'avoir gardé la mienne, afin que mes yeux fussent les siens quand il en aurait besoin; mais je sais que souvent la lumière du jour m'importunerait, parce qu'il ne pourrait la partager; et quand viendrait le soir, j'aurais hâte de dire: "Eteignons les lumières, ne laissons pas entrer la clarté de la lune, et demeurons ensemble dans cette douce obscurité."

Tandis que Jane parlait, Garth pâlit, et ses traits se figèrent. Puis une réaction envoya le sang de son cœur à son visage, qui se colora jusqu'à la racine des cheveux. Il se déroba visiblement à cette voix qui lui disait ces choses. De sa main droite, il cherchait la cordelière qui le guiderait vers son fauteuil.

—Nurse Rosemary, dit-il (et au son de cette voix les bras ouverts de Jane retombèrent) c'est une grande bonté de votre part de me confier toutes les belles pensées qui vous sont venues dans l'obscurité. Mais j'espère que l'homme qui a le bonheur de posséder votre cœur, ou qui aura le

bonheur de la conquérir, ne sera pas affligé d'une si cruelle infirmité. Il vaudra mieux pour lui vivre dans la lumière que de mettre à l'épreuve votre généreux dévouement. Et maintenant, si nous ouvrons nos lettres?

Il laissa glisser sa main sur la cordelière et gagna son fauteuil.

Alors, avec une sensation de terreur, Jane se rendit compte de ce qu'elle avait fait. Elle avait totalement oublié nurse Rosemary, ne se servant de sa voix que pour éveiller Garth au sentiment de ce que son amour à elle, Jane, pourrait signifier pour lui. Elle avait oublié que, pour Garth, nurse Rosemary était seule en jeu dans cette conversation, que nurse Rosemary venait de lui donner une très grande preuve d'intérêt et de dévouement. Et elle comprit que Garth concluait assez naturellement qu'elle venait de lui adresser une déclaration d'amour... Jane se sentit placée entre Charybde et Scylla; mais en une seconde elle se résolut au plongeon.

Elle vint s'asseoir à sa place, de l'autre côté de la petite table, et dit:

—Je crois que c'est la pensée de celui auquel vous faites allusion qui m'a permis de vous parler à cœur ouvert comme je viens de le faire... Par malheur nous nous sommes querellés, mon ami et moi... Il ne sait même pas que je suis ici.

La raideur de Garth disparut instantanément.

—Ah! miss Gray, dit-il avec animation, j'espère que vous ne me trouverez ni impertinent ni curieux; mais je me suis souvent demandé si cet heureux mortel existait quelque part!

—Nous ne pouvons guère l'appeler heureux en ce moment, dit nurse Rosemary gaiement; du moins en ce qui concerne ses pensées à mon égard. Mon cœur lui appartient entièrement, mais il se refuse à le croire. Un malentendu s'est élevé entre nous, entièrement par ma faute, et il ne veut pas de donner la possibilité de remettre les choses d'aplomb.

—C'est idiot à lui, fit Garth. Etes-vous fiancés? Nurse Rosemary résita.

—Non... pas officiellement; mais c'est tout comme, ni lui ni moi ne saurions donner une pensée à qui que ce soit.

Garth sentit qu'un poids était enlevé de son esprit. Depuis quelque temps, il craignait de n'avoir pas été parfaitement honnête vis-à-vis d'elle et de lui-même. Nurse Rosemary lui était devenue nécessaire, plus que nécessaire, indispensable même; par ses capacités et son dévouement, elle avait conquis une place à part dans sa reconnaissance. Leurs rapports étaient exquis et l'association continue entre eux délicieuse; et voici que le docteur Robbie avait sans façons bousculé cet équi-

libre idéal. Garth, seul avec lui, avait déclaré que miss Gray était nécessaire à son bonheur, exprimant l'appréhension où il vivait qu'elle ne fût rappelée par sa supérieure.

—Je crains qu'on ne leur permette pas de rester indéfiniment auprès d'un même malade ; mais peut-être sir Deryck pourrait-il obtenir qu'une exception fût faite dans le cas présent.

—Envoyez donc promener la supérieure et moquez-vous de sir Deryck, répondit le docteur Robbie d'un ton dégagé. Si vous voulez l'avoir en permanence, assurez-vous de sa personne: épousez-la, mon garçon; je parie qu'elle vous accepte.

Ainsi, de ses gros souliers ferrés, le docteur avait piétiné sur une situation délicate.

Garth s'efforçait de chasser cette idée, mais sans y parvenir. Il commençait à comprendre que les recherches pour son confort et les attentions incessantes de nurse Rosemary dépassaient le devoir professionnel et devaient être inspirées par un intérêt plus tendre. Il repoussait obstinément l'idée qui s'imposait à son esprit, traitant mentalement le docteur Robbie d'imbécile, et lui-même de fat ridicule. Mais, avec tout cela, il éprouvait en la présence de nurse Rosemary la subtile impression d'être entouré d'une atmosphère d'amour vigilant. Une nuit vint où il envisagea certaines possibilités et lutta contre une violente tentation. Après tout, pourquoi ne ferait-il pas ce que le docteur avait suggéré? Pourquoi ne pas épouser cette charmante créature, si intelligente, si dévouée? Il la garderait ainsi toujours auprès de lui. Elle ne le tenait pas pour un "enfant", elle !... Qu'avait-il à lui offrir? Un homme délicieux, tout le bien-être souhaitable, la fortune, et un compagnon qu'elle paraissait trouver à son gré... Mais le tentateur alla trop loin car il murmura: "Et la voix sera toujours celle de Jane; vous n'avez jamais vu les traits de nurse Rosemary, vous ne les verrez jamais. Vous pouvez continuer à attribuer la voix à celle que vous adorez. Vous pouvez épouser nurse Rosemary, et continuer à aimer Jane". Alors Garth cria avec horreur: "Retire-toi, Satan!" et la bataille fut gagnée.

Mais la pensée que la paix du coeur de nurse Rosemary pouvait, par sa faute, être troublée, le tourmentait. Aussi éprouva-t-il un vrai soulagement d'apprendre qu'il existait un homme à qui elle était attachée, bien qu'il en ressentit une secrète jalousie. Et maintenant il la savait malheureuse à cause de son amoureux, comme lui était malheureux à cause de Jane.

Une impulsion soudaine lui vint d'en finir à jamais avec les équivoques, de parler à nurse Rosemary avec une absolue sincérité.

—Miss Gray, dit-il, se penchant vers elle avec ce sourire d'une franchise juvénile que tant de femmes avaient trouvé irrésistible, je suis touché que vous m'ayez accordé votre confiance; et bien que j'avoue être déraisonnablement jaloux de l'homme heureux qui possède tout votre coeur, je me réjouis de savoir qu'il existe. Et je veux, ma chère et dévouée amie, vous apprendre quelque chose qui nous touche tous deux; mais, avant de le faire, je vous demanderais de mettre votre main dans la mienne, afin de sceller notre amitié. Vous qui avez été dans le pays des ténèbres, vous comprenez ce que signifie l'étreinte d'une main.

Garth étendit sa main à travers la table, tout son être trahissant une forte tension intérieure.

—Je ne le puis, monsieur Dalmain, répondit nurse Rosemary d'une voix qui tremblait un peu. Je me suis brûlé les mains. Oh! non, pas sérieusement, n'ayant pas l'air si peiné. Une simple allumette. Oui, pendant que j'étais aveugle... Maintenant, dites-moi ce qui nous touche tous deux.

Garth retira sa main, l'appuyant sur son genou... Il se rejeta en arrière, gardant le visage levé. Il y avait sur ce visage une expression si pure, l'exaltation d'un esprit planant au-dessus de toutes les tentations inférieures, que les yeux de Jane en le regardant se remplirent de larmes. Elle comprit ce que l'amour et la souffrance avaient accompli pour Garth.

Il commença à parler à voix basse, sans se tourner du côté de nurse Rosemary.

—Dites-moi, vous est-il très cher?

Les yeux de Jane ne pouvaient se détacher du bien-aimé visage. L'émotion de Jane frémit dans la voix de nurse Rosemary.

—Il est tout pour moi, dit-elle.

—Vous aime-t-il comme vous méritez d'être aimée?

Jane se pencha et posa ses lèvres sur l'endroit de la table où la main de Garth s'était appuyée, puis nurse Rosemary répondit:

—Il m'aimait beaucoup, beaucoup plus que je ne le méritais.

—Pourquoi dites-vous "aimait" au passé? "Aime" n'est-il pas plus vrai?

—Non, hélas! dit d'une voix qui se brisait nurse Rosemary. Je crains d'avoir perdu son amour par ma méfiance et mes erreurs.

—Jamais, dit Garth; l'amour ne fait jamais défaut; il peut paraître mort pour un temps, enseveli même, mais vient un matin de Pâques où il ressuscite. Votre ami sait-il que vous reconnaissez votre erreur?

La question fut posée avec une extrême douceur.

—Non, dit nurse Rosemary, il me dénie la possibilité d'une explication où je pourrais lui faire comprendre qu'il nous fait du mal à tous deux par sa façon d'envisager ma conduite.

—Pauvre enfant, dit Garth d'un ton plein de sympathie. Ma propre expérience a été tellement tragique que je puis compatir avec ceux qui souffrent dans leurs affections. Mais écoutez mon conseil, miss Gray. Ecrivez à votre ami une confession sans réticence. Expliquez-lui ce qui est arrivé. Tout homme qui aime croira et acceptera votre explication, et sera heureux de le faire. J'espère seulement qu'il n'arrivera pas ici comme le vent, afin de vous emporter.

Jane sourit à travers ses larmes...

—S'il m'appelait, monsieur Dalmain, il me faudrait partir, dit nurse Rosemary.

—Comme j'appréhende le jour, continua Garth, où vous viendrez m'annoncer: "Je dois partir"! Et savez-vous, j'ai parfois pensé—vous avez tant fait pour moi, et vous tenez une si grande place dans ma vie—j'ai parfois pensé, je puis vous l'avouer franchement aujourd'hui, à avoir recours à un moyen extrême pour essayer de vous garder toujours. Vous êtes tellement digne de tout ce qu'un homme peut offrir, de toute la tendresse qu'il peut donner! Et comme à une femme semblable à vous je n'aurais pu offrir que le meilleur de moi-même, je veux que vous sachiez que je tiens enfermée dans mon coeur une image bien-aimée. Toutes les autres pâlissent peu à peu. Aveugle, je puis à peine évoquer clairement le souvenir de tant de doux visages que mon pinceau a reproduits; plus ou moins ils se brouillent et deviennent indistincts. Mais, béni soit Dieu, cette image adorée s'éclaire à mesure que s'épaissit ma nuit; elle m'accompagnera dans la vie, et je verrai dans la mort le visage de la femme que j'aime. Vous avez dit "aimait" en parlant de celui qui vous est cher, n'étant pas, dites-vous, assurée de l'état actuel de ses sentiments. Moi je ne puis dire ni "aimait" ni "aime" en parlant de ma bien-aimée. Mais je la chéris avec une tendresse qui me met dans l'impossibilité d'avoir à offrir rien qui soit digne d'être accepté par une autre. Si par égoïsme j'arrivais à solliciter une autre d'être ma femme, je lui ferais un tort cruel: son visage inconnu ne me serait rien; toujours l'autre visage resplendirait dans mon obscurité. Chère amie, si quelquefois vous priez pour moi, priez pour que je n'accomplisse jamais la bassesse d'offrir à une femme le simulacre qui serait un mariage avec moi.

—Mais, interrogea nurse Rosemary, elle qui pourrait tout avoir, elle?...

—Elle, répondit Garth, a tout refusé! O Dieu miséricordieux, peut-on mesurer ce que cela signifie: paraître à celle qu'on aime indigne d'être aimé!

Garth avec un gémissement laissa tomber son visage dans ses mains.

Un silence complet régna dans la bibliothèque. Tout à coup, sans lever la tête, Garth se mit à parler rapidement.

—Maintenant, dit-il, j'éprouve ce que j'ai raconté à Brand, mais jamais, sauf le jour où j'étais seul, avec une telle intensité... Ah! miss Gray, ne bougez pas; mais regardez si vous ne voyez pas quelque chose... Regardez la fenêtre, regardez la porte. Je ne puis croire que nous soyons seuls. Je ne le croirai jamais. On me trompe parce que je suis aveugle. Et pourtant... Je ne me trompe pas... j'ai conscience de la présence de la femme que j'aime. Ses yeux sont arrêtés sur moi avec douleur et compassion. Sa douleur de ma misère est si grande qu'elle m'enveloppe presque comme j'avais rêvé que son amour m'envelopperait... O Dieu! Elle est si proche, et c'est terrible, car je ne désire pas qu'elle soit proche. Je préférerais qu'il y eût des milliers de lieues entre nous... Est-ce psychique? Ou est-ce réel? Ou suis-je en train de devenir fou?... Miss Gray, vous ne me mentiriez pas. Aucune persuasion, aucune subtilité diabolique ne vous déciderait à me tromper sur ce point. Regardez autour de vous, je vous en conjure, et au nom de Dieu, dites-le moi: Sommes-nous seuls? Et si nous ne le sommes pas, *qui* donc est dans la pièce en dehors de vous et moi?

Jane était demeurée assise, les bras croisés, son regard passionné arrêté sur la tête de Garth. Quand il exprima le désir qu'elle fût à mille lieues, elle couvrit son visage de ses mains. Elle était si proche de Garth, qu'en tendant le bras, il aurait pu toucher ses lourdes tresses. Mais Garth ne bougea pas, et Jane demeura le visage caché.

Le silence dura un moment appréciable après l'appel de Garth; puis Jane releva la tête.

—Il n'y a personne dans la pièce, monsieur Dalmain, dit nurse Rosemary, sauf *vous* et *moi*.

## XXVII

### L'"EPOUSE" ET LA "MERE"

—Ainsi la promenade en auto vous a été agréable, miss Gray? dit Garth.

Ils étaient sortis ensemble pour la première fois en automobile, et pour la première fois également prenaient le thé de compagnie dans la bibliothèque; déjà sa "fin de semaine" dans l'obs-



curité avait conquis à nurse Rosemary plusieurs privilèges. Elle se pencha, et plaça la tasse de Garth commodément à sa portée, lui touchant légèrement la main avec la soucoupe pour le guider.

—Prenez tous vos repas avec moi, dit-elle d'un ton tellement conciliant qu'il équivalait presque à une caresse, et aucun désagrément ne vous arrivera à table; ne pouvez-vous vous fier à mes yeux?

Et Garth répondit avec un sourire reconnaissant et joyeux:

—Je me fierai à vos yeux pour toute chose au monde. Ah! mais ceci me rappelle que j'ai une mission à leur confier, une mission dont je ne chargerais nul autre. Le crépuscule commence-t-il à tomber, miss Gray, ou avons-nous encore une heure de clarté?

Nurse Rosemary regarda vers la fenêtre, puis consulta sa montre.

—Nous avons pris le thé de bonne heure, dit-elle, parce que nous avons rapporté de l'appétit de notre promenade. Il n'est pas encore cinq heures et l'après-midi est radieux. Le soleil se couche à sept heures et demie.

—Alors la lumière est excellente, dit Garth. Avez-vous fini votre thé, miss Gray? Le soleil donne en ce moment sur la fenêtre au couchant de l'atelier. Vous connaissez mon atelier, en haut de la maison, vous avez été y chercher les études du portrait de lady Brand. Vous avez dû voir des toiles empilées dans un coin; quelques-unes sont intactes, d'autres m'ont servi pour des études. Parmi celles-ci vous en trouverez deux que je souhaite identifier afin de les détruire. Je me suis fait conduire là-haut l'autre jour par Simpson, et après lui avoir dit de me laisser seul, j'ai essayé de reconnaître au toucher ces tableaux, mais bientôt je me suis senti perdu au milieu de toutes ces toiles. Je ne voulais pas requérir l'aide de Simpson, le sujet de ces tableaux aurait pu le surprendre et lui donner lieu de bavarder, et il est odieux d'éveiller la curiosité d'un domestique. Je ne pouvais compter sur sir Deryck, vu qu'il aurait reconnu l'original des portraits. Quand j'ai peint ces tableaux, je ne rêvais guère que d'autres yeux que les miens les verraient jamais. Vous, ma chère et fidèle secrétaire, êtes la personne à qui je puis avoir recours. Consentez-vous à faire ce que je demande? Et voulez-vous le faire tout de suite?

Nurse Rosemary avait déjà repoussé sa chaise.

—Naturellement je le ferai, monsieur Da'main. Je suis ici pour vous être utile, et de la façon qui vous convient.

Garth sortit une clef de sûreté de la poche de son gilet et la déposa sur la table.

—Je crois que les toiles que je désire sont dans le coin le plus éloigné de la porte, derrière un paravent japonais. Elles sont grandes. Si vous les trouvez trop encombrantes pour vous en charger, mettez-les face à face et sonnez Simpson. Mais surtout ne le laissez pas seul avec les tableaux.

Nurse Rosemary prit la clef, puis alla au piano qu'elle ouvrit. Ensuite elle tendit la cordelière qui guidait Garth de son fauteuil à l'instrument.

—Faites un peu de musique, monsieur Da'main, pendant que je serai là-haut. Mais auparavant dites-moi encore une chose. Vous savez combien vos oeuvres m'intéressent. Quand je trouverai les toiles en question, votre désir est-il que je leur donne seulement un regard rapide pour les identifier, ou puis-je les admirer à loisir dans la belle lumière de l'atelier? Vous pouvez vous fier à moi pour faire exactement ce que vous me direz.

L'artiste, chez Garth, ne put résister au désir que son oeuvre fût appréciée.

—Vous pouvez les regarder à votre aise, si cela vous est agréable, miss Gray. Je n'ai rien fait de mieux, quoique je les aie peintes de mémoire. C'est, ou plutôt c'était jadis, une de mes manies.

—Comment les reconnaîtrai-je? demanda nurse Rosemary en se rapprochant de la porte.

Elle s'arrêta et attendit. La voix de Garth, déjà assis au piano et jouant un accompagnement en sourdine, lui parvint distinctement, presque comme un récitatif.

—Une femme et un homme, seuls dans un jardin. Le décor n'est qu'ébauché. Elle est en toilette du soir, sombre et légère, avec de la dentelle au corsage. Cela s'appelle: l'Épouse.

—Oui.

—La même femme, le même décor, mais cette fois l'homme est absent, inutile de le peindre; visible ou invisible, il est là pour elle. Dans ses bras la femme tient...

L'accompagnement se tut et un silence absolu tomba sur eux.

—...un petit enfant. Cela s'appelle: la Mère.

Puis la musique reprit, douce et lente, et la porte se referma sur nurse Rosemary.

Jane monta à l'atelier, y pénétra et regarda autour d'elle. Chaque détail dans sa perfection révélait Garth: l'harmonie des tentures, la netteté des espaces vides et le chaud confort des coins arrangés avec art. Sur un chevalet était posée une peinture inachevée, la palette et les pinceaux tout à côté, comme Garth les avait laissés, le fatal matin, trois mois auparavant. Soudain, Jane

s'arracha à sa contemplation, consciente qu'elle ajournait volontairement une épreuve qu'il fallait affronter.

Derrière le paravent jaune, elle découvrit une quantité de toiles entassées dans un désordre révélant qu'une main d'aveugle les avait maniées, et avait en vain essayé de les replacer. Avec une tendresse respectueuse, Jane ramassa les toiles qui étaient tombées à terre, les arrangeant soigneusement face au mur. Mais les toiles qu'elle cherchait n'étaient pas là.

Jane se redressa. Dans un autre angle de l'atelier, à moitié dissimulée par un paravent japonais elle aperçut une pile de toiles. Elle y dirigea ses recherches. Presque aussitôt elle trouva les deux tableaux; elle les reconnut à l'instant, ne leur donna qu'un coup d'oeil rapide et se hâta de les porter près de la fenêtre, au couchant, dans la meilleure lumière. Puis elle s'assit pour les contempler à loisir.

La noble silhouette d'une femme était la première vision qui s'imprimait dans le cerveau. Oui, la noblesse dominait, émanant de la prose, du visage levé, de l'extrême dignité du modèle. La seconde impression qui se dégageait était celle de la force: force d'être, d'agir et de persévérer. Puis, on regardait le visage, et là, on s'arrêtait surpris. La troisième pensée exprimée par le tableau était celle de l'amour, de l'amour le plus pur, le plus élevé, le plus idéal, humain cependant. On le lisait sur ce visage. C'était un visage sans aucune prétention à la beauté. Mais plus on le regardait, plus ce visage devenait attrayant; plus s'effaçaient les imperfections, et plus on admirait son honnêteté, sa pureté, sa noble simplicité. On le regardait, puis si on détournait un instant les yeux pour méditer sur les détails, et si à nouveau on les tournait vers la toile, le miracle se produisait: du visage irradiait cette lumière mystérieuse qui n'est "ni de la terre ni de l'océan"; elle brillait dans les yeux gris paisibles, qui, au-dessus de la tête de l'homme passionné, regardaient hors du tableau avec une expression révélant la sublime émotion de la femme qui a donné tout d'elle-même... La tendresse, l'abandon, la compassion pour l'homme qui pressait ses genoux, tout s'unissait dans une infinie douceur qui arrachait des larmes au spectateur. L'oeil ne pouvait se détacher de ce visage illuminé par l'amour, et les lèvres murmuraient le seul titre possible pour ce tableau: *"Eponse"*.

Jane ne put douter de ce moment qu'elle se voyait elle-même, mais, ô bonté divine, à quel point différente de l'image qui se reflétait dans son miroir! A deux ou trois reprises, sa pensée parut

s'arrêter, et elle contempla sans les voir les détails du tableau. L'expression des yeux gris lui rendit si vivement présentes toutes les émotions qu'elle avait éprouvées quand cette chère tête brune s'était appuyée sur son coeur, qu'elle murmura plusieurs fois: "C'est vrai... Oui, c'est vrai. Je ne puis le nier. Je sentais ainsi, je devais paraître ainsi."

Et tout d'un coup elle tomba à genoux devant le tableau.

"O mon Dieu, est-ce vrai que j'étais ainsi? Est-ce moi qu'il a vue? Oh! Garth, Garth! O Dieu, aidez-le à comprendre, aidez-le à me pardonner!"

Au bout d'un temps, Jane tourna ses yeux vers le second tableau.

La même femme, dans la même attitude; dans ses bras, elle tient un petit enfant dont la tête brune s'appuie sur le sein gonflé de la mère. La femme a la tête baissée vers le petit visage et lui sourit. Tout l'être de la femme exprime la majesté de l'amour maternel. Le visage a les mêmes imperfections, mais une fois encore il est transfiguré par l'amour. L'épouse a rempli sa mission, et le sourire sur ses lèvres exprime une joie ineffable...

Les larmes coulaient des yeux de Jane.

"Oh! mon bien-aimé, dit-elle tout bas, pardonnez-moi. Je me suis trompée. Je confesserai mon erreur, et, Dieu m'aidant, je l'expliquerai. Mais, oh! mon bien-aimé, me pardonneriez-vous?"

Enfin elle trouva la force de se lever et alla vers la fenêtre, s'y tint les bras levés au-dessus de sa tête, regardant la gloire du couchant. Le ciel, à l'horizon, était d'or et de pourpre, mais au-dessus, à mesure que l'oeil montait, il arrivait au bleu pur du firmament—sans fin et sans fond.

Les yeux de Jane s'arrêtèrent sur ce bleu, et un sourire d'anticipation heureuse entr'ouvrit ses lèvres. Elle ferma la fenêtre; puis, prenant les deux toiles, s'achemina en bas avec précaution.

—Comme vous avez été longtemps absente, miss Gray! J'ai été sur le point d'envoyer chercher Simpson voir s'il vous était arrivé quelque chose.

—Je suis heureuse que vous vous soyez abstenu, monsieur Dalmain, car Simpson m'aurait trouvée assise à terre, pleurant, et il eût été humiliant d'être secourue par lui.

Garth eut un léger sursaut. L'oreille de l'artiste avait surpris dans l'intonation de nurse Rosemary une parfaite compréhension de son oeuvre.

—Vous pleuriez? dit-il. Pourquoi?

—Parce que, répondit nurse Rosemary, j'étais dans le ravissement. Ces tableaux sont exquis, ils émeuvent jusqu'au fond de l'âme; ils sont infiniment pathétiques: car vous avez su rendre belle une femme laide.

Garth bondit sur ses pieds et tourna vers nurse Rosemary un visage enflammé.

—Comment dites-vous? Une femme..., cria-t-il.

—Une femme laide, répéta nurse Rosemary posément: sûrement, vous avez le sentiment que votre modèle l'était. Là est la merveille accomplie. Vous avez tellement embelli la femme par sa dignité d'épouse, vous l'avez tellement transfigurée par l'orgueil de la maternité, que plus on la regarde, plus on perd le sentiment des imperfections de son visage. On la voit aimante et aimée, et belle de par ce simple fait. C'est le triomphe de l'art.

Garth se rassit, les mains jointes sur ses genoux.

—C'est le triomphe de la vérité. J'ai peint ce que j'ai vu.

—Vous avez peint son âme, dit nurse Rosemary, et cette âme a illuminé son visage.

—J'ai vu son âme, murmura Garth, d'une voix à peine perceptible, et cette vision a été si radieuse, qu'elle éclaire ma nuit.

Un silence émouvant se fit.

Le crépuscule tombait. A son tour, nurse Rosemary dit très bas:

—Monsieur Dalmain, j'ai une prière à vous adresser. Je vous supplie de ne pas détruire ces tableaux.

Garth leva la tête.

—Il faut que je les détruise. Je ne puis courir le risque qu'ils soient vus par des gens qui reconnaîtraient... la... la dame que j'ai peinte.

—En tout cas, il y a une personne qui doit les voir avant qu'ils soient détruits.

—Et c'est? interrogea Garth.

—Celle qui a été votre modèle, répondit bravement nurse Rosemary.

—Non, dit Garth; elle ne les verra jamais.

—Il le faut.

Quelque chose, dans le ton de ferme insistance, frappa Garth.

—Et pour quelle raison? demanda-t-il.

—Pour celle-ci: une femme qui se sait laide aurait la révélation qu'elle peut paraître belle pourtant aux yeux de celui qui l'aime.

Garth demeura immobile un long moment. Puis il répéta interrogativement:

—Une femme qui... se sait... laidè?

Il perçait aussi de l'étonnement dans sa voix. Se sentant encouragée, nurse Rosemary continua:

—Supposez-vous un instant que le miroir de cette dame lui ait jamais renvoyé son visage sous l'aspect que vous avez donné d'elle? Vous pouvez être assuré que jamais elle ne se voit sous l'aspect de l'*Epouse* de la *Mère*. Est-elle épouse?

Garth hésita une demi-seconde.

—Oui, dit-il, très tranquillement.

—Est-elle mère?

—Non. J'ai peint ce qui aurait pu être...

—Si...

—Si les choses étaient advenues, dit Garth brièvement.

Nurse Rosemary comprit le reproche.

—Cher monsieur Dalmain, dit-elle humblement, je me rends compte que je dois vous paraître bien présomptueuse avec mes questions et mes conseils, mais il faut vous en prendre à l'effet que ces admirables peintures ont produit sur moi... Oh! elles sont admirables, admirables!

—Ah! dit Garth, la satisfaction de l'artiste reprenant le dessus. Miss Gray, je les ai un peu oubliées. Sont-elles ici? Mettez-les devant vous, et soyez assez bonne pour me les décrire.

Jane alla à la fenêtre, l'ouvrit et respira l'air pur, élevant en même temps vers Dieu une prière mentale afin qu'à cette heure critique ses forces ne lui fissent pas défaut.

Puis Nurse Rosemary s'assit et, d'une voix douce, posée, décrivit à l'artiste aveugle ce que Jane avait vu dans l'atelier.

Elle s'en acquitta avec maîtrise, et sans ménagements. Toute l'ardeur désespérée de Garth s'éveilla à nouveau; il eut le sentiment que Jane avait été sienne ce soir-là, et qu'il avait insisté pour une réponse immédiate, cette réponse n'aurait pu être un refus; que les froids raisonnements des heures suivantes n'auraient pas trouvé place en ce moment d'extase... Oui, il l'avait perdue. Pourquoi, ah! pourquoi? Pouvait-il exister une raison autre que celle qu'elle lui avait donnée?

La voix de nurse Rosemary poursuivait implacable... Pour finir, elle fit allusion au rosier grim pant peint dans le fond du tableau.

—J'aime l'idée que les fleurs soient en boutons dans le premier tableau, et épanouies dans le second.

Garth se ressaisit et sourit.

—Oui, dit-il; j'apprécie que vous ayez remarqué ce détail. Eh bien, nous ne détruirons pas ces toiles immédiatement. Maintenant qu'elles sont retrouvées, rien ne presse. Je crains de vous donner bien du mal, mais voulez-vous demander quelques grandes feuilles de papier d'emballage, en envelopper les toiles, écrire sur le dessus: "Ne pas ouvrir" et dire à Margery de les remettre à l'atelier. De cette façon, quand je les voudrai je n'aurai aucune difficulté à les identifier.

—Je suis bien contente, répondit nurse Rosemary. Alors, peut-être la dame laide...

—Je ne puis tolérer qu'on parle d'elle ainsi! s'écria Garth avec chaleur. J'ignore ce qu'elle pensait de son propre visage. J'imagine qu'elle n'y pen-

sait jamais. Je ne sais quelle impression elle aurait faite sur vous. Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que son visage est le seul qui se détache dans ma nuit... Toutes les beautés que j'ai peintes et admirées s'effacent de ma mémoire. Son visage à elle demeure seul: calme, serein, pur, tendre, beau. Il est toujours devant moi. Et cela me chagrine qu'une personne qui n'a vu d'elle que l'image peinte par ma main puisse la qualifier de laide.

—Pardonnez-moi, dit nurse Rosemary humblement. Je ne voulais pas vous chagriner, monsieur Dalmain, et pour vous prouver l'impression ressentie devant vos tableaux, puis-je vous confier une résolution que j'ai prise dans votre atelier? Je ne veux pas, par manque de courage, passer à côté de ce que votre art a évoqué: les plus douces joies de la vie... J'abaisserai mon orgueil, je serai franche et repentante. Je vais écrire à mon ami une confession entière où je lui expliquerai mon attitude dans le malentendu qui nous a séparés. Croyez-vous qu'il comprenne? Croyez-vous qu'il pardonne?

Garth sourit. Il essaya de se représenter l'image d'un joli petit visage inquiet, entouré d'une auréole de légers cheveux blonds: cette image ne semblait pas en harmonie avec la voix, mais était indubitablement celle de nurse Rosemary telle que les autres la voyaient.

—Il faudrait qu'il fût une brute s'il ne pardonnait pas, dit-il.

## XXVIII

### LE CONGE DE NURSE ROSEMARY

Le dîner, ce soir-là, le premier à leur petite table ronde, fut un succès complet. Tous les menus arrangements de nurse Rosemary marchèrent à souhait, et Garth en éprouva une vive satisfaction. La tension de l'après-midi amena une réaction de gaieté. Quelques questions posées avec habileté provoquèrent des anecdotes sur la duchesse et ses animaux favoris, et le nom de miss Champion revint avec une fréquence qui fit plaisir aux deux interlocuteurs. A découvrir la place qu'elle occupait dans la mémoire de Garth, Jane éprouvait une exquise émotion; tout semblait lui promettre qu'il ne lui serait pas difficile, une fois abaissées les barrières des malentendus de reprendre aussi la première place dans le cœur de Garth. Après dîner, le jeune homme demeura longtemps au piano, remplissant la pièce d'une douce harmonie. Une ou deux fois le prélude du *Rosaire* résonna, mais fut immédiatement remplacé par un autre motif: il semblait revenir comme une hantise, aussitôt chassée.

Quand Garth se leva du piano et regagna son fauteuil, guidé par sa cordelière ponceau, nurse Rosemary dit doucement:

—Monsieur Dalmain, pourriez-vous me permettre de m'absenter quelques jours à la fin de la semaine?

—Oh! pourquoi? dit Garth. Pour aller où? Et pour combien de temps? Je sais bien qu'après tant de preuves et de dévouement, je devrais dire: "Certainement! Enchanté!" Mais, en vérité, je ne le puis pas. Vous ne vous figurez pas ce que la vie a été sans vous pendant votre "fin de semaine". Cette "fin de semaine" m'a paru durer des mois malgré la présence de Brand. C'est votre faute aussi, pourquoi vous êtes-vous rendue si nécessaire?

Nurse Rosemary sourit.

—Je ne resterai pas longtemps, j'imagine. Du moins, monsieur Dalmain, si vous souhaitez mon retour. J'ai l'intention d'écrire ce soir la lettre dont je vous ai parlé, je l'expédierai demain, et il faut que je la suive de près. Il faut que je sois auprès de mon ami quand il la recevra, ou du moins aussitôt après. Je crois, j'espère qu'après l'avoir lue il désirera immédiatement ma présence. Nous sommes à lundi, puis-je partir jeudi?

Le pauvre Garth paraissait atterré.

—Est-ce l'habitude pour les nurses de planter là leurs malades pour aller s'assurer comment leurs lettres seront reçues par leurs amoureux? dit-il avec une amicale ironie.

—Non, monsieur ce n'est pas l'habitude, répliqua nurse Rosemary gravement, mais ceci est un cas exceptionnel.

—Je vais télégraphier à Brand.

—Il vous enverra une personne plus capable et sur laquelle au moins vous pourrez compter.

—Oh! méchante petite femme! cria Garth. Si miss Champion était là, elle vous secouerait ferme: vous savez parfaitement que vous êtes irremplaçable.

—Vous êtes bien bon de le dire, dit nurse Rosemary, très déférente.

Et elle ajouta:

—Est-ce que miss Champion a l'habitude de secouer les gens?

—Oui, quand les gens sont ennuyeux, elle dit qu'elle a envie de les secouer.

—Et miss Champion était-elle de force à mettre sa menace à exécution?

—Elle le pourrait assurément si elle le voulait, mais elle ne le veut jamais, car elle est la bonté et l'indulgence mêmes.

Nurse Rosemary se mit à rire d'un rire un peu nerveux.

—Voici Simpson, dit-elle. La soirée a passé vite. Alors, c'est convenu, je puis partir jeudi?

—Je suis sans défense, dit Garth, je n'ai pas le pouvoir de dire non, mais supposons que vous ne reveniez pas?

—Alors, vous télégraphierez au docteur Brand.

—Je crois vraiment que vous avez envie de me quitter, dit Garth d'un ton de reproche.

Encore une fois nurse Rosemary eut un petit éclat de rire, et s'éloigna des mains tendues de Garth.

Quand Jane ayant fermé le sac postal, le remit ce soir-là à Simpson, elle y avait glissé deux lettres: une était adressée à "Georgina, duchesse de Meldrum, Portland place", l'autre à "Sir Deryck Brand, Wimpole street"; et sur toutes deux elle avait écrit: "En cas d'absence faire suivre immédiatement."

### XXIX

#### «IL VA ARRIVER QUELQUE CHOSE»

Le mardi passa, en apparence, sans aucun événement.

Si nurse Rosemary aperçut sur le visage de Garth un air de lassitude qui prouvait que le chagrin l'avait empêché de se reposer, elle ne parut pas le remarquer.

Deux dépêches arrivèrent pour nurse Gray dans le cours de la matinée. La première lui parvint pendant qu'elle lisait un des articles du *Times* à Garth. Simpson l'apporta en disant:

—Un télégramme pour vous, miss.

Nurse Rosemary le prit, s'excusa de l'interruption et l'ouvrit. Il émanait de la duchesse et portait:

"Très incommode, comme vous le savez bien; mais je pars d'Easton ce soir. J'attends nouvelles instructions à Aberdeen."

Nurse Rosemary sourit, et mit la dépêche dans sa poche.

—Pas de réponse; merci, Simpson.

—Pas de mauvaises nouvelles, j'espère? demanda Garth.

—Non, répondit nurse Rosemary; mais mon départ jeudi devient obligatoire. Cette dépêche est d'une vieille tante qui se rend dans le pays de mon aml. Il faut que je l'y devance, ou nous aurons des complications à n'en plus finir.

—Je suis persuadé qu'il ne vous laissera plus repartir quand il vous aura retrouvées, dit Garth avec découragement.

—Vraiment, vous le croyez? répondit nurse Rosemary avec un tendre sourire.

Et elle reprit la lecture interrompue.

La seconde dépêche arriva après le lunch. Garth était au piano, jouant la *Marche funèbre de Bee-*

thoven, et les puissants accords de la musique remplissaient la vaste pièce. L'apparition inopinée de Simpson sur le seuil parut insupportable à nurse Rosemary, qui mit un doigt sur ses lèvres, et de son pas sourd et ferme traversa la pièce et prit la dépêche. Elle retourna à sa place et attendit que le dernier roulement de tambour eût cessé. Alors elle ouvrit l'enveloppe jaune, et comme elle l'ouvrait, une chose étrange advint: Garth se mit à jouer le *Rosaire*, et pendant qu'il égrenait les perles, nurse Rosemary lut sa dépêche. Elle était du docteur Brand et disait:

"Licence spéciale s'obtient aisément. Flower et moi arriverons quand vous voudrez. Télégraphiez à nouveau."

Le *Rosaire* finissait.

—Que jouerai-je maintenant? dit soudain Garth.

—*Veni Creator spiritus*, répondit nurse Rosemary en courbant la tête.

Le mercredi arriva: un premier mai idéal.

Garth était dans le jardin avant déjeuner, et comme il passait sous ses fenêtres, Jane entendit qu'il chantait. Elle se pencha dehors. Oh! quel désir elle avait de crier: "Bien-aimé, bien-aimé, bonjour! Dieu vous garde ce jour!"

Qu'allait apporter ce jour; celui où sa confession et son plaidoyer parviendraient à Garth? Il était si jeune sous bien des rapports, si gai de coeur, impressionnable comme un artiste, plein de fantaisie, malgré son terrible malheur... Mais là où sa dignité d'homme était en jeu, il maintenait son droit de choisir et de décider, sans se laisser influencer par le jugement des autres; alors il devenait rigide, inflexible.

Et comme Jane se tenait ce matin-là à sa fenêtre, elle ignorait si le soir la verrait sur la route d'Aberdeen, en chemin pour l'Angleterre, ou pour toujours sous l'abri de l'amour de Garth.

Nurse Rosemary descendit déjeuner. Garth entra en chantonnant par la porte-fenêtre. Il paraissait de l'humeur la plus gaie, la plus insouciant. Il avait cueilli un bouton de rose dans la serre, et le portait au revers de son veston; à la main, il tenait une rose-thé.

—Bonjour miss Gray, dit-il, quel matin de premier mai! Je me suis levé comme l'alouette; le pauvre Simpson a entendu ma sonnerie à cinq heures, mais je ne pouvais rester au lit. Je me suis réveillé avec le sentiment de: *il va arriver quelque chose*. Quand j'étais petit et que j'avais cette idée, Margery me disait: "Levez-vous vite, master Garth, pour que ça arrive plus tôt".—Merci, Simpson, merci.

Simpson était demeuré pour conduire son maître à sa place, puis il enleva les couvercles des réchauds d'argent, et sortit. Aussitôt qu'il eut fermé

la porte, Garth se pencha à travers la table, et sans se tromper, posa la rose sur l'assiette de nurse Rosemary.

—Des roses pour Rosemary, dit-il. Portez-la si vous pensez qu'il n'y verra pas d'objection. J'ai réfléchi au sujet du jeune homme et de la tante. Je voudrais que vous les invitiez tous deux à venir ici au lieu de partir jeudi. Moi, j'occuperai la tante, pendant que vous vous expliquerez avec votre ami. Et puis quand tout sera arrangé d'une façon satisfaisante, on les renverra chez eux. Ah! miss Gray, faites-les donc venir au lieu de me quitter demain.

—Monsieur Dalmain, dit nurse Rosemary en lui passant une tasse, ce matin de mai vous monte à la tête; je vais appeler Margery, elle doit connaître les symptômes.

—Ce n'est pas ça, dit Garth.

Puis d'un ton de confiance:

—Nurse Rosemary, je vous dis qu'il va arriver quelque chose. Quand je me sens ainsi il arrive toujours quelque chose, je pourrais vous conter des histoires; mais je vous ennuie sans doute?

—Du tout, protesta nurse Rosemary poliment, seulement je voudrais que vous déjeuniez, et le courrier sera ici dans un moment.

—Oh! envoyons promener les lettres, cria Garth, prenons un congé ce premier mai!

—Monsieur Dalmain, répéta nurse Rosemary, si vous ne voulez pas être raisonnable, vous allez m'obliger à appeler Margery.

—C'est que vous ne m'avez jamais vu un jour "où il va arriver quelque chose", affirma encore une fois Garth.

Et nurse Rosemary renonça à le sermonner. Du reste, ses réflexions quand arriva le sac de lettres demeurèrent sans réponse. Garth, au piano, chantait des ritournelles; elles résonnaient comme des clochettes d'argent quand la porte s'ouvrit, et la vieille Margery, en tablier de satin noir et capote de jardin, fit son entrée. Elle alla droit au piano et mit sa main doucement sur l'épaule de Garth.

—Master Garthie, dit-elle, voulez-vous conduire votre vieille Margery dans les bois par ce radieux matin de mai?

Les mains de Garth quittèrent instantanément le piano.

—Bien entendu, je le veux, et vous savez, Margery, il va arriver quelque chose.

—Je le sais, mon gars, répondit la vieille femme tendrement.

Et l'expression avec laquelle ses yeux se tournaient vers le beau visage sans regard rempli de larmes les yeux de Jane.

—Moi aussi, master Garthie, je me suis réveillée avec ce sentiment. Allons dans les bois

écouter la voix de la terre, et des arbres, et des fleurs qui nous diront si c'est joie ou malheur... Venez, mon gars chéri.

Garth se leva comme dans un songe; il était si jeune et si beau malgré ses yeux éteints que le coeur de Jane sembla s'arrêter.

Quand elle descendit pour le lunch après une promenade solitaire sur la lande, elle fut surprise de trouver Garth déjà assis à table.

—Miss Gray, dit-il sérieusement en l'entendant entrer, j'ai à vous faire des excuses de ma conduite de ce matin. J'étais ce qu'on appelle *fey* (Superstitieux: locution écossaise) dans ce pays. Margery me comprend quand je suis dans cette humeur. J'ai écouté notre bonne mère la terre et elle m'a révélé ses secrets; je me suis étendu sous les pins et j'ai dormi; et puis je me suis réveillé l'esprit sain, et prêt pour ce que ce jour doit m'apporter. Car il apportera quelque chose. Ceci n'est pas une illusion. C'est un jour de grande importance. Et Margery le sait bien.

—Peut-être, suggéra nurse Rosemary, y aura-t-il des nouvelles intéressantes dans vos lettres.

—Ah! dit Garth, j'avais oublié, nous n'avons pas ouvert le courrier de ce matin. Nous le ferons aussitôt après le lunch. Y a-t-il beaucoup de lettres?

—Toute une pile.

—Bien, nous en prendrons posément connaissance.

Une demi-heure plus tard, Garth était assis à sa place habituelle, attentif, le visage tourné vers sa secrétaire. Il avait palpé les lettres, au milieu desquelles il s'en trouvait une cachetée, dont le cachet était un cimier à la visière baissée: nurse Rosemary le vit pâlir dès que ses doigts l'eurent frôlé. Il ne fit aucune réflexion, mais, comme la fois précédente, il glissa la lettre sous les autres, afin qu'elle fût la dernière.

Quand nurse Rosemary eut terminé la lecture du courrier, elle prit cette lettre. Tout était calme. Ils étaient seuls. On entendait les abeilles dans le jardin. Le parfum des fleurs pénétrait dans la pièce. Personne ne troublait leur solitude. Nurse Rosemary prit l'enveloppe.

—Monsieur Dalmain, voici une lettre avec un cachet de cire rouge. Le cachet est un cimier avec...

—Je sais, dit Garth, ne prenez pas la peine de le décrire. Ouvrez la lettre, je vous prie.

Nurse Rosemary l'ouvrit.

—C'est une très longue lettre, monsieur Dalmain.

—Vraiment? Veuillez, je vous en prie, me la lire.

Un moment de silence. Nurse Rosemary tenait la lettre devant ses yeux, mais sa voix se refusait à sortir. Garth attendait sans parler.

Enfin nurse Rosemary dit :

—Vraiment, monsieur, ceci me semble une lettre tout à fait confidentielle. Je trouve difficile d'en faire la lecture.

Garth surprit la détresse de la voix, et se retournant avec bonté :

—Ne vous agitez pas, chère enfant, la chose ne vous touche pas. En effet, c'est une lettre confidentielle. Mais je n'ai aucun moyen d'en prendre connaissance sauf par votre intermédiaire. De plus, la dame dont le cachet est un cimier emplumé ne peut avoir rien de bien intime à me dire.

—Ah! mais au contraire, assura d'un ton tremblant nurse Rosemary.

Garth réfléchit en silence, puis :

—Tournez la page, dit-il, et lisez la signature.

—Il y a plusieurs pages.

—Alors, tournez plusieurs pages, dit Garth sèchement. Ne me faites pas attendre. Comment cette lettre est-elle signée?

—"Votre femme", murmura nurse Rosemary.

Garth parut soudain changé en pierre; puis, après un lourd silence, il étendit la main.

—Voulez-vous, miss Gray, me donner cette lettre? Merci. Je désire être seul un quart d'heure. Je vous serais reconnaissant de vous tenir dans la salle à manger afin d'empêcher personne d'entrer ici. Je ne veux pas être dérangé. Dans un quart d'heure ayez la bonté de revenir.

Il parlait avec tant de sang-froid que Jane se sentit défaillir. Quelque signe extérieur d'agitation l'aurait rassurée. Celui-ci était l'homme qui d'un pas si résolu avait descendu la nef de la petite église et s'était éloigné d'elle... Celui-ci était l'homme qui depuis avait eu le courage de traiter l'épisode entre eux comme définitivement clos, celui-là même dont il n'était venu ni une sollicitation, ni un souvenir, ni un reproche. Et cet homme était celui pour qui elle avait signé : "Votre femme."

Jane qui de sa vie n'avait connu la peur, l'éprouva pour la première fois.

Elle sortit sans bruit. Ce fut le plus interminable quart d'heure qu'elle eût jamais connu. Elle avait conscience du terrible conflit intérieur qui se déroulait dans la pièce tranquille. Garth était en train d'arriver à une décision sans connaître aucun des arguments qu'elle avait donnés. Par une singulière fatalité, il n'avait entendu que deux mots de sa lettre, mais c'étaient les mots décisifs, les deux mots qui étaient amenés par tout ce qui précédait. Ces mots lui avaient révélé en une seconde la tendance de la lettre et quel était l'état d'âme de la femme qui lui écrivait.

Jane marchait de long en large dans une agonie d'incertitude. Elle se rappela avec consolation la force que possède la vérité sur l'âme de l'artiste. Quand nurse Rosemary lui avait dit de son tableau *l'Epouse* : "C'est le triomphe de l'art", Garth avait répliqué : "C'est le triomphe de la vérité!" N'aurait-il pas l'intuition que cette signature exprimait la vérité, et ne serait-il pas heureux dans sa solitude que "sa femme" vint à lui, à moins que les aveux de la lettre ne la lui fissent considérer comme indigne?

Tout à coup Jane perçut l'immense avantage que lui donnait le fait que lorsque Garth écouterait la lettre il connaîtrait la conclusion, impossible à mettre au commencement. Elle en remercia Dieu, et un sentiment de paix et d'assurance descendit dans son âme.

Le quart d'heure était écoulé. Jane traversa le hall d'un pas ferme et silencieux, s'arrêta un instant sur le seuil de la bibliothèque pour se reléguer à l'arrière-plan. et nurse Rosemary entra.

### XXX

#### LA CONFESSION

Garth se tenait près de la fenêtre et ne se retourna pas immédiatement. Nurse Rosemary chercha des yeux la lettre et l'aperçut sur la table; elle avait l'aspect d'une lettre qui a été roulée en boule et jetée au panier, puis reprise. En tout cas, elle avait été soigneusement déchiffrée et se trouvait à la portée de la main de nurse Rosemary. Quand Garth quitta la fenêtre pour gagner son fauteuil, son visage bouleversé révélait clairement une violente lutte intérieure; il donnait l'impression d'un être qui, privé de la vue, aurait fait des efforts désespérés pour voir. Ses joues si pâles tout à l'heure étaient enflammées, et ses cheveux épais, toujours si soigneusement peignés, en désordre. Mais sa voix, en s'adressant à son secrétaire, était calme.

—Ma chère miss Gray, dit-il, nous avons devant nous une tâche difficile. J'ai reçu une lettre dont il est essentiel que j'entende le contenu. Je suis obligé de vous demander de me la lire, puisqu'il n'y a absolument personne d'autre qui puisse le faire. Je me rends compte combien cette tâche vous sera désagréable, faisant de vous l'intermédiaire entre deux coeurs blessés et séparés. Rendrai-je la chose moins douloureuse en vous assurant, chère enfant, que je ne connais personne des lèvres de qui je pourrais avec moins de souffrance entendre le contenu de cette lettre? Croyez-le, à défaut de mes propres yeux, les vôtres sont ceux que je choisirais de préférence pour la lire. Car

je suis persuadé que je puis avoir une entière confiance; que vous jugerez avec bonté et la personne qui écrit et moi-même, et que vous oublierez fidèlement tout ce qui ne devrait pas être connu d'une tierce personne.

—Merci, monsieur Dalmain, dit nurse Rosemary.

Garth se renversa dans son fauteuil, abritant son visage de sa main.

—Maintenant, si vous voulez bien?

Et très clairement, très tranquillement, nurse Rosemary commença à lire.

“Cher Garth, puisque vous ne voulez pas me laisser venir à vous et me donner la possibilité de vous dire, de vous à moi, seuls, ce qui doit être dit, je suis forcée de vous l'écrire. C'est votre faute, Dal, et nous en souffrons tous deux. Car comment puis-je vous écrire librement quand je sais que vous ne pourrez m'entendre sans avoir le sentiment que je mets un tiers dans ce qui devrait être sacré entre nous deux? Et pourtant, il faut que j'écrive librement, car il faut que vous compreniez, puisque votre avenir et le mien dépendent de votre réponse à ma lettre. Il faut donc que je l'écrive comme si vous deviez la tenir entre vos mains et la lire vous-même. De sorte que si vous ne pouvez entièrement vous fier à votre secrétaire, dites-lui de vous rendre cette lettre sans tourner la première page, et permettez-moi, Garth, de venir vous dire tout le reste.”

—Ceci est la fin de la page, dit nurse Rosemary.

Et elle attendit.

Garth ne découvrit pas son visage.

—Je me fie sans réserve à mon secrétaire, et il ne faut pas qu'Elle vienne, dit-il.

Nurse Rosemary tourna la page et continua à lire :

“Je veux que vous compreniez, Garth, que chaque parole que j'écris est l'entière vérité. Si vous cherchez dans votre souvenir, vous admettez que je suis de mon naturel une personne véridique. Et cependant, Garth, je vous ai dit un mensonge. La confession qui va suivre a rapport à ce mensonge unique. Et je n'ai pas besoin d'insister pour que vous vous rendiez compte de ce qu'il y a d'humiliant pour moi à faire de force ma confession à un homme qui a refusé de recevoir de moi une simple visite d'amitié. Vous vous souviendrez aussi que je ne suis pas humble de ma nature, et que je possède au contraire une dose considérable de juste orgueil, et peut-être, par la grandeur de l'effort que je m'impose, pourrez-vous mesurer celle de mon amour. Dieu vous y aide, mon bien-aimé solitaire!”

Nurse Rosemary s'arrêta subitement, car à ces mots inattendus de tendresse venant de Jane, Garth s'était levé et avait fait quelques pas en avant, comme pour échapper à une épreuve au-dessus de ses forces. Mais en un moment il se prit, se rassit, et cacha complètement son visage.

Nurse Rosemary reprit sa lecture.

“Ah! quel tort je vous ai fait à tous deux! Bien-aimé, vous rappelez-vous cette soirée sur la

terrasse à Shenstone quand vous m'avez demandé d'être, et m'avez appelée “votre femme”? Je l'étais sans le comprendre. Je fus profondément surprise, étant si inexpérimentée dans les choses du cœur, et étourdie par tout ce que j'éprouvais de si nouveau pour moi. Mais même à cet instant, mon cœur vous proclamait son maître. Et quand vous m'avez serrée dans vos bras, et que votre tête chérie a reposé sur mon sein, j'ai connu pour la première fois la signification du mot extase; et je n'aurais rien pu demander de plus au ciel que de prolonger ces moments ineffables.”

La voix de nurse Rosemary se brisa tout à coup, et la lecture cessa. Garth était penché en avant, la tête dans ses mains, et un sanglot sans larmes s'étrangla dans sa gorge.

Garth se remit le premier. Et sans lever la tête, il étendit la main d'un geste de protection.

—Pauvre enfant, dit-il, je suis désolé! Si cette lettre était arrivée pendant le séjour de Brand! Mais il me faut vous demander de continuer; seulement essayez de lire sans comprendre, c'est à moi de comprendre.

Et nurse Rosemary reprit:

“Au moment où vous avez levé la tête et m'avez regardée—ah! ces yeux chéris!—votre regard m'a soudain donné conscience de moi-même, je me suis rappelé ma figure... et accablée du sentiment de mon infériorité, j'ai serré votre tête contre mon cœur, afin que vos yeux ne pussent plus me voir. J'ai conscience maintenant de l'interprétation que vous avez pu donner à ce geste! Garth, je vous jure que lorsqu'une seconde fois vous m'avez regardée et m'avez donné le nom d'épouse, ce fut la première révélation que cette chose extraordinaire signifiait notre mariage. Ceci doit paraître incroyable, mais rappelez-vous que je n'avais jamais connu jusque-là que d'affectueuses camaraderies et n'oubliez pas, cher maître de mon âme, que je vous avais toujours considéré comme beaucoup plus jeune que moi, et que même dans nos liens de tendre amitié depuis le concert à Overdene, je n'avais pas soupçonné l'amour.”

“Vous n'avez pas oublié que je vous ai demandé douze heures pour peser ma décision; vous m'avez cédé immédiatement (car, Garth, vous avez été parfait en tout) et vous m'avez laissée... Je vous donnerai plus tard, mon bien-aimé, je veux l'espérer du moins, un récit détaillé des heures qui suivirent.

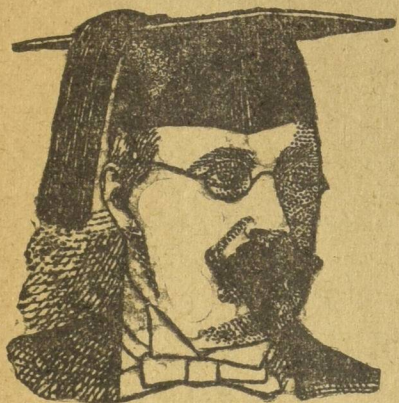
“Mais il faut que je vous révèle maintenant dans toute sa misère le fait qui nous a séparés. Je vous savais un admirateur passionné de la beauté sous toutes ses formes. J'avais noté dans mon petit livre à clef une conversation que nous avions eue, au sujet d'un prédicateur dont la laideur vous avait d'abord repoussé, mais dont le visage vous était apparu ensuite illuminé par la beauté de la pensée intérieure. Cependant vous aviez ajouté que voir un tel visage toujours en face de vous vous eût été un supplice...”

“J'ai, hélas! lu et relu ces lignes au cours de cette nuit fatale... Et je n'ai pas eu assez de confiance dans votre amour pour supporter l'imperfection de mon visage... Je ne m'étais pas vu par



# CATARRHE D'ÉTÉ

## CONSULTATION GRATUITE



DR SPROULE, SPECIALISTE POUR LE CATARRHE

Gradué en médecine et en chirurgie, Université de Dublin, Irlande, anciennement chirurgien de la British Royal Naval Service. Fondateur de la Méthode Sproule pour le traitement du Catarrhe à domicile.

Voici l'époque de l'inflammation des conduits nasaux, communément appelée catarrhe d'été—et elle peut vous surprendre par sa gravité.

Peut-être l'avez-vous déjà, et faites-vous l'erreur de croire que ce n'est qu'un rhume de cerveau opiniâtre qui vous fait éternuer et fait que votre nez coule—une indisposition commune à cette époque, et qui se dissipe d'elle-même.

Ne vous trompez pas au sujet du catarrhe d'été. C'est plus qu'une simple indisposition. Le fait qu'il vous affecte dans les temps chauds prouve que l'inflammation est profondément enracinée.

Commencez à le soigner de suite. C'est l'une des meilleures saisons de l'année pour s'en débarrasser—la saison pendant laquelle vous pouvez vous en défaire avec le moins d'ennui et le plus rapidement. Soignez votre catarrhe dès maintenant, car ce qui semble être aujourd'hui une indisposition peut devenir beaucoup plus sérieuse dès que l'hiver reviendra. Souvenez-vous qu'un catarrhe d'été négligé est trop souvent la cause de cette dépression, cette faiblesse qui amène les troubles épidémiques.

Ne négligez pas plus longtemps votre catarrhe. N'affrontez pas les temps froids avec un organisme miné par ce mal insidieux et funeste. Ecrivez aujourd'hui pour obtenir du secours sous forme d'une

## CONSULTATION GRATUITE

sur ce que vous devez faire pour vous en débarrasser. Cette consultation ne vous coûtera pas un sou, et les informations que vous recevrez vous intéresseront et vous seront utiles et d'un grand bénéfice.

N'hésitez pas à demander de l'aide. Grâce à cette méthode, des centaines de personnes ont été délivrées du Catarrhe. Les noms et les adresses de personnes demeurant dans votre voisinage peuvent vous être envoyés. Elles ont souffert, mais maintenant, en amis reconnaissants, elles vous diront ce qui a été fait pour elles.

NE RETARDEZ PAS PLUS LONGTEMPS. Ecrivez-nous vos ennuis, et sans aucun frais, vous recevrez, après étude attentive, un diagnostic et une lettre amicale et secourable, qui vous indiquera pourquoi cette Méthode a été reconnue si satisfaisante.

Répondez aux questions par "oui" ou "non", écrivez lisiblement votre nom et votre adresse sur la ligne pointillée, découpez ce coupon gratuit et expédiez-le sans retard. Ecrivez en français ou en anglais. Adresse :

SPROULE, SPECIALISTE POUR LE CATARRHE  
376 Cornhill Building, Boston, Mass.

## COUPON DE CONSULTATION GRATUITE

Ce coupon vous donne droit à une consultation gratuite sur votre catarrhe.

Votre nez coule-t-il?

Vos yeux coulent-ils?

Votre nez se bouche-t-il?

Devez-vous souvent cracher?

Votre nez vous semble-t-il enflé?

Eprouvez-vous la sensation d'étouffer?

Eternuez-vous souvent?

Avez-vous des douleurs à travers le front?

Avez-vous parfois des maux de tête?

Devez-vous vous moucher souvent?

Avez-vous parfois des chatouillements dans la gorge?

Votre gorge s'embarrasse-t-elle parfois de mucosités?

Perdez-vous vos sens de l'odorat et du goût?

NOM AU

COMPLET .....

ADRESSE .....

.....

vos yeux, comme cela m'est arrivé depuis. J'ai cru nous épargner à tous deux de cruels regrets et d'amères désillusions futures, en mettant résolument de côté la bonheur inouï qui s'offrait.

"Dans le sentiment morbide qui me dominait, je me suis dit: "Quoi! ce jeune éphèbe attaché à ma laideur, devenant toujours plus beau, pendant que je deviendrai plus laide et plus vieille!" Que tout ceci semble piteux, maintenant que je connais la force de notre amour! Mais alors je croyais mon raisonnement juste et raisonnable, et le cœur déchiré, j'ai pris la résolution de dire "non". Ah! croyez-moi, je n'imaginai aucunement ce que ce non signifiait pour vous. Je croyais que vous passeriez immédiatement à une autre fantaisie. Sincèrement, Garth, j'ai cru que la désolation serait uniquement pour moi.

"Puis vint la question: comment vous refuser? Je savais que, si je vous donnais la vraie raison, vous me forceriez à croire que je me trompais. Alors, mon bien-aimé, craignant de céder, je vous ai menti. Je ne m'excuse pas je ne me défends pas, je me confesse simplement, me fiant à votre générosité pour m'avouer qu'aucune réponse, autre que celle que je vous ai faite, ne vous eût éloigné.

"Ah! la pauvre Jane, qu'elle fut désolée! Ah! si vous aviez pu la voir dans la petite église, vous appelant, se rétractant, promettant, épiant le bruit de vos pas dans une agonie de désir!... Mais mon Garth n'est pas homme à attendre sur le seuil les caprices d'une femme.

"L'année qui suivit affecta ma santé au point que Deryck Brand me déclara que je m'en allais en morceaux, et m'ordonna de voyager. Alors, dans une atmosphère plus vigoureuse, au milieu de scènes nouvelles, j'envisageai plus sainement la vie. En Egypte, au mois de mars dernier, je décidai que je ne pouvais plus vivre sans vous. J'avais un tel besoin de votre amour, un tel désir de vous donner le mien, que je pris la résolution de m'embarquer sur le premier bateau et de vous appeler. Alors, alors, mon bien-aimé, j'appris...! Je vous écrivis une lettre, et la permission que je sollicitais d'accourir près de vous me fut refusée!

"J'admets parfaitement que vous puissiez dire: "Elle n'avait pas confiance en moi quand je voyais. Maintenant que je suis aveugle, elle ne craint plus rien!" Garth, je vous pourrez en effet le dire, mais ce ne sera pas la vérité!

"J'ai eu récemment des preuves certaines que je me trompais et que j'aurais dû avoir confiance en vous. Ces preuves je vous les dirai plus tard. Tout ce que je puis vous affirmer et que si vos beaux yeux brillants pouvaient voir, ils verraient une femme qui est, sans une arrière-pensée, toute vôtre. Et si quelque inquiétude lui venait à l'esprit quant à son visage ou sa personne, elle dirait simplement: "Ils lui plurent, ils sont à lui; je n'ai plus le droit de les critiquer, ils ne sont pas miens, mais siens". Bien-aimé, je ne puis encore vous révéler comment j'ai atteint cette conviction. Mais j'ai d'incomparables certitudes de votre fidélité et de votre amour.

"La question se réduit à ceci: pouvez-vous me pardonner? Si vous le pouvez, j'accourrai immédiatement. Si vous ne pouvez me pardonner, je me soumettrai! Mais, oh! mon aimé, le cœur sur lequel vous avez une fois reposé votre tête ne bat

que pour vous. Si vous en avez besoin, ne le repoussez pas.

"Ecrivez-moi un seul mot de votre propre main: "Pardonnée". C'est tout ce que je demande. Dès qu'il me parviendra, j'arrive. Ne dictez pas de lettre à votre secrétaire. Je ne pourrais supporter cela. Ecrivez simplement si vous le pouvez en toute sincérité: "Pardonnée", et envoyez ce mot à

"VOTRE FEMME."

La pièce était infiniment calme quand nurse Rosemary termina sa lecture, et posant la lettre, attendit.

Garth, après une pause, leva la tête.

—Elle me demande de faire une chose impossible, dit-il.

Et un sourire détendit lentement son visage contracté.

Jane serra convulsivement ses mains sur sa poitrine.

—Ne pouvez-vous écrire "pardonnée"? demanda nurse Rosemary.

—Non, dit Garth, je ne le puis pas. Mon enfant, donnez-moi une feuille de papier et un crayon.

Nurse Rosemary les plaça à la portée de sa main.

Garth prit le crayon, tâta pour trouver le papier, chercha le bord de sa main gauche, trouva le milieu avec ses doigts et en gros caractères bien nets traça un mot.

—Est-ce lisible? demanda-t-il en le passant à nurse Rosemary.

—Très lisible? dit-elle; car elle répondit avant que l'écriture ne fût mouillée de ses larmes.

Au lieu de "pardonnée", Garth avait écrit "aimée."

—Pouvez-vous le mettre à la poste tout de suite? demanda Garth d'une voix basse et agitée. Et elle viendra... O Dieu, elle viendra! Si la lettre part ce soir, elle pourra être ici après-demain.

Nurse Rosemary prit la lettre de Jane, et par un effort presque surhumain parvint à dire:

—Monsieur Dalmain, il y a un *post-scriptum* à la lettre. Il y est dit: "Ecrivez au Palace-Hôtel, Aberdeen."

Garth bondit.

—A Aberdeen? cria-t-il. Jane à Aberdeen! mais alors si elle reçoit ce papier demain matin, elle pourra être ici dans la journée. Jane! Jane! Chère petite nurse Rosemary, entendez-vous? Jane sera ici demain. Vous êtes trop Anglaise pour avoir compris mon pressentiment, mais Margery savait. Miss Gray, le mot peut-il être mis à la poste tout de suite?

—J'irai le porter moi-même, monsieur Dalmain, dit-elle; je serai bien aise de l'occasion d'une

promenade et je puis être de retour pour l'heure du thé.

A la poste, elle n'envoya pas le mot de l'écriture de Garth: il était caché dans son sein. Mais elle expédia deux dépêches: la première à "La duchesse de Meldrum, Palace-Hôtel, Aberdeen. Venez par le train de 5 heures 30 sans faute ce soir"; l'autre à "Sir Deryck Brand, Wimpole street, Londres. "Tout est bien."

## XXXI

## LA REVELATION DU "ROSAIRE"

Simpson, ayant laissé son maître installé dans la bibliothèque, traversait le hall vers six heures et demie. Il entendit un léger bruit venant d'en haut, et, levant les yeux, aperçut une femme de haute taille qui descendait le large escalier de chêne.

Simpson s'arrêta, médusé. L'élégante toilette du soir garnie de vieilles dentelles au corsage ne l'impressionna pas autant que la vue du calme visage respirant la certitude et la force.

—Simpson, dit Jane, ma tante, la duchesse de Meldrum, avec sa femme de chambre, son valet de pied, et une quantité de bagages, arrivera d'Aberdeen vers sept heures et demie. Mrs. Grann est au courant pour les chambres. J'ai envoyé le coupé à la gare, la duchesse déteste les automobiles. Quand Sa Grâce arrivera vous l'introduirez aussitôt dans la bibliothèque. Nous dînerons dans la salle à manger vers huit heures un quart. En attendant, M. Dalmain et moi sommes très occupés, et nous ne devons pas être dérangés avant l'arrivée de la duchesse. Vous avez bien compris?

—Oui, miss... milady, balbutia Simpson, que la nièce d'une duchesse intimidait profondément.

Jane sourit.

—"Miss" suffira, Simpson.

Et d'une grande allure elle passa et pénétra dans la bibliothèque.

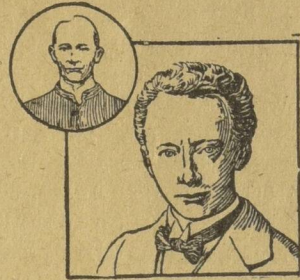
Garth l'entendit entrer et fermer la porte; son oreille exercée perçut le bruissement de la longue jupe.

—Ah! miss Gray, dit-il, vous avez emballé votre uniforme?

—Oui, j'ai terminé ma malle.

Jane s'avança lentement à travers la pièce et se tint un moment près du foyer, regardant Garth: il était en habit noir, comme à Shenstone cette nuit inoubliable; Jane le contemplait. Enfin son heure était venue. Mais, même à cet instant, il importait, pour l'amour de Garth, d'être prudente et patiente.

## Une nouvelle Chevelure Grâce au KOTALKO



"Depuis longtemps je perdais graduellement mes cheveux. Je devins presque complètement chauve n'ayant plus que quelques rares cheveux.

"La petite photographie a été découpée d'un groupe de joueurs de ballon, et un grand nombre de personnes peuvent vous affirmer que c'est bien moi quand j'étais chauve. La plus grande a été prise après que j'eus employé trois boîtes de Kotalko. Remarquez la différence.

Telle est la déclaration certifiée de Jack Evans, l'athlète bien connu. Ce n'est qu'une personne entre des milliers qui ont fait usage de Kotalko et qui déclarent hautement, sans sollicitation, qu'il a arrêté la chute des cheveux, fait disparaître les pellicules ou fait croître une nouvelle et abondante chevelure. Vous pouvez vous procurer le véritable KOTALKO dans n'importe quelle bonne pharmacie, ou écrivez et demandez-en une

### Boîte d'Essai Gratuite

Afin de prouver l'efficacité de Kotalko sur la chevelure des hommes et des femmes, les manufacturiers sont prêts à en envoyer une boîte gratuite à l'essai à quiconque en fera la demande. Pas de frais de douane à payer. Ecrivez à la:

KOTAL CO. A-420, Station L, New-York

—Vous n'avez pas chanté, dit-elle, comme vous me l'aviez annoncé.

—Non, répondit Garth. D'abord je n'y ai plus pensé, puis quand je me suis souvenu de ma promesse, j'avais autre chose en tête... Ah! miss Gray, je ne puis chanter ce soir, mon âme est muette de désir.

—Je comprends, dit Jane doucement, et c'est moi qui vais chanter pour vous.

Une légère surprise se peignit sur les traits de Garth.

—Vous chantez? demanda-t-il. Alors pourquoi n'avoir pas chanté plus tôt?

—Quand je suis arrivée, le docteur Robbie m'a demandé si je jouais du piano. J'ai répondu: "Un peu". Alors il a conclu que je devais chanter un peu aussi. et m'a absolument interdit de vous

faire de la musique. Il a déclaré qu'il n'entendait pas qu'on vous rendit complètement fou.

Garth eut un rire très gai.

—Cela ressemble bien au vieux Robbie, dit-il. Et malgré ses prohibitions, vous allez courir le risque, et chanter "un peu" pour mon agrément, ce soir?

—Je vais vous chanter une seule romance. Voici, à votre main droite, la cordelière. Il n'y a rien entre vous et le piano... vous lui faites face. Si vous voulez m'arrêter, vous n'avez qu'à venir.

Elle se dirigea vers le piano et s'assit.

Le *Rosaire* n'a qu'un accord de prélude; elle le frappa, ses yeux sur le visage de Garth: elle le vit se redresser subitement et une expression de surprise et d'attente y paraître.

Alors elle commença à chanter. La voix profonde, vibrante et douce s'éleva dans le silence:

Les heures que j'ai passées avec vous, mon cher  
Coeur,  
Sont pour moi un chapelet de perles.  
Je les égrène une à une, une à une !...  
Mon rosaire... Mon rosaire.

Jane n'alla pas plus loin... Garth s'était levé; il ne prononça pas un mot, mais d'un impétueux élan il se porta vers le piano. Elle se retourna sur son tabouret, les bras ouverts pour le recevoir. La main de Garth, partie en avant, s'abattit sur les touches...

Maintenant il l'avait trouvée. Il était à genoux, l'enserrant de ses bras. Les siens l'enveloppèrent avec la tendresse passionnée refoulée durant ces dures semaines.

Il éleva un instant vers elle son beau visage sans regard.

—Vous? dit-il. Vous? Tout ce temps?

Puis il pressa sa tête sur la poitrine de Jane.

—Oh! mon cher bien-aimé! dit Jane tendrement, oui, moi, tout le temps, tout le temps près de mon bien-aimé, dans sa souffrance et dans sa solitude. Comment aurais-je pu demeurer éloigné! Mais, Garth, la félicité de vous sentir enfin là, tout près... Oui, c'est moi! Oh! mon bien-aimé, n'en êtes-vous pas sûr?... Prenez garde! Venez là, vous asseoir près de moi.

Garth se leva, et la fit lever sans relâcher son étreinte; doucement elle le guida vers un canapé bas. Mais dès qu'elle y fut assise, il se jeta de nouveau à genoux, se réfugiant dans les bras aimants de Jane.

—Ah! bien-aimé, bien-aimé! dit Jane. (Et ses mains lentement caressèrent la tête chérie appuyée sur son coeur.) Il a été si consolant d'être là, pour vous servir, pour vous éviter toute souffrance

inutile, pour vous aider dans votre nuit! Mais je ne pouvais venir moi-même... que lorsque mon aimé aurait compris et pardonné à Jane... Non, pas pardonné... il aimait encore... il pardonna!... Oh! Garth... oh! calmez-vous, mon amour... vous m'effrayez... Non, je ne vous quitterai jamais, jamais! Apaisez-vous, écoutez-moi: quelques jours encore de patience et le plus tôt possible nous obtiendrons une licence spéciale, et nous serons unis, Garth. Tante Gina arrive ce soir, elle sera ici dans une demi-heure. Nous nous marierons Garth... ..Et alors, reprit-elle d'une voix ardente et tendre, ce sera ma plus grande joie d'être toujours avec mon mari, nuit et jour.

Un long, ineffable silence. Peu à peu la tempête d'émotion qui secouait Garth s'apaisa. Il se fit un grand calme.

A la fin Garth leva la tête:

—Toujours, toujours ensemble! dit-il. Ah! ce sera la lumière!

Quand Simpson, tout pâle du sentiment de son importance, ouvrit la porte de la bibliothèque et annonça: "Sa Grâce la duchesse de Meldrum", Jane était au piano, jouant des mélodies rêveuses, et un svelte jeune homme en tenue de soirée s'avança avec un empressement respectueux pour recevoir sa visiteuse.

Ou la duchesse ne vit pas, ou elle feignit de ne pas voir la cordelière.

—Bonté divine, mon cher Dal, comme vous me surprenez! Je m'attendais à vous trouver aveugle, et vous êtes là marchant à ma rencontre de votre belle allure habituelle.

—Chère duchesse, dit Garth, s'inclinant pour baiser les vieilles mains amies qui tenaient les siennes, je ne puis vous voir, hélas! mais je me sens à peine aveugle ce soir, la nuit qui m'entoure a été éclairée par une joie inexprimable.

—Ah! ah! Voilà donc où nous en sommes. Et qui épousez-vous? La nurse, qu'on me dit être une personne très recommandable, ou cette impertinente Jane, qui, sans le moindre remords, commande à sa vieille tante d'arriver d'un bout du royaume à l'autre quand cela lui convient?

Jane quitta le piano, et glissa sa main sous le bras de son fiancé.

—Chère tante Gina, dit-elle, vous savez bien que vous êtes enchantée de venir, parce que vous aimez arriver comme une bonne fée au moment propice. Garth va les épouser toutes deux, la nurse et Jane, parce que toutes deux l'aiment trop pour jamais le quitter, et lui non plus ne peut se passer d'elles.

La duchesse regarda les deux visages radieux et ses yeux se remplirent de larmes.

## MALADIES DES POUMONS

dont les complications sont toujours redoutables peuvent être combattues énergiquement par le produit d'Essences Forestières, les

# CRESOBENE

(Capsules)

Balsamique Volatile puissamment Antiseptique et Germicide met les Voies Respiratoires à l'abri de toute Infection et empêche un rhume de "tomber" sur les Poumons.

D'une Efficacité rapide contre les

**Toux, Rhumes, Grippe, Laryngites, Enrouements, Bronchites**

Se prennent "nature" ou on peut en faire chez soi, tout aussi facilement qu'une infusion de thé, un "Sirope", un "Gargarisme" pouvant servir de Dentifrice détruisant les Microbes Infectieux de la Bouche, ou en "Inhaler" les Vapeurs Balsamiques. Ces moyens sont clairement indiqués sur la brochure entourant le flacon. Cette Brochure est envoyée Gratuitement. Prix \$1.00 partout ou envoyées par la poste.

Standard Products Co.

1566, St-Denis, Montréal

—Allons! allons! Dieu vous bénisse, gens absurdement heureux! Je vous bénirai aussi à mon tour, mais seulement après dîné. Maintenant sonnez ce personnage nerveux qui m'a introduite, et dites-lui qu'il m'envoie ma femme de chambre, me montre ma chambre, et me dise où on a mis mon perroquet... J'ai dû l'amener, Jane: il est si affectueux, ce cher oiseau! Je savais que vous le trouveriez de trop, mais vraiment je n'ai pu m'en séparer.

XXXII

FELICITE

Quelques jours plus tard, dans la petite église épiscopale perchée au sommet des montagnes, Garth et Jane furent unis.

Les journaux mondains décrivirent la cérémonie comme ayant été célébrée dans la plus stricte intimité. Pour Garth et Jane, un seul point importait, celui d'être mariés et laissés à eux-mêmes dans le plus court délai possible. Ils refusèrent de s'occuper des détails accessoires; Jane s'en remit pour tout à Deryck Brand, lui disant seulement:

—Arrangez les choses de façon que le mariage soit valide, et envoyez-nous les factures.

La duchesse, fidèle aux vieilles coutumes, entreprit Jane sur la question de la toilette de noces.

—Du satin blanc et un voile? Jamais de la vie! chère tante Gina.

—Alors, comment comptez-vous être habillée? demanda la duchesse sévèrement.

—Avec la robe que je porterai ce matin-là...

Puis, voyant le mécontentement de sa tante, elle ajouta:

—Concilions les choses, chère tante j'ai en haut de très jolies toilettes; que votre femme de chambre les examine, et je vous promets de porter celle que vous choisirez.

Le résultat de la consultation fut que Jane parut à l'église dans une somptueuse robe bleue brodée d'or, dont la veste s'ouvrait sur un gilet de brocart paille garni de dentelles, et qui seyait admirablement à sa belle taille. Garth avait été aussi occupé de sa toilette de noces que Jane l'était peu, et Simpson l'habilla avec la plus correcte recherche; il était beau à voir, debout devant les marches du chœur, écoutant la venue de sa fiancée; quand Jane, appuyée sur le bras de Deryck, tourna légèrement la tête et sourit.

La duchesse, couverte de satin et d'hermine, des plumes à son chapeau, de nombreuses chaînes au cou, était à gauche de la mariée, toute prête à jouer son rôle.

Du côté opposé se tenait, aussi proche que possible du marié, Margery Grann, en satin noir, et petite capote de soie, un fichu de mousseline blanche croisé sur le vieux cœur fidèle qui depuis l'heure de sa naissance avait battu avec tendresse pour Garth.

Le docteur Robbie, le seul célibataire disponible, était le garçon d'honneur, et la mission de distribuer à tous de larges gratifications lui avait été confiée.

Deryck Brand faisait belle figure par sa haute stature et l'élégance impeccable de sa redingote à revers de soie. Lady Brand avait jugé sa présence obligatoire était arrivée la veille; dès que le docteur eut conduit Jane aux côtés de Garth, il alla s'asseoir près de sa femme, derrière Margery.

En quittant le bras de Deryck, Jane se retourna, et les deux amis échangèrent un long regard: tous les souvenirs, toute la confiance de tant d'années d'amitié y était contenus; lady Brand baissa les yeux vers le petit livre de prières qu'elle tenait à la main; elle ignorait la jalousie, jamais le docteur ne lui avait donné la moindre raison d'acquiescer à une si cruelle connaissance, mais elle n'avait jamais tout à fait compris l'amitié entre son mari et Jane, fondée sur les associations d'enfance et certaines similitudes de caractère.

Au moment où l'officiant demanda si quelqu'un des assistants connaissait un empêchement à ce que ces "deux personnes" fussent légalement unies, il fit une pause si longue que Margery répondit nerveusement: "Non!" à haute voix. Le marié se retourna et sourit du côté d'où venait la voix, et sir Deryck Brand se pencha, et mit amicalement la main sur l'épaule de la vieille femme, en disant très bas:

—Du calme, vieille amie, tout est bien.

Puis Jane sentit sa main droite fortement serrée dans celle de Garth: les paroles liturgiques demandèrent à Garth s'il voulait prendre Jane pour femme.

Et Garth répondit qu'il le voulait.

Puis la même question fut posée à Jane: "dans la santé et dans la maladie?"

Et Jane d'une voix vibrante qui était celle du *Rosaire* déclara:

—Je le veux.

Quand ces paroles eurent été prononcées, Garth souleva la main qu'il tenait et respectueusement la baisa.

Et ils se lièrent l'un à l'autre pour la vie—eux depuis longtemps déjà si tendrement unis—solemnellement, pieusement, à la face de Dieu. L'anneau nuptial, symbole de l'amour qui n'a ni commencement ni fin, après avoir été posé sur le Livre sacré, fut glissé au doigt de Jane.

La cérémonie terminée, Jane prit le bras de Garth, et s'y appuyant assez pour qu'il en eût conscience, elle le guida vers la sacristie.

Dans la voiture qui les emportait, pendant ces instants où mari et femme se retrouvent en tête à tête pour la première fois, Garth se tourna vers Jane, avec une ardeur contenue; il ne dit pas "ma femme"—trois ans auparavant, ils avaient goûté l'ineffable douceur de cette appellation,—

mais ces simples mots qui la touchèrent plus que le discours le plus étudié:

"Très chère, quand tout ce monde s'en ira-t-il? Quand serons-nous laissée à nous-mêmes? Pourquoi ne pas les avoir fait conduire directement de l'église à la gare?"

Jane consulta sa montre et répondit: "Cher, notre strict devoir est de nourrir nos invités: vous savez combien ils se sont montrés amicaux et dévoués. Convierait-il d'inaugurer notre vie conjugale par un pareil manquement aux lois de l'hospitalité? Il est une heure, le lunch sera servi à 1 heure 30; le train part à 4 heures 30: dans trois heures, Garth, nous serons seuls."

—Réussirai-je à me comporter convenablement pendant trois heures? s'écria Garth avec un rire d'enfant.

—Il le faut... sinon j'irai quérir nurse Rosemary.

—Chut! Jane, ne plaisantons pas aujourd'hui: la réalité est trop belle! et s'emparant vivement de la main de Jane, il ajouta: Comprenez-vous que vous êtes maintenant—à la lettre—ma femme?

Jane souleva la main de Garth et l'appuya contre sa poitrine, à l'endroit précis où si souvent elle avait porté sa propre main pour contenir les battements précipités de son coeur et ne pas trahir son émoi.

—Mon amour, dit-elle, je ne le comprends pas mais je sais—Dieu soit loué—qu'il en est ainsi!

### XXXIII

#### LUMIERE ETERNELLE!

La lune inondait la terrasse d'une clarté sereine, argentée, immaculée. Garth et Jane pénétrèrent par la porte-fenêtre dans la zone lumineuse: attirés par la douceur de la nuit d'été et par le chant des rossignols qui remplissaient les bois d'alentour de leurs pénétrantes mélodies, ils traînèrent leurs vastes fauteuils de foyer tout contre le parapet et s'installèrent confortablement pour surprendre les échos harmonieux de la nuit. La solitude était complète, le calme absolu. Garth prit le coussin de son fauteuil et le disposa sur le gravier: il était maintenant assis aux pieds de sa femme, le dos appuyé contre les genoux de celle-ci; Jane, tout en causant, caressait légèrement le front et les cheveux de Garth; lui, de temps à autre, se penchait en arrière et s'emparant de la main de Jane baisait l'anneau qu'il lui avait lui-même passé au doigt mais qu'il n'avait jamais vu! De longs, de tendres silences les enveloppaient; des pensées trop intimes, des joies trop sacrées pour être exprimées par des mots flottaient au-

# CIGARETTES

# Guinea Gold

## Douces et Extra Fines

12 pour 15<sup>c</sup> 20 pour 25<sup>c</sup>

### OGDEN'S LIVERPOOL

tour d'eux; le silence était plus adéquat que la parole! Toutefois Garth ne pouvait supporter que Jane fût un moment hors de la portée de sa main. Quand un autre eût dit: "Je veux la voir toujours!" Garth disait: "Je veux rester sans cesse en contact avec elle!" Et Jane, acceptant joyeusement cette douce servitude, s'arrangeait pour lui donner continuellement l'impression de sa proche présence: d'ailleurs, elle tirait de leur intimité matérielle un réconfort presque égal; en effet, au cours des longues semaines d'attente, quand douloureusement ses bras se tendaient vers Garth, elle avait dû refouler ce désir au fond d'elle-même et s'abstenir même de toucher la main du malade. Il lui semblait aujourd'hui que la faim accumulée dans son cœur ne serait jamais rassasiée.

Un rossignol égrenait ses trilles émouvantes... Garth se prit à siffler une très exacte imitation. "Oh! chéri, dit Jane, ceci me fait penser à une mélodie que je désire tant vous entendre chanter; je ne puis vous donner exactement le titre, mais vous vous souviendrez sans doute: le lundi soir où, sur votre demande nurse Rosemary vous décrivit successivement les tableaux de l'atelier —

nos cœurs étaient torturés—je me retirai de bonne heure pour commencer la rédaction de ma confession; par contre vous avez appelé Simpson et vous lui avez dit de ne venir vous chercher qu'à onze heures. Tandis que j'écrivais dans la chambre-dessus je vous entendais jouer du piano dans la bibliothèque: vous avez débuté par des morceaux qui m'étaient familiers, que nous avions interprétés ensemble autrefois... soudain, après quelques tâtonnements et variantes, un thème inconnu se précisa en une merveilleuse harmonie: je posai aussitôt ma plume et j'écoutai attentivement... Alors à ma grande joie vous vous êtes mis à chanter: je me levai, j'ouvris sans bruit la fenêtre et me penchai au dehors... Les mots n'arrivaient pas tous jusqu'à moi; pourtant j'entendis distinctement deux vers imprégnés d'une si touchante tristesse que j'appuyai ma tête sur le rebord de la fenêtre, incapable de continuer ma lettre; je ne me sentais pas la force d'attendre plus longtemps et j'étais irrésistiblement poussée à aller, sur l'heure, vous trouver."

Garth, attira à lui la chère main qui tenait la plume cette nuit-là et la retournant il en baisa la paume:

—Quels étaient ces vers, Jane? demanda-t-il.

—“Quand tout ce qui a été ne sera plus, Seigneur, prends charge de nous et conduis-nous au port”! Ah! mon amour, quelles paroles pathétiques: “Quand tout ce qui a été ne sera plus”! Celui qui a composé cette musique a dû traverser des épreuves semblables aux nôtres. Puis à ce lamento succéda un thème si plein d'espérance et de joie que je me levai armée d'un courage renouvelé: Je repris la plume et continuai ma lettre. De qui est ce morceau, Garth? Où l'avez-vous entendu? Voulez-vous me le chanter? Je désire passionnément l'entendre... Non, vraiment je ne puis attendre!

Garth se souleva et se mit à rire doucement:

—Jane, voilà qui est contraire à votre nature, vous si forte et si patiente! Néanmoins, Jane, j'aime l'expression si sincère de votre désir véhément et je vais le satisfaire: j'ai découvert les paroles dans le psautier de la cathédrale de Worcester, il y a un an environ, en assistant à un service du soir; je transcrivis ce texte sur mon carnet pendant la première partie du sermon... je l'avoue à ma honte! Cet hymne me parut admirable, et par bonheur j'appris les paroles par coeur. Naturellement, puisque vous le souhaitez, je chanterai ici même; toutefois je crains que la mélodie n'apparaisse bien pauvre sans le secours de l'accompagnement; d'autre part, pour rien au monde je ne bougerais d'ici en ce moment! Alors, tournant le dos à Jane, la tête levée, les deux mains croisées sur un genou, Garth se mit à chanter; l'exercice avait grandement accru le charme et la flexibilité de sa voix, et il rendit parfaitement l'exquise mélodie... Jane écoutait, le coeur débordant de joie:

Le matin radieux s'est évanoui,  
Déjà, hélas, il a consumé ses réserves dorées.  
Les ombres du crépuscule  
S'allongent de nouveau sur la terre.

Notre vie est une aurore qui s'éteint:  
Combien son éclat est éphémère!  
Quand tout ce qui a été ne sera plus Seigneur,  
Prends charge de nous et conduis-nous au Port!

Les dernières paroles vibrantes d'espoir montèrent dans la nuit... Garth relâcha l'étreinte de ses mains et, comme soulagé, s'appuya de nouveau contre les genoux de sa femme.

—Que c'est beau, dit Jane, et combien approprié pour nous dans cette nuit bénie!

—Il me semble en effet avoir atteint le port, mais c'est parce qu'en vous possédant, Jane, je possède tout!

Jane se pencha et appuya sa joue contre la tête de Garth: “Mon bien-aimé, dit-elle, vous possédez en effet tout ce que je puis donner de moi-même, mais, dans nos jours sombres, tout ne paraissait-il pas perdu?... Et la délicieuse musique, Garthrie, de qui est-elle?”

Le rire de Garth résonna de nouveau; le plaisir et un peu de timidité s'y mêlaient.

—Je suis content que la musique vous plaise, Jane, car il faut que je vous fasse un aveu: j'en suis l'auteur... La petite Rosemary venait de réveiller sans pitié tous mes souvenirs de la “dame au portrait”; je mesurai ce que l'amour de “l'épouse” aurait pu, aurait dû être pour moi; je me sentis si meurtri, si triste, si solitaire... A ce moment les paroles de l'hymne me revinrent à l'esprit et, pour échapper à mes cruelles pensées, je me mis à en réciter les vers... Soudain, la vision évoquée par le texte se trouva transposée pour moi sur le plan sonore... Exactement comme autrefois je voyais toutes les gradations d'un coucher de soleil que je fixais ensuite sur la toile, j'entendis toute la gamme des harmonies du soleil couchant. J'éprouvai la même sensation “d'aiguilles” au bout des doigts que je ressentais quand l'inspiration me venait et que je saisisais mes pinceaux et ma palette; alors je jouai le thème du coucher de soleil, puis celui du crépuscule, je lançai le cri d'appel, de foi et de paix! La mélodie est composée de ces divers éléments: telles les études que je faisais pour un tableau; c'est pourquoi, avant que la mélodie ne se précisât, vous avez entendu des tâtonnements et des variantes: je ne cherchais pas à me rappeler mais à coordonner les divers thèmes en leur forme définitive. Je suis bien heureux que cette musique vous plaise: peut-être pourrez-vous la transcrire. Si vous jugez ce morceau digne d'être interprété par votre voix, je vous accompagnerais.

Jane pleurait doucement et une larme tomba sur la main de Garth. En un instant, il fut à genoux devant elle:

—Jane, qu'y a-t-il, ma chérie? Ai-je dit quelque chose qui vous a troublée? Dieu, que ne puis-je voir son visage!

Elle maîtrisa son émotion et répondit sur un ton naturel, en le forçant à s'asseoir:

—Ah! mon amour, ce n'est qu'une grande joie! Appuyez-vous contre moi et j'essaierai de vous l'expliquer: vous avez composé un chef-d'oeuvre; non seulement votre femme sera heureuse et fière de chanter votre musique, mais toutes les femmes qui aiment l'art voudront aussi l'interpréter. Vous rendez-vous compte, Garth, de la signification de ce don: la faculté créatrice était si forte en vous



# UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

### RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent— M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

### JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

### EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de *revivifier* les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage. Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

### ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats. C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

### LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture

marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"E" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

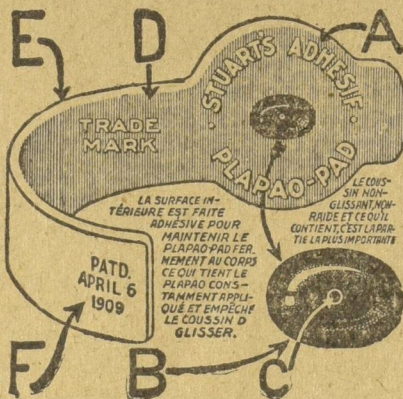
### FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

### ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.



### COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,  
2667 Stuart Building., St-Louis,  
Missouri, U. S. A.  
Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai  
et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

Nom .....

Adresse .....

.....

.....

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

que, trouvant une issue fermée, elle a jailli dans une autre direction. Miracle! voici un nouveau champ du monde extérieur qui s'ouvre à votre activité artistique.

Garth passa sa main sur le cher visage humide encore des larmes d'actions de grâces et dit:

—Je ne me soucie pas des appréciations des autres: je veux m'occuper de ma femme... uniquement.

—Je le sais mon amour et elle est toute à vous, mais ce sera son devoir et sa joie de vous faciliter l'accès à cette voie nouvelle. Imaginez, Garth, quel plaisir nous éprouverons quand la musique de vos hymnes emplira les voûtes de vieilles cathédrales; quand nous entendrons dans les concerts les plus beaux talents s'efforcer de rendre exactement vos romances. Quelle noble satisfaction de faire vibrer les coeurs, d'éveiller les âmes aux rêves harmonieux!

Garth leva la tête et demanda:

—Est-ce vraiment aussi bon?

—Très cher, je ne vous dirai qu'une chose: la première fois que je vous ai entendu chanter ce morceau, je n'avais pas la plus lointaine idée que vous en fussiez l'auteur et je me suis dit: je n'ai jamais rien entendu de plus beau.

—J'en suis heureux, dit Garth simplement, et maintenant changeons de sujet: Jane, le présent est trop merveilleux pour nous laisser le loisir de songer à l'avenir. Parlons du présent.

Jane sourit et ce fut le sourire de l'épouse, mystérieux, tendre, d'acquiescement et d'abandon de soi! Elle se pencha et appuya sa tête sur la main de Garth.

—Oui, mon amour, nous parlerons de l'instant présent si vous le souhaitez; commencez!

—Regardez la maison et décrivez-la-moi telle qu'elle apparaît sous le clair de lune?

—De teinte grise, suggérant des sensations de calme, de sécurité, d'intimité.

—Y a-t-il des lumières aux fenêtres?

—Oui, la bibliothèque est éclairée comme quand nous l'avons quittée; la bow-window est grande ouverte; la lampe sur son piédestal de cuivre, coiffée de l'abat-jour de soie rouge, projette une chaude clarté dans toute la pièce. Puis j'aperçois la lueur d'une bougie dans la salle à manger: Simpson doit ranger son argenterie... Il y a aussi de la lumière dans la chambre du levant... Je vois Margery aller et venir... Elle paraît occupée à mettre la dernière main aux arrangements... Votre chambre aussi est éclairée... Margery y pénètre par la porte de communication... Je l'aperçois, immobile au milieu de la pièce donnant un coup d'oeil circulaire afin de s'assurer que tout est en

place. Cher vieux coeur fidèle! Comme il est doux, Garth, d'être chez nous, ce soir, entourés et servis par des serviteurs dévoués.

—Je suis heureux que vous sentiez ainsi: je craignais un peu que vous ne regrettiez de ne pas avoir une lune de miel ordinaire. Et pourtant, non, je n'étais pas vraiment inquiet à ce sujet... ni à aucun sujet... Etre réunis tous deux enfin: c'était notre unique désir, n'est-ce pas, ma femme?

—Je ne souhaitais rien d'autre.

Une horloge sonna neuf heures.

—Chère vieille horloge, dit Garth, je l'entendais sonner neuf heures quand j'étais un petit garçon: couché dans mon petit lit, je m'efforçais de me tenir éveillé jusqu'au moment où ma mère, dans un bruissement de jupe, traversait ma chambre pour gagner la sienne; la porte de communication demeurerait entr'ouverte et je pouvais apercevoir le reflet de la bougie sur le plafond de ma chambre quand cette ligne lumineuse apparaissait, je m'endormais aussitôt: la présence de ma mère et la certitude qu'elle ne redescendrait pas me procuraient un sentiment de quiétude parfaite. Jane, la chambre du levant vous plaît-elle?

—Oui, mon amour, c'est une ravissante chambre et qui m'est sacrée d'avoir été la sienne. Savez-vous que tante Georgina a insisté pour y être conduite: elle a émis l'avis que la chambre devait être peinte et tendue de papier: je m'y suis formellement opposée car le plafond et les murs sont décorés de fresques et j'étais sûre que vous aviez aimé ces peintures, étant enfant, et que vous vous les rappelleriez.

—Ah oui, reprit Garth avec animation, un peintre français pendant un séjour à la maison décora cette pièce; de l'eau, des roseaux et de ravissants flamants; ceux qui sont figurés sur les murs, se tiennent dans l'eau juchés sur leurs hautes jambes; ceux du plafond en plein vol, les ailes étendues se détachent sur un ciel vert pâle, au-dessus de nuages floconneux. Jane, je crois que je pourrais faire le tour de cette pièce les yeux bandés—non! je veux dire dans l'état où je suis maintenant—et désigner la place exacte occupée par chaque flamant.

—Vous accomplirez cet exploit! dit Jane tendrement.—Ce lapsus qui échappaient parfois à Garth quand il oubliait sa cécité provoquaient chez Jane un pénible serrement de coeur.—Peu à peu vous me raconterez tout ce que vous faisiez et aimiez dans votre enfance; tout m'intéresse. Avez-vous toujours couché dans la chambre contiguë à celle de votre mère?

—Depuis que je me rappelle, et la porte de communication restait toujours ouverte; après la

mort de ma mère, je fermai la porte à clef, mais la veille du jour anniversaire de ma naissance j'avais coutume de l'ouvrir: le lendemain matin, de bonne heure, dès mon réveil, voyant la porte entr'ouverte, je sautais de mon lit et pénétrais en courant dans la chambre... il me semblait que la chère ombre, à l'aube de ce matin unique, revenait pour me faire accueil. Toutefois, pour que l'illusion fût complète, il était essentiel que ma visite eût lieu à la première heure et dès l'instant du réveil: comme aussi il faut sortir au petit jour pour surprendre l'aurore aux doigts de rose derrière les nuages voyageurs... ou pour voir les toiles d'araignée étinceler sous les gouttelettes de la rose d'été.—Mais, de quelque manière, Margery découvrit mon pieux manège et la troisième année, je trouvai, sur une pelote placée bien en évidence, une feuille de papier fixée par une grosse épingle à tête noire et je lus ces lignes écrites dans la calligraphie appliquée de Margery: "Bonne fête, monsieur Garth, et puisse ce jour luire bien souvent pour vous"! L'idée était touchante et l'intention de me consoler excellente, mais cela détruisit l'illusion où je me complaisais. Depuis cette époque la porte est restée close.

Un silence de tendre intimité suivit. Des rossignols se répondaient l'un l'autre, épardant leurs trilles mélodieux en cascades sonores.

De nouveau Garth chercha l'alliance au doigt de Jane, la fit tourner entre les siens, puis il dit en la baisant:

—Vous avez dit que Margery avait traversé d'une pièce à l'autre: la grande chambre est-elle donc ouverte ce soir?

Jane joignit ses mains autour de la tête de Garth—des mains fortes mais qui tremblaient un peu—et pressa le visage de son mari contre le sien du même geste dont elle avait rapproché leurs têtes à Shenstone, trois ans auparavant. Alors, soudain, Jane défaillit sous le poids de l'émotion:

—Ah! mon amour, dit-elle, enlevez-moi de cette implacable clarté lunaire! Je ne puis supporter plus longtemps son éclat: cela me rappelle Shenstone et le mal que je vous ai fait; c'est comme une barrière lumineuse qui se dresse entre nous: Je ne veux rien subir qui ne soit à nous deux!

Les larmes de Jane tombèrent sur le visage levé de Garth... Alors il se leva d'un bond: il tressaillit d'un renouveau de virilité et prit conscience de sa suprématie; la joie de commander, l'ivresse de la possession envahirent ses sens. Bien qu'aveugle il se sentait le plus fort; par suite de son infirmité il dépendait des autres, mais pour

## Mon traitement vous offre la santé

Femme, j'ai subi  
comme vous maux  
de tête, maux de

reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai **absolument gratuit**, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes. 25F



**MME. M. SUMMERS**

**BOITE 37 WINDSOR, ONT.**

## Employez "DEPILO"

**Pour DÉTRUIRE**  
les  
**Poils**  
et **Duvets**



PROCEDE  
MODERNE,  
EFFICACE  
ET SANS DANGER.  
USAGE FACILE.

Vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00; échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

**FUMEZ**

## Le Cigare 1924

**EN VENTE PARTOUT :**

**5 CENTS**

Tél. LAncaster 7903

les actes essentiels de la vie Jane se reposait sur lui! Il la fit lever doucement et, l'entourant de ses bras, il se tint debout près d'elle, auréolé de son grand amour.

—Chut! femme bien-aimée, dit-il, ni la lumière ni les ténèbres ne peuvent désormais nous séparer: ce paisible clair de lune n'a pas le pouvoir de vous arracher à moi, mais dans la calme, immobile et douce obscurité vous vous sentirez encore plus complètement miennne parce que tout nous sera commun. Allons dans la bibliothèque: nous éteindrons les lampes, nous tirerons les rideaux, vous prendrez place sur le sofa, près du piano, où vous étiez assise ce merveilleux soir, quand je vous ai devinée et que j'ai presque effrayé ma vaillante Jane; mais elle n'aura plus peur désormais parce qu'elle est à moi tout entière et que je puis dire ce qui me plaît et agir à ma fantaisie; elle ne me menacera pas d'appeler nurse Rosemary car c'est Jane que je veux, Jane, Jane, uniquement Jane! Venez, bien-aimée, et moi pour qui les ténèbres n'ont pas de secrets, je me mettrai au piano et je jouerai *le Rosaire* à votre intention...

Garth passa le bras de sa femme sous le sien et ils se dirigèrent vers la maison... S'appuyant sur son mari, tout en le guidant d'une légère pression, Jane s'abîma dans la félicité parfaite de sa vie conjugale.

FIN

Dans le prochain numéro de

**La Revue  
Populaire**

Nous publierons un roman complet qui  
aura pour titre:

**La Clef du Jardin du Roi**

Par

J. de CHEYLUS

Retenez d'avance votre prochain numéro.

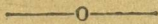
## LA TUBERCULOSE EST-ELLE OU NON HEREDITAIRE?

Jusqu'à la fin du siècle dernier, on admettait l'hérédité tuberculeuse. Puis, à la suite d'expériences nombreuses et d'observations contrôlées par des autopsies, la conception admise se modifia. La théorie de la non hérédité de germe fut admise généralement. Un enfant ne naît pas tuberculeux, il le devient. C'est au contact de ses parents contaminés qu'il se contamine lui-même, et il suffit de séparer l'enfant de son milieu pour le voir se développer normalement. Mais, devant la fréquence de la tuberculose, deux écoles se créèrent. Si la presque totalité des opinions n'admettait plus l'hérédité du germe, un grand nombre de médecins continuaient à considérer l'hérédité de terrain comme possible et même probable. Sans doute, l'enfant issu de parents touchés par le bacille de Koch, ne venait pas au monde tuberculeux, mais il conservait une certaine aptitude à contracter l'infection tuberculeuse. Ses tissus, ses organes, sans présenter de lésions, étaient, plus que chez un enfant sain, susceptibles d'hospitaliser le microbe et restaient un milieu favorable au développement de sa virulence. On objecta que cette doctrine était moins basée sur des arguments démonstratifs que sur une impression.

Après maintes discussions de la non-hérédité totale, germe et terrain semblèrent l'emporter et pendant quelques années (et encore aujourd'hui), il fut admis que l'enfant tuberculeux n'avait cette maladie que parce qu'il l'avait contractée après sa naissance au milieu d'un tuberculeux. Cette théorie était séduisante et, grâce à elle, on pouvait espérer qu'un

jour on arriverait, sinon à vaincre, du moins à diminuer la fréquence de la tuberculose. Mais voilà que des expériences récentes des docteurs Arloing et Dufourt viennent remettre tout en question. D'après eux (et leur opinion s'étaye sur des faits patents), le virus tuberculeux peut engendrer chez le fœtus une tuberculisation des ganglions qui sera le point de départ d'une tuberculose évolutive après la naissance.

Vous voyez, le problème n'est pas résolu. Il est même probable qu'on aura trouvé le vaccin antituberculeux avant d'avoir établi, d'une façon précise, les lois de l'hérédité tuberculeuse.

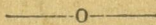


## LE PERE DE LA POMME DE TERRE

On a célébré en Allemagne le 400<sup>e</sup> centenaire de la naissance de Carolus Clusius, qui s'appelait en réalité Charles l'Ecluse. Si ce nom n'évoque aucun souvenir dans votre esprit, sachez que ce bontaniste distingué fut l'inventeur... de la pomme de terre.

Quatre pays sont fondés à célébrer les mérites de ce savant. La France parce que l'Ecluse naquit à Arras. L'Italie parce qu'il était de descendance italienne. L'Espagne parce qu'il y découvrit la pomme de terre importée du Pérou, et l'Allemagne où ce précieux tubercule fut utilisé pour la première fois.

On peut dire de la pomme de terre qu'elle nourrit non seulement son homme, mais sa mémoire, si l'on songe qu'elle fit encore la gloire de Parmentier.



Le plus précieux et le plus rare de tous les biens est l'amour de son état. Il n'y a rien que l'homme connaisse moins que le bonheur de sa condition.  
D'Aguesseau.

## BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTES DE LA GRANDE  
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

## MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

## CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes  
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

## PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA  
NIRVANA — SYRIANA — AMBRE

Petit flacon: \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS  
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la malle sur réception du prix.

## PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111 - 113 - 115 Tél.: Est 3200  
MONTREAL, Can.

Geo. Latourelle, agent pour le Canada.

## FUMEZ

# LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

# 10 cts

Tél. LANcaster 7903

# LE CHENIL

Par ALBERT PLEAU

## LE CHIEN GRIS DE SAINT-LOUIS

L'origine de cette race se perd dans la nuit des temps, cependant on croit qu'elle a été introduite



*Le chien Gris de Saint-Louis*

en France par le roi Saint-Louis, d'où le nom donné à ces chiens. C'est un chien de bonne qualité et sur lequel on peut compter en toute saison.

## LE GRIFFON VENDEEN

Plusieurs auteurs diffèrent d'opinion sur l'origine de cette race, les uns la font venir de "Souil-



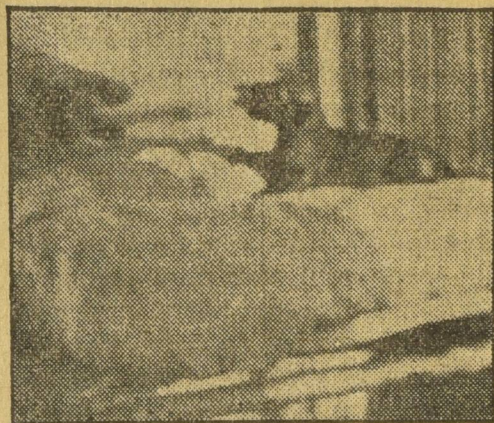
*Le Griffon Vendéen*

lard", chien blanc du Roi, et de "Baulde", chienne Griffonne Fauve de Bretagne, de la meute de Mme de Beaujeu. Quoi qu'il en soit, ce chien est un

des meilleurs que l'on puisse avoir dans une meute. De haute taille, il mesure 27 pouces à l'épaule. Robuste, vigoureux, énergique et bien musclé, est très intelligent, possède un nez d'une finesse remarquable et un courage à toute épreuve.

## ALLAITEMENT ARTIFICIEL

Peut-on élever les jeunes chiens au biberon, et en faire de vigoureux sujets, oui si on sait procéder. La chienne tout en étant en parfaite santé, ne peut nourrir convenablement plus de quatre à cinq petits, et pour cela il lui faut une nourriture qui convienne à son état, c'est-à-dire, soupes, lait, légumes, pain et viande en quantité suffisante. Mais on peut élever une portée de dix petits avec la mère si on a recours à l'allaitement artificiel au



biberon avec lait de vaches. Manière de procéder: on aura soin de faire bouillir le lait avant de le donner aux petits. Ne jamais commencer l'allaitement artificiel avant la troisième journée, à moins qu'on y soit forcé par les circonstances, soit par maladie de la mère ou son manque de lait, ce qui arrive quelquefois chez des jeunes chiennes. Dans des conditions normales allaiter les petits deux fois par jour, tout en les laissant avec leur mère. La gravure ci-dessus montre un jeune chien berger allemand pendant son repas.

# GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS  
AVEC LE

## Réformateur Myrriam Dubreuil

### ETES - VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le secret du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.



### VOUS AVEZ UNE AMIE !

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

☞ **TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE**  
Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 3902 Parc Lafontaine, Montréal  
DEPARTEMENT 1 — BOITE POSTALE 2353

## COMMENT FAIRE FORTUNE ?

**L'agriculture et les chances de réussite.—Comment devenir un bon cultivateur.— Avec une préparation technique et l'utilisation des méthodes modernes on peut acquérir une fortune dans la culture de la terre.**

Depuis la guerre, comme au temps de la riche bourgeoisie du roi Louis-Philippe, on se préoccupe beaucoup en France des moyens de faire rapidement fortune.

Tous les journaux, par l'intermédiaire de spécialistes, entretiennent leurs lecteurs des opérations à entreprendre dans l'industrie, le commerce et l'agriculture.

Beaucoup de ces conseils pourraient servir à nos lecteurs, et nous avons extrait ceux que Monsieur Antoine Lecomte, directeur de services agricoles importants de France, donne à tous les agriculteurs du monde, dans le "Petit Journal Illustré":

Parmi les qualités fondamentales que doit posséder le cultivateur, nous rappellerons en premier lieu que celui-ci doit avoir des habitudes d'"ordre".

Sans ordre, en effet, on ne saurait arriver à rien, quels que soient les moyens dont on dispose par ailleurs; tandis qu'au contraire, avec de la méthode, tout est surveillé, prévu et exécuté dans les meilleures conditions.

Le cultivateur qui veut réussir doit également faire preuve d'"activité", ce qui veut dire que, non seulement il ne doit pas compter sur des journées

réduites à 8 heures, sur des ponts à l'occasion de chaque fête, ni sur des interruptions régulières de travail du samedi après-midi au lundi matin, mais encore qu'il ne devra pas perdre son temps pendant les heures consacrées au travail.

C'est à cette condition seulement qu'il pourra exécuter ses travaux en bonne saison et ne pas avoir de récoltes compromises par des ensemencements trop tardifs, ou par des moissons trop lentement exécutées.

Est-il besoin d'ajouter qu'il devra également faire preuve d'"économie". En tout cas, il ne paraît pas inutile de dire que c'est le plus souvent parce que les agriculteurs savent éviter toutes les dépenses excessives qu'ils finissent par se créer des ressources abondantes.

Il est bien entendu cependant que le désir de diminuer les dépenses ne doit pas aller jusqu'à négliger d'acheter ce qui est absolument nécessaire.

Tout au contraire, le cultivateur avisé saura dépenser ce qu'il faut pour acquérir les semences de choix, les reproducteurs d'élite, ou les engrais complémentaires bien choisis, dont l'emploi pourra lui procurer un peu plus tard des sommes très supérieures à celles qu'il aurait déboursées.

Pour réussir en agriculture, il faut encore avoir "l'esprit des affaires", c'est-à-dire savoir vendre et acheter à bon escient, au moment opportun et dans les meilleures conditions.

Il faut aussi avoir le don du "commandement", qui consiste à donner



# NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

## Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, *les reins* ou *les aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du traitement F. Guy.

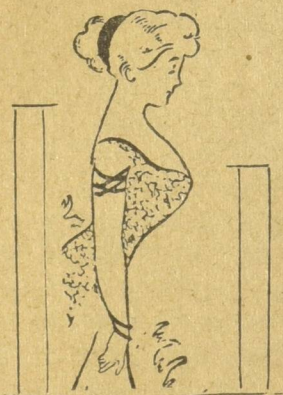
Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.  
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

# BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

## TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS



Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *affermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

*Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.*

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00

(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres.)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5. B. P. 2740, 508-est, rue Roy, MONTREAL.

des ordres avec calme, avec autorité, après avoir bien réfléchi à ce qu'on veut faire, de façon à n'avoir pas à modifier les ordres donnés par des contre-ordres qui énervent le personnel et lui font perdre peu à peu la notion du respect et de l'obéissance.

Mais, pour réussir en agriculture, il ne suffit pas d'être un homme d'ordre, actif, économe, sachant commander le personnel et acheter ou vendre dans les meilleures conditions; il faut aussi avoir des connaissances techniques très étendues.

L'agriculteur d'aujourd'hui ne peut plus, en effet, se passer des engrais chimiques ni d'un outillage très perfectionné; il doit pratiquer la sélection des plantes et des animaux, savoir lutter d'une façon économique et sûre contre les nombreux ennemis de ses récoltes, avoir appris à se servir des associations agricoles de crédit, d'assurances, de coopération, etc., etc. . .

Or, tout cela implique la nécessité de notions au moins élémentaires, de chimie, de botanique, de physiologie animale, de mécanique, de zoologie et de législation rurale; aussi, peut-on dire que de nos jours la nécessité de développer l'intelligence, d'accroître le savoir et de discipliner l'esprit d'observation est devenue plus impérieuse que jamais.

Il faut encore se tenir constamment au courant des progrès de la science et des questions commerciales et, pour cela, il est indispensable de s'abonner à un ou plusieurs journaux agricoles, bien choisis, dans lesquels on verra les cours des marchés, les résultats obtenus dans l'application de méthodes nouvelles, ainsi qu'une foule de renseignements pratiques dans la

rubrique dite de "Petite Correspondance".

Il faudra aussi bien choisir le domaine que l'on veut cultiver en apportant une attention toute particulière à sa constitution, à l'état des chemins qui le desservent, aux bâtiments d'exploitation et aux clauses du bail que les propriétaires prétendent imposer.

Le futur cultivateur doit également savoir proportionner l'étendue de la culture qu'il veut entreprendre, d'après l'importance des ressources dont il dispose.

Or, comme il vaut mieux moins semer et mieux labourer et que, suivant une appréciation déjà énoncée par Columelle : "Le champ doit être plus faible que le laboureur, sinon le maître sera écrasé", il faut se garder soigneusement de prendre une exploitation trop lourde par rapport aux ressources dont on dispose.

C'est qu'en effet avec des capitaux insuffisants, on hésite à garnir la ferme de tout le bétail qu'elle pourrait nourrir, on n'achète pas tous les bons outils qui permettent de travailler vite et bien, on cherche à économiser sur la main-d'oeuvre, on lésine aussi dans l'emploi des engrais chimiques; c'est pourquoi les travaux sont toujours faits en retard, les récoltes mal rentrées et les rendements beaucoup au-dessous de ce qu'ils pourraient être.

Une autre condition essentielle qu'il est nécessaire de posséder pour s'enrichir en agriculture, c'est de pouvoir compter sur une famille nombreuse et bien unie.

Il faut des familles nombreuses parce que, dans ce cas, la question de main-d'oeuvre, si importante et si onéreuse, ne se pose plus.

# Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré  
LITTÉRAIRE — MUSICAL  
HUMORISTIQUE

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour  
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour  
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au  
magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

# La Revue Populaire

La seule revue mensuelle  
illustrée qui instruit et  
amuse en même temps.

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou  
75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c  
pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

# LE FILM

est le seul Magazine de Vues  
Animées, en français, en  
relations directes avec les  
grands studios.

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour  
1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

Et il faut des familles bien unies, parce que dans la profession agricole chacun doit travailler de grand coeur, sans aucune arrière-pensée et pendant de longues heures chaque jour à la réussite de l'entreprise.

Il faut enfin que la compagne du cultivateur, aimant elle aussi la profession agricole consente à s'occuper activement de la laiterie, de la basse-cour, de l'alimentation du personnel, et maintenant toujours tout en ordre et en ne laissant jamais rien perdre.

Si on veut gagner de l'argent en agriculture, il faut enfin savoir choisir parmi les spéculations à entreprendre. A ce titre, la lecture d'un bon journal agricole fournira de précieux conseils sur l'entretien de la basse-cour, l'organisation de la culture maraîchère aux environs des villes, de la culture fruitière soignée en vue de la production de fruits de luxe, dont la vente est si rémunératrice, de la culture des primeurs sous un climat favorable, de la culture du tabac, de la vigne, de l'élevage en général, de l'exploitation de la basse-cour en particulier, des plantations de peupliers dans les terrains humides, des résineux dans les friches, etc., etc...

Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de résumer ici en quelques lignes tout ce qu'il faudrait savoir pour réussir à coup sûr dans la profession agricole, nous conseillerons en terminant à ceux qui veulent diriger leurs enfants vers cette carrière de les faire instruire dans des écoles d'agriculture, de leur procurer des ouvrages agricoles et de les placer comme stagiaires dans des exploitations bien choisies.

A ceux qui sont déjà des hommes, nous résumerons en quelques phrases très brèves ce qu'il nous paraît utile

de leur conseiller et nous leur dirons :

Soyez d'abord domestiques de ferme pour apprendre la profession ;

Ensuite, soyez peut-être métayers, c'est-à-dire exploitants à mi-fruit, sous la direction d'un propriétaire expérimenté ;

Quand vous aurez acquis des économies et de l'expérience, devenez petits propriétaires à l'aide du Crédit agricole à long terme ;

N'achetez pas une propriété trop grande ; choisissez-la surtout sur un sol fertile ;

Comptez que le capital d'exploitation doit être aussi important que le capital foncier ;

Faites toujours bien ce que vous avez à faire ;

Ne négligez aucun détail ; ne laissez rien perdre dans la basse-cour, ainsi que dans les produits non vendables, mais utilisables sur la ferme elle-même ;

Achetez, s'il le faut, des aliments et des engrais au dehors, mais sachez bien employer avant toute chose tous ceux que vous possédez déjà sur la ferme et qui par cela même ne vous coûtent rien.

—o—

### POURQUOI IL NE FAUT PAS PASSER SOUS UNE ECHELLE

Ils forment l'exception les gens qui ne craignent pas de passer sous une échelle. On a fait une superstition de ce qui, certainement, n'était autrefois qu'une mesure de précaution. Si le fait de passer sous une échelle doit vous attirer un malheur, c'est tout de suite qu'il arrivera, soit que vous recevriez un pot de peinture sur la tête, un pinceau sur le nez ou encore que le peintre lui-même vous aplatisse sur le trottoir.

## N'AYEZ AUCUNE HESITATION A PRENDRE LES

# PILULES ROUGES

si vous vous sentez faibles, nerveuses, déprimées, facilement fatiguées, en un mot si vous êtes anémiées. Des milliers de femmes chaque année recouvrent la santé au moyen des Pilules Rouges qui constitue un traitement très efficace et peu coûteux. La femme qui souffre de

**Pauvreté du sang**

**Retour d'âge**

**Troubles nerveux**

**Maux de reins**

**Palpitations de coeur**

**Douleurs périodiques**

**Perte de mémoire**

**Dépression**

**Anémie**

**Mélancolie**

**Dérangements**

**Irrégularités**

**Chlorose**

**Tiraillements**

**Sensations de chaleur**

**Migraine**

**Troubles d'estomac**

et qui prend les Pilules Rouges n'a pas à payer de consultations médicales si elle ressent des malaises qui l'inquiètent; elle peut, chaque fois qu'elle le désire, écrire à notre médecin ou venir le consulter à ses bureaux, et les conseils qu'elle reçoit absolument gratuitement lui sont d'un secours précieux et lui épargnent des sommes considérables.

«J'ai eu douze enfants. A la naissance du dernier je fus bien malade et je me suis difficilement rétablie. Après des semaines, j'éprouvais encore des maux de reins, puis des maux de tête. Les forces ne me revenaient pas. J'étais pâle, chétive, je n'avais pas de sang et ne parvenais pas à me réchauffer suffisamment pour être à l'aise. J'ai employé les Pilules Rouges pour me fortifier, me faire du sang et en activer la circulation. Elles m'ont réussi mieux que je m'y attendais. J'ai recouvré, grâce à leurs bons effets, toute ma résistance d'autrefois. Je me suis remise à mes occupations et j'y suffis seule.» Mme ARCADIVS PELLETIER, 11, Bowen nord, Sherbrooke, P. Q.

«J'ai souffert pendant six ans d'étourdissements, de bouffées de chaleur et de violents maux de tête. Malgré les soins attentifs de deux médecins, je n'éprouvais aucun soulagement et je craignais les complications si fréquentes à l'époque du retour d'âge. Un jour que j'accompagnais une amie qui se faisait traiter par le médecin de la Cie Chimique Franco-Américaine, j'eus l'idée de soumettre mon cas à ce médecin. J'ai suivi ses traitements et ses conseils et un mois plus tard je me sentais beaucoup mieux. J'ai continué l'emploi des Pilules Rouges jusqu'à ce que cette époque critique soit passée et je n'ai plus éprouvé aucun des malaises qui m'inquiétaient tant. Ma santé s'est parfaitement maintenue depuis, aussi je ne manque jamais l'occasion de dire ce que les Pilules Rouges ont fait pour moi.» Mme Z. LANGLOIS, 621, Visitation, Montréal.



CONSULTATIONS GRATUITES aux femmes par lettres ou à nos bureaux, 1570, rue Saint-Denis. Notre médecin est à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses). Vous serez satisfaites des conseils qu'il vous donnera pour rien. Il vous est impossible de vous soigner à meilleur marché.

AVIS: Soyez énergiques pour votre santé. Refusez les substitutions au cent, soit en bouteilles, soit en boîtes de carton. Les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles sont dans des boîtes de bois; l'étiquette porte un No de contrôle et le nom de notre Compagnie. Les indications de notre médecin dans la circulaire sont précieuses, suivez-les bien. Chez tous les marchands ou par la poste sur réception du prix, 50 sous la boîte.

Compagnie Chimique Franco-Américaine Limitée,

1570, rue Saint-Denis, Montréal

# La Beauté — protégez-la

Suivez l'exemple général —  
préservez votre charme naturel,  
que la lumière du soleil même  
ne pourra affecter, en suivant cet  
excellent traitement pour le teint.



UN BEAU teint perdu ne se retrouve pas facilement. Mais c'est chose facile que de protéger un beau teint et même de l'embellir.

Les femmes du monde entier ont reconnu cette vérité. Les teints agréables que vous remarquez par milliers tout autour de vous le prouvent. Une méthode naturelle est la seule qui puisse préserver le teint. Rompez dès maintenant avec toutes les méthodes artificielles. Recourez seulement, sur le conseil de tous les spécialistes de la peau, à des traitements naturels. Le plus sage traitement de la peau consiste dans les règles données ci-dessous. Il ne s'agit que de garder les pores bien ouverts, la peau bien nettoyée chaque jour avec la mousse adoucissante du Palmolive.

*Suivez ce traitement pendant  
une semaine.— Notez les  
changements apportés à  
votre teint*

Le Palmolive est un savon de beauté fabriqué dans un but unique: entretenir le teint.

En France même, le pays des cosmétiques par excellence, le Palmolive a supplanté tous les savons français, moins un. Le Palmolive est adopté par les Parisiennes averties comme le savon "importé".

Rappelez-vous cela quand vous serez tentée d'acheter pour votre teint un savon sans garantie.



Lavez-vous délicatement la figure avec l'adoucissant Savon Palmolive, en massant soigneusement la mousse dans la peau. Rincez bien, d'abord avec de l'eau chaude, puis avec de l'eau froide. Si vous avez la peau plutôt sèche, appliquez-y un peu d'un bon cold-cream—et c'est tout. Faites cela régulièrement et de préférence le soir. Servez-vous de poudre et de rouge à votre guise. Mais ne les gardez jamais la nuit. Ils obstruent les pores et souvent les dilatent. Des points noirs et de l'enlaidissement s'ensuivent le plus souvent. Il faut les enlever en se lavant.

*Évitez cette erreur*

N'employez pas de savons ordinaires dans le traitement donné ci-contre. N'allez pas croire que tout savon vert, ou tout savon prétepu fait avec des huiles de palme et d'olive, soit la même chose que le Palmolive.

Et il ne coûte que 10c le morceau! Si peu cher que des milliers de gens l'emploient pour le corps aussi bien que pour la figure. Procurez-vous-en un morceau aujourd'hui. Puis notez les changements étonnants apportés en une semaine.

*Savon provenant des arbres!*

Les seules huiles qui composent le Savon Palmolive sont les merveilleuses huiles de beauté de l'olivier, du palmier africain et du cocotier—sans aucune autre matière grasse.

Voilà ce qui explique la couleur naturelle du Savon Palmolive, car ce sont les huiles de palme et d'olive, rien d'autre, qui donnent au Palmolive sa couleur verte.

Le seul secret du Palmolive réside dans son mélange—et ce mélange est considéré comme un des plus grands secrets de beauté au monde.

LA COMPAGNIE PALMOLIVE DU CANADA, LIMITEE  
3, rue St-Nicolas, Montréal, Qué.

FABRIQUE AU CANADA

3331-C

Prix de détail 10c

*Le Savon Palmolive ne subit le contact d'aucune main, jusqu'au moment où vous brisez son enveloppe—sans laquelle il ne doit jamais être vendu.*